

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

JANVIER 1763.

TOME XVIII.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{te} le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROY.



A V I S

*Pour le renouvellement des Souscriptions
du Journal de Médecine.*

C'est à VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, qu'il faut s'adresser pour se procurer le Journal de Médecine, &c. Le prix de la Souscription pour toute l'année, est de *neuf livres douze sols*. Les personnes qui veulent le faire venir par la Poste, n'ont que *quatre sols* à payer par chaque cahier, ou mois, dans quelque Ville du royaume que ce soit.

C'est à l'adresse ci-dessus, que l'on envoie les observations & ouvrages qui peuvent y être inférés. On avertit que les Lettres & Paquets qui ne seront pas affranchis seront au rebut.

On peut aussi, pour se procurer ce Journal, s'adresser aux principaux Libraires de France & des Pays étrangers.



A SON ALTESSE SÉRÉNISSE
MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE
CLERMONT,
PRINCE DU SANG.
MONSEIGNEUR,

C'est aux observations de quelques hommes amis de l'humanité que la médecine a dû sa naissance & ses progrès ; c'est à des observations semblables qu'elle devra sa perfection, s'il est jamais permis à l'esprit humain d'y atteindre. L'utilité que le public pouvoit retirer de celles qu'on consacreroit dans le Journal de Médecine, mérita à ce recueil la protection de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSE, dans un tems, où encore dans l'enfance, il commençoit à peine à s'attirer l'attention des gens de l'art. Ses succès & sa perfection même sont l'effet de cette Protection que vous avez daigné lui accorder. C'est votre nom, MONSEIGNEUR, placé à la tête de cet ouvrage, qui a encouragé les médecins & chirurgiens de la Capitale & des Provinces, à travailler à l'envi ;

4 EPI TRE DEDICATOIRE.

pour l'enrichir , flatés de voir VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME approuver leurs efforts & leur zèle. Combien de morceaux intéressans cette noble émulation n'a-t-elle pas produits ? L'histoire de plusieurs maladies mieux décrite ; l'efficacité des efforts que la nature ne cesse de faire pour rétablir la santé , mieux constatée ; des méthodes curatives fondées sur des principes plus solides ; des remèdes puissans pour des maladies , contre lesquelles l'art avoit échoué jusqu'alors , sont les richesses qu'on trouve dans les douze volumes qui ont paru depuis cette heureuse époque.

A peine cet Ouvrage important fut-il confié à mes soins , que je désirai pouvoir mériter de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME , la même faveur qu'elle avoit accordée au sçavant Médecin , auquel j'ai succédé ; Elle a comblé mes vœux , en me permettant de continuer à le faire paroître sous ses auspices. Je serois trop heureux si Elle daignoit agréer cet hommage public de ma reconnoissance & du profond respect avec lequel je suis ,

MONSEIGNEUR ,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ,

*Le très-humble & très-obéissant
serviteur , A. ROUX.*



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1763.

EXTRAIT.

JOANNIS - THEODORI ELLER, med. doct.
Borussorum regi à consiliis intimis & archiatri,
claf. phys. acad. Reg. scient. colleg. suprem.
med. colleg. medico-chirur. ut & omnium
medic. rerum ac chirur. totius regni præsid. ac
direct. regior. exercit. med. prim. &c. OBSER-
VATIONES de cognoscendis & curandis morbis,
præsertim acutis ; C'est-à-dire, *Observations
sur le Diagnostic & la Cure des Maladies, &
principalement des Maladies aiguës ; par M. J.
THEOD. ELLER, conseiller intime & premier
méd. du roi de Prusse, &c. A Königsberg & à
Leipsick, chez la veuve Wolsterdorf, 1762,
in-8° de 300 pages.*



Le nom que M. Eller s'étoit fait
dans l'Allemagne, ses connois-
sances en tout genre, sa longue
pratique, la confiance dont l'avoit
honoré un grand prince, qui le jugea digne

de succéder aux Stahls & aux Hoffmanns , feront accueillir sans doute ces Observations , qui paroissent être le fruit de plus de cinquante années d'expérience. M. Eller qui les avoit destinées pour le public , avoit déjà mis les premières sections en état d'être données à l'impression , lorsque la mort vint l'empêcher d'y mettre la dernière main. On n'a trouvé , dans son manuscrit qu'on a suivi très - scrupuleusement , que ce qui regardoit les maladies aiguës. Il y a bien de l'apparence qu'il avoit dessein d'y joindre les maladies chroniques , puisqu'il renvoie , dans un endroit , au chapitre qui devoit traiter des maladies vénériennes. Quoi qu'il en soit , il avoit divisé ce qu'il a laissé , en quinze sections , qui traitent ; la première , de l'état de santé & de maladie ; la seconde , des fièvres en général ; la troisième , des fièvres continues , & en particulier , de la fièvre éphémère , de la fièvre synoque simple , de la synoque putride , & de la fièvre ardente ou du *causus* ; la quatrième , des fièvres intermittentes & continues rémittentes , telles que les fièvres quotidienne , tierce & quarte ; la cinquième , des fièvres continues rémittentes en général , & en particulier , de la fièvre quotidienne continue des anciens , ou catarrhale bénigne des modernes , & des fièvres tierce & quarte continues ; la sixième , des

fièvres catarrhales malignes, avec ou sans exanthemes ; de la petite vérole, de la rougeole, du pourpre, des fièvres urticaire & scarlatine ; la septieme, des fièvres aiguës inflammatoires, la phrénésie, l'angine, la péripneumonie & pleurésie, & la fausse péripneumonie ; la huitieme, de la phthisie pulmonaire & des autres fièvres lentes hectiques ; la neuvieme, de l'hépatitis & de l'ictère ; la dixieme, de la néphrétique & du calcul ; la onzieme, de l'inflammation de l'estomac ; la douzieme, de l'inflammation des intestins, & des différentes dyssenteries ; la treizieme, de la dyssenterie épidémique ; la quatorzieme, de l'apoplexie ; la quinzieme, de la paralysie.

M. Eller considere d'abord, dans la premiere section, ce que c'est que la vie ; & il la définit *l'assemblage de tous les mouvemens qui s'exécutent en même tems dans le corps humain*. Ces mouvemens produisent, à raison des parties, des viscères & des organes sensibles, des actions différentes, auxquelles les médecins ont donné le nom de *fonctions*. Quoique toutes ces fonctions reconnoissent pour cause le mouvement de la masse du sang dans les viscères & les autres parties du corps, & que ces mouvemens dépendent d'un seul & même mobile ; cependant leurs effets sont différens dans ces différens viscères & dans les différens orga-

§ OBSERVAT. SUR LA CURE

nes. Lorsque ces fonctions s'exécutent facilement, librement & sans obstacle, on jouit de ce qu'on appelle *santé parfaite*; on donne le nom de maladie à l'état contraire, c'est-à-dire, à celui dans lequel les fonctions s'exécutent difficilement, incomplètement, ou ne s'exécutent point du tout. La cause qui dérange ainsi les fonctions, doit, selon notre auteur, se trouver nécessairement dans le sang, ou dans les vaisseaux qui le contiennent, puisque la santé consiste dans le mouvement réglé du sang dans tous les vaisseaux de notre corps. Pour bien juger des maladies, il faut donc connoître la nature du sang & la structure des vaisseaux qui le charrient; ce qui conduit naturellement M. Eller à l'explication de l'action du cœur, des artères, du cerveau & des nerfs, & ensuite à l'exposition de la théorie de la digestion, de la sanguification & des sécrétions.

Les causes qui peuvent troubler les fonctions sont sans nombre; mais il n'en est point qui les dérange plus fréquemment que celles dont le concours est le plus nécessaire au soutien de notre vie & de notre santé, l'air & les alimens: ceux-ci peuvent nuire par leur quantité ou par leurs qualités; l'air par sa chaleur, sa froideur, sa sécheresse ou son humidité, ou bien encore par les exhalaisons de toute espece, que la terre & les

corps qui sont à sa surface, y envoient. L'excès du repos ou du mouvement, & les passions de l'ame sont des causes de maladie, pour le moins aussi fréquentes que celles qui précèdent.

Il ne suffit pas que le médecin sçache découvrir ces causes. Il faut aussi qu'il fasse attention aux effets sensibles qui résultent de leur action, & qui constituent proprement les signes qui doivent lui servir de boussole, & le conduire dans le choix des moyens qu'il doit employer pour les combattre. Les effets qui peuvent le guider le plus sûrement, sont ceux qui se manifestent dans le pouls, la respiration, les urines, les sueurs, le sang qu'on tire des veines, &c. Non seulement on peut, par leur moyen, parvenir à reconnoître l'espece de lésion que souffrent les fonctions, & les causes dont elle dépend, mais encore les suites qu'elle peut avoir.

De tous ces signes, il n'en est point de plus importants, sur-tout dans les maladies aiguës, que ceux qui indiquent une crise qui va se faire ou qui se fait actuellement. » J'ai vu, dit M. Eller, de jeunes médecins » s'occuper à détruire les symptomes qui » précèdent les crises, troubler ces efforts » de la nature, & par-là aggraver les maladies » & exposer la vie de leurs malades à de » très-grands dangers. » Il ajoute peu après :

» J'ose affurer que je suis convaincu , par une
 » longue expérience , qu'il périt plus de
 » malades par la quantité & l'abus , que par
 » le défaut des remèdes ; ce qui m'a fait
 » desirer , pendant un grand nombre d'an-
 » nées , que ceux qui cultivent l'art salutaire
 » de la médecine , voulussent bien revenir à
 » la simplicité des anciens médecins , & sur-
 » tout d'Hippocrate , & ne plus accabler
 » leurs malades par ces compositions monf-
 » trueuses , qui , parce qu'on n'a aucun
 » égard aux mouvemens sécrétoires & excré-
 » toires de la nature , ne servent qu'à empê-
 » cher les crises qu'il faudroit attendre , & à
 » aggraver la maladie qu'on vouloit détruire.
 » Ils apprendront , par les observations les
 » plus exactes qui aient été faites jusqu'ici
 » sur le traitement des maladies , que leur
 » cure dépend plutôt du choix & de l'emploi
 » des remèdes , que de leur nombre.

Telles sont les matieres contenues dans
 la premiere section du livre que nous analy-
 sons , & l'ordre dans lequel elles ont été
 traitées. Nous n'avons pas cru devoir nous
 étendre sur tous ces objets , parce qu'on
 n'y trouve rien de neuf , rien qui appar-
 tienne en propre à M. Eller. Il n'en est pas
 de même des autres sections. Elles contien-
 nent une infinité de réflexions fines , d'ob-
 servations importantes & de vues utiles ,
 qui ne sont qu'à lui. Nous voudrions pouvoir

les rapporter toutes ; mais forcés de nous renfermer dans des bornes assez étroites , nous nous contenterons de présenter à nos lecteurs un sommaire de ce qu'il dit de la fièvre catarrhale maligne , avec ou sans exanthèmes.

On désigne ordinairement par le nom de fièvre maligne , une espèce de fièvre épidémique & contagieuse. Les émanations qui la produisent , sont inaccessibles à tous nos sens. Ce sont elles qui , lorsqu'elles rencontrent un corps disposé , allument des mouvemens fébriles , qu'on reconnoît à la foiblesse & à la lassitude que le malade ressent dans tout son corps , à l'abbattement d'esprit & aux inquiétudes qui s'emparent de lui , dès les premiers momens de la maladie. Après avoir indiqué ces signes essentiels & pathognomoniques de la fièvre maligne , M. Eller fait une énumération très-détaillée des différens symptômes qui l'accompagnent. Sa description nous a paru tracée de main de maître. Ensuite il remarque que , quoique ces fièvres exanthématiques n'aient été observées que très-rarement dans la Grece , on trouve cependant , dans Hippocrate , Celse , Galien & Alexandre de Tralles , des passages qui prouvent qu'ils avoient vu des fièvres accompagnées de pustules. Mais c'est dans le dernier siècle & dans celui-ci , que cette espèce de fièvre a été observée le plus souvent ,

& a plus mérité l'attention des médecins. Parmi les auteurs qui en ont traité, on trouve, dans le dernier siècle, Fracastor, Sennert & Sydenham, & dans celui-ci, Stahl, Hoffmann, Huxham & Pringle.

Nous ne suivrons pas M. Eller dans la description qu'il fait des différentes especes d'exanthemes. Nous ferons remarquer seulement qu'on ne les observe point dans tous les malades qui sont attaqués de ces fièvres épidémiques, quoiqu'ils éprouvent tous les mêmes accidens, & qu'ils soient exposés aux mêmes dangers. Nous avons dit, ci-dessus, que ces fièvres étoient contagieuses; la matiere de cette contagion est si subtile & si active, qu'elle se communique par le contact, ou se porte dans les poumons, avec l'air que nous respirons. Malgré cette grande subtilité, elle a cependant la force d'imprimer à toute la masse du sang d'un corps sain la faculté de produire tous les phénomènes qui accompagnent cette maladie.

Les auteurs sont assez d'accord sur l'origine de ces miasmes, qu'ils attribuent à un ferment putride, fondés sans doute sur les nombreuses observations qui prouvent que cette maladie se manifeste dans tous les lieux où il y a eu des cadavres en putréfaction, des eaux stagnantes ou remplies d'insectes qui viennent à s'y corrompre, &c. & sur l'odeur qui s'exhale presque toujours des

extrémens , de l'urine , ou de la sueur que rendent les personnes qui en sont attaquées , odeur semblable à celle des matieres putréfiées. M. Eller ne pense pas cependant que la putridité des humeurs soit le seul effet de ces miasmes ; car si cela étoit , les acides suffiroient pour guérir cette maladie ; au lieu qu'il a observé qu'il arrivoit quelquefois , lorsqu'on les employoit dans la vigueur , qu'ils aggravoient les symptomes , de façon qu'on étoit obligé d'en suspendre l'usage : d'où il conclut qu'il y a encore quelque chose qui nous est inconnu dans ces maladies.

On observe , dans les fièvres malignes des symptomes si différens , qu'il est impossible de porter un prognostic assuré. Il ne s'y fait point d'évacuations critiques ; les vomissemens , les diarrhées , les sueurs , les hémorragies du nez , qui surviennent dans la vigueur de la maladie , n'apportent aucun soulagement au malade. On peut porter le même jugement des exantheses , soit qu'ils paroissent le quatrième ou le cinquième jour , ou même plus tard ; sous quelque forme & de quelque maniere qu'ils se manifestent , ils augmentent plus les symptomes , qu'ils ne les diminuent ; ainsi on doit les regarder comme symptomatiques , plutôt que comme un effort de la nature victorieuse. Cela ne paroîtra pas étonnant , si l'on fait attention aux phénomènes essen-

tiels de cette maladie ; car on verra qu'ils font l'effet de l'action que les miasmes subtils qui la produisent, exercent sur le système nerveux, & sur le cerveau qui en est le principe ; d'où il est aisé de conclure que ce défaut de crise est une suite de l'affoiblissement des fonctions vitales ; par conséquent, plus les fonctions vitales paroissent affoiblies dès le commencement, moins il y a à espérer pour le malade.

Le traitement de cette maladie demande la plus grande attention de la part du médecin. Il doit d'abord examiner si le malade l'a contractée d'un autre, ou si elle s'est produite par la corruption de ses humeurs ; il fera ensuite attention à l'âge, au tempérament, au genre de vie du malade, aux saisons de l'année, pour en tirer ses indications. S'il est appelé dès le commencement, & que le malade soit à la fleur de son âge, d'un tempérament robuste & pléthorique, il fera ouvrir la veine, malgré la petitesse & la foiblesse du pouls. *J'ai observé plus d'une fois*, dit M. Eller, *que le pouls se relevoit & se développoit après la saignée.* La saignée est encore indiquée, toutes les fois que le sang paroît se porter vers la poitrine, ce qu'on reconnoît à la gêne de la respiration. Mais si une saignée peut être utile, des saignées répétées sont très-souvent dangereuses, sur-tout si la douleur de tête indique que le sang se rallentit dans le cerveau ;

car les trop grandes évacuations de sang, en affoiblissant les fonctions vitales, excitent bientôt des délires & une phrénésie funeste, qui résiste à tous les remèdes.

L'usage des évacuans ne demande pas moins de précautions. Si l'on observe, dès les premiers jours, des cardialgies, des rapports nidoreux & fétides, des envies de vomir & même des vomissemens, on peut évacuer les matieres qui surchargent l'estomac, par de doux émétiques, tels que l'ipécacuanha ou l'oxymel scyllitique. Il en est de même de l'amas des matieres corrompues qui se fait quelquefois dans les intestins, & qui se manifeste par des vents fétides, la tension du ventre, les douleurs de colique, la diarrhée, &c. Il faut les expulser par les doux laxatifs, tels que les tamarins, la manne, la crème de tartre, la rubarbe, &c. évitant tous les purgatifs violens, tels que la scammonée, le jalap, la coloquinte, l'aloë, &c. Les spasmes demandent aussi quelquefois des lavemens adoucissans, qui ne font jamais de mal, pourvu qu'ils soient indiqués. Telles sont les règles que M. Eller donne sur l'usage des saignées & des évacuans, dans cette cruelle maladie.

Après ces évacuations, si la fièvre augmente & qu'on apperçoive des signes qui indiquent la présence des miasmes putréfiens, on doit travailler à arrêter les progrès de la corruption. Pour cet effet, dès que le

malade fera obligé de garder le lit, on le placera dans une chambre bien aérée, dont on renouvellera l'air par un bon feu; par-là, on empêchera que les exhalaisons nuisibles qui sortent de son corps, ne soient portées de nouveau dans ses poumons, & n'augmentent encore la putréfaction. On le mettra à l'usage des bouillons, auxquels on ajoutera des acides : on lui prescrira pour boisson de l'eau panée, de l'eau d'orge ou de riz, qu'on rendra aigrettes, en y ajoutant du suc de citron ou de limon, ou un tiers de vin. Les acides feront aussi la base de tous les remèdes : on peut y joindre le camphre, que l'expérience démontre être un excellent anti-putride & résolutif, propre à prévenir les stases inflammatoires, que ce sang corrompu a coutume de produire, sur-tout si l'on favorise son action par des potions salines acides, telles que les solutions des sels neutres, formés par la combinaison des sels alcalis fixes ou volatils avec le vinaigre, le suc de limon, &c. mêlées aux eaux distillées cordiales. Ces mixtures salines non seulement résistent à la putréfaction, mais encore disposent la partie sereuse & corrompue du sang à s'exhaler peu-à-peu par les pores de la peau, sur-tout lorsqu'on les marie avec le camphre; au lieu que tous les remèdes chauds augmentent l'ardeur de la fièvre, & aggra-

vent

vent tous les symptomes , sans procurer de sueur. Je n'ai jamais observé , dit M. Eller , de sueur véritablement critique ni salutaire , tant que cette espece de fièvre a été dans sa vigueur ; au lieu que celle qui survient après le quinzieme ou dix-septieme jour , lorsque les symptomes ont commencé à s'adoucir , que le pouls s'est relevé & a acquis un peu plus de souplesse , est ordinairement suivie d'un soulagement sensible , sur-tout si elle est l'ouvrage de la nature.

Si , malgré tous ces secours , les forces continuent à s'affoiblir , que le pouls s'affaisse de plus en plus , & que le malade soit menacé de délire , sur-tout s'il paroît des taches sur la poitrine , le ventre ou les extrémités , & que la langue se couvre d'une croûte noire & épaisse , il faut faire les plus grands efforts pour empêcher que la matiere corrompue ne se fixe dans le cerveau. Pour cet effet , on tâchera de réveiller les forces vitales prêtes à s'éteindre , en augmentant le mouvement du sang , & excitant les fibres du cœur & des vaisseaux. Le contrayerva , le camphre sur-tout , sont les remedes les plus propres qu'on puisse employer pour remplir cette indication. Il convient aussi d'avoir recours aux vésicatoires & aux épispastiques , pour détourner les humeurs qui se portent à la tête. On peut encore faire

usage d'une mixture composée de parties égales de liqueur anodine minérale, & de liqueur de corne de cerf succinée. On connoît que ces remèdes ont produit leur effet, lorsqu'on voit le pouls se relever & les symptômes diminuer.

Il survient quelquefois, dans le ventre & dans les hypocondres, des tensions qui sont accompagnées de douleurs & de déjections fétides, & quelquefois sanguinolentes. Ce symptôme qu'on prévient presque toujours, lorsqu'au commencement de la maladie, on a eu soin de nettoyer les intestins par un doux purgatif, est ordinairement d'un mauvais augure, & demande de prompts secours pour y remédier. Après avoir évacué tout doucement les intestins avec la rhubarbe, on peut avoir recours aux cordiaux joints aux anodins, tels que la poudre de cascarille, & le safran de mars antimonié avec les pilules de cynoglosse. Mais il est des diarrhées salutaires, qui surviennent vers la fin de la maladie, & qui, bien loin d'affoiblir le malade, font cesser les symptômes les plus graves. Il n'est pas nécessaire que nous avertissions qu'on doit éviter tout ce qui pourroit s'opposer à cet effort salutaire de la nature.

Quoique nous ayons dit que les sueurs qui surviennent dans la vigueur de la maladie, ne sont jamais salutaires, cependant on

observe assez constamment , sur le déclin de la maladie , une transpiration un peu forte , qui indique que la nature qui avoit tenté inutilement de se débarrasser de la matiere contagieuse par les exantheses , parce qu'elle y avoit travaillé trop tôt , parvient cependant à s'en délivrer par une excrétion curanée , dans les malades dont les forces ont suffi pour vaincre tant de symptômes funestes. Cette crise est annoncée par le changement qu'éprouvent les exantheses , qui , d'un noir livide , deviennent d'un rouge vif. Mais , encore une fois , toutes les sueurs qu'on apperçoit dans cette maladie , ne sont pas critiques ; il n'y a que celles qui arrivent au déclin de la fièvre , lorsque le pouls est redevenu mol & égal , qui s'exhalent de tout le corps , & qui sont accompagnées de la diminution sensible des accidens. Quibique cette sueur critique soit plutôt l'ouvrage de la nature , que de l'art ; il est bon cependant , lorsque la fièvre commence à tomber , de soutenir les forces vitales par quelque remède analeptique , corroborant & tonique. M. Eller recommande , dans cette vue , une infusion d'une once de quinquina , de demi-once de cascarille , d'autant de serpentaire de Virginie , & d'un demi-gros de safran dans une chopine de vin , à laquelle il ajoute deux onces d'eau de cannelle , & demi-once de yrop de limon.



RECHERCHES

Sur l'opinion de M. DUBOIS, au sujet de la Colique des Potiers, pour servir à l'histoire de la maladie vulgairement connue sous le nom de Colique de Poitou; par M. BORDEU, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris.

Suite du Journal du mois de Septembre dernier.

M. Dubois entre dans un détail, où l'on est obligé de le suivre, au sujet des ouvriers qui manient les métaux, comme autant de glaives préparés contre eux-mêmes, *tamquam enses totidem in operarios distracti*. Il débute par une apostrophe pathétique aux grands seigneurs: Apprenez, s'écrie-t-il, grands de la terre, à quels malheurs votre luxe expose les hommes! *Attendite, magnates, & discite quod periculo . . . manuum vobis famuletur industria; quot vestri luxus victimæ sint: quot malis, quot doloribus, quot funeribus vestræ conflentur ædes*. Il s'élève ensuite contre Cicéron, qui en parlant de certains ouvriers, les a mis dans la classe des derniers citoyens, comme exerçant des arts mécaniques. *Opifices in sordidâ arte ver-*

fantur... (a) & Opifices, tabernarios, atque illam omnem faciem civitatum, quid negotii est concitare, dit Cicéron ? M. Dubois ne lui pardonne pas ces traits ; l'orateur Romain tenoit pourtant le langage ordinaire aux législateurs & aux cours souveraines. Il prend même occasion de louer la médecine (b), qui auroit pu tenir à Rome un rang d'autant plus considérable, que la prêtrise, les armes & la robe n'y étoient point séparées, comme parmi nous. Au reste, il semble qu'on feroit en droit d'opposer à ces raisonnemens, (peut-être trop peu philosophiques sur les grands, dont on blâme le luxe, & sur les ouvriers, au sujet desquels on s'attendrit,) l'Apologue si connu de *Menenius* sur la conspiration des membres du corps humain contre l'estomac, sous prétexte que, sans travailler, il jouissoit lui seul du travail de tous les autres. D'ailleurs, M. Dubois qui ne voyoit dans les ouvriers que des citoyens à guérir, que voyoit-il autre chose dans les grands ? Eh ! n'ont-ils pas besoin des secours de la médecine, encore plus que les plus vils ouvriers ? *Quidquid cogitaveris, aut dixeris, veniam concedas, necne ; in facie illâ civitatum, spectamus cives, ipsisque opem, civiliter feremus*, dit-il à Cicéron,

(a) & (b) De Offic. lib. j, cap. 42. *Quibus autem artibus aut prudentia major inest, aut non mediocris utilitas quæritur, ut medicina, &c.*

non fans avoir fait un compliment à ses manes : *Parce, Tulli, reverendi manes, ignoscite*. Il y a toute apparence que *Cicéron* auroit répondu, qu'on espéroit de la *civilité* de *M. Dubois*, qu'il voudroit bien guérir aussi les grands comme les ouvriers, *civiliter*. *Paracelse* parloit un autre langage que *M. Dubois*. « L'homme, suivant *Paracelse*, » cherche & travaille les métaux avec passion : il ne craint point de s'exposer à mille » maux, à cause du bien qui résulte de ses » recherches ; il risque sa santé, & même » sa vie, pour jouir des trésors cachés des » mines : le Créateur qui permet ces travaux, » a aussi enseigné aux médecins les moyens » d'en prévenir les mauvaises suites (a) . . . » Les hommes ne sçauroient jouir des commodités de la vie, sans les secours qu'ils » retirent de l'or, de l'argent, du fer, de » l'étain, du cuivre, du plomb, du mercure, & des autres corps métalliques : » cependant, lorsqu'ils travaillent les métaux, ils manient les plus cruels ennemis » de la vie ; mais la médecine vient à leur » secours en ces occasions, comme en tant d'autres (b). » Je dis que les idées de *Paracelse* sont plus étendues, plus générales, plus mâles, moins resserrées dans la sphere

(a) De Morb. metallicis, lib. ij, Tractat. j, cap. j.

(b) Ibid. Lib. j, Tractat. iij, cap. j.

SUR LA COLIQUE DE POITOU. 23
des déclamations, que celles de M. *Dubois*.

Quoi qu'il en soit, notre docteur toujours attendri pour les ouvriers, & touché surtout des malheurs prétendus de ses compatriotes, les ouvriers en cuivre de *Ville-Dieu-lès-Poëles*, essaie d'abord de consoler les habitans de ce bourg, & de les préparer à ce qu'il va dire d'affligeant pour eux. Il fait un grand éloge de leurs vertus, avant de tracer le tableau touchant de leurs maladies. *Regnant ibi (in oppidulo, gallicè Ville-Dieu-lès-Poëles) non quidem errores & nequitia ararii Alexandri, quem à fidelium cœtu D. Paulus expulit (a). On ne trouve à Ville-Dieu-lès-Poëles aucune trace des horreurs reprochées par S. Paul, à un certain Alexandre : c'est ainsi que s'exprime M. Dubois. Il apprend qu'il parle des habitans de ce bourg, en partie pour condescendre aux desirs d'un de ses compatriotes, médecin de la faculté de Paris qui lui avoit écrit en ces termes : Ne direz-vous rien de nos pauvres habitans de Ville-Dieu (b) ? Cet Alexandre dont parle M. Dubois, fut un des freres réprouvés qui donnerent lieu à ces paroles, qu'on ne doit jamais perdre de vue un homme accusé, & qui se voit abandonné par ceux qui auroient dû le soutenir. La premiere fois que j'ai défendu ma cause,*

(a) Epist. 2, ad *Timoth.* cap. iv.

(b) M. *Louis-Alexandre Viellard.*

personne ne m'a secouru ; mais tous se sont retirés de moi. *In primâ meâ defensione nemo mihi adfuit sed omnes me dereliquerunt. . . . Alexander Ærarius multa mala mihi ostendit.* C'est l'apôtre qui parle (a) ; c'est M. Dubois qui le cite , & qui , à propos de cet *Alexandre* , publie les vertus des habitans de *Ville-Dieu*. La lettre de M. Robert (b), prouve en effet que les principaux de ces habitans n'ont point été étonnés de quelques faux bruits & de quelques faits imaginaires répandus dans le monde , contre eux & leurs concitoyens. Ils ont répondu à ces faux bruits, avec courage , & soutenu la vérité contre des imputations hasardées. Combien ne sont-ils pas dignes des éloges que M. Dubois leur donne ? Ils le sont beaucoup plus qu'il ne le pensoit lui-même ; c'est ce qui se prouve , & qui va s'éclaircir par l'examen des beaux vers, dont il orna sa thèse , à l'occasion de ces habitans.

Notre auteur avoit du talent pour la poésie ; il ne manqua jamais , pendant les dix dernières années de sa vie, de présenter ses hommages, en vers françois, à une auguste princesse , dont il avoit eu le bonheur d'être pro-

(a) Même Epître 2 à *Timothée*, & même chap. iv.

(b) Elle est insérée dans le Journal du mois de Septembre dernier. On fera , dans la suite , quelques remarques sur cette Lettre.

tégé, lorsqu'il étoit à Paris, & dont il célébroit régulièrement l'anniversaire. Il a même eu soin, dans la thèse que nous suivons pied-à-pied, d'invoquer *Apollon*, & de remarquer que ce dieu inspiroit les médecins comme les poètes : son invocation qui peut servir de formule générale, en pareil cas, est un petit emprunt qu'il a fait à *Virgile* ; c'est le sixième & le septième vers du IV livre des *Géorgiques*.

*In tenui labor, at tenuis non gloria, si quem
Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo.*

On sçait qu'il y a eu beaucoup de médecins qui se sont distingués dans la poésie. Un de ceux, qui ne sont pas du dernier rang en ce genre, a remarqué, avec beaucoup de candeur, que les médecins sont rarement de bons vers, à cause de leurs tristes occupations : *Exigunt carmina festivum ingenium, quamobrem à medicis rardò optima panguntur* (a) ; cette règle n'est pas sans exception assurément ; & il est certain que le génie de la poésie, celui de la peinture & celui de la médecine, ont beaucoup de rapport. On peut avancer, au sujet des médecins, ce qu'on a dit des poètes : La

(a) *Freitagii Noctes medicæ poematum manipulus Dedicatio.*

nature les fait ; *Nascuntur medici* (a). C'est en vain que quelqu'un s'applique à la médecine , *s'il ne sent point du ciel l'influence secrète ; si son astre , en naissant , ne l'a fait naître* médecin. A ce prix-là , il doit y avoir aussi peu de grands médecins , que de grands poètes & de grands peintres ; il doit y avoir de même autant de têtes qui se mêlent de la médecine , qu'il y en a qui se mêlent de faire des vers , & qu'il y a de peintres barbouilleurs.

M. Dubois , plein du feu qu'inspire *Virgile* à ceux qui le lisent & qui l'entendent , a puisé dans ce poète une peinture des travaux de *Ville-dieu-lès-Poëles*. Il en a tiré le *Centon* suivant , qui mérite d'être copié :

Nec mora , nec requies ... fornacibus ignis an-
helat ,

Fervet opus ... fluit æs rivis ... stridentia tingunt
Æra lacu ... celeres... validique incudibus ictus
Auditi referunt gemitum ... collesque resultant ,
Tecta fremunt ... sonitu ingenti ... tremunt , excita
tellus (b).

L'auteur ne laissoit pas de trouver quelque embarras pour faire l'application de ces vers aux habitans de *Ville-dieu*. En effet , le *Centon* rappelle les belles images

(a) *Freind*. Epistol. de purgantibus.

(b) *Virgil. passim*.

des forges de *Vulcain*, que de grands peintres ont pris pour sujet de leurs tableaux. Comment appliquer ces images aux travaux de *Ville-dieu*, dont les ouvriers n'étoient, à entendre M. *Dubois*, qu'une triste assemblée d'infirmes, d'estropiés, de bossus, de gens en consommation, d'enfans vieillis par l'effet du poison ? Ce spectacle rappelloit mieux un hôpital, que les forges de *Vulcain*. M. *Dubois* en convenoit ; & il s'étoit ménagé les moyens de sortir de cet embarras, par les ressources de l'école, par des distingués : *Operarii celeres, validique iactus, delineatæ incolarum valetudini parum congruere videntur : speciem contradictionis arguenti satisfacit*. Mais on est presque sûr aujourd'hui, que les ouvriers de *Ville-dieu* sont dignes du tableau tiré de *Virgile*. Ils doivent quelque reconnaissance à M. *Dubois*, pour les avoir, sans s'en douter, peints de couleurs si vraies. Ils en doivent beaucoup plus à M. *Robert*, pour leur avoir ôté la mauvaise réputation qu'on leur donnoit, sur leur constitution & leur santé. Le bourg de *Ville-dieu* n'est pas le seul endroit en France, où l'on puisse faire des observations précieuses au sujet des ouvriers en cuivre. Les *Pyrénées* fournissent un exemple frappant du peu de fond qu'on doit faire sur ce qu'on se débite des dangers que courent ces ouvriers, & de la fréquence des maladies auxquelles ils sont sujets. Il y a, dans

ces montagnes, une petite vallée nommée *Baygorri*, où l'on exploite des mines de cuivre connues des Romains. Cette vallée, non moins agréable que toutes les autres des *Pyrénées*, se trouve à quatre lieues de la vallée de *Roncevaux*, & à la même distance de *Saint-Jean-pied-de-Port*, ville capitale de la *basse-Navarre*. C'est dans ce réduit entouré des plus hautes montagnes, qu'habite un petit peuple de mineurs qui jouissent de la plus brillante santé, & dont les femmes ni les enfans n'ont rien perdu de leur antique candeur, de même que de l'agilité, de la force, de la gaieté qui firent toujours le caractère spécial des *Basques*. Ils sont grands, robustes, bien faits. Ils ne connoissent les miseres de l'humanité, & surtout les maladies qu'on attribue aux mineurs, que de nom seulement; à peine en ont-ils dans leur langue pour exprimer les vertiges, les paralysies, l'aveuglement, les mauvaises tournures de l'épine, la consommation; la plûpart de ces montagnards regardent ces infirmités comme les fléaux des infortunés habitans des villes que le luxe accable. Il fait beau les voir aller à l'ouvrage, & même en revenir, avec cette gaieté qu'inspirent la bonne santé, la vertu & la bonne conscience. Leurs filles, leurs enfans, leurs femmes, tous les suivent à l'ouvrage des mines, à la fonte

& autres, & les partagent avec eux, sans le moindre danger, ou, ce qui vaut mieux encore, sans la moindre crainte. Que ne pourroit-on pas dire de l'air pur qu'ils respirent; des ruisseaux agréables, dont la nature enrichit leurs vallons; de ces montagnes augustes, qui élèvent les âmes de ces habitans, autant qu'elles leur ôtent toute sorte de terreur; de leurs mœurs douces, & les mêmes encore que du tems des Romains; de leur courage qu'éprouverent autrefois ces tyrans du monde; de leurs repas rustiques & sains; de leur parure simple & commode; de leurs danses & de leurs chansons consacrées encore, comme parmi tous les autres habitans des Pyrénées, à célébrer les louanges de leurs rois bien-aimés, *Henry*, dont la mémoire vivra dans leurs cœurs, tant qu'existeront leurs montagnes; *Louis*, qui fut & qui sera toujours pour eux le fils de *Henry* (a).

*Omnibus una quies operum... labor omnibus unus;
Mollibus è stratis... opera ad fabrilia surgunt.
Mane ruunt tellis... juvenum manus emicat
ardens*

(a) *Acti qu'ei l'arc-hil de noste grand Henric!*
Vers de l'inscription de la statue pedestre de
de Louis XIV, à Pau. *Voici le petit fils de nostre
grand Henry.*

Fervet opus ... properant ... conjux dilecta matrum

Insequitur ... celeres ... lata vi brachia tollunt.

Nec mora , nec requies ... ipsi haud diu ab ubere rapti

Queis & avi numerantur avorum ... & lustra viginti

Sacra canunt , plaudunt Choreas ... & carmina dicunt

Mutuaque inter se lati convivium curant.

Ne quis sit lucus quo se plus jactet Apollo ;

Cara Deum soboles ! ... sunt illis mitia poma ;

Castaneæ molles & pressi copia lactis :

Sunt agni pingues & sunt mollissima vina ;

Non liquidi gregibus fontes , non gramina desunt ;

Sunt somni dulces , densæque in montibus umbræ ,

His securæ quies & nescia fallere vita (a).

Le *Canton* de M. *Dubois* est beaucoup plus heureux & plus régulier que ce petit nombre de vers rassemblés dans *Virgile*, en faveur des habitans des Pyrénées. Il est aisé d'en juger, suivant les règles proposées par *Aufone*, poète célèbre de l'ancienne *Aquitaine*. Nous en convenons aisément, & nous saisissons ici l'occasion de faire, au sujet de ce poète, une courte digression, qui ne peut manquer d'intéresser les médecins. *Aufone* étoit fils d'un grand médecin, natif de *Bazas*. Il n'en rougissoit point même lorsqu'il fut élevé à *Rome* à la

(a) *Virgil. passim.*

dignité de consul. Il nous a transmis l'éloge de son tendre & vertueux pere. C'est sur cet éloge qu'on prend la liberté de proposer quelques réflexions à MM. les médecins de *Guienne*, principalement à ceux de *Bourdeaux*, où *Aufone* le pere se fit une grande réputation.

1^o *Aufone* s'exprime ainsi au sujet de son pere : *Ut nullum Aufonius quem sectaretur habebat, sic nullum qui se nunc imitetur habet : Mon pere ne trouva aucun modele, & personne ne l'imita.* Ces expressions ont donné lieu à deux sortes de commentaires, de la part des historiens. Les uns ont dit que le pere d'*Aufone* ne suivit pas les dogmes des anciens médecins ; qu'il se fraya des routes nouvelles ; qu'il fut l'inventeur de la médecine, ou de la méthode médicinale qu'il exerçoit. Les autres prétendent que ce qu'*Aufone* dit de son pere, regarde sa probité, les mœurs, sa prud'homie comparable à celle des sept Sages, & qu'il avoit voulu indiquer que son pere, qui étoit un homme inimitable, n'avoit imité personne. Il importeroit aux médecins successeurs d'*Aufone* le pere, de sçavoir s'il reste des traces de sa médecine particulière, si, & en quoi *Aufone* avoit eu le courage de s'écarter des anciens dogmes ; & enfin s'il seroit possible de connoître ses opinions, autrement que par le peu qu'en rapportent *Vindicianus* & *Mar-*

cellus Empirius, qui étoit auffi médecin de *Bordeaux* ? Il est vrai que si *Aufone* mérita les éloges de *Marcellus* son confrere, pour avoir pensé à-peu-près comme lui, les regrets sur la perte des opinions d'*Aufone* devroient diminuer. En effet, on sçait que *Marcellus* n'a laissé qu'une liste sèche & stérile des remedes convenables aux maladies ; & encore ces remedes sont-ils quelquefois si ridicules, qu'on a peine à concevoir qu'il y ait eu des malades assez faciles, assez foibles pour en essayer, & des médecins assez bornés ou assez osés pour les conseiller. Jugeons-en par quelques secours que *Marcellus* propose pour la colique ; ce qui ne nous écarte point du sujet principal que nous traitons. « Il propose la boisson de » l'urine humaine. Il veut qu'on porte une » amulette avec la fiente de loup renfermée » dans une petite boîte de métal, que le » malade attachera à son bras, & dont on » lui fera prendre quelque parcelle au besoin. » Il veut qu'on enferme des bouts de queue » de lézardes dans une boîte d'or, qu'on » appliquera sur le nombril. Il conseille un » anneau d'or, avec une inscription particulière, que le malade portera aux doigts » de la main droite ou gauche, suivant le » côté affecté par la colique. Il veut qu'un » malade sujet à la colique, ne manque » jamais de se chauffer du pied gauche le premier.

» premier. Il veut qu'on attache à la jambe
 » gauche, ou à la droite, une lame d'or ;
 » sur laquelle on aura gravé trois fois quel-
 » ques lettres qu'il indique. Il veut enfin
 » qu'on fasse une petite corde avec du poil
 » arraché à un lièvre vivant ; qu'on fasse
 » une ceinture pour le malade, d'une por-
 » tion de cette corde, & qu'on fasse d'une
 » autre portion, une ligature autour de la
 » jambe du lièvre, qu'il faut ensuite laisser
 » échapper, mais en lui disant, au moment
 » où on le lâche : *Va-t-en, va-t-en, petit*
 » *lièvre, & emporte avec toi la colique :*
 » *Fuge, fuge, lepuscule, & tecum aufer*
 » *coli dolorem.* » De pareils conseils se trou-
 vent ailleurs que dans *Marcellus*. Il y a
 bien des auteurs qui les étalent, ainsi que
 d'autres contes de cette espèce, sur lesquels
 nous aurons lieu de revenir dans la suite ;
 vaines & grossières erreurs auxquelles, [sui-
 vant les sages remarques de *Malebran-*
che] (a), donnent naissance des propos de
 pâtres, de servantes, de nourrices & de
 postillons, mais auxquelles le délire des
 opinions, & ensuite l'avarice, l'envie ou
 quelque autre passion sordide essayent de
 donner de la consistance & de l'éclat ! Suc-
 cesseurs d'*Aufone*, médecins de *Bour-*
deaux, qui avez peut-être encore sous vos

(a) Recherche de la vérité, livr. ij, &c. &c.
 Tome XVIII, C

yeux des exemples de ce que peuvent , en médecine, les préjugés & les rumeurs populaires , achevez d'instruire le public , en démasquant ces plats successeurs de *Marcellus* , qui arrêtent les passans pour les forcer d'écouter des rêveries ; produit d'une imagination dérégulée , & d'un cœur noir & ulcéré !

2^o La deuxième remarque qu'on placera ici , au sujet du pere d'*Aufone* , roule sur un autre éloge que son fils fait de lui : *Indice me nullus , sed neque teste perit : Mon pere ne fut jamais ni témoin , ni dénonciateur contre la vie de personne.* A quel propos *Aufone* fait-il un mérite à son pere de n'avoir jamais servi de témoin ? On ne peut se dispenser d'être témoin , lorsque la justice le requiert ; mais il est des dépositions volontaires , dont un homme , tel qu'étoit *Aufone* , peut & doit avoir horreur. Il ne faut point , par exemple , qu'il vende son témoignage ; qu'il fasse le métier de *témoigner* ; qu'il s'attache au char d'un calomniateur , pour l'aider à sortir d'un embarras , où il s'est volontairement mis ; qu'il orne ce qu'il sçait ou ce qu'il ne sçait point , de circonstances & de paraphrases qui ne font rien à la chose sur laquelle il dépose ; qu'il use , dans ses dépositions , d'expressions vagues , indéfinies , oiseuses ; qu'il s'expose enfin à laisser paroître sa passion contre

l'accusé, & ses liaisons intimes avec l'accusateur : tout cela n'éclaircit pas encore entièrement le dire d'*Aufone*, dans l'éloge de son pere, *Nullus me teste perit*. Il faut, pour entendre exactement cet endroit, se transporter dans le siècle auquel vivoient *Aufone* le pere & le fils ; on trouvera que le bien que le fils dit du pere, fait rejaillir beaucoup de gloire sur la profession libre de ce dernier, & même sur les médecins, ses descendans, qu'une conduite opposée à celle que peint le poëte *Aufone*, n'auroit pu manquer d'humilier. *Aufone* pere & fils, vécurent long-tems dans la *Guienne*, leur patrie, au quatrieme siècle de l'église. On sçait, qu'en ce tems-là, les erreurs de *Priscillien* firent grand bruit à *Bordeaux*, où se tint un concile contre cet hérétique. On sçait aussi que *Delphide*, fils d'*Attius Patera*, célèbre professeur de *Bordeaux*, plaïda, dans ce même siècle, une fameuse cause contre *Numerius*, honnête homme accusé devant *Julien* l'apostat. La maniere dont on poursuivit *Priscillien*, déplut beaucoup à *S. Grégoire de Tours* ; elle remplit la *Guienne* de toutes les horreurs des schismes : le peuple devint inquiet, querelleur & plaideur ; les dissensions domestiques se multiplièrent à l'infini : les tribunaux retinrent de mille accusations ; cependant la

belle réponse de *Julien* au rhéteur *Delphide*, fit la plus vive sensation. *Hé, César*, (s'écrioit celui-ci, en plaidant contre *Numerius*, qui prétendoit qu'il n'y avoit point de preuves contre lui,) *quel coupable ne passera point pour innocent, s'il en est quitte pour nier ses crimes! Hé, quel innocent*, (reprit sagement *Julien*,) *ne passera point pour coupable, s'il suffit d'être accusé! Aufone* le fils, suppose que son pere pouvoit avoir eu connoissance d'un grand nombre de querelles qui bouleversoient les familles, & des tracasseries qu'on faisoit à ceux dont on prétendoit noircir la conduite. Il suppose qu'il eut horreur de toutes ces menées, qu'il ne se laissa pas entamer par les chercheurs de témoins; qu'il fut du nombre de ceux qui pensoient comme *S. Grégoire de Tours*, & conformément à la décision de *Julien*, devenue (dans la *Guienne*, comme par-tout ailleurs,) la règle des vrais magistrats, qui ont succédé, de siècle en siècle, aux fonctions de juge que *Julien* faisoit alors. Tout cela suppose aussi qu'*Aufone* le médecin, voyoit la bonne compagnie; qu'il étoit pénétré de l'honneur & de la gloire de sa profession, qu'il étoit éloigné de tout esprit de faction: ainsi sa conduite doit être regardée comme la règle des médecins, ses

compatriotes. Elle les honore & les assujettit à fuir toute occasion de rixes, de procès & d'*espionages*. On n'est plus aussi embarrassé de trouver les raisons de l'éloge singulier qu'*Aufone* le poète faisoit de son pere, en disant qu'il ne servit jamais de témoin contre personne ; cela veut dire qu'il ne s'abbaissa point jusqu'à mêler sa voix aux cris impurs d'une populace subornée, pour faire un premier bruit, qui finit par s'anéantir devant les juges souverains, auxquels il est réservé de penser comme *Julien*, & qui ne cessent de pourvoir à la sûreté des particuliers, en jugeant comme lui, & en calmant des agitations, dont ils pénètrent bientôt l'objet & les ressorts. Quel honneur pour les médecins de *Bourdeaux*, & pour ceux de toute la *Guienne*, qui peuvent se dire les successeurs légitimes d'*Aufone*, & qui vivent sous la protection de magistrats, non moins équitables que *Julien* ! Heureux mille fois le poète *Aufone*, d'avoir pu immortaliser son pere, illustrer la médecine, & célébrer sa patrie par de si beaux endroits !

Revenons aux ouvriers de la vallée de *Baygorri*. Ils sont si peu sujets à des maladies qu'on puisse attribuer au minéral qu'ils manient, qu'on ne trouve parmi eux presque aucun exemple de ces maladies. Voici

ce qu'écrivit, à cet égard, M. *Hettlinger* (a), chirurgien aux mines, récemment prié de vérifier ce qui regarde les maladies des mineurs, dont on n'avoit trouvé aucune trace, ni aucun exemple en 1749. « Les » habitans de *Baygorri* sont grands & forts. » Ils ont généralement un air de santé & de » bien-aïse ; ils ont beaucoup d'agilité... Les » mineurs étrangers se trouvent bien de ce » séjour... Je ne trouve rien sur la personne » des mineurs du pays ni des étrangers, » que je puisse rapporter à leur métier... » Les vapeurs qui s'exhalent du grillage & » de la fonte de notre cuivre, ne sont pas » nuisibles, n'étant pas mêlées de parties » arsenicales ou mercurielles, comme l'exemple de nos fondeurs le démontre. La » plupart d'entr'eux travaillent, depuis longues années, sans aucune incommodité, » dont on puisse accuser les métaux. (La » mine de cuivre contient quelque peu d'argent...) Je n'ai vu, depuis six ans, que » deux mineurs qui, pressés par la soif, burent de l'eau de la mine, qui est toujours » chargée de parties cuivreuses. Ils en eurent des douleurs cruelles de ventre, » l'un avec vomissement & ténésie, l'autre » avec des convulsions. Je leur fis avaler un

(a) Dans une Lettre adressée à M. *Vidal*, médecin de Bayonne.

» grand verre d'huile d'olives , qui calma les
 » symptômes , & le lendemain , un purga-
 » tif (a).

Le bourg de *Ville-dieu* & la vallée de *Baygorri* , en basse *Navarre* , lieux habités par des ouvriers en cuivre , peuvent n'être pas à la portée des observateurs , sur-tout de ceux de Paris. Voici un troisième atelier , où il leur est aisé de s'instruire sur les effets du cuivre , sur les maladies qu'il occasionne aux ouvriers qui le manient , & sur la manière de les guérir. Il y a environ douze ans , qu'on a établi , au *village du Moulin galant* , près d'*Essone* , une manufacture de cuivre. « On y reçoit la matière » première (appelée *Rosette* ,) des mines » de cuivre qui sont près de *Lyon* , & où » la mine a déjà reçu une première prépa- » ration. On fait , au *Moulin galant* , une » seconde fonte de métal , pour lui donner » ensuite différentes formes sous le marteau. » *M. Duclos* , médecin du lieu , a remar- » qué que le charbon de bois qu'on emploie » pour la fonte , & dont les ouvriers se ser- » voient jadis dans leur chambre , peut être » regardé comme la cause principale des » maladies des ouvriers , puisque ces mala- » dies sont moins fréquentes , depuis que

(a) La Lettre dont on donne ici l'Extrait , a été vue par *M. Roux* , auteur du *Journal de Médecine*.

» les ouvriers ont du bois pour brûler dans
 » leurs chambres. Or, parmi ces maladies,
 » il y a des coliques. L'ouvrier qui est chargé
 » de la fonte, en a de plus violentes que
 » les autres. M. *Duelos*, en traitant ces
 » coliques, commence par faire usage des
 » corps gras, tels que l'huile d'amandes
 » douces, & de tous les remèdes qu'il croit
 » capables de calmer l'irritation des nerfs qui
 » souffrent un ébranlement continuel des
 » coups de marteau qui frappent sur le cuivre
 » que les ouvriers soutiennent avec de fortes
 » tenailles. Le col & les chemises des ouvriers
 » deviennent verts... Ils sont tous mariés,
 » & ont une grande quantité d'enfans. Il
 » ne paroît pas que la poussière du cuivre
 » fasse impression sur leur santé, ni sur la
 » couleur de leurs cheveux, y en ayant de
 » blonds & de bruns... On a reconnu une
 » propriété particulière à l'eau, dans laquelle
 » on plonge le cuivre encore rouge; cette
 » eau qui détache quelques particules du
 » cuivre, passe pour un remède si infailible
 » contre la gale, que ceux qui en sont cou-
 » verts, viennent s'y plonger une ou deux
 » fois seulement, & se trouvent guéris. On
 » y guérit aussi, par le même remède, les
 » chiens qui ont la même maladie (a).

(a) Extrait d'une Lettre vue par M. Roux, auteur du Journal.

Ce qu'on vient d'exposer au sujet des ouvriers qui manient & travaillent le cuivre à *Ville-dieu-lès-Poëles*, à *Baygorri* & au *Moulin galant*, doit rassurer contre la crainte d'un nombre infini de maladies, même incurables, auxquelles M. *Dubois* (qui, suivant la remarque de M. *Robert*, avoit eu de mauvais Mémoires,) a prétendu qu'ils étoient exposés. Il y a toute apparence qu'on trouveroit dans tous les autres lieux, soit des mines, soit d'autres ateliers où l'on travaille le cuivre pur & sans mélange, de quoi confirmer dans cette heureuse sécurité. On verra dans la suite, qu'il est des moyens de pourvoir au petit nombre d'accidens, auxquels doivent se réduire les incommodités de ces ouvriers, dont les malheurs prétendus avoient été fort exagérés & peints de couleurs trop vives & trop peu mesurées. En attendant, il faut mettre au nombre des partisans de la méthode adoucissante pour la colique, M. *Hettlinger*, M. *Duclos*, & les joindre, en cette partie, au médecin Italien, de *Paul d'Ægine*, à *Hofmann*, *Henckel*, M. de *Haën*, D. *Head*, M. *Astruc*, M. *Tronchin*, & à M. *Le Tellier*, médecin de *Kellè-Dieu*.

La suite dans les Journaux suivans,

HISTOIRE

D'une Dyssenterie épidémique, qui a régné en 1750, en quelques endroits de Picardie, & à Aumale; par M. MARTEAU DE GRANDVILIERS, médecin, inspecteur des eaux minérales d'Aumale; & membre de l'académie des sciences d'Amiens.

La dyssenterie, en 1750, a affligé plusieurs provinces du royaume. Je l'ai vue en Picardie, en Normandie & en Champagne; mais elle ne s'est pas montrée par-tout avec la même fureur, quoiqu'elle fût presque universelle dans ces provinces. Cette épidémie fut si terrible à Montreuil, qu'elle excita les soins du ministère. A Reims, elle étoit très-bénigne. A Aumale, & dans quelques villages voisins, elle étoit presque aussi meurtrière, qu'à Montreuil, lorsque j'arrivai pour m'y fixer. J'en ai conservé l'histoire, telle que je la donne. Je ne dirai pas un mot de la méthode que j'ai suivie. J'étois encore trop neuf dans la pratique, pour oser la publier, quoiqu'elle ait mérité l'approbation de M. Brayet, à qui le ministère avoit confié le soin de l'épidémie de Montreuil.

La dyssenterie fut précédée , au mois de Juin , d'une fièvre miliary , qui fit des ravages à Beauvais , & dans les villages circonvoisins. L'hiver avoit été assez sec ; le printemps pluvieux , & le mois de Juin , très-chaud.

Dans le courant d'Août , on vit quelques *cholera-morbus* , & des diarrhées simples ; elles étoient les avant-coureurs de la dyssenterie : ces cours de ventre étoient tantôt avec , & tantôt sans fièvre : les malades se présentoient , de demi-heure en demi-heure , au bassin : il y avoit toujours ténésie à l'anus ; les déjections étoient , ou blanchâtres ou jaunes , & toujours moussues : une douleur sourde des entrailles les accompagnoit ; des crampes insupportables , aux jambes & aux cuisses , se faisoient sentir , dès la fin du premier jour. Cette diarrhée cédoit aisément aux remèdes généraux ; les crampes se guérissoient par les lave-pieds , ou les demi-bains aromatiques.

Ce fut vers le milieu du mois , qu'on commença à voir quelques dyssenteries ; elles s'étendirent sur la fin. Les mois de Septembre & d'Octobre furent ceux où elles firent le plus de ravage ; elles se ralentirent vers la fin d'Octobre , pour cesser absolument , la seconde semaine de Novembre.

Il y avoit trois sortes de dyssenteries ,

qu'il étoit essentiel de ne pas confondre ; la bilieuse , la bénigne & la putride.

Les malades éprouvoient un mal-aise par tout le corps ; perte d'appétit , des nausées , des borborygmes. Une certaine fièvre les rendoit indolens pendant quelques jours. C'étoient-là les annonces de la maladie. Peu après , succédoient des tranchées vives , & un cours de ventre fréquent , avec la fièvre.

La dyssenterie bénigne s'annonçoit par quelques legers vomissemens de matieres glaireuses , un peu jaunes & ameres ; suivoient de près de fréquentes déjections simplement muqueuses , parsemées de quelques stries sanguinolentes , dans les premieres vingt-quatre heures ; elles n'étoient pas d'une odeur insupportable. Les tranchées n'étoient pas bien aiguës ; l'abdomen étoit d'une sensibilité médiocre ; la langue blanche & pâteuse ; la peau assez souple ; le pouls moins serré que dans les autres especes. La fièvre n'étoit pas considérable ; & la soif ne tourmentoit pas excessivement ; les urines , sur la fin , déposoient un sédiment briqueté ; la durée étoit de huit à dix jours , quand on s'y prenoit à tems.

La dyssenterie bilieuse étoit plus farouche dans son invasion , & plus opiniâtre dans son cours. Elle commençoit par les coliques & les tranchées les plus aiguës ,

dans l'estomac & le bas-ventre, des vomifsemens bilieux & de fréquentes déjections ; c'étoit le plus souvent du sang presque pur, mêlé de quelques glaires & d'une sérosité jaunâtre. Les urines couloient en petite quantité, rouges & enflammées : il y avoit ténésme également à l'anüs & à la vessie : la peau étoit ardente, sèche, âpre & dure au toucher : les malades rendoient leurs urines goutte à goutte, avec les ardeurs & les cuiffons les plus piquantes. La région épigastrique étoit très-sensible, & encore plus l'hypocondre droit : assez souvent, tout l'abdomen étoit tendu & douloureux. La soif étoit très-grande ; la langue aride & fillonnée, quelquefois brune, quelquefois noire : le palais se dépouilloit aussi quelquefois d'une peau noire & brûlée ; l'haleine étoit forte & brûlante ; les yeux vifs ; la tête simplement étourdie, sans douleur. Ici, l'insomnie étoit plus cruelle que dans la dyssenterie bénigne, qui laissoit quelques quarts d'heures de trêve ; la bilieuse tourmentoît sans relâche ; le poulx étoit en même tems serré & dur, la fièvre forte.

La dyssenterie putride, (on pourroit l'appeller maligne,) se reconnoissoit aux symptomes suivans. Le plus souvent la fièvre étoit aussi peu considérable que dans la dyssenterie bénigne, mais les tranchées aussi vives que dans la bilieuse, les vomif-

seimens & les déjections aussi fréquentes ; elles étoient érugineuses , grasses , ou semblables à des fécules d'huile à brûler , & d'une odeur cadavéreuse. Les vomissemens étoient d'un verd brun , & d'un goût de pourriture , que les malades ne pouvoient mieux définir , qu'en le comparant à celui d'un œuf couvé ; l'odeur en étoit pour le moins aussi forte. La langue étoit âpre comme une brosse , chargée d'une crasse blanche ou jaune , ou brune , épaisse & très-fétide ; la bouche étoit remplie d'un goût de viandes pourries : l'odeur qui exhaloit de la bouche & du corps de ces malades , étoit celle d'une charogne. Le pouls assez fort , plein & large , dans les premières heures , se concentroit , & devenoit plus petit & plus convulsif , à mesure que le mal approchoit de son état : dans le déclin , il étoit mou , foible , petit & fugitif. Les anxiétés inséparables de la fin de cette maladie , se faisoient quelquefois sentir dès le commencement ; & toutes les fois qu'elles se faisoient sentir , le pouls étoit intermittent. Les déjections grasses & huileuses dégénéroient , en peu de jours , en déjections sanieuses ; elles ressembloient à ces eaux gluantes , dans lesquelles a long-tems croupi un squelette à demi-décharné : alors je les ai vu plus d'une fois bouillonner sur le pavé , comme si ç'eût été une véritable fermentation. Les urines couloient en

petite quantité , & claires ; & pour lors les malades se plaignoient de déchiremens & d'ardeur dans les lombes ; ou bien elles couloient en petite quantité , hautes en couleur , avec ardeur & cuiffons , le long du canal de l'uretre. La peau étoit aride & assez chaude dans l'état de la maladie , mais froide au déclin ; les chairs molles & flasques ; la tête abbatue , sans douleur ; les yeux mornes & caves ; le visage pâle ; la poitrine quelquefois fatiguée d'une toux sèche ; tout le bas-ventre mou & flasque , mais très-sensible ; les borborygmes continuels , les ténésmes de l'anüs & de la vessie très-fréquens ; la somme totale des déjections , dans un tems donné ; plus considérable , que dans les deux autres especes ; presque point de soif.

Le troisieme , le quatrième , le cinquieme jour , au plus tard , il survenoit à la plupart de ceux qui rejettoient tout secours , un hoquet ; & assez souvent , avec ce hoquet , le poul étoit convulsif.

Enfin , vingt-quatre ou trente-fix heures avant la mort , les malades ne sentoient presque plus de douleur dans l'abdomen ; les fluides étoient presque aussitôt rendus , que pris : le visage étoit exténué , les yeux larmoyans & obscurs , les joues d'une pâleur plombée , les lèvres éteintes. Souvent , dans ces derniers momens , les malades ren-

doient de grandes portions gangrenées du velouté des intestins, & sur-tout du colon, que j'ai reconnues aux vestiges des valvules semi-lunaires ; la tête se conservoit saine & libre jusqu'au dernier instant : aux approches de la mort, les extrémités supérieures éprouvoient de petites convulsions. Plusieurs de ces malades rendoient des vers, plus ou moins longs, plus ou moins nombreux (a). Telle est l'histoire des symptômes de cette maladie. J'y ajoûterai seulement quelques remarques, & les pronostics qu'on pouvoit établir sur ces différens symptômes.

REMARQUES.

I. La dyssenterie bilieuse a plus attaqué les personnes aisées ; la putride a fait plus de progrès parmi le bas peuple : l'une & l'autre ont montré beaucoup de fureur, dans les six premières semaines, & régnoient presque seules. Ce n'est que sur la fin, que la dyssenterie bénigne est devenue plus uni-

(a) M. Arrayet, médecin d'Abbeville, m'a assuré qu'à Montreuil, & dans quelques villages voisins de la Picardie & du Boulonnois, la rougeur & la pâleur alternative de l'une des joues, lui fournissoit un signe certain de la complication de la matiere vermineuse. En effet, ce signe ne m'a guères trompé depuis, dans les maladies où j'ai eu à soupçonner la présence des vers.

verselle

verselle que ses sœurs. N'en seroit-il pas des épidémies, comme d'une maladie aiguë, dont le premier assaut est effrayant, l'état terrible, & le déclin plus doux & moins agité ?

II. La dyssenterie bénigne dégénéroit quelquefois en bilieuse, quand elle étoit négligée ; ou peut-être n'étoit-ce qu'une dyssenterie bilieuse tempérée, dont l'invasion étoit moins alarmante, & les progrès plus faciles à suspendre, qu'elle ne l'avoit été dans les premiers tems ; mais la dyssenterie bilieuse négligée, parcouroit rapidement ses périodes.

III. La paresse du ventre, trois ou quatre jours avant l'attaque, étoit communément l'avant-coureur de la maladie ; quelquefois au contraire, c'étoit un flux brunâtre, qui la précédoit de trois ou quatre jours ; celui-ci, étoit une marque certaine de la malignité.

IV. Tous les malades, dans la même espèce, n'étoient pas attaqués avec la même vigueur. L'âge, le sexe, le tempérament, la diversité des lieux y apportoit des modifications ; la mal-propreté des maisons, la petitesse des appartemens contribuoient pour beaucoup à l'opiniâtreté & au danger de la maladie. Ne peut-on pas remarquer ici que la nature fait en petit, & dans un canton, ce qu'elle opère en grand, &

dans une vaste étendue de pays. Toutes les provinces n'ont pas été assaillies avec la même force. J'ai vu la dyssenterie très-bénigne en Champagne, où j'ai passé quelques semaines. Je puis assurer, sur le témoignage de MM. les médecins de Reims, que, sur un très-grand nombre de malades, l'épidémie n'en a emporté que deux. Pendant ce tems, elle faisoit bien des désordres en Thierache, & sur-tout à Montfaucon, & dans quelques villages voisins. M. Aubert fils, médecin de Châlons, qui a accompagné M. son pere, envoyé par la Cour, dans ces quartiers-là, me fit une peinture affreuse de la désolation de ces villages. En Picardie, Montreuil & son voisinage ont plus souffert que les autres endroits. La consternation y étoit générale : si l'activité & le zèle de M. Chauvelin, intendant de Picardie, n'avoient promptement fourni des secours de médecins, des médicamens & des subsistances, elle eût fait encore plus de ravages. Dans la haute Normandie, il est plus échappé de malades, qu'il n'en est péri.

V. J'ai vu plusieurs malades, qui s'étoient abandonnés aux seuls secours de la nature, échapper à la dyssenterie bénigne, & même à la bilieuse. Les premiers, par l'abondance des vomissemens spontanés ; les seconds, par les vomissemens & l'abondance de l'hé-

morragie dyffentérique. Le seul remède que la plupart employoient , étoit le lait de beurre. Un seigneur de paroisse s'est guéri de la sorte , & a montré le chemin à ses vassaux. La médecine des gens de campagne n'est pas toujours à mépriser. Il faut cependant observer que quelques-unes de ces guérisons se sont fait attendre des six semaines & deux mois , & que plusieurs ont été suivies d'ascite , de leucophlegmatie , ou tout au moins d'enflures oedémateuses des extrémités supérieures & inférieures. Ces symptômes étoient les suites naturelles de l'appauvrissement des liqueurs , de la débilité des viscères , & de l'atonie des solides.

VI. J'en ai vu plusieurs qui , ayant été bien traités , ont conservé pendant six mois & plus , une toux sèche , avec un marasme qui paroissoit incurable ; c'étoit principalement de ceux qui avoient éprouvé la dysenterie maligne. J'ai observé en quelques-uns , que , dans les premiers mois de leur convalescence , le vin , le cidre & les alimens de haut goût leur provoquoient , une heure après le repas , une toux convulsive , au point de leur ôter presque la respiration. Cette toux duroit au moins une demi-heure. Elle n'a demandé d'autres secours que le lait coupé avec l'eau de squine , & l'abstinence des choses nuisibles , ou tout au plus un peu de syrop de diacode.

VII. J'ai vu, au bourg de Formeries, un dyssentérique, mourir de la phthisie pulmonaire, qui étoit survenue à la dyssenterie négligée pendant trois mois. La seconde maladie n'avoit fait qu'ajouter des forces à la première. Un autre phthisique a guéri. Il avoit reçu des secours encore assez à tems.

VIII. La dyssenterie putride ou maligne parcouroit quelquefois si rapidement ses tems, que l'insensibilité de l'abdomen, & la lubricité des intestins succédoient, au bout de vingt-quatre, trente-six ou quarante-huit heures, à l'invasion. Le hoquet & la mort suivoient de près. Le ventre de ces cadavres, au bout d'une heure ou deux, étoit d'une infection avernale, & tout noir. On en a vu un, à Aumale, périr en quinze ou seize heures, quoiqu'à la fleur de l'âge.

PROGNOSTICS.

En général, il y avoit moins d'espérance dans la dyssenterie putride. A peine avoit-on le tems de se retourner. La bilieuse laissoit plus de tems, & par conséquent plus de ressource. La bénigne n'étoit pas tout-à-fait sans danger; elle pouvoit dégénérer en bilieuse, (rem. 2;) elle pouvoit conduire à la phthisie, (rem. 7;) mais elle ne menaçoit pas d'un grand péril, quand on y administroit des secours.

Le pronostic devoit encore être

moins fâcheux, eu égard aux lieux, à l'âge, au sexe, au tempérament, au nombre & à la violence des symptômes.

Les vomissemens bilieux & sans mauvaise odeur, dès le commencement de la maladie, étoient communément de bon augure. Ils étoient, comme je l'ai déjà dit, (rem. 5,) très-souvent des crises imparfaites. Plusieurs personnes de la campagne ont échappé par ces seuls secours d'une nature victorieuse, qui secouoit & pouffoit au-dehors une partie de l'humeur morbifique, dont l'acrimonie n'étoit pas encore extrême, sans lui donner le tems de se repomper dans les vaisseaux sanguins, ni d'ulcérer l'estomac & le canal intestinal. Pour peu qu'on aidât à la nature, les malades avoient beaucoup moins de peine à guérir. Quand, au contraire, on négligeoit de seconder ces heureux efforts, ils se rétablissoient moins sûrement, plus lentement & plus difficilement.

Les vomissemens rouillés, verd-bruns ou noirâtres, étoient toujours d'un mauvais présage, en tel tems que ce fût de la maladie. Ils dénotoient non seulement la putréfaction extrême des humeurs, mais encore une disposition prochaine à la gangrene de l'estomac.

Les déjections muqueuses n'annonçoient rien de funeste.

Les déjections grasses, de couleur de

ſæces d'huile à brûler, étoient tout-à-fait mauvaiſes, ſur-tout quand les tranchées diminuoient. C'étoit une colliquation ſanieuſe, qui ne pouvoit être produite que par des humeurs prodigieusement putréfiées, ſemblable à celle qui ſe forme ſur les muſcles d'un cadavre diſſéqué, d'un mois ou fix ſemaines. Ces déjections ſe rencontroient toujours avec les vomifſemens de même nature. Il n'y avoit pas à ſe raffurer, tant qu'elles ne changeoient pas.

Les déjections de ſang preſque pur étoient d'un plus heureux préſage, quand l'hémorragie étoit abondante & d'un beau rouge. La partie enflammée ſe trouvoit dégorgée, & la phlogoſe diminuoit. Ces ſortes de malades avoient tout à eſpérer, & guériſſoient d'autant plus vite, qu'ils avoient rendu plus de ſang; ils n'étoient pas cruellement tourmentés de vomifſemens. Il y a beaucoup d'apparence que les gros inteſtins étoient le principal ſiège de la maladie. Ce qui me porte à le conjecturer, c'eſt 1^o la couleur vermeille du ſang qui, n'ayant pas beaucoup d'eſpace à parcourir, n'avoit pas le tems, ni de ſe coaguler, ni de noircir; 2^o c'eſt que les lavemens faiſoient ici plus de bien que dans les autres cas.

Quand le ſang étoit noir & en grumeaux, mêlé de ſéroſités jaunâtres; il y avoit

moins à se rassurer , quoiqu'il fût rendu en grande quantité. Suivant toute apparence , il venoit alors ou de l'estomac , ou du duodénum , viscères plus nobles , plus essentiels à la vie , plus tendres & plus délicats que les derniers intestins. La couleur du sang donnoit à conclure qu'il venoit de ces parties où il avoit pu séjourner , se cailler & noircir plus à l'aise , que dans le reste du canal intestinal. D'ailleurs la situation de la douleur étoit encore , dans ce cas , un indice presque démonstratif. C'étoit ordinairement à la région épigastrique , & dans l'hypocondre droit , qu'elle se faisoit sentir le plus vivement.

On sent bien que l'inflammation du canal alimentaire devoit être plus universelle , & conséquemment plus dangereuse. 1^o Les matières corrosives , capables de ronger le velouté de l'estomac & du duodénum , partant du plus haut qu'elles pussent partir , devoient faire impression sur toute la longueur du canal intestinal qu'elles traversoient. 2^o Les ulcérations du ventricule & du duodénum recevoient moins les impressions des médicamens , que celles qui se formoient dans le colon , parce que les lavemens faisoient une partie très-essentielle de la cure.

Si , après des hémorragies de sang caillé , les déjections devenoient noires , & le

pouls plus concentré, le danger devenoit plus pressant.

L'empâtement de la langue, l'âpreté de ses papilles nerveuses, la puanteur de la bouche & le goût de pourriture étoient des symptômes de mauvais présage. Ils étoient toujours accompagnés de la fièvre putride, qui paroissoit peu au-dehors, & de déjections grasses, érugineuses, huileuses ou d'un jaune de roucou. Comme dans cet état, au second jour, les douleurs étoient moins vives, on s'endormoit avec sécurité sur l'événement; & la mort surprenoit, du troisieme au sixieme jour, au plus tard.

Le développement du pouls qui, de petit dans le commencement, vers l'état, devenoit large & mollet, étoit d'un bon augure. Il montrait l'intégrité des forces vitales : il provoquoit quelques moiteurs, qu'accompagnait la diminution de la fréquence des tranchées & des selles. Cependant, nonobstant les moiteurs, on voyoit quelquefois ces symptômes, vers la fin de la maladie, renaître avec une sorte de violence, par l'excrétion de quelques matieres durcies comme des crotins de lièvre; mais ils n'étoient pas de longue durée.

Le pouls foible, petit, chancelant, intermittent & mou, étoit toujours fatal; & quand il continuoit jusqu'au cinquieme jour, sans reprendre de la vigueur & de la sou-

pleffe, il étoit le prognostic d'une mort aussi prochaine qu'assurée.

Le pouls petit, aigu, concentré, fugitif, avec legers soubrefaults des tendons, étoit encore plus décidément mortel : l'un & l'autre annonçoient la gangrene.

De tous les symptomes, il n'y en avoit pas qui menaçât plus la vie des malades, que le hoquet, les mouvemens convulsifs des tendons, les anxiétés, la lividité des joues, l'insensibilité de l'abdomen, & la lubricité des intestins qui laissoient tout échapper. C'étoit-là le dernier période de la malignité, & ce période ne se faisoit quelquefois pas attendre long-tems, (rem. 8.) Les malades arrivés à ce point, recevoient tranquillement la mort, parce qu'ils ne sentoient ses approches, que par leur foiblesse. Ils étoient bien éloignés de penser qu'on pût mourir, sans éprouver, dans une maladie si cruelle, les douleurs les plus aiguës & les plus déchirantes.

L'éjection d'escarres gangreneux n'étoit pas toujours mortelle. Quelques malades ont guéri, après avoir rendu des portions du velouté du colon ; mais leur convalescence a été longue & douloureuse ; les tranchées s'opiniâtroient.

L'opiniâtreté de la sécheresse & de l'aridité de la peau étoit un signe de l'opiniâtreté de la maladie. Ces symptomes étoient

la suite d'un écoulement immodéré. Aussi voyoit-on la peau se ramollir , & devenir plus traitable , à mesure que le flux se modéroit , parce qu'alors la traspiration cutanée commençoit peu-à-peu à reprendre ses anciennes routes. On devoit d'autant plus espérer , que la peau devenoit plus souple.

Les urines , en petite quantité , claires ou rouges , étoient toujours un signe de la grandeur de l'inflammation. Moins elles étoient abondantes , plus elles étoient âcres & cuisantes ; plus il y avoit à craindre. Leur petite quantité marquoit l'impétueuse direction de toutes les humeurs vers le canal intestinal , & la phlogose des reins. Au reste , les urines claires étoient plus sinistres que les rouges qui , à la longue , déposoient un sédiment briqueté , signe de la coction des humeurs.

Plus la précipitation du sédiment étoit prompte , plus elle étoit abondante , plus elle approchoit de la couleur blanche , plus aussi elle dénotoit de rémission.

La toux sèche menaçoit de phthisie , au retour de la maladie. Comme elle n'avoit pour cause que l'appauvrissement du sang , elle ne demandoit guères d'autre attention que l'exactitude d'un régime analeptique ; mais ce régime devoit être soutenu longtemps.

Les chirurgiens de campagne , & les gens à recettes & à secrets ont tué beaucoup de monde par l'usage prématuré & par l'abus des astringens. Les œufs durs avec le vinaigre , & les poires de coing , étoient les remèdes les plus familiers dont ils ufoient. La répression trop subite d'un écoulement nécessaire, en concentrant l'humour dans le canal intestinal , produisoit le météorisme du bas-ventre. Ceux qui ont échappé au danger , sont devenus phthifiques , ou ont été attaqués de rhumatismes goutteux , qui leur ont presque ôté l'usage des membres.

OBSERVATION ET RÉFLEXIONS

Sur l'usage du Soufre dans la phthisie pulmonaire ; par M. CLAPIER , docteur en médecine de la faculté de Montpellier.

Un artisan , de la ville d'Alais , après avoir craché du sang pendant quelque tems , tomba dans une véritable phthisie bien caractérisée par un crachement de matieres purulentes , une toux & une petite fièvre accompagnée d'une douleur au dos ; ne pouvant supporter les frais d'une maladie aussi lon-

gue que cruelle , il fut reçu à l'hôpital : on le mit d'abord à l'ordinaire des phthifiques , au lait , aux œufs frais & au narcotique du soir , &c. Avec de tels remèdes , il maigrissoit & dépérissoit insensiblement , lorsqu'un charitable citoyen lui conseilla de venir respirer un air sulfureux dans sa mine de charbon de terre , & cela , dans la vue de le faire cracher , parce que le malade se plaignoit comme d'un poids sur la poitrine , & qu'il lui sembloit , disoit-il , qu'il seroit guéri , s'il pouvoit cracher beaucoup. Ce pauvre phthifique voulut expérimenter ce remède nouveau ; il abandonna donc l'hôpital , pour venir à la mine. Il s'aperçut d'abord des bons effets qu'on lui avoit promis : son expectoration devint plus fréquente & plus facile ; ses crachats moins épais , étoient couverts d'une poussière noire très-fine ; ses forces revinrent de façon qu'il aidait un peu au travail de la mine. Enfin , par la charité du propriétaire qui avoit aussi pourvu à ses autres besoins , il cessa peu-à-peu de cracher du pus : la toux & la fièvre disparurent ; & il parvint à une parfaite santé dont il jouit à présent.

On peut inférer de cette observation , qu'il n'est pas douteux que ce malade n'ait été guéri par le moyen de l'air rempli de soufre , qu'il respiroit dans la mine de charbon de terre. Or , on sçait que le charbon

de terre est un minéral composé d'une grande quantité de soufre mêlé avec une substance terrestre. Lorsqu'on l'arrache de la mine, qu'on le réduit en parcelles, il s'en détache une poussière fine qui a l'odeur du soufre, qui se répand dans l'air *ambiant*, & qu'on respire avec cet air.

Par le moyen de la respiration, cet air sulfureux étant appliqué immédiatement aux petits ulcères des poumons, les déterge peu-à-peu, & les cicatrise, de la même façon que le soufre commun déterge les ulcères extérieurs, étant appliqué extérieurement, en forme de baume ou d'onguent.

Faire respirer un air sulfureux aux phthiques, n'est pas une nouveauté en médecine. On voit des traces de cette pratique dans les auteurs les plus anciens, & dans les modernes. Galien faisoit recevoir à ses malades attequés de phthisie, la fumée de l'orpiment qui a du rapport avec le soufre. Il dit positivement, que quand il étoit à Rome, il les envoyoit en Sicile, pour y respirer, auprès du volcan, cet air sulfureux, qui étoit pour eux si salubre. *Gal. lib. 5, c. 4. meth.* C'est peut-être pour la même raison que Celse faisoit aussi voyager en Italie ses malades attequés du même mal. *Cels. lib. 3.* Dioscoride dit que le soufre pris par la fumigation, est utile à ceux

qui crachent le pus. Vanhelmont faisoit prendre à de pareils malades, pour boisson ordinaire, de l'eau qui avoit reçu la fumée du soufre. Floyer & Ettmuler imiterent cette pratique. Morellus, dans sa Méthode des Formules, vante extrêmement la fumée du soufre, pour dessécher les ulceres des poudrons. Boile rapporte qu'un médecin Irlandois guérisssoit des phthifiques dont on avoit désespéré, en leur faisant respirer la fumée du soufre mêlé avec quelqu'autre ingrédient, pour tempérer apparemment l'âcreté de cette fumée. Willis assure qu'on a observé constamment que la phthisie ne fait pas beaucoup de ravage dans les pays où l'on brûle du charbon du terre, que l'air rempli de soufre qu'on y respire, est très-salutaire aux gens qui en sont attaqués. Il regarde même la fumée du soufre comme un remede assuré & très-efficace pour les ulceres des poudrons. Riviere, à l'exemple de Galien, ordonnoit aussi pour la phthisie la fumée de l'orpiment. On lit, dans cet auteur, une observation d'une phthisie désespérée, guérie par le moyen de cette fumée. Un médecin Anglois a observé que, sur une grande quantité de personnes qui travaillent aux mines de charbon de terre, en Angleterre, il n'y en a aucune qui soit attaquée de la phthisie. Des médecins Anglois con-

seillent encore aujourd'hui aux personnes riches qui ont des dispositions à cette maladie, d'aller respirer l'air de Naples.

Il est pourtant vrai de dire que la fumée acide du soufre absorbe une partie de l'air, & détruit pour quelque tems son élasticité. Quand on s'en approche de trop près, on peut en être incommodé jusqu'à tousser & à sentir même une suffocation. On doit donc blâmer cette pratique qui fait recevoir la fumée du soufre ou de l'orpiment, par le moyen d'un entonnoir qui la dirige jusqu'à la bouche du malade. Il suffit d'être placé à une certaine distance, pour en recevoir les bons effets.

On n'est pas sujet aux inconvéniens de la fumée, lorsqu'on est dans une mine de charbon de terre. On y respire les parties extrêmement fines & intégrantes du soufre même. Le phlogistique du minéral y conserve naturellement sa proportion avec l'acide vitriolique, qui est en plus grande quantité dans la fumée.

Pourquoi, dira-t-on, aller faire enfoncer dans une mine un pauvre phthistique, pour lui faire respirer un air pesant qui l'accablera ? Manque-t-il du soufre ? N'est-il pas plus prudent de lui en faire prendre par la bouche, dans une chambre dont l'air est tempéré ?

Il est certain que le soufre pris intérieure-

rement, est recommandé depuis long-tems dans les maladies de poitrine. On l'appelle le baume des poumons. Tous les bons praticiens s'en servent, dans la phthisie ; du soufre, des fleurs de soufre & du baume de soufre ; mais c'est presque sans succès ; la phthisie n'en est pas moins l'opprobre de la médecine. On sçait, par la chymie, que le soufre est indissoluble dans l'eau & dans l'esprit-de-vin. Pour le rendre soluble, il faut faire le foie de soufre, en le fondant avec un alcali. Le suc gastrique de l'estomac ne contient point d'alcali ; il ne le fondra donc point ; il paroît donc inutile de le faire avaler purement au malade ; il n'en passera que très-peu dans les veines lactées ; s'il en passe quelques parties dans le sang, ce sera plutôt dans le tems de l'inspiration, quand il sera dans la bouche ; cependant quoiqu'il en passe quelques parties extrêmement fines par les veines lactées, n'est-il pas évident que toutes ces parties ne parviendront pas aux petits vaisseaux qui aboutissent aux petits ulcères des poumons ? Quel bien peut-on espérer de cette petite quantité de soufre, qui parvient, par la route tortueuse de la circulation jusqu'à ces petits ulcères ? N'est-il pas évident que, quand on respire un air chargé des parties intégrantes de ce minéral, il en entre une plus grande quantité dans la poitrine ; cet air respiré est

est comme un topique pour ces petits ulcérés.

On peut conclure que si l'air sulfureux des mines de charbon de terre est insuffisant dans quelques especes & degrés de la phthisie, il est du moins des cas où l'on pourroit s'en servir avec succès. Il est à souhaiter que ce remede soit plus souvent expérimenté, pour en mieux reconnoître l'efficacité. On voit tous les jours l'inutilité du lait dans la phthisie. Que ne se tourne-t-on ailleurs ? L'acrimonie n'occasionne pas toujours cette maladie. L'épaississement de la lymphe procure souvent, dans les poumons, des tubercules qui, venant à suppurer, forment la phthisie. Le lait paroît alors plus nuisible qu'utile. On ne fait pas assez d'usage des legers apéritifs qui y sont indiqués. L'auteur de l'Essai théorique & pratique sur la phthisie, a-t-il raison d'insister sur les apéritifs & les fondans, dans le traitement de la phthisie essentielle ? Quelques observations semblent autoriser sa pratique. On reproche souvent aux médecins d'être trop téméraires ; moi, je leur reproche, dit M. de Maupertuis, de manquer de hardiesse : ils ne sortent pas assez d'un petit cercle de médicamens qui n'ont point les vertus qu'ils leur supposent, & n'en éprouvent jamais d'autres, qui peut-être les auroient : *Sapè enim præceptionum artis nostræ nimis*

*religiosa observatio magno & nobis & agris
vertitur damno , quod multa audere & ten-
tare sit religio , quæ alioqui essent profutura.*
Hippocrates.

DESCRIPTION

*D'un Fœtus monstrueux ; par MM. BRISE-
BARRE , docteur en médecine de la
faculté de Montpellier , & DUVOLLIER ,
chirurgien au Château-du-Loir.*

La nommée M. N. femme de L. H. de la paroisse d'Aubigné-sur-Aulne , près le Château-du-Loir , dans le Maine , accoucha à terme , le 6 Mai de la présente année , de deux enfans parfaitement conformés jusqu'au nombril , par où ils s'unissoient en ligne directe , leurs têtes étant diamétralement opposées , & également éloignées du nombril commun. Les faces étoient tournées du même côté. Ils avoient deux cuisses , & les deux extrémités inférieures bien conformées. Elles prenoient naissance de l'un des côtés du corps commun ; depuis la dernière fausse-côte de l'un des deux fœtus , jusqu'à la dernière fausse-côte de l'autre. Du côté opposé , étoit une seule cuisse plus longue que les deux précédentes ; la jambe & le pied étoient plats & mal figurés ; ils

se terminoient par deux pouces renfermés sous les mêmes tégumens , & dont la séparation n'étoit sensible qu'au toucher ; l'un de ces pouces étoit plus court que l'autre. Il y avoit , outre cela , six doigts en deux rangées de trois chacune , distincts les uns des autres , & parfaitement bien taillés ; les deux rangées étoient tournées l'une vers l'autre par leur partie interne , comme deux mains qui se feroient jointes. Elles étoient séparées par une ligne longitudinale , qui s'étendoit , depuis la racine des deux pouces , jusqu'à l'os calcaneum.

Quant aux parties internes , les têtes ne présentoient rien que de naturel dans l'un & dans l'autre fœtus. Les poitrines n'avoient rien non plus d'extraordinaire. Le foie , dans l'un des deux sujets , étoit plus considérable que dans l'autre. Ils étoient réunis par leur partie inférieure , au moyen d'une expansion ligamenteuse , large d'environ deux travers de doigt ; la veine-porte se rendoit dans le foie le plus considérable. Chaque sujet avoit un estomac , un pancréas , une rate & deux reins ; ils avoient chacun un canal intestinal , qui se réunissoit vers la fin de l'iléon , environ à un pied de distance des gros intestins qui étoient communs aux deux sujets , & d'un diamètre bien plus considérable qu'ils n'auroient dû l'être naturellement. Il n'y avoit point d'a-

nus ; il y avoit un corps allongé , qui paroiffoit tenir la place de la matrice ; le vagin qui étoit fort long , paroiffoit féparé par une efpece de médiaftin , & en former deux.

La charpente offeuſe n'avoit rien que de naturel dans l'un & l'autre ſujet , juſqu'au baſſin ; celui-ci étoit formé de deux os pubis , deux os iſchions & deux os des iſles , tous aſſez bien figurés. Il n'y avoit que leur poſition qui fut irrégulière , ce qui devoit être interne & externe étant poſtérieur & antérieur. Les deux extrémités inférieures n'y étoient jointes que par de ſimples ligamens , n'y ayant point de cavités cotyloïdes. Les os ſacrum & leurs appendices étoient tournés obliquement vers le fond de ce baſſin. Il y avoit pareillement , du côté oppoſé , deux os des iſles , dont la convexité étoit antérieure , & la concavité poſtérieure ; la baſe de ces os étoit la partie par laquelle ils ſe réunifſoient à l'endroit où auroit dû être l'os pubis qui manquoit de ce côté , ainſi que l'os iſchion. A l'endroit de cette articulation des os des iſles. Il y avoit un cartilage qui s'élevoit antérieurement en forme de cone d'environ demi-pouce. Il partoît , des bords poſtérieurs de cette même articulation des os des iſles , des ligamens qui attachoient la partie ſupérieure du fémur de la cuifſe , de ce côté. Ce fémur avoit une tête plate , étant d'ail-

D'UN FÆTUS MONSTRUEUX. 69
leurs assez bien conformé. Le tibia, de ce côté, étoit recourbé vers sa partie inférieure; ce qui formoit une espece de crête située antérieurement. Le péronné étoit triangulaire & plat. Quant au pied, il n'avoit que les singularités que nous avons rapportées ci-dessus.

Ce monstre, qu'on voit représenté dans la Figure 1, a vécu environ demi-heure.

OBSERVATION.

Sur une Ossification singuliere, trouvée dans la trompe droite de la matrice d'une femme morte en travail d'enfant; par M. CHAMBRY LA DE BOULAYE, chirurgien à Lifieux.

Le 16 Juillet dernier, je fus requis pour aller à la Roque-Baignard, paroisse distante de trois lieues de cette ville, pour accoucher la femme du nommé Jean Poëtre, âgée de trente-fix ans, & mariée depuis deux. Elle étoit à terme, & dans les douleurs de l'enfantement, depuis dix jours, malgré les efforts inutiles d'une sage-femme, & de quelques chirurgiens du voisinage, à qui on ne doit rien imputer, comme on va le voir.

Aussi-tôt arrivé, j'examinai l'état des choses, & je m'apperçus que toutes les

parties extérieures étoient gangrenées, & que la mortification s'étendoit jusqu'à la partie moyenne des cuisses; je me déterminai cependant à tenter l'accouchement. Pour cet effet, j'écartai les grandes lèvres, qui étoient en pourriture, ainsi que l'entrée du vagin; & ayant introduit la main, pour m'assurer de la situation de l'enfant, je sentis d'abord un corps très-dur, rond & raboteux, situé au côté droit, immédiatement sous l'os *pubis*, & qui avoit percé le vagin; ce qui m'engagea à y porter un instrument; & par différens coups dont je le frappai, j'augurai que c'étoit une pierre: alors je glissai les doigts à côté de ce corps étranger, & reconnus les os de la tête d'un enfant, séparés les uns des autres, dont même quelques-uns avoient été tirés dehors.

Voyant que cette femme étoit aux abois, & qu'elle approchoit de sa fin, je ne voulus pas la fatiguer davantage. J'attendis donc qu'elle fût morte; ce qui arriva, quelques heures après, pour m'assurer, par l'ouverture du cadavre, quelle pouvoit être la cause de tous ces accidens. Ayant ouvert le bas-ventre, je trouvai tous les viscères dans leur état naturel, à l'exception de la matrice, qui étoit noire, livide & épaisse d'un pouce, dans toute son étendue. L'ayant enlevée, je trouvai, dans le

pavillon de la trompe droite, le corps étranger en question, enveloppé de ses membranes, qui s'étoient étendues en tout sens, à proportion du volume, qui étoit alors de neuf pouces de circonférence, & du poids de dix-sept onces. Je m'informai si cette femme n'avoit point ressenti d'accidens particuliers, pendant le cours de sa grossesse : les assistans m'assurèrent qu'elle ne s'en plaignoit point, & qu'elle faisoit ses exercices, comme peut faire une femme de sa sorte, en pareil état.

J'apportai chez moi cette masse encoré dans la trompe, qui lui servoit d'enveloppe, avec une portion considérable de la matrice, du côté d'où elle partoît. M. de Bournainville, médecin, & M. Huard, chirurgien, se transporterent chez moi, pour en faire l'examen, & me conseillèrent de faire bouillir ladite masse dans de l'eau, pour en détacher plus facilement les membranes qui y étoient adhérentes comme un péricrâne; ce qui fut fait : après quoi, on reconnut évidemment que ce qui avoit d'abord paru être une pétrification, étoit une ossification véritable. Les plaques ou lames osseuses sont, dans presque toute la circonférence, comme celles d'un crâne; & dans un endroit qui a été cassé, on reconnoît la substance cellulaire, sans pouvoir s'y tromper.

On a plusieurs observations d'ossifications dans l'aorte, dans les *sinus* du cerveau, &c. Celle-ci se seroit-elle formée de même ; ou est-elle le produit d'une copulation ? Des observateurs dignes de foi, & Dionis, entr'autres, rapportent des exemples de *fœtus* restés dans les trompes, pendant un nombre considérable d'années, & qui s'y sont comme pétrifiés. Mais que toutes les parties d'un *fœtus* déjà formées, se rassemblent pour ne plus représenter qu'un bloc osseux de figure sphérique, c'est ce qu'il n'est pas facile de concevoir, quoiqu'il paroisse le plus probable, & sur quoi je ne porterai point de jugement, le laissant à ceux qui en sont plus en état que moi.

Explication des Figures, 2 & 3.

A. Vue de la partie la plus lisse & polie.
 B. C. D. E. Circonférence de 9 pouces 2 lignes. B. C. Largeur de 2 pouces 8 lignes. E. D. Hauteur de 2. pouces 9. lignes.
 Vue du côté opposé, qui est plus raboteux.
 F. Est une espece d'apophyse épineuse.
 H. Une petite cavité formée par un morceau qui a été détaché, où l'on remarque la substance cellulaire. Pour la circonférence, c'est la même que celle de l'autre côté. De K. à H. il y a 3 pouces. De M. à N. 2 pouces 6 lignes ; & de L. à L. 2 pouces 11 lignes.

OBSERVATIONS

Sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris , depuis 1707 , jusqu'en 1747 ; par un ancien Médecin de la faculté de Paris.

Le retour périodique de certaines maladies dans les mêmes saisons, le caractère particulier qu'elles prennent chaque année, ont dû nécessairement attirer l'attention des premiers médecins. Les Observations qu'ils nous ont transmises sur cette espèce de maladies, sont un des principaux fondemens de l'art. Depuis que les médecins de la faculté de Paris ont fait revivre le goût de ce genre d'observations parmi les modernes, il n'a pas cessé d'y avoir dans son sein des hommes attentifs à recueillir tout ce qui pouvoit avoir quelques rapports aux épidémies ; & la Faculté elle-même s'en occupe en corps, dans les assemblées qu'elle tient, à cet effet, le premier jour de chaque mois. Mais malheureusement la plupart de ces Observations sont perdues pour le public. On nous en a communiqué une suite assez étendue, que nous nous proposons de publier par la voie du Journal. L'auteur ;

que nous voudrions pouvoir nommer, a pratiqué pendant long-tems la médecine avec succès. Comme il n'avoit composé cet ouvrage, que pour lui, il s'est contenté quelquefois d'annoncer les maladies qui ont régné, & les remèdes qui ont le mieux réussi. Il s'étend un peu davantage dans d'autres occasions. Il rapporte la description de quelques maladies qu'il a vues, ou que ses confreres ont traitées. Il rend compte, avec une fidélité & une candeur peu communes, de leur événement. Il hazarde quelquefois des conjectures sur les causes des maladies, & sur des remèdes dont on devroit faire un usage plus fréquent. Il s'est permis, dans quelques occasions, des réflexions sur la conduite trop peu ferme de certains médecins. Enfin on y reconnoît aisément un homme instruit dans sa profession, & d'une probité recommandable. C'est ce caractère qui se manifeste par-tout, qui a pu seul nous déterminer à violer, pour cette fois-ci seulement, la loi que nous nous sommes imposée de ne rien insérer d'anonyme dans notre Journal.

ANNÉE 1707.

HIVER. Les éréthèles furent très-fréquens. Ils étoient quelquefois boutonnés, quelquefois sans boutons, mais toujours

accompagnés de douleurs vives, d'inflammation considérable, & se terminoient le plus souvent, ou par l'hydropisie, ou par des rhumatismes.

Une femme fut attaquée d'un érysipèle au visage, qui devint gonflé au point, qu'à peine appercevoit-on ses yeux. La fièvre étoit violente, & elle ressentoit un engourdissement dans tout le corps. On la saigna deux fois du bras, les deux premiers jours; on lui fit prendre beaucoup de lavemens; & pour toute boisson, on lui donna une tisane rafraîchissante, & légèrement diaphorétique. Le peu de soulagement qu'elle ressentit, détermina à faire une saignée à la gorge, dont elle fut peu soulagée; cependant comme elle se sentoît la bouche extrêmement mauvaise, on la purgea, le cinquième jour, en plusieurs verres d'une décoction de casse & de tamarins. Elle voida beaucoup, sans que son mal diminuât pour cela. Elle prenoit, pendant ce tems, quelques verres d'une potion légèrement cordiale. L'humeur de l'érysipèle abandonna le visage; mais elle se porta sur tout le corps. Ses bras enflèrent considérablement. Elle sentoît des pesanteurs de tête, & des tintemens d'oreille; elle ne pouvoit dormir; ce qui augmentoit encore beaucoup son mal-aise. On lui frotta les bras avec l'huile

de camomille & de lys ; & comme elle se sentoît toujours la bouche amere , & que d'ailleurs son estomac ne paroissôit pouvoir supporter aucun purgatif en liqueur , on lui fit prendre , deux fois par jour , un demi-gros de l'opiat suivant : Prenez , *Antimoine diaphorétique , un gros. Poudre d'Yeux d'écrevisses , demi once. Catholicon double , six gros. Syrop d'Absinthe , une quantité suffisante.* L'usage de cet opiat calma un peu ses douleurs ; mais ses jambes , ses pieds & tout son corps devinrent extrêmement enflés ; ce qui étoit d'autant plus étonnant , que son ventre étoit libre , & que ses urines couloient abondamment : ce ne fut qu'é par un long usage des purgatifs , que cette enflure se dissipa ; mais ensuite il lui prit une difficulté de respirer , qui paroissôit tenir de l'asthme : tous ces accidens disparurent cependant au printems.

J'ai eu occasion d'observer la même chose sur plusieurs autres femmes , qui , quoique traitées méthodiquement de leur érési-pele , devinrent cependant hydro-piques , lorsque les accidens de l'érési-pele diminuerent. Pendant que je faisois ces Observations , j'appris qu'une femme attaquée du même mal , après avoir été saignée seulement deux fois , prit , par le conseil de je ne sçais qui , des pilules mer-

curielles , à une dose assez forte , pendant que son érésipele étoit le plus vif. Elle répéta, deux jours après, la même dose , & fut guérie beaucoup plus promptement, sans avoir aucune enflure.

Un homme , que je vis attaqué d'un érésipele , dans la même saison , eut un rhumatisme goutteux violent, quoiqu'on lui eût fait tous les remèdes convenables ; & ce rhumatisme ne céda qu'à un grand nombre de purgations.

Ne seroit-il pas possible d'expliquer ces reflux d'humeurs , en admettant , pour cause de l'érésipele , un sang âcre & dissous.

PRINTEM. Au printems , il y eut beaucoup de fièvres , avec inflammation à la poitrine , qui dégénéroient en abcès aux poumons , lorsqu'on négligeoit les commencemens de la maladie. Toutes ces maladies débutoient par une fièvre ardente. Le second jour , & quelquefois au même instant , les malades touffoient , avoient un point de côté , respiroient avec peine , rendoient des crachats séreux , quelquefois sanguinolens. Le seul moyen de les tirer d'affaire , étoit de faire quatre , cinq , six saignées , dans les deux premiers jours , de les faire beaucoup boire d'une tisane de chiendent , de réglisse avec un peu de riz ; d'ajouter , dans leurs bouillons , des suc

de bouroche & de chicorée sauvage; de leur en donner, toutes les trois heures, & dans l'intervalle, un lavement d'eau simple. Lorsqu'ils touffoient, on leur faisoit prendre une potion avec l'huile d'amandes douces, les eaux vulnéraires simples, & le syrop de coquelicot. Comme la plupart de ces malades avoient la langue chargée, souvent, dès le troisieme jour, pour peu que les symptomes diminuassent, il falloit leur faire prendre, en deux ou trois verres, une potion purgative aiguisée de trois ou quatre grains de tartre stibié. Quelquefois, à la vérité, la fièvre redoubloit après cette purgation; alors il falloit resaigner le malade, sans néanmoins perdre de vue les évacuations que l'on entretenoit par un ou deux grains de tartre stibié, sur chaque pinte de tisane. On réitéroit plusieurs fois la premiere purgation, dont on diminuoit l'activité, à raison des différens tempéramens.

Telle est la conduite que j'ai tenue, & qui m'a réussi constamment, lorsque j'ai été appelé, dès le commencement des maladies; car, lorsqu'on avoit négligé les premiers jours, les malades périssoient promptement, ou leur maladie dégénéroit en abcès aux poudons.

ÉTÉ. Au commencement de la canicule

de cette année, il fit une chaleur excessive, & particulièrement, les 19, 20, 21, 22 Juillet. Pendant ces quatre jours, la chaleur fut si violente, que plusieurs personnes moururent de chaud; mais ce qui est étonnant, c'est qu'au milieu & à la fin de cette même canicule, il fit des vents & des pluies qui firent ressentir un froid assez vif, pour obliger de faire du feu dans les chambres. Ces variations subites produisirent un grand nombre de maladies. Vers la fin du mois de Juillet, il y avoit beaucoup de pleurésies, de péripneumonies, de dévoiemens, de douleurs de tête, de fièvres putrides, ardentes; d'éruptions à la peau. La plupart de ces maladies se guérissoient par les saignées, les délayans & les purgatifs doux; car, presque toutes les fois que l'on voulut, dans cette saison, purger trop tôt, ou employer des purgatifs un peu forts, les malades périrent. Il y a lieu d'imaginer que toutes ces différentes maladies avoient pour cause les variations de l'air, & que telle ou telle partie se trouvoit affectée, à raison de la transpiration interceptée par le resserrement subit des pores, & la condensation trop prompte des liqueurs dilatées outre mesure.

Un homme âgé de cinquante ans, fut pris tout-à-coup d'une fièvre ardente. Il

fentoit une lassitude par tout le corps, des battemens dans la tête; ses yeux étoient enflammés : il vomissoit des matieres bilieuses; & dans certains momens, il avoit le transport. On le saigna deux fois du bras, le premier jour : on lui donna beaucoup de lavemens, & on lui fit prendre, par cuillerées, la potion suivante : *Prenez, Confection d'Hyacinthe, un gros. Tartre stibié, quatre grains. Syrop d'œillets, une once. Eaux cordiales, six onces.*

Le second jour, on le saigna pour la troisieme fois; on lui continua la même potion, & on le fit boire abondamment d'une tisane de chiendent. Dès le troisieme jour, on crut devoir lui faire prendre trois grains de tartre stibié dans une chopine d'eau de casse. Il rendit des matieres crues, mais sans aucun soulagement : le quatrieme & le cinquieme jour, on ne fit que continuer la tisane, les lavemens & la potion; & les accidens augmentèrent de plus en plus, au point que l'on désespéroit de l'état du malade; dont le poulx étoit petit & serré; il avoit la mort peinte sur le visage. Le sixieme jour, les accidens diminuèrent un peu; le septieme jour, le poulx parut se relever : on fit enfin une quatrieme saignée du bras, déterminé sans doute par une difficulté de respirer qui survint au malade.

malade : le huitième jour, on ajouta aux remèdes ordinaires deux gros de sel de duobus dans une pinte de la tisane. Le neuvième, on le purgea comme la première fois : cette purgation lui fit rendre beaucoup de matières d'une meilleure condition, aussi se sentit-il soulagé. Le 10, les accidens diminuèrent par degrés ; on le repurgea plusieurs fois, & il guérit enfin d'une maladie, dont les accidens étoient devenus sans doute beaucoup plus graves, parce que négligeant la maxime d'Hippocrate, *Corpus si purgare volueris, prius fluidum sit oportet*, on s'étoit trop hâté de le purger, & qu'on n'avoit point assez désempli les vaisseaux, ni usé d'une suffisante quantité de délayans & d'altérans.

AUTOMNE. Il y eut beaucoup de fièvres intermittentes, ce qui s'observe ordinairement dans cette saison : quelques-unes de ces fièvres étoient accompagnées d'accidens graves, comme dans l'exemple suivant.

Un nommé *Déformais* fut attaqué d'une fièvre double tierce, & entroit en phrénésie à chaque redoublement. Dans les trois premiers jours, il fut saigné cinq fois du bras, & une fois du pied ; on lui fit faire usage de bouillons altérans, incisifs, de tisane, & de lavemens. Le quatrième

82 OBS. SUR LES MALADIES ÉPID.

& le sixième jours, on le purgea avec la casse, la manne, & trois grains de tartre stibié en deux verres, mais le tout sans que les accès de phrénésie diminuassent. Ce qui détermina à lui faire prendre le quinquina en bol, mêlé avec des purgatifs. Il n'en eut pas pris trois ou quatre fois, que ces accès diminuèrent considérablement; il ne sentoit presque plus qu'un simple frémissement, lorsque l'accès le prenoit; enfin au bout de quatre ou cinq jours, il en fut entièrement délivré. Cependant pour prévenir les rechutes fréquentes sur-tout dans cette saison, il continua le quinquina pendant quelque tems.

J'ai observé aussi dans le même tems plusieurs attaques d'inflammations au foie, qui par la gêne qu'elles apportoit à la respiration, faisoient imaginer à ceux qui n'examinent pas avec toute l'attention qu'un médecin sage doit apporter, que les malades avoient une pleurésie; les saignées, & sur-tout les incisifs continués pendant du tems, rendus de fois à autres plus actifs par l'addition de quelques grains de tartre stibié, ont fait très-bien dans cette maladie.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

NOVEMBRE 1762.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. du matin.	A 2 h. à deux du jour.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	4	7	5	27 10	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$
2	4	7 $\frac{1}{2}$	5	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10
3	4 $\frac{1}{2}$	10	7	27 11 $\frac{1}{2}$	28	28 2 $\frac{3}{4}$
4	7	9	8	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$
5	6 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
6	4	9	3	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$
7	3	9 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1
8	7	10	8	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28
9	5 $\frac{1}{2}$	10	5	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11
10	2 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 7
11	5 $\frac{1}{2}$	9	3 $\frac{1}{2}$	27 5	27 5 $\frac{1}{2}$	27 7
12	1 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	2	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8	27 7
13	1 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	27 4 $\frac{1}{2}$	27 3	27 3 $\frac{1}{4}$
14	1 $\frac{1}{2}$	4	2	27 2 $\frac{1}{4}$	27 5	27 9 $\frac{1}{2}$
15	1 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	2	28	28 1 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
16	01	3 $\frac{1}{2}$	0	28 6 $\frac{1}{4}$	27 7	28 7 $\frac{1}{4}$
17	01 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{4}$	28 6 $\frac{1}{4}$	28 6 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$
18	2	5	1	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$
19	1 $\frac{1}{4}$	5	1 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 5
20	0 $\frac{1}{2}$	4	0	28 5	28 5	28 5
21	0 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	0	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4
22	01	2	0	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
23	0 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{2}$	1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{4}$
24	1 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	2	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
25	1 $\frac{1}{2}$	6	3	27 9	27 8	27 7 $\frac{1}{2}$
26	4	7	5	27 7 $\frac{1}{4}$	27 8	27 11
27	5	7 $\frac{1}{2}$	7	28	28 $\frac{3}{4}$	28 1
28	8	10	8 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
29	9	11	10	28	28 1	28 2
30	9 $\frac{1}{2}$	11	8 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-N-E. cou.	N-N-E. cou.	Couvert.
2	N-N-E. cou.	E-N-E. cou.	Couvert.
3	S-S O. nua. beau.	S-S O. beau.	Beau. pet. pl.
4	S-O. couv.	O. brouill.	Nuages.
5	O. couvert. nuag. vent.	O. vent. nua. couv. pet. pl.	Beau gr. v.
6	N-N-O. fer. nuag.	N-N-O. b.	Serein.
7	S-O. couv.	S-S-O. cou. vent.	Couvert.
8	S-S-O. cou.	S-S-E. b. ferein.	Serein.
9	S. couv.	S-O. pl. nua. fer.	Serein.
10	S. nuag. cou.	S-S-O. cou. beau.	Beau pet. pl.
11	S-S-O. pl. gr. vent.	S-S-O. gr. v. nuag. b.	Serein.
12	S-S O. fer. b.	S-S-O. b.	Beau.
13	N-E. nuag. couvert.	N-N-E. gr. pluie contin.	Couv. petite pluie.
14	N. nuag. pl. couvert.	O-SO. cou. pluie.	Beau.
15	N. fer. beau	N. beau. fer.	Serein.
16	N. brouillar. beau.	N. beau. fer.	Serein.
17	N. fer. beau.	N. beau. cou.	Couvert.
18	N. couv. brouillard. b.	N. b. cou v.	Couvert.
19	N couv. b.	N-N-E. b. ferein	Serein.
20	N-E. fer.	N-E. fer.	Serein.
21	E. fer. couv.	E. couv. b.	Beau.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
22	S-E. b. couv.	S. brouill.	Brouill.
23	S-E. brouill.	E-S-E. brou.	Brouill.
24	S-S-E. brou.	S-E. brouill.	Brouill.
25	S. nua. couv.	S. nuag.	Couvert.
26	S. couvert.	S. cou. brou.	Couvert.
27	S-O. couv. nuag.	S-O. couv. brouill.	Couvert.
28	S-O. couv.	O-S-O. cou. brouill. ép.	Couvert.
29	O. pl. brouil.	O. brouill.	Épais brouil.
30	N. couvert.	S-S-O. cou.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 11 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de $1\frac{1}{4}$ degré au-dessous du même point: la différence entre ces deux points a été de $12\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces $7\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $\frac{1}{4}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de 1 pouce $6\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 11 fois du N.

5 fois du N-N-E.

3 fois du N-E.

1 fois de l'E-N-E.

2 fois de l'E.

1 fois de l'Est-S-E.

3 fois du S-E.

2 fois du S-S-E.

7 fois du S.

10 fois du S-S-O.

6 fois du S-O.

86 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

Le vent a soufflé 2 fois de l'O-S-O.

5 fois de l'O.

2 fois du N-N-O.]

Il y a eu 17 jours couverts.

14 jours beaux.

9 jours de nuages.

11 jours serains.

10 jours de brouillard.

7 jours de pluie.

3 jours de vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1762.

On a encore observé, au commencement de ce mois, quelques dyssenteries ; mais elles ont cessé bientôt : les rougeoles & les petites véroles ont été peu nombreuses.

On a vu, vers le milieu du mois, un assez grand nombre de catarrhes, qui ont été plus ou moins accompagnés de lassitudes, de fièvre & de crachement de sang, & ont même dégénéré, dans quelques sujets, en fausses péripleumonies. Après une ou deux saignées, on a été obligé d'avoir recours aux doux laxatifs, auxquels on a mêlé, avec succès, le kermès minéral, ou le tartre stibié, à petites doses. Sur la fin du mois, ces catarrhes ont paru affecter plus particulièrement la peau & les mem-

branes des muscles, sous la forme de rhumatismes; quelquefois ils ont attaqué les reins, les cuisses & les jambes, & ont produit de véritables gouttes sciaticques. Le remède qui paroît avoir le mieux réussi dans ces cas, est la poudre arthritique purgative du *Codex*, surtout, lorsqu'on avoit fait précéder les poudres absorbantes & calmantes, & les infusions légèrement diaphorétiques.

*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois d'Octobre 1762; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems a été pluvieux ce mois. Il ne s'est passé que deux jours sans pluie, du premier au 11. Elle a désisté ensuite sept à huit jours; mais depuis le 19 jusqu'au 31, il n'y a eu que deux jours sans pluie.

On a observé, vers la fin du mois, des variations considérables dans le barometre. Le 25, le mercure a descendu au terme précis de 27 pouces; & le 26, jusqu'à celui de 26 pouces 10 lignes: aussi l'air a-t-il été, ces deux jours, agité de tempêtes. Le 31, le mercure a monté à 28 pouces 2 lignes; c'est le seul jour, où il se soit porté jusqu'au terme de 28 pouces.

Le vent, jusqu'au 19, a presque tou-

jours été *Nord* ; & de-là , au dernier du mois , il a été le plus souvent *Sud*.

Le tems a été assez doux jusqu'au 14 : il a même été chaud , le premier ; la liqueur du thermometre s'étant portée , ce jour , bien près du terme de 19 degrés ; mais , du 15 au 20 , elle n'a été guères observée , le matin , au-dessus du terme d'un degré : du 20 au 27 , l'air a été dans l'état d'une température moyenne ; mais le 29 , le thermometre a été observé à $\frac{1}{2}$ degré sous le terme de la glace.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de $18 \frac{1}{2}$ degrés au - dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de $\frac{1}{2}$ degré : la différence entre ces deux termes est de 19 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 2 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 26 pouces 10 lignes : la différence entre ces deux termes est d'un pouce 4 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

11 fois du Nord vers l'E.

3 fois de l'Est.

3 fois du Sud-Est.

8 fois du Sud.

4 fois du Sud vers l'Ou.

3 fois de l'Ouest.

7 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

- 21 jours de pluie.
- 2 jours de neige.
- 2 jours de gelée.
- 2 jours de tempête.
- 2 jours d'éclairs.
- 1 jour de tonnerre.
- 6 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué une legere humidité, au commencement du mois, & une legere sécheresse, à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Octobre 1762; par M. BOUCHER.

Les chaleurs inattendues de la fin du mois de Septembre, & du commencement de ce mois, ayant été tout-à-coup suivies d'un refroidissement considérable de l'air causé par les vents du Nord, il s'en est ensuivi des apoplexies & quelques morts subites. L'on a vu aussi des pleuropneumonies, qui ont eu plus de pente à se terminer par la flétrissure gangreneuse, que par la suppuration. Plusieurs personnes, sans avoir été précédemment sujettes à l'asthme, ont eu des étouffemens ou des oppressions de poitrine, avec le pouls embarrassé : la saignée & l'usage des pectoraux savonneux & incisifs leur ont été salutaires.

Les fièvres continues-rémittentes mali-

gnes ont persisté dans le petit peuple. Les épispastiques, les vésicatoires & le quinquina, employés promptement, ont sauvé la plupart des malades; mais la convalescence étoit longue & laborieuse.

Vers la fin du mois, il y a eu des fièvres catarrhales, avec angine & gonflement des amygdales; mais cette maladie, en général, a été peu opiniâtre & peu dangereuse. Deux ou trois saignées, au plus, suffisoient pour appaiser les symptômes graves; & les lavages abondans, secondés des lavemens, & suivis des apozèmes laxatifs, achevoient la cure.

P R I X P R O P O S É

*Par l'Académie royale de Chirurgie, pour
l'année 1764.*

L'Académie royale de chirurgie avoit proposé pour le Prix de l'année 1762, le sujet suivant.

Déterminer la maniere d'ouvrir les abscesses, & leur traitement méthodique, suivant les différentes parties du corps.

De quatre Mémoires reçus, un seul, dont la devise est : *Inter utrumque tene, medio tutissimus ibis*, a paru mériter des éloges; mais une matiere aussi importante

n'ayant pas été suffisamment approfondie, l'Académie a cru devoir proposer le même sujet pour l'année 1764.

Le Prix est une Médaille d'or, de la valeur de cinq cens livres, fondée par M. DE LA PEYRONNIE; & il sera double pour cette année, c'est-à-dire, que celui qui, au jugement de l'Académie, aura fait le meilleur ouvrage sur le sujet proposé, recevra les deux Médailles, ou une Médaille & la valeur de l'autre, au choix de l'auteur.

Ceux qui enverront des Mémoires, sont priés de les écrire en françois ou en latin, & d'avoir attention qu'ils soient fort lisibles.

Ceux qui ont déjà composé, pourront faire à leurs Mémoires tels changemens qu'ils voudront, & les renvoyeront écrits de nouveau.

Les auteurs observeront les formalités usitées en pareil cas.

Ils adresseront leurs ouvrages, franc de port, à M. MORAND, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie, à Paris, ou les lui feront remettre entre les mains.

Toutes personnes, de quelque qualité & pays qu'elles soient, pourront aspirer au Prix; on n'en excepte que les membres de l'Académie.

Les ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jour de Décembre 1763, inclusivement ; & l'Académie, à son assemblée publique de 1763, qui se tiendra, le Jeudi d'après la quinzaine de Pâques, proclamera la pièce qui aura remporté le Prix.

L'Académie ayant établi qu'elle donneroit, tous les ans, sur les fonds qui lui ont été légués par M. DE LA PEYRONNIE, une Médaille d'or de deux cens livres, à celui des chirurgiens étrangers ou régnicoles, non membres de l'Académie, qui l'aura mérité par un ouvrage sur quelque matiere de chirurgie que ce soit, au choix de l'auteur ; elle l'adjugera à celui qui aura envoyé le meilleur ouvrage, dans le courant de l'année 1763. Ce Prix d'émulation sera proclamé le jour de la séance publique.

Le même jour, elle distribuera, cinq Médailles d'or de cent francs chacune, à cinq chirurgiens, soit académiciens de la classe des libres, soit simplement régnicoles, qui auront fourni, dans le cours de l'année 1763, un Mémoire, ou trois Observations intéressantes.



LETTRE

DE M. MORAND,

*Secrétaire perpétuel de l'Académie royale
de Chirurgie, à l'auteur du Journal de
Médecine.*

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous envoyer le programme de l'Académie royale de chirurgie pour le prix de l'année 1764. Vous verrez que le même sujet avoit été proposé pour l'année 1762, mais que le prix n'a pas été adjugé. C'est pour en expliquer les raisons que je lus à la séance publique d'après Pâques, un petit discours qui fut imprimé dans le Mercure de France.

Ce discours dont l'auditoire ne parut désapprouver ni le fonds ni la forme, a déplu à quelqu'un qui n'a pas jugé à propos de se faire connoître, mais qui pourroit bien être, comme on l'a conjecturé, auteur de quelqu'un des Mémoires qui n'ont pas été accueillis. Quoiqu'il en soit, plusieurs personnes ont reçu de S. Germain une critique anonyme que je n'ai pas vue, mais qu'on m'a assuré rouler principalement sur le langage.

L'auteur paroît étonné, par exemple,

que j'aye dit : *Plusieurs semblent n'avoir pas entendu la question*, pendant que jamais question ne fut plus facile à entendre, comme s'il n'y avoit pas des hommes assez bornés pour ne pas entendre les choses même le plus clairement énoncées. C'est une expression toute ordinaire.

Il condamne aussi cette autre expression également reçue : l'objet de la question *noyé*, pour ainsi dire dans les ouvrages ; & il ignore à combien de choses l'on applique le vers : *Rari nantes in gurgite vasto* ; mais si j'en crois ceux qui ont lu la critique, ce qui paroît lui déplaire le plus, c'est la liberté que j'ai prise de dire, panser *platement* une plaie, pour moi je soutiens que c'est un terme d'art très-significatif ; s'il ne l'a point trouvé comme tel dans les dictionnaires, c'est qu'il n'y en a point qui les réunisse tous, & que les artistes ont la licence de s'approprier ceux par lesquels ils se font le mieux entendre. Le mot *affronter* est un terme de blason, & nous disons *affronter les levres d'une plaie*. Il suffit donc de connoître le génie de la langue, & de sçavoir la véritable signification de l'adverbe *platement*, & de l'adjectif *plat*, pour sentir que dans le cas dont est question, ces expressions sont très-bonnes ; aussi sont-elles usitées. En un mot, je suis, plus que jamais, autorisé à croire que ce n'est

A L'AUTEUR DU JOURNAL. 95
point mal parler françois, que de dire, *Un
pansement plat*, une *plate*, *censure*, un
plat, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

E R R A T A

*Pour les Journaux d'Octobre, Novembre
& Décembre.*

Octobre. Page 338, ligne pénultième, & p. 341,
lig. 26, M. Durez, lisez, M. Duwez.

Novembre. Page 399, lig. 11, se trouvent, *lis.*
se trouvant.

Page 401, lig. pénultième, se trouvoit anéantie,
lis. se trouvoient anéantis.

Décembre. Page 509, lig. 7, après le mot, *cica-*
trisée, mettez une, au lieu du *Ibid.* lig. 8,
après ces mots, *les jambes*, mettez un . au lieu
d'une,

Page 516, lig. 21, se trouve, *lis.* se trouvant.

Page 319, lig. 20, après ces mots, *la nature*,
mettez un ; au lieu du :

Page 528, lig. 18, traversa, *lis.* retarda.



T A B L E.

<i>ÉPITRE dédicatoire.</i>	Page 3
<i>Extraits des Observations sur les Maladies aiguës. Par M. Eller.</i>	5
<i>Recherches sur l'opinion de M. Dubois, au sujet de la Colique des Potiers. Par M. Borden.</i>	20
<i>Histoire d'une Dyssenterie épidémique. Par M. Marteau de Grandvilliers.</i>	42
<i>Observations & Réflexions sur l'usage du Soufre, dans la phthisie pulmonaire. Par M. Clapier.</i>	59
<i>Description d'un Fœtus monstrueux. Par MM. Brisebarre & Duvollier.</i>	66
<i>Observation sur une masse osseuse, trouvée dans la trompe d'une femme morte en travail d'enfant. Par M. de la Boulaye.</i>	69
<i>Observations sur les Maladies épidémiques, qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747. Année 1707.</i>	73
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Novembre 1761.</i>	83
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre.</i>	86
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois d'Octobre. Par M. Boucher.</i>	88
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Octobre. Par M. Boucher.</i>	90
<i>Prix de l'Académie royale de Chirurgie pour l'année 1764.</i>	91
<i>Lettre de M. Morand, à l'auteur du Journal.</i>	93

A P P R O B A T I O N.

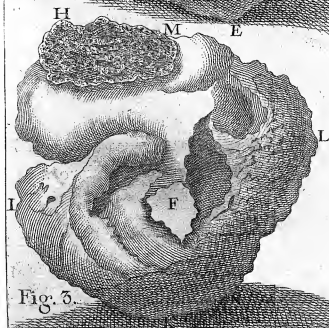
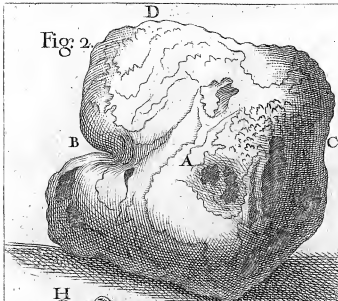
J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier 1763. A Paris, ce 24 Décembre 1762.

FOISSONNIER DESPERRIERES.

Fig. 1.



Fig. 2.



JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

FEVRIER 1763.

TOME XVIII.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FEVRIER 1763.

Elementa Physiologiæ corporis humani,
auctore ALBERTO DE HALLER, præsidẽ
societatis regiæ Gottingensis, &c. &c.
tomi I, II, III & IV. C'est-à-dire, *Elé-
mens de la Physiologie du corps humain ;*
par M. ALBERT DE HALLER, président
de la société royale de Gotttingue, &c. &c.
tomes I, II, III & IV. A Lausanne,
chez François Grasset, 1757 - 1762,
in-4º, 4 vol. & se trouvent à Paris, chez
Vincent, & chez Cavelier.

PREMIER EXTRAIT.

LA médecine doit sa naissance aux obser-
vations qu'on fit dès les premiers tems,
des causes sensibles qui dérangoient l'éco-
nomie de la santé & de la vie, des phénô-

menes qui accompagnoient ces dérangemens, & des moyens que la nature avoit employés, ou que le hazard avoit fournis pour y remédier. Quelques philosophes ayant ensuite recueilli ces observations, les lièrent & en firent un corps de doctrine : mais comme les faits qu'ils avoient rassemblés, étoient en trop petit nombre, ils suppléèrent à ceux qui leur manquoient, par des hypothèses qui, le plus souvent, n'avoient de fondement que dans leur imagination. Hippocrate ayant aperçu tous les écueils que cette route présentait, crut qu'il falloit s'en tenir à l'observation, si l'on vouloit faire faire quelques progrès solides à l'art. Cette voie bien plus longue, moins brillante, mais plus sûre, & faite pour procurer une gloire plus solide & plus durable, fut bientôt abandonnée par ses successeurs. On ne se contenta pas long-tems d'observer les loix que la nature suivoit dans les maladies ; on chercha à ramener ces loix à des causes générales. On fit plus : on déduisit de ces causes, des règles de pratique presque toujours trop générales, & très-souvent erronnées. D'ailleurs, comme ces hypothèses ne s'accordoient pas également avec tous les faits, & qu'on en observoit même qui les renversoient totalement, on étoit obligé d'en imaginer de nouvelles qui, périssoient à leur tour, pour faire place à d'autres ;

ce qui a produit une infinité de sectes qui ont nui à l'art, dont les progrès n'ont pas été aussi considérables, qu'auroient pu le promettre le nombre & le génie des hommes qui l'ont cultivé.

De toutes les sectes qui se sont élevées dans les premiers siècles de la médecine, il n'y en a point qui ait subsisté aussi long-tems que le Galénisme. Les médecins de l'école de Paris lui portèrent les premiers coups, en faisant renaître le goût pour les observations qu'ils avoient puisé dans les écrits d'Hippocrate, qui leur furent apportés par les Grecs échappés de Constantinople ; mais sa défaite entière étoit réservée aux disciples de Paracelse, qui n'en secouèrent le joug, que pour lui substituer des erreurs, peut-être encore plus dangereuses. La découverte de la circulation du sang, qui suivit de près, éteignit, pour la seconde fois, le goût de l'observation, qui commençoit à peine à se rétablir. On crut que, lorsqu'on seroit parvenu à déterminer les différens mouvemens du sang, lorsqu'on auroit découvert les différentes routes qu'il prenoit, on pourroit assujettir au calcul les loix de la vie & de la santé. Dans cette vue, on étudia, avec plus de soin qu'on n'avoit fait jusqu'alors, la structure de chaque organe, & ses différens mouvemens. Mais les découvertes que l'anatomie a faites, sont-elles

d'une si grande importance pour l'art de guérir, que leurs auteurs paroissent l'avoir imaginé ? En connoît-on mieux les causes de la vie & de la mort ? Non sans doute ; & toutes les belles théories auxquelles elles ont donné naissance, ne nous ont pas beaucoup éclairés sur la nature des maladies, sur les voies que la nature suit pour la coction de la matière morbifique, ni sur les évacuations critiques, qui terminent presque toujours les maladies aiguës. Malgré cela, il ne faut pas croire que les travaux de tant de grands hommes soient perdus ; ils ont servi à jeter les premiers fondemens de la véritable théorie de la médecine. On peut dire même qu'ils en ont perfectionné une branche très-importante, presque entièrement inconnue aux anciens ; je veux parler de celle qui s'occupe des divers mouvemens qu'on observe dans la machine animée ; & on ne s'est trompé que, lorsqu'on a voulu remonter à la première cause de ces mouvemens, ou qu'on a voulu leur attribuer les changemens que les humeurs éprouvoient, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie.

Ces réflexions nous ont paru nécessaires pour faire mieux connoître le genre d'utilité qu'on peut retirer de l'ouvrage, dont nous annonçons les quatre premiers volumes. M. de Haller s'est proposé d'y rassem-

bler tout ce qu'on a découvert jusqu'à lui, sur la structure, les mouvemens & les fonctions des différens organes qui composent le corps humain, pour servir comme d'un point d'où pourront partir ceux qui voudront faire faire quelques nouveaux progrès à la science de l'œconomie animale. Pour faire connoître combien il étoit en état de bien remplir cette tâche, M. de Haller expose d'abord, dans sa Préface, les connoissances qu'une telle entreprise suppose de la part de celui qui veut s'en charger. Il faut qu'il connoisse parfaitement la structure de toutes les parties du corps humain, dont le nombre est presque infini. L'anatomie du corps de l'homme ne suffit même pas pour parvenir à développer le mécanisme de toutes les fonctions : il faut connoître la structure des organes qui les exercent dans l'homme, dans les différens quadrupèdes, dans les oiseaux, dans les poissons, & souvent dans les insectes. On ne doit même pas s'en tenir à la dissection de leurs cadavres ; il est nécessaire de les ouvrir vivans, parce que ce n'est que dans le vivant qu'on peut voir les mouvemens des différentes parties. On recueille encore de très-grandes lumières de l'ouverture des cadavres de gens morts de maladie ; c'est le moyen de s'assurer si une fonction appartient à tel ou à tel organe, à tel ou à tel

viscere ; car si cet organe ou ce viscere étoit vicié , sans que la fonction eût été dérangée , ce seroit une preuve que cette fonction ne dépendoit pas de cet organe : si elle avoit été dérangée au contraire , il y auroit tout lieu de soupçonner qu'elle lui appartenoit. D'un autre côté , comme les parties , dans lesquelles s'exécutent les différens mouvemens qui font l'objet de la Physiologie , sont le plus souvent hors de la portée de nos organes , par leur petitesse excessive , il faut nécessairement avoir recours aux instrumens qui peuvent nous les faire appercevoir , tels que les microscopes , les différentes injections & préparations. Dans toutes ces expériences , il faut se proposer de voir , non pas ce que tel ou tel auteur ont décrit , mais ce que la nature a fait. Il est bon aussi de les répéter souvent ; car il s'y joint souvent des choses étrangères qui disparoissent , lorsqu'on les répète.

Après ce tableau des travaux anatomiques , que doit entreprendre celui qui se propose de donner une bonne Physiologie ; il passe aux secours qu'il peut tirer de la Chymie : il avoue , dans la Préface de son second volume , qu'il est obligé de rapporter des expériences qu'il n'a point répétées. En effet , il n'étoit pas possible qu'un même homme pût réunir tant de parties à la fois. L'Anatomie & la Chymie sont deux sciences

qui demandent chacune un homme tout entier ; & il est à souhaiter que quelqu'un fasse , pour la partie chymique de la Physiologie , ce que M. de Haller a fait pour la partie anatomique , à laquelle nous croyons pouvoir affurer qu'il y a peu de chose à ajoûter. Il n'en est pas de même de l'histoire des humeurs , de leur composition , & des différens changemens qu'elles éprouvent. Non seulement M. de Haller n'a rien ajoûté de nouveau ; mais même il paroît n'avoir pas connu tout ce que les chymistes ont fait en ce genre , & encore moins ce qu'ils pouvoient faire. Ce léger défaut n'ôte rien de la gloire de M. de Haller , que la postérité regardera sans doute comme un des plus grands anatomistes de son siècle , & comme un homme qui a le plus contribué à bannir de la médecine , & sur-tout de la Physiologie , cet esprit d'hypothèse qui , depuis plus d'un siècle , en arrêtoit les progrès.

De la Chymie , il passe à la Mécanique , dont l'étude est d'autant plus nécessaire au Physiologiste , que la Physiologie consiste presque toute entière dans l'histoire des mouvemens qui régissent la machine animale. Il faut prendre garde cependant de ne pas donner dans le défaut des mécaniciens du dernier siècle , qui ont cru pou-

voir soumettre tout à leur calcul. Il y a , dans la machine animée , une infinité de mouvemens qu'il est impossible de ramener aux loix connues de la Mécanique. M. de Haller a bien senti toutes ces difficultés , & les a évitées avec beaucoup de soin.

On sent , sans qu'il soit nécessaire que nous le disions , qu'il n'est pas possible qu'un seul homme fasse par lui-même toutes ces recherches ; non seulement il peut , mais il doit même avoir recours aux auteurs qui lui fourniront de bonnes descriptions , des expériences utiles , des ouvertures de cadavre , dont il pourra tirer de grandes lumières ; c'est ce que M. de Haller a fait. Ayant formé le projet de commenter les *Institutions* du grand Boerhaave , son maître ; il commença , dès l'an 1729 , à lire & à extraire tous les ouvrages , dont il crut pouvoir retirer quelques secours pour son travail. Il fit en même tems des expériences : il disséqua des cadavres d'hommes & d'animaux. Appelé , en 1736 , à Gottingue , il y continua ses études & ses dissections , ayant soin de recueillir tout ce qu'il voyoit & observoit. C'est dans ce tems que commencerent à paroître ses Commentaires sur Boerhaave. Les recherches qu'il lui avoit fallu faire , lui firent connoître quelles branches de l'Anatomie , & quelles expériences

avoient besoin d'être perfectionnées. Il en tint registre, & saisit toutes les occasions qui se présenterent, de consulter la nature sur ses doutes. Il fit plus : il engagea les jeunes Eleves qui fréquentoient les écoles de Gottingue, à traiter, chacun dans leurs disputes inaugurales, quelque point important de l'Anatomie ; ce qui lui procura un grand nombre d'observations utiles. Sa santé l'ayant obligé d'abandonner cette ville, il se retira à Berne sa patrie, où, dénué de cadavres, il se mit à faire des expériences sur les animaux vivans ; cela lui fit faire des découvertes importantes sur les mouvemens du cœur & de la respiration, sur la route du sang dans les vaisseaux transparens des animaux froids, sur les phénomènes de la formation du poulet, & sur celle des os dans les oiseaux.

Malgré ce fonds immense de richesses anatomiques, rassemblé avec les plus grands frais, M. de Haller convient lui-même qu'il ne lui auroit pas suffi. Il a donc cru qu'il lui étoit permis d'emprunter, pourvu qu'il ne puisât que dans les meilleures sources. Il y avoit des parties du corps qu'il n'avoit pas assez examinées ; des expériences qui lui manquoient, des structures particulières dans les animaux, qu'il n'avoit pas pu observer, faute d'occasions. C'est d'Albinus de

Ruyfch , & de quelques autres anatomistes de cette force , qu'il a tiré les descriptions des parties qu'il n'avoit pas suffisamment examinées : c'est dans les ouvrages des Desaguliers , des Smiths , des Muschenbroek , &c. qu'il a puisé les expériences qui lui manquoient ; & lorsqu'il s'est vu dénué de tout secours , il est convenu de bonne foi de son indigence.

Il a tiré ses descriptions de ses propres observations. Il y a ajoûté ce que les autres avoient vu de plus que lui. Il a cité les auteurs , dont les descriptions étoient d'accord avec les siennes , & quelquefois ceux qui en avoient donné de contraires. Il est entré dans quelques détails sur les auteurs des découvertes qui ont été faites dans ces derniers tems ; c'est un délassement qu'il a préparé à ses lecteurs , que des détails minutieux pourroient fatiguer. Il a cependant été moins long dans ses descriptions , que ne le sont quelques modernes , persuadé que des détails trop circonstanciés , outre qu'ils sont ennuyeux , sont ordinairement d'une très-médiocre utilité. Ses descriptions sont toutes prises sur le corps humain ; & il a eu soin de marquer ce qui se trouvoit constamment , ce qui se rencontroit le plus souvent , & ce qu'on n'observoit que rarement. Il a exposé ses raisons : il a donné des

analogies tirées des brutes, ayant soin d'avertir, toutes les fois, que la partie qu'il décrivait, étoit d'un homme ou d'un animal.

M. de Haller annonce, à la fin de sa Préface, que son ouvrage comprendra en tout huit volumes. Le premier traite, en quatre livres, 1^o des élémens du corps humain, c'est-à-dire, de la fibre simple, du tissu cellulaire, des membranes, & de la graisse qui nous auroit paru mieux placée dans l'histoire des humeurs; 2^o des vaisseaux artériels, veineux & lymphatiques; 3^o de la circulation du sang du cœur dans les artères, des artères dans les veines, & des veines dans le cœur. Ce livre est divisé en quatre sections. L'auteur examine, dans la première, quelle est la route que le sang tient dans les artères; dans la seconde, quelle est sa direction dans les veines; dans la troisième, le passage du sang des artères dans les veines; dans la quatrième enfin, la route de la lymphe & des humeurs plus ténues; 4^o du cœur, en quatre sections; 1^o des enveloppes extérieures du cœur; 2^o des oreillettes du cœur; 3^o de la structure du cœur; 4^o des mouvemens du cœur, des causes des mouvemens du cœur.

Le second comprend trois livres qui traitent; le cinquième, du sang. Il est divisé

en quatre sections, dont voici les titres ; 1^o le sang considéré en général ; 2^o les élémens du sang ; 3^o la sérosité du sang ; 4^o la proportion & l'utilité des élémens du sang. Le fixieme , des fonctions des arteres & des veines. M. de Haller y examine le mouvement du sang , par l'axe de l'artere ; la pression latérale du sang ; les effets du mouvement du sang dans les arteres ; le mouvement progressif du sang qui revient par les veines , la pression latérale du sang veineux ; enfin les effets du mouvement du sang dans les veines. Le livre sept a pour objet la sécrétion des humeurs , & traite en zutant de sections ; 1^o des humeurs qui se séparent du sang ; 2^o de la fabrique des couloirs ou des organes sécrétoires ; 3^o des causes qui font qu'un organe déterminé sépare toujours la même humeur du sang.

Les livres huit & neuf composent le troisieme volume. Le livre huit , qui traite de la respiration , est divisé en cinq sections , dont l'objet est , 1^o la description du thorax ; 2^o celle des parties contenues dans le thorax ; 3^o l'air ; 4^o Les phénomènes de la respiration ; 5^o l'utilité de la respiration. Le neuvieme comprend l'histoire de la voix & de la parole , en quatre sections , dans lesquelles on trouve , 1^o la description des organes de la voix ; 2^o celle

des organes de la parole ; 3^o les causes de la voix ; 4^o celles de la parole.

Le quatrieme volume enfin a pour objet le cerveau , les nerfs & les muscles , dont M. de Haller traite en deux livres. Le dixieme , qui comprend le cerveau & les nerfs , est divisé en huit sections , en voici les titres : 1^o le cerveau proprement dit ; 2^o le cervelet ; 3^o la moëlle épiniere ; 4^o la dure-mere du cerveau ; 5^o les arteres & les veines du cerveau & de la moëlle épiniere ; 6^o les nerfs ; 7^o phénomènes que présente le cerveau dans le vivant ; 8^o conjectures. Le onzieme enfin traite des muscles & des mouvemens animaux. Les quatre sections dans lesquelles il est divisé , comprennent , 1^o la fabrique du muscle ; 2^o les phénomènes que le muscle présente dans le vivant ; 3^o les causes & les sources du mouvement musculaire ; 4^o l'utilité du du mouvement musculaire.

Nous donnerons , dans un second Extrait , l'analyse détaillée de quelques-uns de ces morceaux , afin de faire connoître à nos lecteurs la maniere que M. de Haller a suivie , en traitant les objets particuliers.





M E M O I R E

Sur les Rhumes épidémiques qui ont régné à Nîmes , pendant l'été dernier ; par M. RAZOUX , docteur en médecine de l'université de Montpellier , médecin de l'Hôtel-Dieu de Nîmes , de l'académie royale de la même ville , correspondant de l'académie royale des sciences de Paris , & de la société royale de Montpellier.

Il est du devoir d'un médecin zélé pour le bien public, & attentif à sa profession, d'examiner avec soin les maladies épidémiques, d'en découvrir les causes éloignées & prochaines, d'en suivre le cours, d'en saisir le caractère, & de tâcher d'y opposer les remèdes les plus convenables.

Quelque légère que soit une maladie populaire, il est toujours très-essentiel d'y faire attention, parce qu'il arrive souvent que les maladies qui succèdent ou qui se joignent à celle-ci, en prennent le caractère, & conservent avec elle une espece d'analogie.

J'ai donc cru qu'on me sçauroit gré de tracer ici l'histoire d'un rhume épidémique qui, pendant deux mois, a régné dans cette ville, & dans ses environs, qui n'a presque épargné personne, & qui, quoique bien différent

SUR LES RHUMES ÉPIDÉMIQ. 113
différent de celui qui fut observé au mois
de Juillet (a) 1557, & beaucoup moins
fâcheux, n'a pas laissé d'être, pour certains
sujets, une maladie dangereuse.

Ce rhume a passé plus loin que le terri-
toire de Nîmes; presque toutes les villes
voisines en ont été attaquées; & les Nou-
velles publiques font foi qu'on s'en est plaint
même dans des pays très-éloignés.

La marche de ces rhumes a-t-elle été par-
tout la même? ou s'est-on apperçu de quel-
ques différences? C'est ce que j'ignore, &
ce que les gens de l'art, qui sont sur les
lieux, peuvent seuls discerner. Je me borne
à publier fidèlement ce que j'ai observé dans
tout le cours de cette épidémie, ce qui s'est
passé sous mes yeux, faisant du reste la même
protestation, que Baglivi répétoit si sou-
vent : *Scribo Romæ, & in aëre romano.*

Cette maladie a reçu différens noms.
Celui sous lequel on la désignoit le plus
communément dans notre ville, étoit *la*
Barraquette. Le peuple seul lui avoit donné
ce nom singulier, comme étant celui qu'il
donnoit dans le même tems à tout ce qui

(a) *Anno 1557, mense Julio Nemaufinos
agros vastantem .. sciviit morbus epidemicus ... adeo
immanis & truculentus ut quàm plurimos de medio
tolleret, quosdam quarto die, alios septimo, ad
summum decimo quarto, &c.... Lazari Riverii
Opera med. Lug. 1672, pag. 136, Observa
communica.*

étoit de mode (a). De la bouche du vulgaire, ce mot a passé parmi les honnêtes gens. On l'appelloit encore *la Grippe*, *la petite Poste* ou *le petit Courier*, &c. Tout le monde presque généralement en a été attaqué; riches & pauvres, jeunes & vieux, sans aucune distinction. Il y a eu même des Communautés religieuses où l'on a été obligé d'interrompre les exercices publics, parce qu'il n'y avoit personne en état d'y vaquer.

Les malades atteints de ce catarrhe épidémique (b), éprouvoient des symptômes différens, suivant les différentes parties qui étoient plus ou moins attaquées. Il m'a paru qu'on pouvoit tous les ranger sous trois classes. Cette division étant conforme à celle que la plupart des auteurs ont suivie; je ne m'en suis point écarté (c).

La première classe renfermoit ceux qui

(a) On disoit des manches à la barraquette, des coëffes à la barraquette, &c. &c.

(b) J'appelle ainsi, dans le cours de ce Mémoire, la maladie régnante, parce que je trouve ce mot plus générique & plus expressif que celui de rhume, faisant néanmoins abstraction de la signification presque ordinaire de ce terme dans notre pays, où l'on appelle catarrhe, un *torticolis*, &c.

(c) *Si fluat ad pectus dicatur rheuma catarrhus:*

Brachii at ad fauces, ad nares esto coryza.

Sch. Salern.

avoient un rhume de cerveau proprement dit [le Coryza des anciens] (a). Ils se plaignoient d'un grand mal de tête , la douleur se faisoit sentir vers les sinus sourciliers ; les yeux étoient troublés , humides & larmoyans ; les paupières pesantes & comme gorgées : ils avoient un éternuement fréquent , un enchifrènement extrême , qui les empêchoit de respirer , perte totale d'odorat , écoulement par le nez d'une eau très-limpide d'abord & très-abondante , puis , d'une mucosité qui , chaque jour , prenoit plus de consistance , & qui , après avoir été verdâtre , devenoit jaune , & puis blanche. La fièvre a presque toujours précédé cet état , aussi-bien que les lassitudes spontanées , l'accablement , l'affaiblissement des membres & de tout le corps. Il y a eu bien peu de malades exceptés , & qui n'ayent point ressenti la fièvre avec toute sa suite.

Dans la seconde classe étoient compris ceux qui , outre , & par-dessus tous les symptômes que nous venons de décrire , & qu'ils éprouvoient dans un degré supérieur , étoient encore attaqués d'une fluxion à la gorge , avec enrouement , sécheresse du gosier , difficulté d'avaler , toux forte , rougeurs au visage , chaleur , aridité de la peau , pouls

(a) Vid. Cæli. Aurelian. *Morb. chronic.* lib. 2 , cap. 7.

Jædoc. Lommii, *medicin. Observ.* lib. 2 , p. 89.

plein & tendu , fièvre ardente , qui duroit quatorze , seize , dix-huit , & quelquefois au-delà même de vingt-quatre heures , précédée de frissons irréguliers. Le *Coryza* , dans ceux-ci , étoit porté à son plus haut période ; le nez étoit enflammé en dedans & en dehors , rouge & douloureux au toucher ; on eût dit qu'il étoit occupé par un érysipèle. Les mucofités qui sortoient des narines étoient si âcres , si mordantes , qu'elles faisoient enfler la lèvre supérieure , & l'excorioient : la douleur de tête étoit excessive , avec battement des artères temporales , la bouche pâteuse , la langue blanche , sans cependant aucun mauvais retour : à la perte de l'odorat se joignoit encore celle du goût & de l'appétit.

Ceux enfin de la troisième classe étoient dangereusement malades , soit qu'ils eussent négligé leurs catarrhes dans le commencement , soit qu'ils eussent été saisis , & , pour ainsi dire , attérés par la violence du mal. Ils avoient pour l'ordinaire une grande difficulté de respirer , une douleur gravative sur la poitrine , s'étendant quelquefois jusques sur les côtes ; la toux étoit quinteuse , violente , & même avec sifflement , (*cum sibilo & ejulatu.*) La fièvre étoit plus forte & plus considérable que dans les deux autres classes ; elle redoubloit même le soir. Les malades passaient de mauvaises nuits ; ils

étoient inquiets, ne pouvoient dormir, quoiqu'ils fussent affoupis, & d'autant plus tourmentés par la toux, qu'elle étoit plus sèche. Les crachats étoient d'une viscosité étonnante; on avoit beaucoup de peine à les détacher: quelquefois même ils étoient sanguinolens; ce n'étoit cependant que par les violens efforts de la toux, qu'on les expectoroit de cette qualité. L'enrouement étoit extrême; on sentoit une âcreté dans le gosier, qui excitoit la toux; les muscles du cou & de la poitrine étoient gênés dans leurs actions, & presque toutes les glandes du col & de la bouche gonflées. A tout cela se joignoient encore des douleurs vagues par tout le corps, des frissons, des anxietés; le pouls de ces malades étoit plein, dur & tendu: quelques-uns étoient fort altérés; d'autres ne l'étoient point du tout: ceux-ci étoient le plus grand nombre.

Voilà l'histoire de ces rhumes épidémiques, dont nous avons été affligés. Ils n'ont enlevé, du moins que je sçache, aucun de ceux qui en ont été attaqués; certains seulement ont couru les plus grands dangers, dont ils ont échappé. Il s'étoit répandu un bruit dans notre ville, que ces rhumes étoient mortels; c'étoit sans aucun fondement. La preuve qu'on en donnoit, de trois ou quatre personnes qui en étoient mortes, étoit fausse, puisqu'on pou-

voit démontrer que ces personnes avoient succombé à d'autres maladies, & non à ces catarrhes : c'est ce dont je me suis assuré moi-même. Tâchons à présent de rechercher la cause de cette épidémie.

Nous avons essuyé, pendant l'été de cette année, de fortes chaleurs ; depuis long-tems nous n'en avons pas ressenti de si vives : la liqueur, dans le thermometre de M. de Reaumur, est montée jusqu'au trente-fixieme degré au-dessus de zéro. Sur la fin du mois de Juillet, & pendant presque tout le mois d'Août, les vicissitudes du chaud & du froid ont été presque continuelles : quelquefois, pendant le jour, la chaleur étoit extrême ; la nuit suivante, il se formoit un orage mêlé de tonnerres & d'éclairs, qui rafraîchissoit l'air, & qui occasionnoit une différente température de l'atmosphère. Souvent, dans le même jour, l'alternative étoit très-sensible, jusques-là qu'on a observé, dans certains jours, au thermometre cité, seize degrés de différence, du matin au soir (a). On ne doit donc pas être surpris si les catarrhes ont été la maladie dominante de cette saison. Les variations de l'air, jointes

(a) On peut consulter les Tables météorologiques dressées avec la plus grande exactitude, par M. Baux, docteur en médecine de l'université de Montpellier, agrégé au collège des médecins de Nîmes, des académies royales des sciences de Paris, Montpellier, Nîmes, &c.

aux chaleurs excessives précédentes, peuvent en avoir été la véritable cause. Je sçais que ce n'est point peut-être la seule cause efficiente, & qu'on peut en admettre d'autres ; que même, dans une épidémie aussi considérable que celle-ci, pour le nombre des malades qui en ont été attaqués dans le même tems, on est porté à croire que des exhalaisons sulfureuses, excitées par la grande chaleur, que des émanations d'une matiere subtile & caustique, dont l'air s'est trouvé imprégné, s'étant insinuées dans le tissu de la membrane pituitaire, de l'œsophage, des bronches, &c. a excité, par son âcreté, une legere inflammation sur ces parties, & a produit tous les symptomes que nous avons observés dans nos catarrhes ; mais si, par les seules variations de l'air, si, par les mutations subites & alternatives du chaud & du froid que nous avons essuyées, on peut donner une explication satisfaisante de la maladie & des symptomes dépendans, pourquoi recourir à des principes inconnus, à des substances étrangères, & à d'autres moyens parfaitement inutiles ?

Je trouverois, dans nombre d'auteurs anciens & modernes, de quoi étayer ce sentiment. Je me borne à rapporter ce que disent, sur la production des catarrhes, Hippocrate & Baglivi ; l'un reconnu, de tout tems, pour le prince de la médecine

ancienne, & l'autre pour un des chefs de l'école moderne.

Pueris autem maximè defluxio fit, (dit Hippocrate de Morb. sacro, sect. 3, p. 306 de la Version de Foësius,) & eliquatur, quibus sanè sive ex sole, sive ex igne caput concaluerit, sive etiam de repente cerebrum inhoruerit, tum etiam pituita excernetur, colliquescit si quidem calore & cerebri diffusionem, frigore autem & concretione excernitur, sicque defluxio fit; & hæc quidem quibusdam causa est, quibusdam etiam cum post aquilonares ventos auster mutationem fecerit, concretum ac debile cerebrum derepente solvitur & laxatur ita ut pituita exundet, sicque defluxionem faciat: & ailleurs, (de priscâ medicinâ, sect. 1, pag. 15,) Si quidem ubi nobis gravedo exoritur & ex naribus humor effluit, qui priore, & eo, qui quotidie per nares fertur, cum longè sit acrior, nasum non modo in tumorem attollit, & calentem summèque ferventem exurit: quod si longiori tempore perseveraverit, & manum admoveas, etiam locus exulceratur quibusdam ex solâ frigiditate, & nullius alterius accessione hic affectus planè excitatur.

Joignons à ce témoignage celui de Baglivi; il est encore plus expressif: *Fallitur, (dit-il, pag. 241, Cano de med. solid.) ignarum vulgus, si credit æstate morbos*

*vehementius laderè , atque vagare frequen-
tius ob nimiam in esu fructuum intempe-
rantiam. Ægrotant potius homines , quia
insensibilem transpirationem , æstate copio-
siorem aurâ frigidâ , diu vel noctu incautè
susceptâ repente deprimunt atque coercent :
hinc statim febres , catarrhi , tusses , diar-
rhææ , aliique per æstatem morbi , quod vul-
gus ignarum & medici rudes causis longè
remotis tribuunt , quia statices imperiit.
Il dit encore plus bas , (pag. 244 , loc.
cit.) Æstate sudore madere & auram frigi-
dam captare , pestis est. Manant vi caloris
æstivi copiosa ad cutim effluvia , & omnia
liquida ad ipsam undulant impetu : aurâ
frigidâ superveniente sistuntur , & ad inte-
riora reflectuntur ; hujusque perpetui refl-
uxûs causâ statim veniunt febres , catarrhi ,
lassitudines , diarrhææ , erysypelata , &
mille morbi graves , qui per æstatem va-
gantur.*

Cet auteur dit formellement : *Ab assumpto
frigore , vel impeditâ transpiratione plorat
lymphâ in coryzâ , sternutatione , tussi ,
catarrho , &c. (De fibr. motr. Spec. lib. 1 ,
pag. 178.)*

Mais que cette cause agisse seule , ou
qu'elle soit jointe à quelqu'autre , il nous
importe peu d'en être convaincus. Il suffit
que nous sachions que les variations de

l'air excitant, d'un côté, une transpiration abondante, la supprime de l'autre. Que de maux en effet ne résulte-t-il point de ce changement ? Le corps tout trempé de sueurs, les émonctoires de la peau tous ouverts, ne se crispent-ils pas subitement par l'air froid ? De-là, la perspiration s'arrête ; l'humeur qui devoit s'exhaler au dehors est répercutée intérieurement : elle reflue dans la masse du sang ; elle épaissit la lymphe, & lui fait contracter une mauvaise qualité qui, d'un moment à l'autre, augmente par la stagnation. *Nam ubi sunt catarrhi, ibi statim suspicandum est lympham peccare, ea enim sola sedes catarrhorum est.* (Bagl. loc. cit.)

Cette lymphe épaisse & acrimonieuse engorge sur-tout les lymphatiques les plus exposés à l'action de l'air. Les glandes de l'intérieur du nez, de la gorge, de la poitrine, souffrent donc plus qu'aucune autre partie. Il s'y forme plusieurs petites inflammations locales ; les membranes qui tapissent les cavités des sinus frontaux & maxillaires, la bouche, le palais, le fond de la gorge, le larynx, &c. sont donc dans un état de véritable phlogose ; c'est ce qui procure l'embarras, la gêne de la circulation, le gonflement des vaisseaux engorgés, leur oscillation plus forte & plus fré-

quente, pour se dégager de ce qui les gêne, le tiraillement des fibrilles nerveuses, la tension, la chaleur, la douleur, & tous les autres symptômes dépendans d'un pareil état.

Cette cause une fois admise, on explique aisément la fièvre, la toux, l'enrouement, le coryza, &c. Il n'est donc pas besoin d'entrer dans un plus grand détail. Les conséquences qu'on peut déduire de ce principe, s'apperçoivent au premier coup d'œil.

Quant à la cure de ces maladies, on conçoit d'abord que les malades compris dans la première classe, guérissent très-aisément; qu'ils n'avoient besoin d'aucun remède; que la nature seule opéroit leur guérison; qu'on pouvoit à peine les regarder comme malades, puisque plusieurs d'entr'eux n'étoient point obligés d'interrompre leurs occupations ordinaires, pendant tout le tems de leurs rhumes. Je dois de plus ajouter ici, que plusieurs malades que je comprends dans la première classe, quoiqu'ils n'eussent que les symptômes ordinaires d'une courbature, se sont délivrés de tous les accidens qui les menaçoient, & dont ils étoient déjà en partie saisis, en excitant, par toute sorte de moyens, des sueurs abondantes.

La fin heureuse de ces catarrhes accré-

dita, dans l'esprit du public, des préjugés qui faillirent être funestes à plusieurs malades.

L'un, c'est qu'on disoit qu'il ne falloit point faire de remedes à ces rhumes. Partant de ce principe, on alloit, on venoit, on négligeoit un catarrhe qui, avec les plus legeres précautions, se seroit terminé dans peu de jours, qui, par la négligence des malades, dégénéroit, & de la premiere espece qu'il étoit, en commençant, devenoit bientôt de la troisieme, & leur faisoit courir les plus grands risques.

L'autre, c'est qu'on pensoit que toutes les maladies, dont on étoit attaqué pendant ce tems d'épidémie, n'étoient que des rhumes. Imbus de pareilles idées, on ne faisoit point les remedes convenables, dans les premiers jours : par-là, on laissoit au mal la liberté de jeter de profondes racines; & lorsqu'on vouloit l'arrêter, il n'en étoit plus tems. C'est ainsi que j'ai vu traiter, comme des catarrhes, des fièvres putrides avec fluxion de poitrine, des fièvres malignes, &c. Les malades payoient cher dans la suite, les premiers instans qu'ils avoient perdus dans une trompeuse sécurité.

Un autre préjugé, non moins accrédité, & non moins fâcheux que les deux autres, étoit une répugnance invincible pour la fai-

gnée. Je ne sçais qui est-ce qui avoit fait naître l'idée, que la saignée, dans les catarrhes, étoit mortelle : je ne sçais point encore qui étoient ceux qui entretenoient le public dans cette croyance ; étoient-ce des gens de l'art ? Je ne sçaurois me le persuader. Tout ce qu'il y a de certain, & que je puis assurer, c'est qu'il falloit lutter contre les obstacles les plus forts, qu'on opposoit de tous côtés à la phlébotomie. Je conviens que, dans l'état décrit dans la première classe, elle n'étoit pas nécessaire ; mais si on croit que dans celui de la seconde elle ne fût pas utile, du moins n'étoit-elle pas pernicieuse, au lieu que l'omission de ce secours devenoit presque funeste à ceux qui étoient compris dans la troisième classe.

Après cette digression, je reviens à la méthode curative. Les catarrhes de la seconde & de la troisième espèce exigeoient un traitement analogue à leur caractère, & proportionné à l'intensité des symptômes. La saignée étoit le premier remède indiqué ; je l'ai toujours employée avec succès pour mes malades : ils ressentoient un soulagement marqué, dès que la veine étoit ouverte. Si l'oppression, la toux, la fièvre redoubloient, je n'en faisois aucune difficulté de réitérer la saignée plus ou moins, suivant l'exigence des cas. Je prescrivois pour boi-

son ordinaire, une tisane pectorale, faite avec les fleurs de violettes, de pied-de-chat, de capillaire, &c. J'ordonnois, tous les soirs, une infusion théiforme de fleurs de pavot rouge, observant de la faire prendre aux malades, aussi chaude qu'ils pouvoient la supporter. Je les tenois à une diette exacte, & j'avois soin qu'ils fussent toujours dans une atmosphère tempérée. Je les purgeois une ou deux fois, pendant le cours de la maladie, avec la manne dissoute dans une décoction de fleurs de pêchers & de violettes. Par ce moyen, une douce moiteur se répandoit par tout le corps, l'expectoration s'établissoit avec facilité, & ils recouvroient bientôt la santé. S'ils s'exposaient imprudemment à la fraîcheur du matin ou du soir; ou si, par quelque faute que ce fût, la transpiration étoit interceptée; le catarrhe revenoit de nouveau plus vivement qu'auparavant, & avec des symptômes plus dangereux; pour lors les saignées devoient être brusquées, les purgatifs souvent réitérés, les béchiques, les pectoraux, les sudorifiques même ne devoient pas être négligés.

La suite dans le Journal suivant.

32670. 10101100 10101100

10101100 10101100



OBSERVATION

*Sur les effets de l'Extrait de Ciguë ; par
M. AGASSON, médecin à Lectoure.*

Il y avoit quelque tems que, par le secours du Journal de Médecine, je connoissois les vertus de la ciguë ; mais quelque impression que fissent sur moi les observations de M. Storck & des autres médecins, la voix de l'ancien préjugé, le danger de la tentative, la crainte de passer pour téméraire, les contrebalançoient encore, lorsque l'accident suivant vint à l'appui de ces considérations.

Je fus appelé, dans le mois de Janvier 1761, à neuf heures du soir, pour voir un enfant, qu'on me dit être empoisonné par la ciguë, & dans lequel, outre les symptômes ordinaires, j'en observai un tout particulier ; c'est que, de la ceinture en haut, il étoit tantôt roide & sans parole, tantôt en convulsion avec délire ; de la ceinture en bas, il étoit constamment comme paralysé. J'étois le maître d'étendre ou de fléchir ses jambes à mon gré, tandis que je ne pouvois, qu'avec grande peine, remuer ou contenir ses bras. Je ne sçais si d'autres ont eu occasion d'observer un pareil phénomène.

Quoiqu'il y eût déjà plus de quatre heures que cet enfant avoit mangé la ciguë, l'estomac en étoit encore fort travaillé ; c'est ce qui me détermina à lui donner quelques gouttes de syrop de Glauber, qui lui firent rendre une bonne poignée de nouveaux jets & de racines de cette plante, & ramenerent le calme. Il prit ensuite, pendant la nuit, de l'orviétan dans du vin : le lendemain, il ne lui restoit d'autre symptôme, qu'un défaut d'appétit & une foiblesse des jambes, dont il fut guéri le troisieme jour, sans autre remede.

J'avoue que cet accident me frapa beaucoup, & me fit presque renoncer à jamais tenter l'usage de la ciguë ; mais ayant sérieusement réfléchi à la quantité immense que cet enfant en avoit pris, & à la facilité avec laquelle il en étoit néanmoins réchappé, repassant ensuite dans mon imagination certaines drogues très-utiles, à petite dose, & poisons donnés sans mesure & sans règle, je me déterminai à répéter les expériences de M. Storck. Je fis donc prendre plusieurs fois à un petit chien une assez forte dose d'extrait de ciguë : je ne m'apperçus pas qu'il en souffrit la moindre chose ; j'en pris ensuite moi-même : je n'en éprouvai absolument rien. Assuré, par ces expériences, de son innocence, je cherchai une occasion à me convaincre de son efficacité : elle me fut
ensui

enfin fournie par un cancéreux , dont je vais donner l'histoire.

Jacques Dalias reçut , il y a quatre à cinq ans , un coup de rasoir à la lèvre inférieure. Cette petite blessure négligée , mordue , égratignée , dégénéra en ulcère : celui-ci négligé à son tour , puis attaqué successivement par une infinité de topiques plus ou moins contraires , s'envenima , gagna les parties voisines , jetta des chairs fongueuses ; bientôt il fut cancéreux. Dalias continua d'user de tous les remèdes que le premier venu lui conseilloit ; & , dans ce pays , chacun a le sien : tous aigriront son mal , & en firent un vrai cancer ulcéré & fongueux. Il eut enfin recours au secret des dames religieuses du *Mas d'Agnois*. Dans peu de jours , son cancer fut réduit à très-peu de chose ; mais le bijou , (c'est le nom que ces dames donnent à leur remède ,) venant à lui manquer , & ses facultés ne lui permettant pas d'en faire une seconde emplette , le mal revint bientôt à sa première férocité.

Je n'ai pu rien découvrir sur la composition de ce remède ; le feu brûlant que Dalias ressentit à la lèvre , me fit croire que les caustiques en sont la base. Je n'ose rien affirmer de ses vertus : ce qui arriva à Dalias & à une dame de cette ville , me le rend fort suspect. D'un autre côté , on

m'affure qu'il a opéré des cures merveilleuses ; cela peut être. En voilà assez pour devoir inviter ces pieuses dames à publier leur secret , & à imiter M. Storck dans son défintéressement ; vertu si convenable à leur état. Si leur bijou est bon & réellement digne de ce nom , il n'est pas douteux qu'il réussira mieux entre les mains des médecins , plus en état d'en observer les effets , d'en diriger l'action , d'en constater les vertus , & d'en apprécier l'usage.

Dalias , retombé dans un état autant & plus triste qu'auparavant , languissoit sans espérance. Depuis long-tems , il n'usoit que de l'emplâtre de *Vigo cum mercurio* , qui sembloit contenir les progrès de son cancer ; lorsqu'il me fut présenté , le 15 Août 1761 : voici quel étoit alors son état.

Toute la lèvre inférieure étoit quelque chose d'horrible à voir. Depuis la commissure gauche , jusques vers le milieu de la partie droite , ce n'étoit qu'une masse informe & inégale de fongosités entassées les unes sur les autres , chacune avec des bords plus ou moins enflammés , renversés , calleux , livides ou noirs ; elles étoient distinguées les unes des autres , par des sinuosités remplies d'une humeur plus ou moins épaisse , de différentes couleurs , & d'une odeur insupportable , même à douze ou quinze pas ; toutes ensemble faisoient assez de volume ,

pour avancer en dehors de plus de deux pouces, & couvrir presque tout le menton. Vers le milieu de la partie droite, étoit une échancrure, en forme de bec de lièvre, qui descendoit jusques vis-à-vis les alvéoles, & par où se faisoit un écoulement continuel & incommode, de salive mêlée avec l'humour cancéreuse : une verrue très-enflammée & très-douloureuse en occupoit l'angle ; le reste de la lèvre étoit occupé par des chairs fongueuses. A la commissure droite, étoit placée une grosse excroissance, ronde par son contour, élevée de près d'un pouce, assez plate, dont la base étoit un peu rétrécie, & la surface fort inégale, & couverte de tubercules inflammatoires ou squirrheux, de verrues de différentes figures, & de vaisseaux tortueux & variqueux. Plus latéralement, & vers l'attache inférieure du masséter, se présentait une tumeur sphérique, squirrheuse, de plus d'un pouce de diamètre, peu mobile, & insensible, à l'exception de quelques élancemens que le malade y ressentoit de tems en tems : la peau qui la recouvroit, étoit peu changée dans sa couleur. Sous le menton & devant le larynx, étoient deux tumeurs squirrheuses ; l'une, de la figure & grosseur d'un de ces gros marrons aplatis ; l'autre, moins dure & sphérique, n'avoit pas plus d'un demi-pouce de diamètre ; toutes deux entièrement

insensibles & très-mobiles. Il y avoit encore une verrue à la tempe droite, que le malade négligea de me montrer ; elle a pourtant depuis mérité mon attention.

Avec un pareil cancer, accompagné de douleurs atroces, d'une privation presque totale de sommeil, d'hémorragies assez fréquentes, & quelquefois copieuses, Dalias, âgé de soixante-quatre ans, & manquant du nécessaire, tant pour une bonne nourriture, que pour les remèdes, ne pouvoit guères résister long-tems. Un autre symptôme augmentoit le danger d'une mort prochain : c'étoit un resserrement qu'il ressentoit, depuis quelque tems, au col, qui le *bridait*, me disoit-il, & gênoit considérablement la déglutition, la respiration, & sur-tout les mouvemens de cette partie. Au premier coup d'œil, les tumeurs de devant le larynx paroissoient en être la cause. Mais n'étoit-ce pas plutôt quelque corde squirrheuse, quelque trainée de glandes obstruées, située intérieurement ? La mobilité des tumeurs, & la lâcheté de la peau qui les recouvroit, le donnoient à penser : les suites l'ont démontré.

Tel étoit le triste état de Dalias : l'occasion me parut belle ; & , dès le même jour, je le mis à l'usage de l'extrait de ciguë, que M. Guilhaon, apothicaire, a eu la charité de lui fournir *gratis*, pendant tout le

traitement. Je lui en fis donner huit pilules de deux grains, pour en prendre une, matin & soir : je lui fis prendre en même tems une pommade faite de populéum & de poudre de ciguë, & je lui recommandai de se laver avec une forte décoction de cette plante. Il a usé de ces lotions, pendant tout le traitement : l'effet de tous ces remèdes fut très-prompt : le malade commença par dormir assez paisiblement : dès le 20, la puanteur étoit moins insupportable ; la petite tumeur de dessous le menton paroissoit se ramollir : j'ordonnai des pilules de trois grains.

Le 23, le malade me rapporta que, l'avant-veille, il avoit eu une hémorragie, après avoir beaucoup souffert ; que du reste, les douleurs étoient fort diminuées, & qu'il dormoit jusqu'à cinq, six heures de suite : le pus étoit beaucoup meilleur ; son odeur très-supportable ; la petite tumeur plus molle & un peu diminuée : la *bridure* le serroit moins : le poulx étoit plus plein & plus fort : j'ordonnai une saignée & des pilules de quatre grains.

Le 27, la petite tumeur étoit entièrement fondue : il n'y avoit plus de *bridure*. L'excroissance de la commissure droite des lèvres, & certains de ses tubercules se ramollissoient ; d'autres, plus enflammés, menaçoient de suppurer : quelques-uns de ses

vaisseaux étoient plus gonflés ; les chairs fongueuses étoient moins sales , & presque sans odeur : je fis faire encore les pilules de quatre grains ; mais j'ordonnai d'en prendre , trois fois le jour.

Le 30 , toutes les parties affectées , & sur-tout l'excroissance de la commissure droite , étoient beaucoup plus gorgées : le malade avoit beaucoup souffert de cette dernière , dont quelque tubercule s'étoit crevé. Il avoit , en outre , éprouvé quelques symptômes , qui firent beaucoup d'impression sur moi ; c'étoit une pesanteur de tête , des legers éblouissmens , & des rêves pendant la nuit. Etoient-ils l'effet de la qualité vénéneuse de la ciguë ? ou ne l'étoient-ils que du plus grand effort des humeurs sur l'excroissance & sur le cerveau , à raison du voisinage ? Je me décidai pour le premier sentiment , qui étoit le plus sûr ; en conséquence , je supprimai la pilule de midi : les suites semblent prouver que ma crainte étoit mal fondée. Ces symptômes ont reparu , routes les fois qu'il a dû s'établir une nouvelle suppuration ; de même qu'ils précédent ici celle de l'excroissance de la commissure , on les verra , plus bas , précéder & accompagner celles de la tumeur latérale & de la sous-mentonnière ; on les verramême céder à une saignée , ce qui prouveroit encore contre la qualité vénéneuse ;

On les verra enfin suivis du calme & d'un changement en mieux ; de sorte qu'il semble qu'on ne doit les regarder que comme des avant-coureurs des crises, & qu'on peut, en quelque façon, leur appliquer cet Aphorisme d'Hippocrate : *Quibus crisis fit, his nox ante exacerbationem gravis ; subsequens verò plerumque levior.*

Le 6 Septembre, le volume des chairs fongueuses avoit fort diminué ; elles étoient assez belles, & leurs sinuosités remplies de bon pus. Le centre de la grosse tubérosité creusé par une suppuration assez louable, mais qui avoit fait beaucoup souffrir le malade, le premier & le 2 du mois, & dont le premier pus fut très-puant : les bords en étoient plus mols, & les boutons, qui restoient, plus rouges ; la peau commençoit à rougir sur la tumeur latérale, devenue plus mobile. Le ventre avoit été plus libre, pendant toute la semaine ; & le 4 seul, le malade étoit allé six à sept fois à la selle. Je fis faire les pilules de cinq grains ; & le 13, le malade commença à en prendre trois par jour.

Le 20, les douleurs alloient toujours en diminuant ; la suppuration devenue meilleure & plus abondante, avoit commencé d'attaquer les callosités des chairs fongueuses, qui se fendoient en plusieurs endroits, & dont il étoit tombé quelque petit mor-

veau : la tumeur latérale , plus rouge & plus grande , se ramollissoit.

Le 27 , tout continuoit dans le même train : la tubérosité de la commissure étoit presqu'au niveau de la peau ; il en étoit tombé , le matin , un morceau , comme une grosse fève , noirâtre & très-puant : la tumeur latérale étoit devenue très-moblie , & avoit deux endroits blancs , mollasses & un peu élevés en pointe : les élanemens y étoient assez fréquens & douloureux. Je reconnus là l'appareil d'une prochaine suppuration , & j'eus envie de la prévenir , en faisant extirper cette tumeur ; mais craignant de rebuter mon malade , curieux d'ailleurs d'éprouver ce que-pouvoit la ciguë seule , j'abandonnai cette idée , & ordonnai des pilules de sept grains. Mais ne seroit-ce pas réellement le cas d'avoir recours à cette opération , lorsque le virus cancéreux a été mitigé par son spécifique , que les tumeurs sont devenues bien mobiles , & qu'elles ne sont pas espérer leur résolution ? L'opération seroit facile , peu douloureuse , & à l'abri de tout accident ; elle épargneroit d'ailleurs au malade les désagrémens & les douleurs inséparables des longues suppurations , & les mauvaises suites qui ne leur sont que trop ordinaires.

Le 4 Octobre , cette tumeur avoit grossi du double ; elle étoit fort enflammée &

douloureuse ; ses deux pointes plus relevées & plus blanches : le malade avoit la migraine avec des éblouissemens. Je mis la dose à un scrupule par jour.

Le 11, le malade me dit qu'il avoit beaucoup souffert, pendant presque toute la semaine, peu dormi & uriné abondamment : la tumeur s'étoit percée en deux endroits, & fournissoit un pus blanc & bien lié : il étoit encore tombé quelque lambeau de l'excroissance de la commissure & des chairs fongueuses : celles-ci étoient plus sales & plus puantes, mais toujours en moindre volume : la tumeur de dessous le menton se ramollissoit.

Je ne revis Dalias, que le 26 : les pluies l'avoient empêché de venir : il passa même deux ou trois jours, sans prendre de pilules. Je trouvai tout dans un grand désordre : l'excroissance de la commissure, & les chairs fongueuses avoient comme repululé ; le pus qu'elles fournissoient, étoit sanieux & puant. Une mauvaise suppuration avoit miné une portion de la tumeur latérale : celle de dessous le menton avoit grossi plus que du double ; elle étoit plus molle & encore insensible, même quand on la comprimoit : le malade avoit beaucoup souffert de son cancer. Il avoit eu des violens maux de tête, des vertiges & des rêves, pendant le peu de sommeil dont il avoit joui. J'ordonnai une saignée déjà trop retardée,

mêmes pilules, & le populéum chargé de poudre de ciguë.

De-là au 2 Novembre, l'inflammation tomba sensiblement : les douleurs se calmèrent ; le sommeil revint ; la suppuration changea en mieux, & mina la tumeur latérale, au point d'y former une cavité ovale, dont le moindre diamètre avoit au moins un pouce : les deux trous s'étoient réunis ; mais le reste de la peau se soutenoit toujours en l'air, en forme de voûte, avec une couche squirrheuse, qui menaçoit de suppurer en plusieurs endroits. La sous-mentonnière acquit encore plus de volume & de mollesse, toujours sans inflammation & sans douleur, & faisoit par-là espérer une heureuse résolution : la verrue temporale se gorgea, grossit & devint très-douloureuse ; tout le reste changea en mieux. J'ordonnai des pilules de dix grains, même pommade pour la lèvre, des bourdonnets imbibés de décoction de ciguë pour la tumeur latérale, & un emplâtre de ciguë pour la sous-mentonnière.

Le 9, il n'y eut pas de changement bien sensible dans les parties affectées ; mais le malade se plaignoit d'une grande démangeaison par tout le corps. Je fis faire les pilules de douze grains ; de sorte que la dose fut d'un demi-gros par jour ; & je ne l'ai plus augmentée.

Le 23, la suppuration devenue plus abon-

dahte , avoit consumé presque toute la tumeur latérale , & la couche squirrheuse étoit réduite à très-peu de chose : les chairs fongueuses s'étoient détergées & réduites à moins de volume : la tumeur sous-mentonnière grossissoit de plus en plus : la verrue temporaire avoit le volume & la figure d'une olive , & une couleur noirâtre ; sa base étoit comme étranglée , & commençoit à suppurer : deux ou trois jours après , elle tomba.

Le 10 Décembre , tout avoit plus belle apparence , à l'exception de la tumeur sous-mentonnière , qui menaçoit d'une suppuration prochaine : devenue grosse au point d'avancer plus que le menton , elle gênoit extrêmement la mastication : les mouvemens du col & de la mâchoire ne pouvoient plus se faire sans douleur : il n'y avoit pourtant pas le moindre sentiment de *bridure* ; preuve que celui que le malade avoit au commencement , ne dépendoit , en aucune façon , de la pression que cette tumeur pouvoit faire ; la peau qui la recouvroit , étoit cependant beaucoup plus tendue , un peu rouge , & plus molle en certains endroits qu'en d'autres : le malade se plaignoit de maux de tête , de vertiges & de quelques douleurs de colique. J'ordonnai une saignée , une purgation & mêmes pilules.

Le 22 , j'appris que ces derniers symp.

tomes avoient disparu d'abord après la saignée ; que trois ou quatre jours après , la tumeur s'étoit percée presque sans douleur ; que tout le reste alloit de mieux en mieux , & que le malade urinoit abondamment.

Le 4 Janvier 1762 , la partie droite du visage étoit plus gorgée. A la place des deux tumeurs , il y avoit quelques chairs fongueuses , fort dechiquetées : celles de la lèvre étoient d'un très-petit volume , & n'avoient presque plus de callosités : tout ce qu'elles avoient eu de cancéreux , étoit entièrement détruit , ou du moins bien mitigé ; puisqu'après avoir été susceptibles d'irritation , au point que les lotions , avec une décoction de ciguë , les faisoient saigner & beaucoup souffrir le malade ; leur irritabilité étoit tellement tombée , que le malade supportoit très-bien les mêmes lotions , & d'autres faites avec le vin & même avec l'urine , de laquelle il se servoit , depuis quelques jours , de l'ordonnance de quelque payfan. La tumeur sous-mentoniere avoit un peu diminué , s'étoit ouverte en deux endroits , & menaçoit de s'ouvrir en d'autres : la circonférence d'un de ces trous , située antérieurement , étoit relevée en forme de mammelon : il sortoit par tous les deux , une humeur sanieuse & puante. Le malade souffroit beaucoup plus qu'il n'avoit fait depuis long-tems :

il dormoit peu ; la mastication & la déglutition ne se faisoient qu'avec peine & douleur : les urines étoient toujours abondantes.

Tel étoit le cancer de Dalias, la dernière fois que j'allai le voir. On sent assez, il n'est pas besoin de le dire, qu'avec des suppurations aussi abondantes, des évacuations presque continuelles par les urines ou les selles, & le défaut d'une bonne nourriture, ses forces devoient être bien affoiblies ; celles de l'estomac étoient pourtant en bon état, & jamais la ciguë ne fit de mauvaises impressions sur elles. Dalias a toujours bien digéré : il avoit encore bon appétit, le 4 Janvier, & digéroit très-bien le peu que la gêne de la mastication lui permettoit de prendre.

Le 17, il mourut, sans secours, d'une hémorragie par une des parties affectées. Je ne sçais précisément laquelle : ce que j'ai sçu, c'est qu'elle dura neuf jours ; que le neuvième, elle devint fort abondante, & que ce jour, le malade y succomba : je ne le sçus que le 20, que j'allois le voir. Quelle fut ma surprise & mon indignation contre les parens ! Si j'avois été appelé, n'aurois-je pas pu arrêter cette hémorragie, & prévenir une si triste fin ? & sans cet accident, n'avois-je pas lieu d'espérer une entière guérison ? N'étoit-elle pas déjà bien avancée ; & la suppuration de la tumeur sous-mentonnière, déjà bien établie, n'étoit-elle

pas comme le dernier pus critique ? Cette tumeur une fois consumée, tout le virus cancéreux n'étoit-il pas détruit ; & les topiques ordinaires , secondés du spécifique , tant intérieurement qu'extérieurement, n'auroient-ils pas bientôt après achevé la guérison ? Je le pense du moins ainsi. Des personnes éclairées & équitables , le pensent avec moi. Le changement en mieux est trop sensible dans le détail que je viens de faire , pour que personne de raisonnable y méconnoisse les bons effets de la ciguë ; & il est d'ailleurs trop ordinaire aux cancéreux de mourir d'hémorragie , pour qu'on puisse réussir à rendre la ciguë coupable de celle dont Dalias est mort. Il est bien vrai , que faisant faire aux humeurs un plus grand effort sur la tumeur & sur les parties voisines , elle pourroit avoir aidé à la rupture de quelque vaisseau déjà affoibli par le virus cancéreux. Mais , en cela , elle ne seroit pas plus poison , que tout stimulant qui animeroit trop la nature , & lui feroit faire de trop grands efforts. Ce seroit au médecin appelé à tems , à les modérer , *Furentem refragat*. Une saignée , un calmant pouvoit , dans le cas dont il s'agit , arrêter ou même prévenir l'accident. Vouloir donc en accuser une qualité vénéneuse , une vertu prétendue colligative ; encore un coup , c'est ignorance , prévention , mauvaise foi.

Je pourrois rapporter encore , en faveur

de la ciguë , plusieurs observations qui prouveroient son utilité ou du moins son innocence. Mais comme la plupart n'ont rien de particulier , ou que j'attends des événemens ultérieurs , je me contenterai de rapporter , en peu de mots , les suivantes.

Une femme avoit sur l'os gauche du nez , une excroissance fongueuse , à large base , immobile , douloureuse de tems en tems , & recouverte d'une croûte , de dessous laquelle sortoit une humeur sanieuse & verdâtre. Je la mis à l'usage de la ciguë : huit jours après , le pus étoit meilleur & plus abondant. Le quinzième jour , la suppuration étoit encore améliorée , la croûte menaçoit de tomber , & l'excroissance devenoit mobile. La malade s'ennuya d'un remède qu'elle trouvoit trop long. On voit pourtant qu'un usage continué l'auroit guérie , ou du moins mise dans un état à se faire opérer plus sûrement & avec moins de douleurs.

Un respectable prêtre de cette ville , fort chargé d'humeurs , a usé de la ciguë pendant quelque tems. Il n'en a éprouvé d'autre effet , que des selles plus copieuses & plus liquides , & un flux d'urine des plus abondans : celui-ci a été poussé à un tel point , qu'une nuit , l'urine lâchée dans le sommeil , perça le lit , & inonda la chambre.

OBSERVATION

Sur les mauvais effets des fruits de Belladonna ; par M. DE SAINT-MARTIN , vicomte de Briouze , docteur en médecine.

Il y a quelques années, que quelqu'un vanta beaucoup les prétendues propriétés médicales du cassis (a). Soit que les vertus de cet arbrisseau ayent eu quelque réalité, soit qu'elles ayent été purement imaginaires, toujours est-il vrai que le peuple, toujours susceptible de prévention, & amateur de la nouveauté, le regarda presque comme une panacée universelle pour toute sorte de maladie. On ne se contenta pas de cela : on prétendit faire servir à la délectation ce prétendu remède universel. En faisant infuser les fruits ou les feuilles de cet arbrisseau dans de l'eau-de vie, & y ajoutant du sucre & quelques aromates, on composa

(a) Traité des propriétés admirables du cassis, imprimé à Bordeaux, en 1712. Cet arbrisseau est connu des botanistes, sous les noms qui suivent : *Grossularia olens* : *Ribes nigrum dicta*, off. *Grossularia non spinosa*, fructu nigro, majore, C. B. p. 455. I. R. H. 640. *Ribes nigrum vulgò dictum*, folio olente, J. B. 2. 98. *Ribesium fructu nigro*. Dod. Pempt. 749.

des

des ratafias , qu'on crut également flatteurs au goût , & propres pour la santé. La dame veuve de M. Le Forestier des Parcs , qui étoit dans l'usage de faire du ratafia de cassis , crut pouvoir pousser plus loin les découvertes (a). En revenant de Domfront , à la Sauvagère , elle apperçut , dans la forêt d'Andaine , sur son passage , beaucoup de bella-dona. Les fruits de cette plante étoient dans leur maturité. Ils sont pour lors gros comme une cerise , & d'un très-beau noir. Ils lui plurent ; elle crut qu'elle pourroit , avec ces fruits , faire un ratafia , comme avec les fruits de cassis : elle en fit cueillir des branches par son domestique , qui les emporta. Le lendemain matin , la dame des Parcs fit détacher les fruits , & les renferma dans des flacons , pour en faire un ratafia , dont elle avoit d'avance très-bonne opinion , fondée sur l'apparence du fruit. Pendant qu'on détachoit les fruits , il prit en phantasie aux enfans de cette dame , d'y goûter. Comme leur goût est insipide , & n'a rien d'agréable , plusieurs ne firent qu'y goûter , & les laissèrent ; mais les goûts ne se ressemblent pas. Un de ses enfans , âgé de quatre ans , s'en accommoda , & en mangea plusieurs. Peu de tems après ,

(a) Ce fait s'est passé , il y a environ douze ans.

il fut attaqué d'un ris sardonique, qui d'abord ne fut regardé par la mere & les assistans, que comme un effet de la bonne humeur ; mais bientôt les choses devinrent sérieuses. Le ris sardonique ne fit qu'augmenter ; l'enfant se mit à tourner circulairement dans la sale où il se trouvoit ; & enfin, après plusieurs circuits, il seroit tombé par terre, s'il n'en eût été empêché. Sur le champ, il fut attaqué de convulsions très-violentes : on le coucha ; la fièvre survint, les convulsions continuèrent, en augmentant. La mere consternée, m'envoya prier d'aller voir son enfant. Je ne m'y rendis que sur les cinq heures du soir. Je trouvai le malade dans une fièvre violente & brûlante comme le *causus*, avec des convulsions effrayantes : les muscles extenseurs, fléchisseurs & pronateurs des jambes & des bras, ceux des cuisses, & en général, tous les muscles du corps étant dans des contractions spasmodiques continuelles & alternatives, lui faisoient faire des contorsions épouvantables : les convulsions de l'orbiculaire des lèvres, des muscles des yeux & de tous les muscles de la face produisoient des grimaces effrayantes : le pouls étoit petit, serré, prompt, intermittent & convulsif. Cet état fâcheux m'effraya : j'avouai ingénument à la dame des

Parcs (a), que ne pouvant pénétrer la cause d'un mal aussi subit & aussi violent, je ne me trouvois pas en état d'y apporter remède, & que cet enfant étoit en grand danger de périr. La mere étoit d'avis que ces accidens pouvoient être occasionnés par des vers. C'est à eux que le vulgaire attribue toutes les maladies des enfans, dont il ne peut démêler la cause; mais vu qu'il n'avoit précédé aucun signe de ver, & que je n'en pouvois remarquer aucun pour le moment, je ne pus me rendre à cette idée. Je m'imaginai que des symptomes aussi graves & aussi subits, & un si grand désordre, devoient être occasionnés par quelque cause extraordinaire. Il me vint dans l'esprit que cet enfant pouvoit s'être empoisonné avec de la ciguë, de l'*œnanthe*, ou autre plante semblable. Je ne pensois pas à la bella-dona, n'en connoissant pas dans le canton. En conséquence de cette idée, je fis beaucoup de questions, & m'informai si cet enfant n'avoit point mangé de quelques racines ou plantes, dont on ne connût pas les qualités. On me répondit qu'on ne croyoit pas qu'il eût rien mangé qui put lui avoir fait mal; qu'il avoit cependant mangé d'un

(a) Cette dame se nomme aujourd'hui madame Desventes, du nom de son second mari. Elle demeure à Caën; sa maison est vis-à-vis l'église S. Julien sur les Fossés.

fruit qu'on ne connoissoit pas, mais qu'on ne croyoit pas capable de produire de pareils effets, puisque les autres enfans en avoient mangé comme lui, & ne s'en trouvoient pas incommodés. Je fus curieux de voir ce fruit : on m'apporta des fruits & des tiges de bella-dona. Je ne doutai plus de la cause du mal. J'annonçai à madame des Parcs, que son enfant s'étoit empoisonné avec les fruits de cette plante, que je lui dis être un vrai & très-dangereux poison.

La cause du mal connue, il étoit question d'y apporter remède, ce qui n'étoit pas sans difficulté; car d'abord nous étions à la campagne, éloignés de tout secours. En second lieu, je ne voyois pas qu'il fût possible de lui rien faire avaler, dans l'état où il étoit. Enfin je pris mon parti : je le fis mettre dans un bain; les convulsions diminuèrent beaucoup, cessèrent presque. Je crus ensuite devoir procurer le vomissement; mais n'ayant ni tartre stibié, ni autres émétiques, je lui fis avaler beaucoup d'huile & d'eau chaude; & en même tems, on l'excitoit à vomir, en lui passant le doigt & la barbe d'une plume dans le gosier. On réussit par-là à le faire vomir : il rejetta les fruits de bella-dona écrasés, mais crus & point digérés. Je lui fis donner un lavement purgatif, qui procura quelques évacuations. Je me dispoisois alors à lui faire faire usage de

vinaigre , qui , suivant M. Geoffroi , est l'antidote des poisons végétaux ; mais il n'en fut pas besoin. Cet enfant , après avoir rejeté les fruits qui avoient causé son mal , devint tranquille , s'endormit , & , le lendemain matin , étoit si parfaitement guéri , qu'il ne paroissoit pas avoir eu la moindre incommodité.

En publiant cette observation , je ne prétends pas apprendre quelque chose de nouveau à mes confrères. Ils connoissent les qualités de la bella-dona , & ils n'ignorent pas ce que S. Pauli , Hocchster , Stapel , Lobel , Schenckius , Wepfer , Amatus Lusitanus , Albrecht & plusieurs autres auteurs ont écrit sur les mauvais effets de cette plante. D'ailleurs ils ont entre les mains de pareilles observations publiées dans le Journal de Médecine. Mais j'ai cru que cette observation de plus ne seroit pas inutile pour rendre circonspects ceux qui pourroient être dans l'intention de faire prendre intérieurement la bella-dona. Ce n'est pas à dire pour cela que mon intention soit qu'il faille l'exiler de la médecine. Après les heureux succès qu'en ont éprouvés MM. Lambergen , Darluc & Martéau , pourquoi ne pas l'employer dans des maux qui ne sont pas susceptibles de guérison autrement ? Les remèdes trop doux ne causent , dans nos corps , que des

altérations peu considérables ; & par cette raison, ils ne sont pas capables de guérir les grands maux. Au contraire les remèdes qui ont un certain degré d'activité, & qui causent en nous de grands changemens, sont souvent très-nuisibles, s'ils sont employés au hazard & sans connoissance : ils deviennent même quelquefois des poisons, par la mal-adresse de ceux qui les appliquent ; mais s'ils sont administrés par une main prudente & habile, ils deviennent des remèdes souverains, & sont quelquefois des cures qui semblent tenir du miracle. Il faut de la hardiesse ; mais qu'on se souvienne de la régler par la prudence, de crainte qu'elle ne devienne témérité : *Hoc opus, hic labor.*

OBSERVATIONS

Sur l'usage des Alcalis volatils, contre la morsure de la vipere, qui tendent à prouver que tous les alcalis volatils, tirés des animaux, peuvent, ainsi que l'eau de Luce, guérir les personnes mordues par des viperes ; par M. Le Brun, apothicaire à Trie, diocèse d'Auch.

J'étois bien persuadé que tous les alcalis

volatils, de quelque règne qu'ils fussent tirés, dès que, par des rectifications réitérées, ils étoient portés à un certain degré de pureté, avoient, quant aux expériences chymiques, des propriétés communes; mais je ne sçavois pas, si dans la pratique médicale, & tels qu'on les emploie couramment dans les boutiques, ils pouvoient tous également remplir les vues des médecins. Quatre personnes mordues par des viperes, viennent de me convaincre de cette vérité, pour la guérison desquelles j'ai employé trois différens alcalis volatils qui m'ont tous également réussi, & avec la même efficacité que l'eau de Luce.

I. OBSERV. Le 12 Mai 1762, vers les cinq heures du soir, l'enfant de Pierre Baqué, laboureur du village de Fontaraille (a), âgé de dix-huit mois, fut mordu par une vipere, à la racine de l'index de la main droite. La douleur de cette morsure lui fit pousser des cris vifs & perçans. Sa sœur, âgée de quatre ans, qui n'étoit pas éloignée de lui, venant à son secours, posa son pied (b) sur la même vipere, qui, se sentant maltraitée, se recourba, & la mor-

(a) Fontaraille est éloigné de Trie, d'environ une demi lieue.

(b) Les enfans, & même les grandes personnes vont presque toujours nus pieds dans nos campagnes.

dit au grand orteil du pied droit. Le pere effrayé des pleurs de ses enfans , courut précipitamment , fut frappé du danger , tua brusquement la vipere , & en appliqua la tête écrasée sur la morsure du garçon qui avoit été mordu le premier ; inutile attention de sa part : sa main enfla d'bord ; & un instant après , appercevant que l'enflure augmentoit considérablement , il fit une ligature à la partie moyenne du carpe. Vers les sept heures du soir , il appella un chirurgien qui , trouvant la main fort tuméfiée & couverte de taches noires , rompit la ligature , fit des scarifications , fomenta toute la main avec une décoction de verveine ; il en fit même avaler à l'enfant qui , bientôt après , vomit des matières jaunes verdâtres : ce remede n'eut pas plus de succès que le premier ; l'enfant ne cessa de crier de toute la soirée. A dix heures du soir , le pere voyant que l'enflure se prolongeoit vers le tronc , fit une forte ligature à la partie moyenne & supérieure du bras ; c'étoit en vain que la mere lui présentoit le sein pour le consoler : il le prenoit & le quittoit brusquement pour continuer ses cris & ses inquiétudes ; & ce ne fut qu'à quatre heures du matin , qu'il tomba dans un profond sommeil. L'inquiétude de ces pauvres gens , l'inutilité des moyens qu'on avoit infructueusement employés pour le soulager , & les rapides

progrès de ce mal affreux firent, qu'à cinq heures du matin, on vint me prier de donner quelque remède. Après m'être fait rendre compte de tout ce qu'ils avoient fait, & de l'état actuel du malade, ne pouvant m'y rendre dans ce moment, je donnai une demi-once d'eau de Luce, faite suivant le procédé de M. de Machy (a). Je prescrivis d'en faire prendre, en arrivant, quatre ou cinq gouttes dans un peu de vin, de fomenten les parties enflées avec cette liqueur également étendue dans du vin, de réitérer cette boisson & les fomentations, de demi-heure en demi-heure. Vers midi, la charité & l'humanité l'emporterent sur mes affaires. Je m'y rendis, & voici, malgré ce qu'on avoit pratiqué, le déplorable état où je trouvai ce malheureux enfant.

Presque tout son corps étoit enflé; le visage, la poitrine, antérieurement & postérieurement étoient couverts de taches noires-jaunâtres: le scrotum étoit d'une grosseur prodigieuse: deux grosses empoules, remplis d'eau, étoient, au-dessous de la ligature, profondément incarnées: son sommeil étoit souvent interrompu par des secousses de mouvemens convulsifs. Il avoit la bouche

(a) Journal de Médecine, année 1756. M. de Machy, alors apothicaire de l'Hôtel-Dieu, est aujourd'hui maître apothicaire de Paris, & membre de l'académie royale de Berlin.

sèche , les yeux plombés & abbatués , la respiration courte & fort gênée , le pouls fréquent , petit & intermittent , toutes les extrémités froides. Il avoit , me dit-on , eu des nausées , un moment avant mon arrivée.

Tous ces symptômes ne devoient-ils pas m'arrêter & m'interdire toute espèce de secours ? Cependant la confiance que j'avois en l'eau de Luce , qui avoit si bien réussi à l'illustre M. Bernard de Jussieu (a) , & d'après lui , à M. Martin , apothicaire d'Auxerre (b) , me détermina à faire avaler à cet enfant huit gouttes d'eau de Luce étendue dans un peu de vin ; cette dose le fit tousser , & l'éveilla pour un instant ; mais il tomba tout de suite dans son sommeil , ce qui sembloit annoncer une mort prochaine. La dose est violente , je l'avoue ; mais dans un cas aussi grave & aussi menaçant , ne falloit-il pas , en forçant la dose , suivre la doctrine d'Hippocrate (c) ? *Ad extremos morbos , extrema remedia exquisitè optima*. Je défilai la ligature , avec beaucoup de difficulté ; à cause de sa profondeur. Je perçai ensuite les empoules , qui fournirent une grande quantité d'eau rouille & transparente : je fis bafsi-

(a) Histoire de l'académie royale des sciences , année 1747 , pag. 54.

(b) Journal de Médecine , année 1756 , pag. 12.

(c) Hippocrat. Aphor. 6 , sect. 1. Janſon Abalmelown.

ner tout son corps avec l'eau de Luce & le vin, & sur-tout les endroits où j'avois percé les empoules, je portai, à plusieurs reprises, sous le nez, le flacon qui contenoit l'eau de Luce : je réitérai trois fois la même dose de huit gouttes, dans l'espace d'une heure que j'y demeurai. Il toussa chaque fois, & s'éveilla : je recommandai, en partant, de lui en donner, toutes les demi-heures, une pareille quantité, & de ne pas négliger les fomentations ; mais que s'il se ranimoit un peu, on diminueroit & on éloigneroit les doses ; ce qui fut ponctuellement exécuté. A neuf heures du même soir, on vint me dire que l'enfant avoit abondamment sué & uriné ; qu'il s'éveilloit par tems, en poussant de longs soupirs, & qu'il respiroit avec plus de facilité. Je fis alors réduire la dose d'eau de Luce à deux gouttes ; mais les fomentations furent toujours les mêmes : le lendemain, au soir, on revint me dire qu'il étoit presque dégonflé, mais fort abattu, & que tout alloit beaucoup mieux. Le quatrième jour du traitement avec l'eau de Luce, il fut entièrement guéri, à la réserve des testicules qui, pendant dix ou douze jours, ont été fort gros & fort durs, mais qu'on a réduits dans l'état naturel, par le moyen des cataplasmes faits avec les feuilles de rhue bien écrasées, & l'onguent d'al-thæa, aiguisé avec de l'eau de Luce.

II. OBS. La petite fille qui avoit été mordue après lui, par la même vipere, fut plus heureuse, puisqu'elle n'eut d'autre mal, qu'une legere enflure au pied, avec très-peu de douleur & d'engourdissement. Le tout céda à quelques fomentations faites avec l'eau de Luce & le vin, sans qu'on fût obligé de lui en faire avaler. Il y a apparence que la vipere avoit déposé la plus grande partie de son venin dans la plaie du garçon.

III. OBS. Le neveu de M. Morere, vicaire du même village, âgé de douze ans, fut mordu au pied par une vipere, le 18 du même mois, sur les sept heures du soir. La peur & le mal le firent bientôt rendre chez lui. En arrivant, M. son oncle appliqua de la thériaque sur la partie mordue ; ce qui procura bien peu de soulagement ; puisque la nuit, le malade se plaignoit d'une douleur aiguë, avec engourdissement à la jambe. On fut obligé de renouveler la thériaque, dans la nuit & le matin. Le 19, à midi, appercevant les progrès ordinaires d'un pareil mal, c'est-à-dire, douleurs vives, engourdissemens, taches noires, enflures & tremblemens ; on me fit prier d'envoyer le remede, dont on sçavoit que je m'étois servi pour les enfans de Pierre Baqué. J'envoyai une demi-once d'esprit volatil de viperes, que j'avois rectifié deux

fois (a). Je prescrivis de s'en servir intérieurement & extérieurement , comme j'avois fait pour l'autre , mais de mettre , entre la premiere compresse & le reste de l'appareil , une feuille de papier ciré ou huilé , dans la vue d'obliger cet esprit , qui s'évapore au plus petit degré de chaleur , à réverbérer sur les parties , & à pénétrer à travers les pores cutanés , pour qu'il divisât le sang & les autres humeurs coagulées , & les entraînât par la voie des sueurs ou des urines. On s'en servit en effet extérieurement , avec les précautions que j'avois prescrites , sans qu'il fût possible de lui en faire prendre intérieurement. Le 20 , qui étoit le lendemain de l'usage de notre anti-vénéneux , on me manda que tous les symptômes étoient considérablement diminués , & que , vers le soir , il avoit de l'appétit. Le 21 , il se trouva si bien , qu'il fut en état de sortir & de manger à son ordinaire. Il fut entièrement guéri , au bout de dix ou douze jours , pendant lequel tems il a con-

(a) Dépourvu d'eau de Luce dans ce moment , & voulant soulager ce jeune homme ; sachant que tous les alcalis volatils ont , en chymie , des facultés communes , je crus ne rien risquer , en donnant l'esprit volatil de viperes , en attendant que je me munisse du spécifique connu , qui est l'eau de Luce , & j'eus le soin de recommander qu'on vint me rendre compte de l'effet de ce remède ; ce qu'on fit exactement.

158 OBS. SUR L'USAGE DES ALCALIS ;
fommé, en fomentations, une once & demie
d'esprit volatil de viperes.

IV. OBS. Le nommé Bernadet, manoeuvre, habitant de notre petite ville, fut mordu, le 26 du même mois, à neuf heures du matin, par une vipere, au second orteil du pied gauche. Il vint sur le champ me trouver, pour lui donner du secours. Je priai M. Mailhe fils, chirurgien fort entendu, qui par hazard se trouva chez moi, de faire des scarifications, & de les faire bien dégorger ; ce qu'il fit : il bafina aussi la plaie avec du vin animé de liqueur de corne de cerf succinée, faite suivant le Dispensaire de Prusse (a). N'étoit-il pas naturel d'essayer un autre alcali, vu la bonne constitution du malade, & le bon succès de celui que je venois d'employer ? J'étois d'ailleurs à tems de recourir à l'eau de Luce, supposé qu'il ne produisît pas l'effet que j'en attendois. *Ars est interdum, ab arte recedere.* Je lui fis donc avaler huit gouttes de cette liqueur étendue dans du vin. Dans la journée, je fis réitérer cette boisson & ces fomentations, toutes les deux heures ; au moyen de ce secours, son pied n'enfla presque pas ; à la vérité, il y sentoît un engourdissement & une vive douleur, qui, s'éten-

(a) *Dispensatorium regium & electorale, &c. Wratislavia, 1744, in-fol. pag. 77.*

dant le long de la cuisse, se faisoient sentir jusqu'au bas-ventre. A huit heures du soir, il eut une sueur abondante, qui mouilla deux chemises, & urina beaucoup : son poulx étoit plein & fréquent : il passa la nuit, sans rien prendre, malgré ma recommandation. Il avoit, toute la nuit, grande envie de dormir ; mais dès qu'il commençoit à s'affoupir, il étoit tourmenté par des rêves affreux, & s'éveilloit en sursaut, tout effrayé : s'il ne dormoit point, son imagination se portoit à des idées vagues & insolites. Le 27, au matin, je le vis, ayant la jambe un peu tuméfiée & froide, & encore plus engourdie que la veille. Je lui fis avaler dix gouttes d'esprit de corne de cerf succinée, dans demi-verre de vin. Je fis aussi recommencer les fomentations, comme le jour précédent : il ne sua plus de toute la journée, mais il urina abondamment. Le soir, il disoit avoir appétit ; il passa toute la nuit dans un sommeil tranquille. Le 28, tout avoit disparu, à la réserve d'une pesanteur à la jambe. Le 29, il reprit ses travaux ordinaires, & s'est toujours bien porté depuis ce tems-là.

D'après ces faits, ne suis-je pas en droit de conclure que l'eau de Luce n'est pas le seul remede spécifique que la médecine doive employer contre les morsures des

viperes ? puisquè dans ce cas, d'autres alcalis volatils ont produit le même effet.

On me pardonnera bien si je n'entre pas dans tous les détails que pourroient exiger de semblables observations. Ma qualité d'apothicaire me le défend. Je ne me suis même déterminé à les faire insérer dans ce Journal, que parce que je suis autorisé à dire, d'après Celse (a) : *Morbi non eloquentiâ, sed remediis curantur.*

Je ne dis non plus rien de la nature du venin de la vipere ; sçavoir, si ce terrible fluide est acide ou alcali. On peut consulter là-dessus les ouvrages de Charras & de Mead (b). Je souhaite seulement que le peuple ; ou du moins ceux qui ne sont pas pourvus d'eau de Luce, puissent tirer avantage de mes observations. C'est-là toute ma vue. Heureux si le succès répond à mes desirs !

(a) Cels. *Præf. lib. I*, pag. 19.

(b) Moyse Charras, *Expériences nouvelles sur la vipere, & les remèdes qu'on en tire, &c.* Paris, 1669.

Richard. Mead. *Opera omnia de venenis, de peste, &c. ex anglico sermone in latinum translata à domino Lorry, D. M. P. Parisiis, 1751 & 1758.*



OBSERVATION

Sur un Abscès considérable , dans le lobe gauche du poumon , avec diminution notable de la capacité de la poitrine , du même côté ; par M. CELLIEZ , chirurgien à Sommesous , près Châlons-sur-Marne.

Le 27 Janvier 1759 , je fus appelé pour voir le fils d'un laboureur , âgé de seize ans , d'un tempérament fort délicat , attaqué , depuis deux jours , d'une fièvre inflammatoire & putride , (maladie alors régnante ici :) je lui trouvai le pouls plein & dur , la langue sèche & noirâtre , la peau brûlante , grande soif , & une légère douleur au côté gauche. Je ne m'arrêterai point au traitement de la maladie ; il se fit conformément aux avis de M. Varland , médecin à Châlons-sur Marne. Malgré l'usage des délayans & des rafraîchissans , des antiseptiques & des purgatifs , administrés alternativement ou de concert , suivant les différentes indications , le malade ne recevoit aucun soulagement ; le pouls , au contraire , s'affoiblissoit , & la poitrine s'embarassoit beaucoup. On proposa les vésicatoires ; mais ce fut en vain : la force du préjugé l'emporta sur l'indication. Le jeune homme ,

après avoir resté un mois dans le même état, se trouva plus mal; l'humeur morbifique se portant principalement à la poitrine, la respiration devint plus laborieuse, & alarma tellement les parens, qu'ils consentirent à l'application des vésicatoires aux gras des jambes. On en entretenit l'écoulement, pendant quinze jours, sans aucun succès. Le malade fut toujours conduit par le même médecin, qui prescrivit, avec beaucoup d'exaétitude, le traitement jusqu'au 20 Mars suivant. Jusqu'à ce tems, le malade n'eût aucune crise marquée; la respiration fut toujours laborieuse, avec une petite toux sèche: la douleur de côté sembloit augmenter, malgré l'application des topiques; les urines étoient crues ou d'un rouge brun, quelquefois un peu troubles, mais sans sédiment: le pouls vîte & souvent très-concentré, avec prostration de forces. Vers la fin du même mois, je commençai à reconnoître les premiers signes d'un dépôt dans la poitrine, qu'on attendoit, de jour en jour, comme une suite, pour ainsi dire, nécessaire, d'une maladie si opiniâtre. En effet, les premiers jours d'Avril, j'aperçus une tumeur, de la grosseur d'une noix, située sur les deuxieme & troisieme fausses-côtes, à leur partie moyenne & un peu antérieure du côté gauche, précisément où le point de côtés'étoit constamment fait sentir. Voyant

que la difficulté de respirer, augmentoit de plus en plus, je voulus m'assurer de la nature de cette tumeur, en appliquant les doigts dessus; je commandai au malade de tousser, en le faisant aussi changer de situation: je reconnus à l'instant la collection du pus dans l'intérieur de la poitrine, qui, à chaque fois, que le malade toussoit, se faisoit sentir au point de n'en pas douter. Je proposai sur le champ, l'opération de l'empyème, comme l'unique ressource qui nous restoit pour prolonger la vie du malade; mais les parens ne voulurent point y consentir. Quatre jours se passèrent dans une souffrance continuelle: le malade ne pouvoit plus se remuer, sans éprouver les plus vives douleurs; la difficulté de respirer étoit à son comble; en un mot, on le voyoit sur le point d'être bientôt suffoqué, lorsqu'on me fit sçavoir qu'il appelloit mon secours, avec grande impatience. M'y étant rendu aussi-tôt, & ayant de nouveau examiné son état, mon pronostic fut relatif au danger où je le trouvois: la tumeur étoit augmentée à la grosseur du poing; le pus s'étoit infiltré, par le moyen du tissu cellulaire, dans toute l'étendue du côté affecté; & ce gonflement, déjà œdémateux, m'empêchoit de reconnaître aisément les côtes. Le malade pour lors demandoit sans cesse l'opération: le

danger, en la pratiquant, me paroïssoit presque aussi grand, qu'en l'abandonnant aux soins de la nature. Les parens qui nioient toujours la présence du pus dans l'intérieur de la poitrine, ne consentoient à l'ouverture, qu'avec beaucoup de peine, & à condition que je ne me servirois d'aucun autre instrument, que d'une lancette. Quel contraste ! Quel parti prendre ? Je pris pour moi, dans ce cas, l'avis de Celse : *Qu'il vaut mieux employer un remede douteux, que de laisser périr le malade sans secours.* Je ne diffèrai pas plus long-tems : je disposai bien vite un appareil, & jefis, dans le même moment, l'ouverture de la tumeur, avec une grosse lancette, que j'enfonçai autant qu'il me fut possible, en l'allongeant, suivant la direction des côtes : il en sortit aussi-tôt un pus blanc comme le lait, lié, égal & sans odeur ; le malade, pendant cet écoulement, se trouvoit un peu soulagé : la respiration parut moins laborieuse ; & lorsque j'en eus tiré deux pintes, mesure de Paris, je fermai l'ouverture, & posai l'appareil convenable en pareil cas : au même instant, je fis donner un demi-verre de vin sucré, pour prévenir & arrêter une foiblesse qui commençoit à se manifester. La nuit se passa assez bien ; le lendemain, je revins à la charge : ayant levé l'appar-

reil, le pus jaillit, comme la première fois : j'en tirai la même quantité ; mais il se trouva moins blanc que le premier : le malade soutint cette seconde évacuation, sans la moindre foiblesse. On pense bien, sans que je le dise, que la tumeur & le gonflement œdémateux des environs, ayant disparu après ces deux évacuations, les tégumens reprirent leur ressort, &, par une suite nécessaire, la plaie devint beaucoup plus petite. Je continuai les pansemens, une fois par jour, dont les huit premiers me fournirent trois à quatre pintes de pus, d'un blanc tirant sur le brun, avec un peu d'odeur ; pendant tout ce tems, je ne pus jamais obtenir du malade & des parens, de reconnoître, par le moyen d'une sonde, si la communication de la plaie avec le dépôt intérieur, étoit bien directe : le contour de cette plaie étoit devenu sensible, au point de ne pouvoir faire la moindre compression avec les doigts pour s'en assurer. Le malade se trouvant déchargé d'un pesant fardeau qui l'accabloit, se croyoit, pour ainsi dire, rétabli ; mais j'en fis sentir l'impossibilité, aussi-tôt que je fus certain que l'ouverture des tégumens ne se rencontroit pas directement avec celle que le pus s'étoit frayée dans les muscles intercostaux. Celle-ci se trouvant entre la première & deuxième fausses-côtes, je proposai d'ouvrir la peau,

en suivant le sinus, au moyen d'une sonde crénelée, pour me rendre à l'ouverture des muscles ci-dessus; cette petite opération auroit favorisé la sortie du pus, en détruisant un sinus qui devoit nécessairement rendre cette évacuation journalière, plus difficile & beaucoup moins abondante; ou autrement, de pratiquer une ouverture suffisante aux muscles intercostaux, entre la deuxième & troisième fausses-côtes, à l'endroit où les tégumens étoient ouverts, ce qui revenoit au même; mais l'opiniâtreté des parens qui s'y opposèrent, me fit perdre de vue le malade, abandonnant le pansement à leur gré, & la guérison à la nature. Au bout d'un mois, il fut en état de faire lui-même ses pansemens, qui consistoient à mettre un bourdonnet de charpie dans la plaie, & par-dessus un emplâtre contentif, après avoir toussé volontairement, pendant un demi-quart d'heure, en changeant plusieurs fois d'attitude; ces secousses, en voutant le diaphragme, diminuoient la capacité de la poitrine; & obligeoient nécessairement le pus à enfler le sinus, pour être évacué au-dehors. On répétoit la même manœuvre, deux fois par jour; & chaque pansement fournissoit deux, trois, quelquefois jusqu'à quatre cuillerées de pus, à-peu-près pareil à celui des huit premiers jours. Malgré l'exactitude qu'avoit

le malade de faire sortir, à chaque pansement, tout le pus qui pouvoit se trouver alors dans la poitrine ; le bandage de corps, les compresses & la chemise se trouvoient imbibés, dans chaque intervalle, d'une sérosité qui suintoit continuellement de la plaie, laquelle, en se desséchant, tachoit le linge, en le durcissant à l'instar du blanc d'œuf. Je me suis trouvé, par occasion, à quelques-uns de ces pansemens ; & j'ai observé qu'on pouvoit évaluer la quantité de pus que ces deux évacuations, (l'une spontanée & l'autre volontaire,) produisoient, dans les vingt-quatre heures, à une chopine au moins, pendant les deux premiers mois. On continua le même traitement, sans aucune interruption, jusqu'au commencement de Novembre de la même année ; tems où on s'aperçut que la supuration diminueoit de jour en jour ; enfin la cicatrice fut parfaite, vers la fin du même mois. On m'en donna avis : je conseillai une saignée & un purgatif ; ce qui fut exécuté les jours suivans : je lui traçai un régime, qui fut observé pendant huit jours au plus.

Cette guérison montre les immenses ressources de la nature ; c'est elle qui a suppléé à une ouverture convenable, aux injections balsamiques & détersives, & enfin à un pansement méthodique & suivi.

Je crois maintenant devoir faire observer le changement considérable qu'a produit cette maladie sur la forme extérieure du thorax de ce jeune homme. Le côté de la poitrine qui a été affecté, paroît visiblement avoir perdu un quart de sa capacité ; toutes les côtes en sont bien moins saillantes que celles du côté opposé, ce qui change la situation du sternum , étant beaucoup plus enfoncé du côté malade , qu'il ne doit l'être , ainsi que les extrémités antérieures de toutes les côtes qui lui sont unies : la poitrine présente un ovale irrégulier. Toutes les côtes dont je viens de parler , se sont tellement rapprochées les unes des autres , en enfonçant le côté du sternum où elles sont attachées , que ce jeune garçon ne peut se tenir exactement droit : le tronc reste toujours incliné du côté qui a souffert. Ce dérangement singulier a commencé à paroître , un mois après l'ouverture de l'abcès , & a toujours augmenté jusqu'à la fin de l'écoulement de suppuration. Depuis deux ans que la nature a opéré cette guérison , ce jeune homme s'est toujours bien porté , à cela près qu'il ne peut courir , monter promptement un escalier , ni faire aucun exercice violent , qu'aux dépens d'une respiration très-laborieuse.

On peut vraisemblablement penser que ce dérangement , dans les parties conte-

nantes , n'est occasionné que par la perte considérable qu'a souffert le lobe gauche du poumon , à en juger d'après l'état inflammatoire , qui a précédé une suppuration si abondante.

OBSERVATION

*Sur les dangers de la Gale répercutée ; par
M. BARATTE le fils, chirurgien à
Aumale.*

La gale est une maladie si commune , surtout parmi les habitans de la campagne , & en même tems d'une conséquence si legere à leurs yeux , qu'il s'en trouve très-peu parmi ceux qui en sont attaqués , qui ayent recours à un traitement méthodique. Quelques recettes connues , de pere en fils , sont les seuls remedes qu'ils emploient. L'infusion de tabac , l'onguent mercuriel , le précipité , le sublimé corrosif , l'arsenic , sont la base de ces différentes recettes , & causent des désordres infinis , sans dessiller les yeux des distributeurs de ces topiques dangereux. Sont-ils administrés avec plus de circonspection & d'intelligence , par la plupart des chirurgiens de nos campagnes ? Ils ignorent la nécessité des préparations , les règles de sagesse dans l'application , & le danger des répercussions. De là , tant de

catastrophes , à la suite de la guérison prématurée de la gale. Quelques exemples pourront-ils rendre plus attentifs ceux qui regardent cette maladie comme légère ? Je le souhaite.

Le nommé Antoine Leviller, d'un tempérament mélancolique , âgé de 14 ans , de la paroisse de Marque , à une lieue d'Aumale , eut la gale au mois de Juin 1761 : il fut saigné & purgé ; ensuite il se frotta avec un onguent grisâtre , que lui laissa son chirurgien, (c'étoit sans doute une pommade mercurielle ,) la gale disparut. Bientôt la mere de ce jeune homme s'aperçut qu'il avoit deux petites tumeurs au coin des oreilles. Celle du côté gauche se dissipa ; mais la parotide du côté droit s'accrut insensiblement , & vers la fin d'Août , commença à lui faire sentir des douleurs lancinantes. Ce garçon fut consulter plusieurs de ces empiriques, qui entreprennent indistinctement tous les malades qui se présentent , & les rendent souvent les victimes de leur ignorance , en occasionnant par leur méthode mal-adroite , des maux plus grands que ceux qu'ils veulent guérir. Notre malade n'obtint aucun soulagement : le mal fit de nouveaux progrès ; enfin il me fut adressé le 23 Novembre , par M. le vicaire de la paroisse. Toutes les glandes du cou étoient obstruées. La tumeur avoit acquis un volume si considérable , qu'elle s'éten-

doit en largeur , depuis la trachée-artère jusqu'à la nuque , & en longueur , depuis l'apophyse mastoïde, jusqu'à l'angle antérieur de l'omoplate. Elle étoit dure , schirrheuse , sans sentiment , à l'exception d'une douleur interne & sourde que le malade éprouvoit , sur-tout la nuit. Je crus que le parti le plus avantageux étoit de tâcher de procurer la suppuration. Après une saignée & l'usage des cataplasmes émolliens , j'appliquai les maturatifs les plus forts , & souvent renouvelés , aidés de quelques scarifications , & d'un gargarisme adoucissant , pour débarrasser , autant qu'il seroit possible les organes de la respiration & de la déglutition, qui se trouvoient considérablement gênés. Malgré ces secours , la tumeur devint de jour en jour plus considérable , sans rien perdre de sa dureté primitive: Je commençai à ne plus compter sur le succès des maturatifs. Je consultai M. Marteau : il fut d'avis d'avoir recours aux fondans-internes ; & sur-tout à la poudre de ciguë , tandis qu'à l'extérieur , une traînée de pierre à cautere faciliteroit l'action des suppuratifs. Etoit-il un moyen plus sûr de réussir & de mettre en fonte , par une large escarre , une dureté rebelle ? Il y avoit du danger à temporiser. La pression de la glande sur la jugulaire , la trachée - artère & l'œsophage pouvoit d'un côté intercepter la déglutition & la respiration , & d'un autre côté , attirer

des embarras au cerveau, par la difficulté du retour du sang. L'entêtement du malade & de ses parens rejetta ces secours : il languit & mourut étouffé, le 10 Janvier dernier.

N'est-il pas évident que c'est à la répercussion de la gale, qu'on doit rapporter la naissance de cette parotide, dont la mort a été le terme ? Est-il possible que ceux qui se mêlent du traitement des maladies, ne sentent pas qu'il est presque toujours nécessaire dans celles de la peau, d'avoir recours aux délayans, aux humectans, aux correctifs, & sur-tout aux bains ? Ce jeune homme n'est pas le seul qui ait éprouvé les mauvais effets d'un traitement empyrique de la gale.

La femme du nommé Berte de la même paroisse de Marque, a eu la gale, il y a environ un an. Peu après la guérison précipitée de cette maladie, il lui est venu un abcès au sein, dont elle a eu bien de la peine à guérir.

Louis de Villers, dans la même paroisse, attaqué de la gale, se frota, le 12 Octobre 1761, avec un onguent composé d'axonge, de mercure crud, & de poudre à tirer. Il lui vint, au bout de quelques jours, une fluxion éréthématique sur la nuque & les épaules, qui le conduisit au tombeau, cinq semaines après.

Françoise Levillier de Moerienne, pa-

roisse de Sainte Marguerite, a eu la gale aux environs de la S. Martin. Après un traitement peu circonspect, la métastase s'est faite sur une jambe, dont elle est encore estropiée.

Lorsque j'étois aide du chirurgien-major au régiment de Penthievre, infanterie, je donnai à un sergent attaqué de la gale, de l'onguent citrin qui n'est autre chose qu'une dissolution de mercure dans l'eau forte, malaxée avec l'axonge. Les parotides & les glandes axillaires s'engorgerent, au point que j'eus de la peine à dissiper ces accidens par la purgation réitérée. Un autre s'étant frotté deux fois d'un onguent composé avec une demi-livre de beurre frais, & deux gros de sublimé corrosif, éprouva les mêmes symptômes que ceux qui prennent plusieurs frictions mercurielles. Mon pere vit, il y a six mois, une fille de Gauville, près d'Aumale; elle s'étoit frottée avec un onguent que lui donna le maréchal du village: il la trouva dans un état affreux; tout son corps étoit couvert d'une espece de lepre épouvantable; sa chair pourrie & gangrenée, tomboit par lambeaux; elle perit, au bout de quelques jours, dans les douleurs les plus cruelles. Je passe sous silence plusieurs faits de cette nature; & je conclus que l'infusion de tabac, le mercure crud, le précipité, le sublimé corrosif, l'arsenic sont toujours des remèdes dan-

gereux, quand ils ne sont pas préparés & administrés par une main prudente, habile & sage ; qu'ils sont sur-tout à craindre pour les habitans de la campagne, qui, loin de se soumettre au moindre régime, rejettent tous les préparatifs nécessaires dans la cure de cette maladie. Je pense que le soufre est un spécifique souverain dans la gale, & peut-être le seul qu'il convienne d'employer ; il n'entraîne après soi aucun accident. J'en ai fait l'heureuse expérience sur plus de cinq cents soldats, pendant mon séjour dans les troupes. On rejette cet excellent remède, à cause de sa mauvaise odeur ; mais ne peut-on pas la corriger en partie, en mêlant le soufre à froid avec l'axonge, bien net & bien lavé dans quelques eaux odoriférantes ?

L E T T R E

A l'auteur du Journal, sur une plaie considérable, au bas-ventre, guérie sans future ; par M. LEAUTAUD, chirurgien-juré de la ville d'Arles, prévôt de sa compagnie, ancien chirurgien major de l'hôpital-général du S. Esprit de la même ville.

M. l'Observation que M. Lacombe, chirurgien major au régiment royal Cantabre, nous a donnée, dans votre Journal du mois de Septembre dernier, m'a paru mériter la

plus grande attention de la part des praticiens : en voici une qui m'a paru propre à confirmer ses idées ; ce qui m'engage à vous la communiquer.

Je fus appelé en ville , dans le tems que j'y exerçois mes fonctions à l'hôpital , pour un enfant d'une des plus nobles & des plus anciennes familles d'Arles , âgé de douze ans , d'un tempérament vif & délicat , qui eut le malheur , en marchant avec précipitation , de se laisser tomber sur une grosse bouteille qu'il tenoit à la main ; elle se brisa en plusieurs parties , & les éclats de verre lui fendirent le ventre en travers , au-dessus de l'ombilic. L'ouverture avoit quatre bons doigts de longueur , & autant de largeur : il sortit de cette plaie une grande partie de l'épiploon coupé & déchiré par lambeau ; l'estomac étoit tout dehors , aussi-bien que le colon : le malade resta quelques heures sans force & sans sentiment : une fièvre violente qui lui survint , fit craindre pour sa vie. Je visitai exactement la plaie ; & après l'avoir bien lavée avec du vin chaud , j'examinai s'il n'y avoit point de morceau de verre contre les viscères : n'en ayant point trouvé , je fis rentrer les parties qui étoient sorties par la plaie : je me contentai de procurer la réunion des enveloppes , de panser la plaie avec des plumasseaux trempés dans du vin chaud , & d'y mettre un bandage

convenable. Le lendemain au soir, je défis mon premier appareil : la fièvre n'avoit point cessé ; & je remarquai une tension extrême dans toute l'étendue du bas-ventre. Je me fçus bon gré alors de n'avoir pas pratiqué la gastroraphie qui auroit encore plus irrité les parties affectées , & augmenté prodigieusement leur tension. Les fomentations , les applications des herbes émollientes & les lavemens anodins furent employés avec succès.

Le malade eut, pendant trois jours consécutifs, de grands vomissemens de matieres fécales, diversement colorées , & chargées d'un grand nombre de vers. Il y a apparence qu'une portion de l'intestin souffroit quelque étranglement, qui se dissipa par les remèdes généraux. Enfin, le quatrieme jour, il alla heureusement à la selle ; la plaie suppura abondamment, en exhalant une odeur insupportable. Il se forma, dans la suite, un abcès à l'aîne ; un autre abcès sur la fesse gauche ; & le malade tomba dans un marasme, qui nous fit encore craindre pour sa vie. Je lui fis donner de bons bouillons ou restaurans ; & sa boisson ordinaire ne fut autre chose, qu'une tisane d'orge avec le capillaire. La suppuration dura fort longtemps ; & , après quatre mois de soins & de peines , les forces revinrent entièrement au malade. Cette grande plaie a été guérie avec
tout

OBS. SUR LES MALADIES ÉPID. 177,
tout le succès possible, & l'enfant jouit
actuellement d'une parfaite santé & de
beaucoup d'embonpoint.

On voit, M. par le succès de cette cure ;
qu'il est à propos, dans certaines circon-
stances, d'abandonner la future, pour s'en
tenir au simple bandage.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATIONS

*Sur les Maladies épidémiques qui ont régné
à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747 ;
par un ancien Médecin de la faculté de
Paris.*

ANNÉE 1708.

HIVER & PRINTEMs. Dans l'hiver, on
observa les mêmes maladies, que dans l'au-
tomne précédent ; mais au printems, sur
vingt malades de maladies aiguës, il y en
avoit dix-huit qui étoient attaqués d'un vio-
lent point de côté. Indépendamment des
signes propres à la pleurésie, les malades
étoient tourmentés de délire, de vomisse-
mens ; & ceux qui périssoient, mouroient
tous, le 5, le 7, le 9 ou le 11 de leur
maladie. L'accident le plus funeste, & que
suivoit presque toujours la mort, étoit des
sueurs abondantes, qui, loin de soulager le
malade, aggravoient constamment son mal ;

Tome XVIII.

M

lorsque par ignorance, ceux qui en prenoient soin, croyoient que ces sueurs, qui n'étoient réellement que symptomatiques, devoient être regardées comme critiques, & qui, en conséquence, insistoient sur les remèdes propres à augmenter la transpiration.

Le traitement, qui étoit presque toujours suivi d'heureux succès, lorsque le médecin étoit appelé assez tôt, consistoit en plusieurs saignées du bras faites brusquement, dans les deux ou trois premiers jours au plus, en une tisane adoucissante, en beaucoup de lavemens : quelquefois on étoit obligé de joindre des légers cordiaux aux remèdes béchiques dont usoit le malade ; & lorsque la bile commençoit à couler, alors, mais jamais plutôt, les purgatifs & le tartre stibié étoient mis utilement en usage. En continuant ce traitement, on avoit la satisfaction de guérir des malades, qui périssoient tous, soit lorsque les saignées étoient faites passé le troisième jour de la maladie, soit lorsqu'on se hâtoit trop de les purger.

Le peu de froid de l'hiver précédent, & les pluies continuelles peuvent être regardées comme la cause de ces maladies.

ÉTÉ. Aux mois de Juillet & d'Août, parurent des fièvres pestilentiellles, chez les uns, accompagnées de crachemens de sang ;

& souvent les malades périssoient, le troisieme ou cinquieme jour de la maladie : chez d'autres, il survenoit une éruption à la peau qui, le premier jour, ressembloit aux boutons de la petite vérole ; quelques-uns étoient pris de lassitudes, de foiblesses ; leur pouls étoit embarrassé : il y en avoit qui ressentoient des douleurs vives à la tête, des envies de vomir ; quelques-uns même vomissoient des matieres visqueuses & de mauvaise odeur ; d'autres enfin avoient la respiration gênée, une foiblesse universelle par tout le corps. Quoique les symptomes fussent différens, selon la partie qui se trouvoit affectée, & qu'en conséquence le danger devînt plus ou moins grand ; cependant comme la cause étoit la même, le traitement étoit toujours à-peu-près pareil, avec quelques variations néanmoins, à raison des sujets, & de la partie singulièrement attaquée.

Il falloit toujours commencer par saigner du bras ou du pied, selon la partie affectée, plus ou moins suivant les forces du malade, & la violence des accidens. On voyoit souvent le pouls se ranimer, à mesure que l'on saignoit, & disparaître la foiblesse, qui quelquefois sembloit s'opposer à la saignée. Lorsque le malade avoit été saigné suffisamment, on employoit avec succès le tartre stibié, à petite dose, mêlé avec des

cordiaux ; par-là , on excitoit une transpiration alors toujours salutaire au malade ; la bile commençoit à couler , & les purgatifs , choisis par préférence dans la classe des amers , terminoient heureusement une maladie mortelle , quand on avoit négligé les saignées , par rapport à l'anéantissement apparent du malade.

L'inégalité & l'inconstance de la saison doivent être regardées comme la cause de cette maladie. Il est vrai que , pendant tout l'été , on éprouvoit tantôt des chaleurs vives , tantôt du froid , un jour une pluie abondante , un autre jour un vent violent & des orages : ces alternatives subites & irrégulières sont bien capables de bouleverser toute l'économie animale , par la dilatation & le resserrement des humeurs & des différens couloirs. Cette année , la recolte fut peu abondante en bled & en vin.

AUTOMNE. Il y avoit alors beaucoup de fièvres intermittentes , très-opiniâtres. Elles étoient presque toujours accompagnées d'un dévoiement avec épreintes , & les malades rendoient plus ou moins de sang ; mais ils n'alloient jamais à la selle , sans douleurs.

Le sang , que l'on tiroit , étoit marbré , de couleur verdâtre. Il falloit réitérer la saignée , plus ou moins , jusqu'à ce que le malade fût soulagé ; car si , par rapport à sa foiblesse ,

On suspendoit les saignées, les accidens reparoissoient avec plus de fureur; & les malades périssoient, après avoir languï quelque tems. Il falloit donc toujours commencer par la saignée, & faire peu d'attention à l'état de foiblesse où le malade paroissoit être. On lui donnoit des tisanes adoucissantes, & faites, par préférence, avec des mucilagineux; trois ou quatre fois par jour, & même plus souvent des moitiés de lavemens avec le son, la guimauve, le lin & un jaune d'œuf: on engageoit le malade à les garder le plus long-tems qu'il lui étoit possible: on lui faisoit prendre quelques cordiaux, tels que la thériaque, la conserve de roses, &c. avec de l'ipécacuanha, à petite dose, sous la forme d'opiat: on le purgeoit avec le catholicon, la manne & l'ipécacuanha: on continuoît ces remèdes, plus ou moins long-tems; & pendant tout ce tems, le malade uisoit de farineux, pour toute nourriture.

Malgré ces précautions, on observoit fréquemment des rechutes. Souvent les accidens paroissoient calmés, & il survenoit tout-à-coup une violente douleur de côté, quelquefois du délire. Alors il falloit recourir à la saignée, pour prévenir l'inflammation menaçante, & faire de nouveau couler la bile, dont la suppression étoit cause de tous ces accidens.

On observoit aussi, dans ceux chez les-

quels le dévoiement n'étoit pas si abondant, des fièvres doubles-tierces continues qui, dans l'abord, en imposoient par les symptômes qui les accompagnoient ; car tantôt elles commençoient par le délire, tantôt par une difficulté de respirer : quelquefois c'étoit un vomissement ; mais en observant attentivement, on découvroit le caractère de la maladie, d'autant plus difficile à reconnoître, dans le commencement, que les frissons étoient légers. Alors la maladie étant connue, après avoir désempli les vaisseaux, suivant le besoin, & évacué par haut ou par bas, suivant l'indication, on employoit le quinquina mêlé avec quelques purgatifs amers ; & , par cette conduite, on guérissoit les malades qui, au contraire, périssoient, après avoir langui, lorsqu'on avoit méconnu la maladie.

Il est cependant bon d'observer que, dans les premiers jours de l'usage du quinquina, les accidens sembloient augmenter ; mais, en le continuant, il produisoit tout le bien qu'on pouvoit en attendre.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

DECEMBRE 1762.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 8 h. du matin.	A 2 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.
1	6 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	4	28	3 $\frac{1}{4}$	28
2	3 $\frac{1}{2}$	4	3	28	4 $\frac{1}{2}$	28
3	1 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	2	28	4	28
4	2 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{4}$	4	28	3	28
5	2 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	28	3	28
6	1 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	1	28	4 $\frac{1}{2}$	28
7	1 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	28	5	28
8	1 $\frac{1}{4}$	2	1 $\frac{1}{4}$	28	4	28
9	1 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	28	3	28
10	01 $\frac{1}{2}$	1	01 $\frac{1}{2}$	28	3	28
11	02 $\frac{1}{4}$	1	01	28	4 $\frac{1}{4}$	28
12	02	01	02 $\frac{3}{4}$	28	5	28
13	02 $\frac{3}{4}$	01	0	28	5	28
14	1	1 $\frac{1}{2}$	01	28	4 $\frac{1}{2}$	28
15	01 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	28	4 $\frac{1}{2}$	28
16	02 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{2}$	02	28	3	28
17	02	01 $\frac{1}{2}$	04	28	2	28
18	05 $\frac{1}{2}$	02	02 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28
19	03	02	03	28	1	28
20	04	0	01 $\frac{1}{2}$	28	1	28
21	0	2 $\frac{1}{4}$	2	28	1 $\frac{1}{2}$	28
22	0	2 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{4}$	28	2	28
23	0	2 $\frac{1}{2}$	0	28	3	28
24	0 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	01	28	5	28
25	2 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{2}$	02	28	4	28
26	04	1 $\frac{1}{4}$	03	28	3 $\frac{1}{2}$	28
27	05	0 $\frac{1}{2}$	04 $\frac{1}{2}$	28	2	28
28	06	04	07	28	3 $\frac{1}{2}$	28
29	08 $\frac{1}{4}$	03	05	28	1 $\frac{1}{2}$	28
30	07 $\frac{1}{4}$	03	05 $\frac{3}{4}$	28	2	28
31	07 $\frac{3}{4}$	05	03 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{4}$	27

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir à 21 h.
1	S. couvert.	S. couvert.	Couvert.
2	S.-E. brouill.	S. brouill.	Brouill.
3	S.-O. ép. br.	S.-O. ép. br.	Couvert.
4	N.-O. fer. b.	N. b. nuag.	Nuages.
5	N.-N.-O. fer. beau.	N.-N.-O. b. serein.	Serein.
6	N. fer. p. gel. blanch. beau.	N. couv. br. beau.	Beau.
7	N. fer. gelée blanch. b.	N. beau.	Couvert
8	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
9	E. couvert.	N.-E. couv.	Couvert.
10	N.-E. b. cou.	N.-E. cou. b.	Serein.
11	E.-N.-E. b. brouill.	E.-N.-E. beau. brouill. fer.	Serein.
12	N.-N.-E. br. nuag. gel. bl.	N.-N.-E. bro.	Brouill.
13	N.-N.-E. couv.	N.-N.-E. couv. brouill.	Couvert.
14	E. couvert.	E. couv. p. nuag.	Couvert.
15	N.-E. couv.	N.-E. couv.	Couvert.
16	N.-E. couv.	N.-E. couv.	Couvert.
17	N.-N.-E. cou.	N.-N.-E. cou. serein.	Serein.
18	N. fer. beau.	N.-N.-E. b. couvert.	Couvert.
19	N.-E. cou. b.	N.-E. b. fer.	Serein.
20	E.-N.-E. fer.	E. fer. nuag.	Nuages.
21	E. beau.	E. beau.	Beau.
22	O. beau.	O. couv. ép. brouill.	Épais brouil.
23	N.-O. ép. br. beau.	N.-O. b. fer.	Serein.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
24	N-N-E. br. beau.	E. beau. ser.	Serein.
25	E. serein.	E. serein.	Serein.
26	E. serein.	E. serein.	Serein.
27	E. ser. beau.	E. beau.	Beau.
28	E. beau.	E. beau. ser.	Serein.
29	E. ser. nuag.	E. beau. ser.	Serein.
30	E. serein.	E. serein.	Serein.
31	E. ser. couv.	E. couvert.	Petits nuag.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $6\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur ou le plus grand froid a été de $8\frac{3}{4}$ degrés au-dessous du même point : la différence entre ces deux termes a été de $14\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été 28 pouces $5\frac{3}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $10\frac{3}{4}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.
5 fois du N-N-E.
5 fois du N-E.
2 fois de l'E-N-E.
12 fois de l'E.
1 fois du S-E.
2 fois du S.
1 fois du S-O.
1 fois de l'O.
2 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.

186 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

Il a fait 13 jours beau.
 17 jours serein.
 14 jours couvert.
 9 jours du brouillard.
 6 jours des nuages.
 3 jours des gelées blanches.
 La Seine a été prise le 27.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1762.

On a observé, pendant tout ce mois, les mêmes douleurs vagues, qui avoient commencé à régner sur la fin du mois précédent. Elles ont attaqué le plus communément les extrémités inférieures; elles passaient quelquefois avec rapidité, d'une partie dans l'autre: on les a même vu se jeter sur la poitrine & sur les entrailles: elles se sont terminées, dans quelques personnes, par une enflure qui survenoit à la partie; dans quelques autres, on appercevoit de petites élevures à la peau, accompagnées de beaucoup de demangeaisons. En général, ces douleurs ont cédé difficilement aux remèdes; elles produisoient l'insomnie & la perte d'appétit.

Le froid excessif qu'il a fait, pendant la plus grande partie de ce mois, a produit des toux opiniâtres, des crachemens de sang, & de véritables péripneumonies, pour lesquelles on a été obligé de saigner plus ou moins, dans le commencement.

*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois de Novembre 1762; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le thermometre a été observé presque au terme de la congelation, le premier & le 2; mais du 4 au 14, l'air a été dans un état de température moyenne, & le tems a été pluvieux. Le 15, le thermometre a descendu à $1\frac{1}{2}$ degré sous le terme de la glace. Le 19 & le 21, il a été observé à 1 degré ou environ, au-dessous du même terme. Les derniers jours du mois ont été assez doux.

Les vents, du premier au 15, ont presque toujours été *Sud*, ainsi que les derniers jours du mois.

Le mercure, dans le barometre, a été observé presque tout le mois, au-dessus du terme de 28. pouces: le 16 & le 20, il a monté à 28. pouces 6 lignes; & le 17, à 28. pouces 7 lignes: cependant le 14, il a descendu jusqu'au terme de 27. pouces 3 lignes.

Il y a eu, ce mois, beaucoup de brouillards.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 9 degrés au-dessus du terme de la congelation;

& la moindre chaleur a été de $1 \frac{1}{2}$ degré au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de $10 \frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 7 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes : la différence entre ces deux termes est de 16 lignes.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité, presque tout le mois, mais plus grande à la fin, qu'au commencement (a).

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Novembre 1762 ; par M. BOUCHER.

Nous avons vu encore, au commencement de ce mois, des fièvres catarrhales, auxquelles se sont joints des rhumes de poitrine, & des fluxions rhumatismales. Ces maladies traitées en règle, n'ont pas eu de suites fâcheuses.

La fièvre rémittente maligne a encore été la maladie dominante de ce mois, du moins dans quelques quartiers de la ville. Les malades, qui ont eu le cours de ventre,

(a) Les Observations de ce mois ne peuvent être aussi détaillées que de coutume, parce que je n'ai pu observer par moi-même la plus grande partie du mois, ayant été retenu dans ma chambre par la fièvre. Je ne puis faire mention, qu'en général, de la position des vents & de l'état de l'air, quant au sec & à l'humide, ces articles n'ayant pas été exactement observés.

sont ceux qui ont eu le plus de peine à en revenir : une gangrene fâcheuse , dans les environs du fondement , étoit assez souvent la suite de ce symptôme ; & il n'étoit pas aisé d'en venir à bout , malgré l'usage des plus puissans anti-septiques employés intérieurement & extérieurement.

Il y a eu quelques fièvres tierces , qui n'ont rien exigé de spécial dans la cure. L'on a vu succomber nombre de personnes caco-chymes , sur-tout de ceux qui se trouvoient attaqués de la cacochymie qui reconnoît pour cause l'abus des liqueurs fortes. Ce mois a été aussi fatal à beaucoup de pulmoniques & de vieux asthmatiques.

LIVRES NOUVEAUX.

Nouveaux Amusemens des eaux de Spa ; ouvrage instructif & utile à ceux qui vont boire ces eaux minérales sur les lieux , orné de figures en taille-douce ; par M. J. P. de Limbourg , docteur en médecine , &c. A Paris ; & se vend à Liège , chez Desoer , 1763 , in-12.

Cet ouvrage paroît uniquement fait pour les personnes que leur santé appelle à Spa. Elles y trouveront la description de tous les lieux des environs de ces célèbres eaux.

Traité historique des Plantes qui croissent dans la Lorraine & les trois Evêchés, contenant leur description, leur figure, leur nom, l'endroit où elles croissent, leur culture, leur analyse & leurs propriétés, tant pour la médecine, que pour les arts & métiers. Par M. P. J. Buchoz, avocat au parlement de Metz, docteur en philosophie & en médecine, &c. Tome I. A Nancy, chez *Messin*, 1762, in-8°.

Ce n'est ici que les Préliminaires d'un ouvrage qui doit avoir quarante volumes. Nous attendrons que l'auteur soit entré en matière, pour donner une idée de son travail.

Etrennes salutaires, ou Précis de ce qu'il est à propos d'éviter & de faire pour se conserver en bonne santé, & prolonger sa vie. A la Haye; & se trouve à Paris, chez *Didot le jeune*, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, 1763, in 24.

Ces Etrennes présentent, en abrégé, les conseils les plus salutaires qu'on puisse donner aux hommes, pour conserver leur santé. L'auteur annonce que c'est l'Extrait d'une partie d'un ouvrage qui doit paroître incessamment sous ce titre : *Le conservateur de la santé, ou Avis à tous les hommes, sur les dangers qu'il leur importe d'éviter pour se conserver en bonne santé & prolonger*

leur vie. Par M. Le Begue de Presle, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, & censeur royal, On y trouve le régime le plus salutaire dans les différentes saisons de l'année, des avis & conseils salutaires sur l'air, les alimens, les habillemens, le sommeil & le coucher, sur les positions, sur l'exercice, sur les passions, sensations, habitudes, les préjugés contraires à la santé; les précautions contraires à la santé; enfin, des conseils salutaires sur le choix des médecins, chirurgiens, &c.

Christ. Lud. Bilfingeri de Tetano Liber singularis monumentis veterum suffultus, & observationibus recentiorum illustratus. Lindaviæ, 1763, in-4°. C'est-à-dire, Traité singulier du Tetanos, fondé sur les monumens des anciens, & éclairci par les observations des modernes. Par M. Louis Bilfinger, &c. A Lindau, 1763, in-4°.

Francisci Gott. Beer de variolarum extirpatione insitioni substituenda. Lipsiæ, 1762, in-4°. C'est-à-dire, Maniere d'extirper la petite vérole qui devoit être substituée à l'inoculation. A Leipfick, 1763, in-4°. Ces deux ouvrages se trouvent à Paris, chez Cavelier.



T A B L E.

<i>EXTRAIT des Elémens de la Physiologie du corps humain.</i> Par M. de Haller.	Page 99
<i>Mémoire sur les Rhumes épidémiques, qui ont régné à Nîmes, pendant l'été dernier.</i> Par M. Razoux.	112
<i>Observation sur les effets de l'extrait de Ciguë.</i> Par M. Agallon.	127
— <i>Sur les mauvais effets des fruits de Belladonna.</i> Par M. de Saint-Martin, vicomte de Briouze.	144
— <i>Sur l'usage des alcalis volatils, contre la morsure de la Vipère.</i> Par M. Le Brun.	150
— <i>Sur un Abscès considérable, dans le poulmon.</i> Par M. Celliez.	161
— <i>Sur les dangers de la Gale répercutée.</i> Par M. Batatte le fils.	169
<i>Lettre sur une Plaie considérable, au bas-ventre.</i> Par M. Leautaud.	174
<i>Observations sur les Maladies épidémiques, qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747. Année 1708.</i>	177
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Décembre 1762.</i>	183
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Décembre.</i>	186
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois de Novembre.</i> Par M. Boucher.	187
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Novembre.</i> Par M. Boucher.	188
<i>Livres nouveaux.</i>	189

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Février 1763. A Paris, ce 26 Janvier 1763.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

MARS 1763.

TOME XVIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,

On trouve chez VINCENT, à Paris,
rue S. Severin, les Livres suivans :

Recherches sur les différens Mouvemens de la Matière électrique, dédiées à M. l'abbé Nollet, de l'académie royale des sciences ; par M. Dutour, de l'Académie R. des sciences, in-12. Fig. 1761. 3 l.

Nouvelle Méthode pour apprendre à connoître les différentes Familles des Plantes ; par M. Adanson, de l'Académie R. des sciences, in-8°, 1763.

Minéralogie ou Nouvelle Exposition du Règne minéral ; par M. Valmont de Bomare, in-8°, 2 vol. 1762. 10 l.

Traité de la Structure du Cœur, de son Action, & de ses Maladies ; par M. Senac, in-4°, 2 vol. avec Fig. 21 l.

L'Anatomie d'Heister, avec des Essais de Physique, sur l'usage des parties du corps humain ; par M. Senac ; nouvelle édition, augmentée de notes sur les nouvelles découvertes, avec Fig. in-12. 3 vol. 1753. 7 l. 10 f.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1763.

Elementa Physiologiæ corporis humani, auctore ALBERTO DE HALLER, præsidè soc. reg. Gotting. &c. Tomus IV, cerebrum, nervi, musculi. C'est-à-dire, Elémens de la Physiologie du corps humain ; par M. ALBERT DE HALLER, président de la société royale des sciences de Gottingue, &c. Tome IV, contenant l'histoire du cerveau, des nerfs & des muscles. A Lausanne, chez François Grasset, 1762, in-4^o; & se trouve à Paris, chez Vincent, & chez Cavelier. Prix relié 12 liv.

SECOND EXTRAIT.

Nous avons fait connoître, dans notre premier Extrait, le but que M. de Haller s'étoit proposé, en publiant cette

nouvelle Physiologie ; nous avons indiqué les matériaux qu'il avoit rassemblés pour cet effet ; & nous avons donné un Sommaire des matieres contenues dans les quatre premiers volumes. Il ne nous reste plus qu'à présenter à nos lecteurs une analyse un peu plus détaillée de quelques-uns des morceaux qui composent ces quatre volumes, pour les mettre en état de juger par eux-mêmes de l'importance d'un tel ouvrage, & de la maniere dont il est exécuté. Nous choisirons, pour cet effet, le dixieme Livre qui traite du cerveau ; matiere très-intéressante, & qui semble se dérober à nos recherches. On sent bien que nous ne pouvons pas suivre M. de Haller dans les détails anatomiques où il entre sur ce viscere, sur la moëlle épiniere & sur les nerfs : nous nous contenterons de présenter à nos lecteurs les choses les plus générales, & sur-tout la maniere dont il a discuté les points qui ont donné lieu à quelque controverse, ainsi que ses idées sur la structure, les fonctions & la maniere d'agir de ces organes.

Le cerveau est cette masse molle, contenue dans la tête, d'où partent les nerfs, c'est-à-dire, ces cordons qui se distribuent dans tout le corps où ils font les organes du sentiment. On le trouve dans tous les animaux, si l'on en excepte ces animalcules

ronds, que M. Joblot a observés avec son microscope, & dont M. Hill a décrit les combats; les polypes d'eau douce, les tænia, les orties de mer, & les autres zoophytes. En général, on peut assurer que tous les animaux qui ont une tête & des yeux, ont aussi un cerveau & une moëlle épiniere. Les insectes sont ceux dans lesquels il est le plus simple, puisqu'ils n'ont guères qu'un peu de substance médullaire unie, aux deux nerfs optiques; cette substance médullaire est assez généralement divisée en deux lobes, qui sont plus ou moins apparens. On trouve un peu moins de simplicité dans les poissons qui ont le sang froid: leur cerveau est composé de tubercules, dont le nombre varie, mais qui se réduit cependant à cinq, dans la plupart des especes. Les oiseaux, les quadrupedes & les poissons à sang chaud, dont la structure est la même que celle des quadrupedes, ont aussi cinq tubercules; les quatre antérieurs ont une structure manifestement différente de celle du cinquieme, qui est séparé, & forme le cervelet. Le cerveau des poissons est très-petit, à proportion du reste de leur corps; celui des quadrupedes est plus grand: la plupart des oiseaux l'ont encore plus grand; mais l'homme est, de tous les animaux, celui dont le cerveau a le plus de volume.

On sçait que le cerveau est composé de

deux substances différentes ; mais on est peu d'accord sur leur organisation ou sur leur structure invisible. Celle qu'on appelle corticale, contient un grand nombre de vaisseaux ; cependant les injections les plus heureuses de Ruysch n'ont jamais pu la remplir toute entière : il est toujours resté une partie qu'elles n'ont pu pénétrer , & qui , par la macération , se détachoit des vaisseaux , sous la forme d'une mucosité. Le célèbre Malpighi , conduit par quelques expériences , avoit cru pouvoir conjecturer que cette partie avoit la même structure que les glandes , c'est-à-dire , que la substance corticale étoit composée de follicules ovales & creuses , sur les membranes desquelles rempoit un lacis de très - petits vaisseaux , & que les fibres de la substance médullaire en étoient les tuyaux excréteurs. Boerhaave avoit paru d'abord adopter cette doctrine ; mais il revint , sur la fin de ses jours , au sentiment de Ruysch , qui prétendoit que cette substance étoit toute vasculaire. M. de Haller rejette , avec son maître , cette structure glanduleuse , prétendant que les tubercules grossiers , que Malpighi démonstroît dans la substance corticale , en la faisant bouillir dans l'huile , ne répondent pas à la finesse incroyable des tuyaux médullaires ; que la célérité avec laquelle les muscles exécutent

les ordres de la volonté , la promptitude avec laquelle les impressions des objets sont portées jusqu'à l'ame , supposent un fluide de la plus grande subtilité ; ce qui s'accorde peu avec cette théorie des glandes : car il est démontré que toutes les humeurs qui séjournent dans quelque cavité , s'y épaississent nécessairement : qu'on ne peut pas dire que cette structure glanduleuse favorise la célérité du mouvement du fluide nerveux ; car le cerveau est si mol , qu'il est incapable de contraction ; d'ailleurs il ne donne aucun signe d'irritabilité : qu'enfin les hydatides qu'on a observées , ne prouvent rien en faveur des follicules glanduleux , puisqu'elles ont leur siège dans le tissu cellulaire de la membrane arachnoïde , & non pas dans la substance corticale : d'où il conclut que la plus grande partie de cette substance est composée d'arteres , de veines & d'un tissu cellulaire très-fin , sans oser décider si elle en est uniquement composée.

La structure de la partie médullaire n'est pas plus aisée à développer ; elle part de la substance corticale , à laquelle elle adhère intimement : tout ce qu'on en peut dire , c'est qu'elle paroît affecter presque partout la forme de fibres droites & parallèles. Nous avons déjà dit que nous ne suivrions pas M. de Haller , dans la description qu'il

donne des différentes parties que cette substance forme : nous renverrons donc nos lecteurs à l'ouvrage même, où nous osons les assurer qu'ils trouveront la nature peinte de ses propres couleurs. Nous croyons devoir faire observer seulement, que M. de Haller s'écarte quelquefois des idées reçues par le commun des anatomistes. Par exemple, il prétend que, dans le vivant, & dans le tems de santé, les ventricules du cerveau n'ont point de cavité réelle, que leurs parois s'appliquent les unes sur les autres, sans y adhérer. Il nie que les deux ouvertures auxquelles les anatomistes ont donné les noms ridicules de vulve & d'anus, conduisent, comme ils le prétendent, des ventricules latéraux, dans le troisieme ; selon lui, elles conduisent, de la cavité supérieure du troisieme ventricule, dans l'inférieure, regardant tout ce qui est au-dessous du plexus triangulaire, qui est entre les deux plexus choroides des ventricules latéraux, comme appartenant au troisieme ventricule. Nous renverrons également à l'ouvrage, pour la description de la dure-mere, qu'il est impossible d'abréger, non plus que celle qu'il donne des arteres, des veines & des sinus du cerveau.

Tous les animaux qui ont un cerveau & une moëlle épiniere, ont aussi des nerfs, comme les insectes & les vers. Il n'a pas

été possible jusqu'ici de les découvrir dans les polypes, ni dans les autres zoophytes. Nous avons déjà dit que les nerfs étoient des cordons plats fibreux, qui tiroient leur origine du cerveau ou de la moëlle épiniere, & qu'ils étoient doués d'un sentiment très-exquis. La difficulté qu'on trouve à découvrir le cordon médullaire des nerfs de la moëlle épiniere, avant qu'ils aient reçu leur enveloppe de la pie-mere, avoit persuadé, qu'au moins une partie des nerfs tiroient leur origine des membranes qui enveloppent le cerveau & la moëlle épiniere; mais une observation plus exacte a démontré évidemment que les nerfs sont composés principalement de la partie médullaire du cerveau, ou de la moëlle épiniere, dont ils ne sont que la continuation. Il n'y a point de nerf, quelque petit qu'il soit, qui ne soit composé de plusieurs petits cordons cylindriques, ou plutôt aplatis, droits, paralleles entr'eux, parfaitement semblables, qui ne se confondent jamais, & qui ne se ramifient point, mais qui demeurent distincts, depuis le cerveau jusqu'à leur extrémité. Chacun de ces petits cordons est enveloppé d'une membrane qu'il reçoit de la pie-mere : vu au microscope, il paroît composé d'une infinité d'autres cordons ou fibres nerveuses semblables entr'elles. Ces fibres sont, comme toutes les autres fibres

du corps , entourées d'un tissu cellulaire , qui les lie & qui les unit ensemble. On trouve aussi dans presque tous les nerfs des vaisseaux sanguins , artériels & veineux , qui partent communément des troncs voisins.

On avoit cru assez généralement , que la dure-mere accompagnoit chaque nerf à la sortie du crâne , & lui donnoit une gaine , comme la pie-mere ; mais un examen plus attentif a fait voir que la dure-mere revêtoit à la vérité tous les trous du crâne , par où passent les arteres , les veines ou les nerfs , mais qu'aussi-tôt qu'elle étoit sortie du crâne , elle se réfléchissoit , & formoit le péricrâne. Quelquefois elle se divise en deux lames ; l'extérieure se continue avec le péricrâne , & abandonne le nerf ; l'intérieure l'accompagne un peu plus loin , & se convertit enfin en un tissu cellulaire. La tunique blanche & dure , qui enveloppe le nerf , & qu'on avoit prise pour une production de la dure-mere , est un tissu cellulaire , plus ou moins dense , qui abandonne le nerf , lorsqu'il est prêt à remplir sa fonction. Ce tissu cellulaire est arrosé d'une vapeur fine , qui , comme par-tout ailleurs , paroît s'exhaler de l'extrémité des arteres , & être reprise par les racines des veines.

Lorsque dans un animal ou dans un cadavre , on coupe un nerf transversalement ,

sans le détacher des parties voisines auxquelles il adhère, il demeure immobile : on observe seulement que la partie médullaire sort de chaque fibre, & forme de part & d'autre, comme une espèce de protubérance ronde. Si, avant de faire cette section, on détache le nerf de toutes les parties qui l'environnent, non seulement il ne se retire pas ; mais il s'allonge au point que les extrémités se touchent, & même se trouvent parallèles. D'où il faut conclure que les nerfs ne sont pas élastiques ; ils ne sont pas non plus irritables, car si l'on irrite un nerf avec la pointe d'un scalpel, les muscles auxquels il se distribue, entrent en convulsion ; mais le nerf lui-même reste immobile.

Les nerfs paroissent se distribuer à-peu-près comme les vaisseaux ; leur tronc est plus gros auprès du cerveau : il s'en détache des branches qui donnent elles-mêmes des rameaux, & la grosseur du tronc diminue à proportion des rameaux qui s'en séparent. Ils different des arteres & des veines en plusieurs choses ; par exemple, il arrive quelquefois que deux nerfs se réunissent & forment un tronc plus gros même du côté opposé au cerveau. Les angles qu'ils font à leur division, sont souvent aigus du côté du cerveau, & obtus du côté opposé, au lieu que les arteres font toujours un

angle obtus avec le tronc qui vient du cœur, & aigu avec celui qui s'en éloigne : les nerfs s'entrelacent plus que les arteres & les veines ; enfin ils sont plus petits & en plus grand nombre. Ils accompagnent assez généralement les arteres ; leur distribution & leurs ramifications varient beaucoup plus que celle des vaisseaux sanguins. Ils sont plus grands dans le fœtus , à proportion des vaisseaux ; & comme ils ne croissent pas autant qu'eux , on a pu imaginer qu'ils diminuoient. En général , ceux qui vont aux organes des sens , sont les plus considérables ; les muscles sont ensuite , de toutes les parties , celles qui en reçoivent le plus ; les visceres en ont peu , les membranes encore moins , si l'on excepte la peau , qui en a beaucoup. On n'en a pas encore démontré dans la dure ni dans la pie-mere , ni dans la membrane arachnoïde ; on n'en a pas trouvé non plus dans le cordon ombilical , dans le placenta , dans l'amnios , ni dans le chorion.

Nous avons dit ci-dessus, que tous les nerfs tiroient leur origine de la partie médullaire du cerveau, du cervelet ou de la moëlle épiniere. Il n'est pas aussi aisé de voir comment ils se terminent à leur autre extrémité. On sçait seulement qu'ils se divisent à l'infini ; & on voit dans quelques organes des sens , qu'ils se changent en une pulpe molle ,

semblable en tout à la substance médullaire du cerveau, en se dépouillant de leur enveloppe extérieure. Il n'est pas aussi aisé de décider s'ils quittent aussi celle qu'ils reçoivent de la pie-mere.

Dans les insectes, la moëlle épiniere paroît se renfler en forme de nœuds, à la sortie de chaque nerf : dans l'homme & dans les quadrupedes, on ne trouve de ces renflemens, que dans les nerfs eux-mêmes ; c'est ce qu'on appelle des ganglions. C'est une partie du nerf, très-dure, enveloppée d'une membrane très-forte, qui, dans les nerfs vertébraux, est une production de la dure-mere : les cordons nerveux y paroissent plus lâches & plus écartés : cet écartement est rempli par le tissu cellulaire ; les nerfs se réunissent au sortir du ganglion, & forment quelquefois un plus grand nombre de branches, qu'il ne s'en est réuni à leur entrée. Après ces généralités, M. de Haller donne la description des dix paires de nerfs du cerveau, & de ceux de la moëlle épiniere : les bornes dans lesquelles nous sommes forcés de nous renfermer, nous empêchent de rien extraire de ces descriptions. Nous allons donc passer aux phénomènes que présente le cerveau vivant : phénomènes qu'il a rassemblés dans la septieme section du Livre que nous analysons.

Nous entendons par le mot sentir, dit

M. de Haller, tout changement qui s'opère dans notre ame, à l'occasion d'une impression faite sur le corps auquel elle est unie. Ainsi, on dit qu'un nerf sent, toutes les fois, qu'à l'occasion de l'attouchement qu'il éprouve de la part de quelque corps, il se fait dans l'ame un changement, par lequel elle est avertie de cet attouchement. On comprend aisément, ajoute-t-il, que plus le corps qui touche nos nerfs, est pesant, que plus sa vitesse ou la force avec laquelle il agit, sont grandes, plus la sensation est vive : quand elle l'est jusqu'à un certain point, on l'appelle *douleur*.

Les nerfs étant les seuls organes du sentiment dans le corps, les parties qui n'ont pas de nerfs ne peuvent être douées d'aucun sentiment. Nous avons vu que le placenta, le cordon ombilical, les enveloppes du fœtus, étoient dans ce cas. M. de Haller y joint les os, les tendons, les ligamens, les membranes capsulaires, le périoste, le péricrâne & les membranes en général, dans lesquelles en effet aucun anatomiste n'a encore démontré aucun nerf qui pût être censé leur appartenir. Aussi un grand nombre d'expériences faites sur les animaux, & d'observations faites sur des hommes vivans, ont-elles démontré que ces parties étoient parfaitement insensibles. Notre auteur ne déguise pas qu'on lui a opposé

des expériences & des observations contraires aux siennes ; mais après les avoir bien examinées & discutées , il fait voir qu'elles ne suffisent pas pour renverser sa doctrine. Toutes les autres parties auxquelles les nerfs se distribuent , ont plus ou moins de sentiment , à proportion de la quantité de nerfs qu'elles reçoivent. Les viscères en ont peu , les muscles en ont beaucoup davantage ; ils n'approchent cependant point de la sensibilité de certaines parties membraneuses qui reçoivent une très-grande quantité de nerfs , ou dans lesquelles les nerfs sont presque à nud ; telles sont la conjonctive , la membrane pituitaire des narines ; celle qui tapisse l'intérieur du larynx & de la trachée-artère ; la membrane interne du pharynx , de l'estomac , des intestins , du vagin , de l'uretre , de la vessie , de la vésicule du fiel , de la membrane nerveuse du conduit auditif , la langue , la verge dans l'homme , & le clitoris dans la femme. Mais quelle est la partie du nerf qui est l'organe immédiat des sensations ? M. de Haller démontre que c'est la partie médullaire , & qu'elle les transmet jusqu'au cerveau ; ce qui le conduit à l'examen de deux hypothèses qui ont eu cours dans ces derniers tems , & qui renverseroient cette doctrine , si elles étoient fondées.

La première est celle de quelques écri-

vains, principalement de l'école de Stahl, qui ont paru penser que la sensation se faisoit sentir à l'extrémité du nerf, ou dans quelqu'autre partie exposée au contact des corps extérieurs, l'ame, dans leur supposition, étant présente par tout. Mais il est aisé de réfuter cette opinion ; car l'expérience démontre que le sentiment est détruit toutes les fois qu'on blesse, qu'on lie ou qu'on coupe un nerf, ou que quelque cause comprime le cerveau. Il est vrai qu'on peut dire que cela prouve tout au plus, que l'intégrité du nerf & son libre commerce avec le cerveau sont nécessaires pour la perfection de la sensation, ce qui fournit un subterfuge assez plausible aux partisans de cette doctrine ; mais on voit des affections du cerveau détruire dans une partie le sentiment, sans en détruire le mouvement, & par conséquent sans déranger l'organisation du nerf, bien plus nécessaire pour le mouvement, que pour la sensation. D'ailleurs, on observe dans certaines circonstances, que les sensations se propagent dans la direction des nerfs, en remontant vers le cerveau.

La seconde hypothèse que M. de Haller examine, est celle de ceux qui prétendent que c'est la dure-mère, & non pas la partie médullaire du cerveau, qui est le principe des sensations. Ils citent, à ce sujet, un très-

très-grand nombre d'observations qui tendent à prouver que la dure-mere est douée d'un sentiment très-vif. A ces observations, M. de Haller en oppose d'autres. Il y oppose aussi les expériences qui ont été faites, dans ces derniers tems, sur les animaux vivans, par lesquelles il démontre que la dure-mere n'a, ainsi que les autres membranes, aucune espece de sentiment. Il en ajoute d'autres qui prouvent la grande sensibilité de la substance médullaire du cerveau.

De-là, il passe à l'examen de ce phénomène singulier, auquel on a donné le nom de sympathie, dont l'explication a tant tourmenté les Physiologistes. On observe en effet, que les impressions faites sur un nerf, se communiquent quelquefois à un autre. Cela vient-il de ce que ces nerfs communiquent les uns avec les autres ? Cette communication n'est rien moins que démontrée ; ou bien de ce qu'ils aboutissent à un point commun dans le cerveau ? C'est ce que M. de Haller n'ose décider.

Les nerfs ne sont pas seulement les organes des sensations ; ils le sont encore du mouvement musculaire, comme le démontrent une foule d'expériences, dans lesquelles on observe que toutes les fois qu'on irrite un nerf, le muscle ou les muscles auxquels il se distribue, entrent en con-

traction, & même en convulsion. Si, au contraire, on coupe ou qu'on lie ce même nerf, le mouvement cesse dans ces muscles. C'est du cerveau ou de la moëlle épiniere que les nerfs reçoivent cette faculté motrice; & elle se propage, de haut en bas, de l'origine du nerf, vers leur extrémité; car on observe constamment, lorsqu'on irrite la moëlle épiniere ou un tronc nerveux, que tous les muscles qui reçoivent leurs nerfs au-dessous du point d'irritation, entrent en convulsion, tandis que ceux dont les nerfs viennent d'au-dessus, n'éprouvent aucun mouvement: il en est de même de la ligature & de la compression: elle détruit le mouvement dans les parties qui sont au-dessous, & jamais dans celles qui sont au-dessus.

Les affections du cerveau produisent également des convulsions ou des paralyties, qui cessent dès qu'on détruit la cause irritante ou comprimante. Il se présente ici un phénomène, que nous ne devons pas passer sous silence. On a observé, dès les premiers tems de la médecine, que les lésions du cerveau produisoient une paralytie dans le côté opposé à la partie affectée: dans quelques circonstances, il n'y a point de paralytie, mais il survient des convulsions, ou bien le côté opposé tombe en paralytie, tandis que le côté de la partie

affectée entre en convulsion ; quelquefois cependant la paralysie est du même côté que la lésion. On n'observe rien de semblable dans les affections de la moëlle épiniere.

Les lésions du cerveau ne sont pas les seules qui soient capables de produire des convulsions. Il n'est pas sans exemple, que des irritations faites sur un nerf, aient entraîné des nerfs fort éloignés, & même tous les nerfs dans les mêmes mouvemens ; mais il faut que ces irritations soient très-vives. Bien plus, si l'on irrite un nerf comprimé ou lié au-dessous de la ligature, les muscles auxquels il se distribue, entrent en convulsion. Il en est de même d'un nerf coupé, pourvu qu'on irrite la partie séparée du cerveau. Enfin on peut réveiller le mouvement musculaire dans le corps d'un animal, après qu'on en a séparé la tête.

Nous avons vu jusqu'ici, que les nerfs transmettoient au cerveau les impressions qu'ils avoient reçues, & qu'ils en empruntoient leur force motrice ; mais on a soupçonné, depuis long-tems, que toutes les parties du cerveau ne jouissoient pas également du même privilège ; & quelques modernes ont cru pouvoir regarder le corps calleux, comme le principal siège de l'ame, prétendant qu'il est le seul dont les lésions soient

constamment accompagnées du dérangement des fonctions de l'ame. On a cru également que la vie dépendoit plus immédiatement du cervelet, que du cerveau ; & on n'a pas manqué d'observations pour prouver que ses moindres lésions étoient mortelles ; mais il en est d'autres qui démontrent qu'elles ne le sont pas toujours.

M. de Haller a donné à la huitieme & derniere section du Livre que nous analysons, le titre modeste de *Conjectures*. Il y traite la fameuse question de la structure des nerfs, & du mécanisme par lequel ils exercent leurs fonctions. Après avoir prouvé que les sensations sont transmises par leur partie médullaire, il examine si les cordons nerveux sont autant de cordes élastiques, qui vibrent, quand on les frappe, & transmettent leurs oscillations jusqu'à leur autre extrémité. Il démontre bien évidemment que les nerfs ne sont rien moins qu'élastiques ; & il en conclut que les sensations & le mouvement musculaire, sont dûs à un fluide. Cette conséquence pourra bien ne pas paroître fort exacte ; la nature pouvant transmettre l'un & l'autre par une autre voie, que par des cordes élastiques, sans pour cela être obligée d'avoir recours à un fluide. Quoi qu'il en soit, M. de Haller examine toutes les objections qu'on a proposées contre le fluide nerveux, & tâche

d'y répondre : ensuite il recherche quelles doivent être les qualités de ce fluide nerveux. Il trouve , 1^o qu'il doit être très-mobile , & capable d'exercer une grande force ; 2^o qu'il faut qu'il puisse être mû , indépendamment du cœur , par la volonté & par les impressions que font les objets extérieurs ; 3^o qu'il doit être très-fluide ; 4^o d'une très-grande ténuité ; 5^o cependant adhérer à ses vaisseaux , pour pouvoir y être contenu ; 6^o qu'il ne doit avoir aucune odeur , aucun goût , aucune couleur , &c. Par conséquent il ne peut être ni une eau *albumineuse* , ni un esprit acide ou sulfureux , ni de l'air , ni une matière éthérée , ignée ou électrique. Mais , ajoûte-t-il , il est plus aisé de dire ce qu'il n'est pas , que de trouver ce qu'il est.

En admettant un fluide nerveux , il faut nécessairement admettre , que les nerfs sont des vaisseaux creux ; que la substance médullaire du cerveau est composée de vaisseaux semblables , qui doivent leur origine aux petites artères de la substance corticale. Il suppose , dans ce fluide nerveux , un double mouvement. Le premier , qui est continu , est celui qui lui est imprimé par le cœur ; il est très-lent. Le second est celui que lui communiquent les objets qui frappent les sens ou la volonté , qui ordonne

le mouvement musculaire. A la suite de tout cela, M. de Haller recherche s'il y a des esprits vitaux, différens des esprits animaux; si les esprits qui produisent le sentiment, sont les mêmes que ceux qui produisent le mouvement musculaire: il examine encore de nouveau, quel est le siége de l'ame: il la place dans toute la substance médullaire du cerveau, du cervelet & de la moëlle épiniere; d'où il conclut qu'on a également tort de l'étendre dans tout le corps, & de la resserrer dans un point. Il se propose ensuite la question: Si l'ame exerce ses différentes fonctions dans différentes parties de cette substance médullaire? Sa réponse est, qu'il n'est pas possible de la résoudre. Enfin il examine l'utilité des petits cordons transverses ou droits, qu'on remarque dans la partie médullaire du cerveau; celle des différentes circonvolutions du cerveau & du cervelet; celle des ventricules; comment les nerfs se terminent, & finit cette section, en proposant quelques autres conjectures sur l'utilité des nerfs, en cherchant de quelle utilité peuvent être les ganglions, & quelle est celle du crâne.





SUITE DU MEMOIRE

Sur les Rhumes épidémiques qui ont régné à Nîmes , pendant l'été dernier ; par M. RAZOUX , docteur en médecine de l'université de Montpellier , médecin de l'Hôtel-Dieu de Nîmes , de l'académie royale de la même ville , correspondant de l'académie royale des sciences de Paris , & de la société royale de Montpellier.

J'ai cru devoir rapporter les histoires suivantes , pour servir de preuve à ce que j'ai avancé dans la premiere partie de mon Mémoire ; ce ne seroit pas les seules que je pourrois donner.

I. HISTOIRE. Une femme de trente-un ans , eut un catarrhe de la seconde espece. Elle allaitoit un enfant de treize mois. Elle ne fit d'abord aucune attention à tous les symptomes qu'elle essuya : elle continua de donner ses soins à son nourrisson , & de vaquer , à son ordinaire , à toutes ses affaires domestiques ; cependant le mal faisoit fourdement des progrès , jusqu'à ce qu'enfin elle ne put résister à ses efforts. Elle ne donna plus la mamelle à son enfant , & se mit au lit. Il y avoit déjà dix jours qu'elle étoit malade , lorsque je fus appelé. Je la

trouvai avec une oppression si violente ; qu'on eût dit qu'elle alloit expirer ; elle avoit toutes les peines du monde à parler : son visage étoit d'un rouge à faire peur : ses joues presque noires , & ses lèvres violettes : la toux étoit des plus fortes , presque continuelle , & sans aucune expectoration ; la fièvre très-**considérable** : le pouls serré , dur & précipité : la langue excessivement blanche , & la bouche mauvaise. Je n'hésitai pas un moment de la faire saigner coup sur coup , trois fois de suite , de lui donner , à plusieurs reprises , du blanc de baleine dissous dans l'eau de chardon-bénit bouillante , & pour boisson ordinaire , la tisane de fleurs de coquelicot & de tussilage , que je recommandai de boire aussi chaude qu'elle pourroit la supporter , & presque brûlante.

Malgré ces secours , elle passa une nuit des plus inquietes. Le lendemain , je lui fis prendre trois verres de *dilutum* de casse , dans chacun desquels on dissolvoit une once de manne , après y avoir fait bouillir , pendant quelques instans , cinq gouttes de syrop stibié (a). Cette potion purgative vuida beaucoup la malade : elle eut , le soir , un peu moins de fièvre que la veille ;

(a) On trouve la recette de ce syrop dans les Formules de Barbeirac , &c. p. 79. Ce remède est fort en usage ici ; on l'emploie même avec succès dans plusieurs maladies.

la respiration fut moins laborieuse, & la toux plus modérée.

Le troisieme jour, (non de l'invasion du mal, mais de ma premiere visite,) elle prit deux lavemens, but amplement de la tisane, & elle expectora quelques crachats fortement rouillés. La langue parut plus chargée, qu'elle ne l'avoit encore été : on y appercevoit un sédiment jaunâtre. Le soir, elle eut un redoublement, dans lequel elle délira quelque peu ; elle dormit cependant assez cette nuit ; mais, pendant son sommeil, elle délira toujours sourdement.

Le quatrieme jour, le pouls étoit très-petit, & d'une vitesse extrême ; les signes de pourriture paroissent constamment, aussi-bien que l'oppression & la toux. Elle reprit ses trois verres de *dilutum* de casse, qui l'évacuerent moins que le premier jour. Le soir, le retour fut moindre, & la nuit calme.

Le cinquieme jour, le délire subsistoit toujours, au point que, malgré sa foiblesse, la malade se leva, s'habilla, & voulut sortir pour prendre l'air, (disoit-elle,) si on ne l'en eût empêchée ; elle fut très-mal ce jour-là : le pouls paroissoit néanmoins critique, & il étoit beaucoup plus relevé que la veille. Ce signe ne fut point trompeur : la malade sua copieusement sur la fin du jour, & pendant toute la nuit suivante. A

mesure qu'elle suoit, sa poitrine se dégageoit par des crachats noirâtres, très-abondans. Cette double crise fut des plus heureuses.

Pour ne pas détourner les efforts de la nature, je ne lui donnai, le sixieme jour, qu'une simple infusion de coquelicot, & ses bouillons à l'ordinaire.

Le septieme jour, je lui fis prendre, dans une décoction de feuilles de bourrache, deux onces & demie de manne. Ce béchique, car on doit donner ce nom à ce remède, & mon intention, en le prescrivant, n'étoit point de faire prendre à la malade un purgatif : ce béchique, dis-je, lui fit pousser plus de vingt selles, toutes copieuses : les crachats néanmoins continuerent dans le même tems, & avec la même abondance : ils parurent moins colorés & plus liquides. Le lendemain, au grand étonnement de ses parens, la malade fut totalement libre de fièvre : la toux & une legere oppression continuerent pendant quelques jours ; mais les crachats devenus blancs & de fort bonne qualité, dégagerent enfin la poitrine. Peu-à-peu la malade prit des alimens solides ; & elle n'eut besoin que d'un leger minoratif, pour passer à l'usage de quelques adoucissans, qui terminerent entièrement la cure

II. HISTOIRE. Une jeune demoiselle de

seize à dix-huit ans, négligea un rhume de la première espèce, dont elle fut attaquée. Elle se coiffa en cheveux, sortit, fatigua, sua beaucoup, & s'exposa imprudemment à l'air froid. Ce rhume devint sérieux : il augmenta au point que cette demoiselle ne pouvoit ni tousser ni respirer : elle ressentoit une douleur gravative sur la poitrine ; la respiration étoit courte, la voix entrecoupée & rauque ; le gosier, (disoit-elle,) ferré, avec grande difficulté d'avaler : on entendoit une espèce de râlement dans sa poitrine, lors de l'inspiration : le pouls étoit lent, & comme contracté. Je lui fis faire sur le champ une ample saignée, qui ne la soulagea que pour quelques instans. Sur le soir, les mêmes inquiétudes l'ayant reprise, & se trouvant dans un état pareil à celui qu'elle avoit essuyé, le matin, avant la saignée ; on lui ouvrit une seconde fois la veine : quatre heures après, on se disposoit à lui faire une troisième saignée, lorsque ses règles parurent avec abondance, & la dégagerent considérablement. Je perdis de vue cette demoiselle, ses parens l'ayant retirée le même jour du couvent où elle étoit pensionnaire, & où j'avois été à portée de la voir, lors de l'invasion du mal. Tout ce que j'ai sçu, c'est qu'elle avoit essuyé une maladie de suite, pendant une quinzaine.

de jours, dont elle avoit heureusement rechapé.

III. HISTOIRE. Un jeune homme de vingt-deux ans étoit malade, depuis cinq à six jours, d'un catarrhe de la seconde espèce, lorsqu'il me fit appeller. Il étoit fort oppressé, avoit une douleur gravative à la poitrine, avec des tiraillemens vers les côtés : la toux étoit maligne, (*ferina*) & presque sans interruption ; avec abbatement des forces, inquiétudes, lassitudes, pesanteur des membres, & sans pouvoir absolument expectorer : la fièvre avoit paru, depuis le premier jour, précédée d'un grand froid ; elle avoit continué jusqu'à ce moment, où elle étoit très-forte ; le pouls plein & assez souple, avoit beaucoup de vivacité : à tous ces symptômes se joignoient une violente douleur au bas du front ; les yeux étoient humides & presque larmoyans ; l'enchiffrement & l'enrouement extrêmes : le malade, dont la langue étoit fort blanche, n'avoit ni goût ni appétit.

Tous ceux qui furent présens à ma première visite, se récrierent vivement contre la saignée que je proposai. J'insistai, malgré leur opposition ; le malade fut saigné : le soir du même jour, il le fut encore pour la seconde fois : le sang étoit rouge, vermeil, extrêmement sec & presque sans sérosité ;

(tel a été celui de la plus grande partie des malades, pendant cette épidémie.) La nuit suivante fut des plus tranquilles ; le malade reposa ; ce qu'il n'avoit pu faire depuis trois nuits, à cause de la toux & des inquiétudes qui l'avoient tourmenté. Il usa des remèdes décrits dans la première histoire, fut purgé deux fois, avec trois onces de manne, deux dragmes de follicules de féné, dans une décoction de fleurs de pêchers & de pied-de-chat. Ce remède produisit les meilleurs effets : non seulement il poussa par les selles, mais encore il facilita l'expectoration qui, s'étant très-bien établie, fut un des plus puissans secours qu'eut le malade pour recouvrer la santé. Le lait de vache, écrémé & coupé avec une infusion de capillaire ; dont il usa, pendant quelques jours, acheva de dissiper un reste de toux & d'ardeur qu'il ressentoit à la poitrine.

Je n'insiste pas davantage sur la description de ces maladies, & je termine ce Mémoire par les Corollaires suivans, extraits des Observations générales, faites pendant ce tems d'épidémie.

I. Tous les malades qui ont été attaqués vivement de douleur de tête, & qui ne se sont pas imprudemment exposés aux vicissitudes de l'air, ont très-peu toussé ;

ceux , au contraire , dans qui la tête paroissoit plus libre , ont été fort tourmentés par la toux.

II. Ceux qui ont eu des hémorragies du nez , n'ont pas eu de catarrhes de mauvaise qualité ; ils ont été , au contraire , les plutôt guéris , cette évacuation les ayant puissamment soulagés.

III. Ceux qui ont usé de précautions , dès la première invasion du mal , & qui ont , par toute sorte de moyens , facilité le cours libre de la perspiration , d'une manière égale , n'ont pas été fort long-tems malades : ils ont prévenu , par ce moyen , les dangers auxquels l'imprudence , ou la négligence de ces mêmes précautions , a jeté plusieurs autres.

IV. Les boissons pectorales chaudes suffisoient souvent pour établir l'expectoration ; cette évacuation a toujours été très-salutaire.

V. Les saignées n'étoient pas nécessaires dans les catarrhes de la première classe ; elles le devenoient souvent dans ceux de la seconde ; enfin , dans ceux de la troisième , elles étoient presque toujours d'une nécessité indispensable.

VI. Communément les purgatifs doux ont parfaitement réussi : ils faisoient autant de bien , par la révulsion des humeurs & par leur évacuation par les selles , que par la

facilité & l'abondance de l'expectoration, qu'ils ont presque toujours procurée ou du moins favorisée.

VII. On doit faire attention que je ne prétends point confondre les catarrhes, dont j'ai fait l'exposé, avec ceux qui se sont trouvés compliqués avec d'autres maladies. Ceux-ci exigeoient un traitement bien différent des autres.

VIII. Je ne me suis point servi des préparations thériacales, quoique je n'ignore pas qu'on les ait employées avec succès dans des catarrhes épidémiques, qui régnerent à Paris en 1733 (a). Lorsque j'ai eu besoin de procurer le sommeil, j'ai usé du syrop de pavot blanc dans l'eau de lys; le cas a été assez rare, parce que, pour l'ordinaire, les malades étoient assoupis, & même dorment assez tranquillement, si la violence de la toux ne les en empêchoit, & ne les réveillait, en les fatiguant cruellement.

IX. Je n'ai point vu, dans la grande quantité de malades que nous avons eu pendant que cette épidémie a duré, de toux qui dépendît essentiellement, (& *primario*,) de l'estomac, & qu'on pût véritablement appeler stomachale; quoi-

(a) Voyez la Thèse soutenue aux Ecoles de médecine de Paris, par M. J. de Jussieu, sous ce titre : *An catarrhis epidemicis theriaca?*

qu'un de mes confreres m'ait assuré avoir trouvé plusieurs malades qui en étoient attaqués.

X. Dans huit, dix, douze, quinze jours, au plus tard, ces rhumes avoient terminé leur cours; s'ils persistoient après ce tems, on les a vu dégénérer en d'autres maladies. Quelques personnes ont été guéries beaucoup plutôt; ceux-là se sont comportés conformément à ce que j'ai marqué, Corollaire II.

XI. Nous n'avons observé aucun de ces catarrhes, avant la mi-Juillet; & sur la fin de Septembre, ils ont considérablement diminué. Il est vrai que, depuis ce tems, la plupart des maladies aiguës conservent, en partie, le caractère catarrhal.

OUVERTURE DE CORPS,

Et Détail d'une inflammation de plusieurs parties contenues dans l'abdomen; par M. LE NICOLAIS DU SAULSAY, docteur-médecin à Fougères.

On nous permet rarement l'ouverture des cadavres, après la mort. L'opposition est presque générale parmi le peuple. Je doute qu'elle ait d'autre fondement qu'un senti-
ment

ment d'horreur attendrissante, qu'il éprouve communément à la vue d'un cadavre. Quoi qu'il en soit, il est certain que la conduite du public à cet égard, retarde les progrès que l'art pourroit faire dans la connoissance & le traitement des maladies extraordinaires, dont on verroit diminuer le nombre, à mesure que l'inspection des cadavres étendrait nos lumières (a). *Utinam ergo firmâ lege constitutæ essent notæ, quibus medicus sanari nescios dignoscere queat morbos, atque ab iis, qui artis opem tractabiles admittunt, cautè distinguere.* C'est pour contribuer à remplir des vues aussi intéressantes pour la conservation des citoyens; que je décris, avec sincérité, l'histoire de la maladie suivante.

M. Le Mercier, fils du maire de cette ville, âgé d'environ vingt-deux ans, d'une constitution délicate; depuis sa naissance sujet sur-tout à des maladies de poitrine, qui cependant ont été sans suite; fort maigre, sobre & tempérant par goût & par habitude; & ayant le ventre constamment paresseux, d'un tempérament sanguin-bilieux; après une constipation de cinq jours, au troisieme desquels il avoit passé une nuit entiere à danser, jusqu'à traverser de sueurs ses vêtemens, & éprouver une hémorragie

(a) Boeth. *Atrocis rarissimique morbi historia altera.*

226 OUVERTURE DE CORPS , &c.

par le nez , fut attaqué , le Mercredi au soir , troisieme de Février , de douleurs dans les entrailles , de frissons , de nausées , de lassitudes dans les membres. Pendant la nuit & le Jeudi matin , le mal fut assez supportable pour lui permettre de manger à son dîner un potage & une cuisse de poulet : deux heures après , les accidens augmentèrent & se multiplièrent. Tout l'abdomen , à l'extérieur , comme à l'intérieur , devint tendu & fort douloureux ; la constipation se soutint ; le cours des urines fut intercepté. Le pouls devint petit & concentré : une sueur froide couvrit toute l'habitude du corps. Le vomissement des nourritures prises à dîner , procura un peu de calme , & fit soupçonner une indigestion conjecturée d'ailleurs sur des rapports de mauvaise odeur , sur l'éruption de beaucoup de vents par la bouche , sur de fréquentes nausées , & enfin sur l'aveu même du malade qui avoit , entr'autres alimens , mangé du pâté , les jours précédens. En conséquence , on se détermina à lui faire boire souvent du thé & de l'eau tiède , à laquelle on mêloit un peu d'huile d'olives : ces lavages furent suivis de plusieurs vomissemens d'alimens à moitié digérés , & de matieres glaireuses & bilieuses : on prodigua les lavemens émolliens , au moyen desquels le ventre commença à s'ouvrir , & fournit un mélange de matieres fécales

desséchées, de bilieuses & porracées liquides.

Le Vendredi matin, le pouls se trouva moins concentré, mais dur & fréquent; l'abdomen étoit également tendu, & si douloureux, que le malade ne pouvoit faire aucun mouvement, sans éprouver de vifs élancemens qui, tantôt répondoient à l'hypocondre droit, tantôt à la région ombilicale, & constamment à l'hypogastre. Les urines passèrent difficilement & parurent enflammées; les déjections continuèrent à être jaunes & noirâtres: ces accidens firent reconnoître que c'étoit une véritable inflammation à l'abdomen. On passa, le Vendredi, Samedi & Dimanche, à pratiquer des saignées au bras, proportionnées aux forces, à faire boire abondamment du pepsit lait bien clarifié, de l'eau de poulet nîtrée, des sucres rafraîchissans légèrement émulsionnés: on mit en usage les potions huileuses camphrées, les légers calmans, les lavemens, les fomentations relâchantes, l'application des pulpes des plantes émollientes. Tous ces secours entretenirent le ventre libre; l'abdomen devint moins douloureux; le pouls fut moins fréquent & plus dilaté, la langue devint humide; la tête, loin d'être embarrassée, n'étoit pas même douloureuse; le visage étoit plutôt pâle qu'enflammé. Cet état détermina à faire passer, le Lundi matin, une once & demie de

228 OUVERTURE DE CORPS, &c.

casse mondée , délayée dans trois verres d'eau : ce remede procura des évacuations abondantes , pendant le jour & la nuit suivante.

Le Mardi , au matin , ces évacuations furent arrêtées ; la douleur & la tension dans la région hypogastrique redoublerent de violence ; le pouls redevint petit & fréquent : on tâcha de procurer du relâchement ; les lavemens émolliens & adoucissans , ou ne furent plus retenus , ou n'attirerent aucune matiere : l'après-midi , la douleur du bas-ventre cessa tout-à-coup , & se fixa sur l'hypocondre droit & sur l'épigastre : le pouls permit encore de tirer cinq à six onces de sang du bras. Peu de tems après , il survint un vomissement de matieres vertes , qui se renouvelloit toutes les fois que le malade avoit avalé quelques lavages. J'annonçai la gangrene aux intestins. Le malade fut administré , jouissant d'un jugement aussi sain que dans la santé ; cependant on combattit ce vomissement par les acides , tant végétaux que minéraux , mariés avec les calmans & les cordiaux : le pouls s'affoiblit insensiblement ; il parut une sueur gluante ; les extrémités devinrent froides ; les yeux resterent à moitié fermés : la raison s'égara un peu : le malade mourut vers minuit (a). *Si autem vomitus bilio-*

(a) Hippocr. *Epidem.* VII.

fus cum anxietate , aut oculorum stupor , aut vocis privatio , aut rarus sermo , aut deliratio quædam , lethalia hæc & convulsiva.

Le lendemain , je fus présent à l'ouverture du corps , faite par M. Menard , habile chirurgien de cette ville. L'extérieur du cadavre n'offrit rien d'extraordinaire , qu'une espece d'ecchymose , d'un rouge violet , dans les tégumens de la partie postérieure du tronc ; accident assez ordinaire aux personnes attaquées de maladies qui les obligent à rester long-tems couchées sur le dos. En découvrant les parties contenues de l'abdomen , on apperçut d'abord un épanchement de pus blanc , sérèux & très-fétide , qui avoit communiqué sa couleur à la lame interne du péritoine , & à la surface du grand lobe du foie , dont la substance interne étoit desséchée. On eut beaucoup de peine à enlever le péritoine , qui étoit presque par-tout fortement collé avec l'épiploon & les intestins. L'épiploon qui , dans un sujet aussi maigre , n'auroit dû descendre que vers la région ombilicale , alloit se perdre dans le bassin : on suivit , avec attention son prolongement , large d'environ trois pouces , depuis l'ombilic , & dont l'extrémité gangrenée , de la longueur de quatre travers de doigt , s'attachoit au corps de la vessie. Les cellules graisseuses de cette

230 OUVERTURE DE CORPS, &c.

membrane étoient , pour la plûpart , détruites par la suppuration ; celles qui restoient , ne contenoient que du pus , qui en sortoit à la plus legere compression. Les intestins présenterent une surface , ou enflammée , ou gangrenée & sphacélée ; ils étoient tellement collés ensemble , qu'on les déchiroit par leurs parties gangrenées , plutôt que de les défunir. En les visitant dans leur longueur , on trouva la plus grande partie du mésentere & du mésocolon , tombée en suppuration ; une grande quantité de pus blanc & épais croupissoit entre leurs replis ; le reste des viscères de l'abdomen paroissant dans l'état naturel , on passa à l'ouverture de la poitrine. Le poulmon avoit de fortes adhérences avec la plèvre , latéralement ; antérieurement & postérieurement ; le lobe gauche étoit presque tout entier tombé dans un tel desséchement , qu'en y faisant de profondes incisions , il n'en sortoit point de sang.

La cause , l'especé , le siége d'une maladie qui conduit à la mort , laissent toujours des dérangemens qui leur sont essentiels. Les dernières heures d'une vie expirante , l'intervalle de la mort à l'ouverture d'un cadavre , causent aussi dans les parties qui constituent l'organisation , des changemens qu'on doit regarder comme les effets d'un mouvement languissant ou détruit ; il faut

attentivement distinguer les uns d'avec les autres (a). *Neque quidquam est stultius, quàm quale quid vivo homine est, tale existimare esse moriente, imò jam mortuo.*

Par le détail de cette maladie, & l'état où l'on a trouvé plusieurs parties contenues dans l'abdomen, il paroît que l'épiploon, le mésentère & les intestins ont été sur-tout attaqués d'une violente inflammation. Elle a été favorisée par la constitution particulière du sujet, causée par une constipation opiniâtre, par un amas considérable de matieres fécales, desséchées dans le canal intestinal, par le resserrement de tous les sécrétoires de l'abdomen, par un exercice violent & continué, pendant lanuit, jusqu'à six heures du matin, par des sueurs excessives, qui ont laissé le sang dans un desséchement gangreneux.

Tant de causes réunies, le nombre, la nature, les connexions, la situation des parties enflammées ont dû se prêter mutuellement de nouvelles forces, pour rendre les secours de l'art infructueux & incapables de procurer une heureuse résolution. A son défaut, l'inflammation des viscères graisseux & membraneux, d'ailleurs surchargés de vaisseaux de tout genre, & plus susceptibles de pour-

(a) Cels. *Præf. L. j.*

riture, que d'autres parties, a promptement passé à la suppuration, à la gangrene sèche & humide. Le pus épanché dans la capacité, & qui, par son séjour, avoit acquis un nouveau degré d'âcreté, auroit été seul capable d'altérer la substance des viscères qu'il abbreuvoit, & de faire naître la gangrene.

On auroit pu prévenir cette maladie, ou du moins faire que l'inflammation eût été moins étendue & plus disposée à la résolution. Ramener de la fluidité dans un sang grumelé & desséché ; détendre le genre fibreux & nerveux ; rappeler les sécrétions des glandes intestinales : relâcher le bas-ventre, étoient les seules vues qu'on auroit pu se proposer. Les remèdes convenables & analogues à ceux qui ont été employés contre l'inflammation, auroient eu un effet bien différent, si on les avoit mis en usage, les trois derniers jours qui ont précédé cette maladie.

Quand même on auroit demandé du secours dans ce tems précieux, & qu'on auroit réussi à prévenir ou guérir l'inflammation de l'abdomen, l'état où l'on a trouvé le poulmon, menaçoit le sujet d'une mort prochaine. Les fréquentes maladies de poitrine qu'il avoit essuyées depuis sa naissance, font croire que ce viscère étoit

originaiement mal conformé. Le lobe gauche, parvenu à un desséchement presque total, menaçoit de tomber incessamment en suppuration, & d'occasionner une maladie longue, à moins que la circulation du sang ne s'exécutant plus qu'au moyen du lobe droit, celui-ci n'eût été attaqué d'un engorgement inflammatoire, &c, en peu de jours, mortel.

Il transude, dans l'état de santé, de l'épiploon & de la lame interne du péritoine, une liqueur fort tenuë, qui sert à humecter la surface des intestins & des autres visceres; elle se supprime nécessairement pendant l'inflammation de ces organes, par la crispation des nerfs qui se distribuent à ces sécrétoires, & la compression constante qu'y cause l'engorgement des vaisseaux sanguins. La dernière rosée parvenue à la surface des parties contenues, cessant d'être renouvelée, se dessèche, se durcit & forme un enduit, au moyen duquel le péritoine s'est fortement collé avec l'épiploon & les intestins, & ceux-ci, les uns avec les autres.

Il n'y a peut-être pas, dans le corps humain, de partie qui présente plus de variétés, que l'épiploon. Il occupe ordinairement la partie supérieure de l'abdomen, & est du poids de demi-livre. Aux

uns, il s'est trouvé defféché & racorni ; aux autres , surchargé de graisse jusqu'à cinq livres de pesanteur ; dans quelques-uns, les cellules graisseuses ne contenoient que de l'eau ; tantôt il flotte sur la surface des intestins ; tantôt il pénètre dans leurs sinuosités : à des hommes, il descend dans le scrotum , & cause l'hernie épiplocelle : à des femmes, il se glisse entre la matrice & la vessie , & occasionne quelquefois la stérilité (a). *Quæ præter naturam crassæ existentes non concipiunt in utero , his omentum os uteri comprimit, & prius quàm attenuentur , prægnantes non fiunt.* Ici , nous l'avons vu se terminer vers la région ombilicale , par une bande large de trois pouces , qui s'attachoit à la partie moyenne antérieure de la vessie. Entre les dérangemens auxquels ce vice de conformation pouvoit donner naissance , se rencontre , dans la maladie présente , la correspondance mutuelle de l'épiploon à la vessie ; la partie adhérente du premier , trouvée gangrenée , a sans doute occasionné une dysurie plus forte & plus constante , qu'on ne la rencontre dans toute autre inflammation de l'abdomen.

Réunissons sous un point de vue le diagnostique de cette maladie. Un pouls serré,

(a) Hippocr. *Apher.* 46, sect. v.

petit & fréquent; des frissons irréguliers; un froid aux pieds souvent renouvelé; des sueurs momentanées & quelquefois froides; une insomnie constante, accompagnée d'anxiété & d'agitation; une fièvre lypirie, avec des exacerbations irrégulières : tout l'abdomen dur, tendu & fort sensible au toucher : des douleurs très-vives dans les entrailles, tantôt fixes, tantôt erratiques, & qui augmentoient, au moindre mouvement, à un point que le malade n'osoit faire le plus léger effort pour uriner ou aller à la selle; une dysurie habituelle : des urines enflammées : des déjections de matières desséchées, jaunes & noirâtres liquides : une fréquente explosion de flatuosités par la bouche; des rapports de mauvaise odeur, par intervalle : un vomissement d'humeurs glaireuses & verdâtres : une toux sèche; la langue le plus souvent humide : le visage alternativement rouge & pâle; la tête douloureuse, sans délire (a). *Utinam optanti daretur hoc præstare, ut rei descriptæ memoria liberare deinceps hos posset, quorum fatalis calamitas acerbâ quoque hac sorte urgebitur !*

(a) Boerh. *Atrocis nec descripti prius morbi historia.*



OBSERVATIONS

*Sur l'Ænanthe ; par M. VACHER,
Docteur-régent de la faculté de médecine
de Paris , ci-devant médecin des troupes
de S. M. en l'Isle de Corse.*

Le 30 Mars 1758 , je fus appelé à la citadelle d'Ajaccio , en l'isle de Corse , pour voir dix-sept soldats du régiment de Flandres , qui s'étoient empoisonnés. L'un d'eux ayant voulu , suivant ce qu'il prétendoit , régaler ses camarades d'une bonne soupe , avoit été cueillir d'une herbe dont il avoit indistinctement coupé les feuilles & les racines , & leur en avoit préparé un potage pour le souper. Ce mets ne leur ayant rien offert que d'agréable au goût , tous en avoient mangé avec avidité , & en avoient pleinement satisfait leur appétit ; mais une heure après , quelques-uns d'entr'eux étant tombés dans des syncopes & des mouvemens convulsifs , on commença à avoir des soupçons sur la qualité de cette plante , qui ne fut ensuite que trop reconnue pour la véritable cause de leur mal , quand on vit successivement tomber dans les mêmes accidens tous ceux qui avoient eu le plus de part au potage.

Un de ces soldats étoit déjà mort ; un

second étoit expirant , & un troisieme donnoit, pour tout signe de vie , des tremblemens & des convulsions ; le reste aussi abbatu de frayeur que de mal , pensoit voir , dans le sort de leurs camarades , une image de celui qui les menaçoit. C'est dans ce funeste état que je les trouvai , à sept heures du soir , deux heures après leur souper. L'activité du poison étoit si prompte & si subite , que j'en vis tomber en défaillance deux , qui , dans la plus grande sécurité pour eux-mêmes , s'occupoient à porter du secours à leurs camarades.

M'étant informé de la qualité du poison ; & M. Juliani , chirurgien-major du régiment , ayant cru que c'étoit une espece de rue , d'une nature âcre & caustique , je ne pus qu'approuver le soin qu'il avoit eu de faire avaler beaucoup d'huile , comme un des moyens les plus propres pour adoucir , envelopper les acides , & faciliter des vomissemens presque nécessaires en pareil cas ; cependant , comme ces malades étendus par terre dans une cour , sur de simples couvertures , & environnés d'une multitude embarrassante de monde & de soldats , ne me parurent pas en situation de pouvoir être secourus efficacement , mon premier soin fut de les faire aussi-tôt transporter à l'hôpital.

Le nommé Louis Berniset , dit S. Louis ,

qui ne donnoit aucun signe sensible de vie, quoique d'un tempérament fort & robuste, mourut, en y arrivant, sans que je pusse lui administrer le moindre remède, ayant tenté en vain de le rechauffer, en le faisant secouer à force de bras dans une couverture, pendant plus d'une demi-heure.

Je fis distribuer à tous les autres des potions émétiques avec l'eau tiède, un grain de tartre stibié, & une sixieme partie d'huile; & pour faciliter & accélérer en même tems toutes les évacuations, je fis donner à ceux qui me parurent les plus malades des lavemens d'eau chaude, avec un tiers d'huile d'olive; ces remèdes produisirent leurs effets, & furent, pour ceux que le poison n'avoit pas encore affectés, un préservatif aussi prompt qu'assuré.

Je recueillis ce que je pus trouver de plus entier des morceaux de la plante que les malades avoient vomi; mais ces parcelles cuites, mâchées, & presque à moitié digérées, ne m'offrirent que des masses informes & méconnoissables.

J'interrogeai les malades, chacun sur son état; & tous m'ayant assuré qu'ils n'avoient pas le moindre sentiment de douleur, je conjecturai que mes premiers soupçons sur l'espece & la qualité de la plante n'étoient pas fondés; cependant, pour fixer entièrement mes doutes, je fis faire l'ouverture du soldat qui

étoit mort au quartier. L'estomac, les intestins, & généralement tous les viscères, m'ayant paru dans la plus belle & la plus saine constitution, sans la moindre marque de tension, d'inflammation ni d'altération quelconque, je crus être suffisamment autorisé à croire que le poison étoit d'une nature froide & assoupissante; je fis, en conséquence, doubler la dose de l'émétique à ceux qui n'avoient pas encore vomi; & je retranchai totalement les huiles, comme un remède absolument inutile, dans les cas où il faut fusciter l'action trop languissante des fibres & des vaisseaux.

Guillaume Trelacheau, d'un tempérament fort & robuste, âgé d'environ vingt ans, qui avoit été l'auteur de ce funeste régal, & celui qui s'en étoit le plus rassasié, étoit aussi celui de tous qui paroissoit dans l'état le plus désespéré. Le renversement des yeux, la contraction de la mâchoire inférieure, la foiblesse du pouls, la privation de mouvement, de sentiment & de connoissance, enfin un froid universel, répandu par tout le corps, sembloient être autant de signes assurés de sa perte; cependant je ne perdis pas tout espoir. Après quelques tentatives vainement réitérées, pour lui faire prendre l'émétique, j'eus recours, à tout hazard, à la foible ressource de le faire rouler & fortement secouer dans

une couverture ; cet exercice exécuté par huit hommes , dura près de deux heures , fans que le malade donnât la moindre espérance. A la fin cependant , le corps agité reprit chaleur , & j'eus la satisfaction de le voir recouvrer insensiblement le mouvement & la vie. Les premiers signes qu'il en donna , furent des efforts pour vomir , qui , bientôt suivis de leurs effets , & secondés par quelques verres d'émétique , suscitèrent fructueusement la machine , & la ranimèrent , au grand étonnement des assistans.

Le nommé Étienne Garzanne , dit Bien-aimé , qui avoit vomi plusieurs fois au quartier , & étoit venu de son pied à l'hôpital , n'en effuya pas moins une bonne partie de ces accidens. Une demi-heure après son entrée , il tomba dans des convulsions générales des membres , des yeux , de la bouche & des mâchoires , & resta quelque tems dans cet état , sans qu'il fût possible de lui rien faire avaler. J'employai encore le même secours avec le même succès ; & le malade , après quelques vomissemens où il rendit même plusieurs vers , ayant repris ses sens , se prêta à tout ce qu'on exigea de lui , & se trouva , au bout de trois heures , parfaitement rétabli , sans ressentir autre chose qu'un peu de fatigue , que la violence des secousses lui avoit causée.

De ceux qui restoit , les uns n'avoient pas

pas encore ressenti la moindre indisposition ; les autres n'avoient eu que de légers accidens , tels que des étourdissemens & des foiblesses , principalement aux jambes , néanmoins sans aucun changement notable au poulx. Lazare Voichouru étoit le seul qui se plaignît de douleurs d'estomac ; mais c'étoit peut-être avec aussi peu de fondement , qu'il s'étoit imaginé que le ventre lui enflait , quoique je ne lui trouvasse ni gonflement , ni tension à cette partie. On remarquera cependant qu'il eut un accès de fièvre , qui lui dura près de six heures.

Après m'être assuré que tous mes malades avoient vomi , je leur ordonnai , deux heures après , des potions d'oxymel scillitique , comme un remède propre à exciter & agacer les fibres de l'estomac & du canal intestinal (a) ; mais n'ayant pas trouvé le vinaigre préparé , qui doit entrer dans cette composition , je m'en tins à l'oxymel simple , où je fis ajouter pour ceux que le vomissement avoit trop fatigués , un gros & jusqu'à un gros & demi de thériaque. Après toutes ces mesures prises , je crus

(a) *Venena vegetabilium vaporosa & animalium fermentifica arcet & corrigit instar omnium acetum , & hac ratione aperiendi & dissipandi vi excitandis ægris & tollendis affectibus soporosis inserviunt acida. Vide Vedelii Theor. sap. medic. lect. j , cap. ij.*

mes malades hors de danger; & tous en effet, à l'exception du nommé Trelacheau, me parurent jouir de toute leur vigueur de corps & d'esprit. C'est dans cet état que je les laissai à minuit, recommandant au chirurgien de garde de les empêcher de dormir jusqu'à ma visite du matin, & de me faire appeller, en cas de besoin.

Le nuit se passa sans accidens; & le matin, je les trouvai tous, excepté Trelacheau, dans la plus parfaite santé, se plaignant seulement d'un peu de fatigue & de beaucoup d'appétit: dans la crainte, cependant, qu'il ne subsistât encore quelques restes de poison dans les intestins, je fis donner, à ceux que l'émétique n'avoit pas purgés une potion légèrement purgative, & à ceux que l'émétique avoit trop fatigués, une seconde prise d'oxymel avec un gros de thériaque. Comme je craignis aussi que l'estomac, affoibli ou stupéfié, n'eût pas encore repris sa première force, & ne fût pas encore en état de digérer, je les tins tous à la diète, le matin, & les mis au quart de la portion, pour le soir. Tous ayant mangé avec appétit, & nul accident n'étant survenu, je les mis ainsi par degrés, à la portion entière; & tous sortirent de l'hôpital, le 4 Avril, fixieme jour de leur accident.

Il ne restoit que Guillaume Trelacheau,

dont l'état, encore mal assuré, ne donnoit pas de grandes espérances : après un assoupissement de quinze heures, d'où on ne l'avoit tiré qu'à force de remèdes, étoient survenues des ardeurs & des douleurs par tout le corps, dont la violence ne faisoit que s'opiniâtrer. Cependant, comme je ne pouvois guères les attribuer qu'aux secousses que le malade avoit souffertes, & qu'elles n'étoient d'ailleurs accompagnées ni de fièvre, ni de tension quelconque dans aucune partie du corps, je ne pensai pas qu'elles méritassent une attention particulière, ni qu'elles dussent me détourner de mon objet principal. D'ailleurs le malade vomissant tout ce qu'il prenoit, sembloit plutôt avoir besoin de cordiaux & de corroborans, que de tout remède propre à calmer ou appaiser ses douleurs. C'est dans cette vue, que ne pouvant lui administrer un purgatif, comme je me l'étois proposé, je lui fis donner, le 31, au soir, une troisième prise d'oxymel, avec un gros de thériaque ; & pour procurer ou entretenir en même tems le relâchement & la liberté du ventre, j'ordonnai un second lavement d'eau tiède & de deux onces d'huile d'olive.

Le premier Avril, le malade continuant de vomir tout ce qu'il prenoit, & se plaignant toujours de ses douleurs, je ne crus pas pouvoir remédier à l'un de ces maux,

sans courir risque d'aggraver la cause de l'autre. C'est pourquoi, bien loin de lui ordonner aucun remède, je défendis qu'on le pressât de prendre ni bouillon ni tisane, & que dans le cas où il en demanderoit, on ne lui en donnât qu'à très-petites gorgées, avec la précaution de délayer des jaunes d'œufs dans ses bouillons. Cependant comme il avoit la langue extrêmement douloureuse, & tuméfiée des morsures qu'il s'étoit faites dans le tems de ses convulsions, & que cette incommodité lui laissoit à peine la liberté de prononcer quelques mots mal articulés, je lui ordonnai de se laver souvent la bouche avec un tiers d'eau, & deux tiers d'eau-de-vie tiède; & le soir, pour lui procurer la liberté du ventre, qu'il se plaignoit d'avoir trop resserré, je lui fis donner un lavement d'eau & d'huile.

Le deux, les douleurs étant devenues plus vives & moins supportables, & le malade ayant beaucoup saigné du nez, la nuit, je lui fis faire une saignée du bras, le matin, & donner une potion huileuse, avec un lavement, à midi; mais ces remèdes n'ayant pas procuré de soulagement sensible, le malade ayant de nouveau saigné du nez, & se plaignant d'une nouvelle douleur à l'hypocondre droit, je fis réitérer le tout, sur le soir.

Le trois, à l'aide de ces remèdes, les dou

leurs se calmerent un peu, & je profitai de ce moment de relâche, pour purger le malade. Le remede resta assez de tems dans l'estomac, pour produire l'effet que j'en espérois ; mais, le soir, l'hémorragie du nez & les douleurs s'étant renouvelées, je fus obligé de revenir pour une troisieme fois à la saignée.

Le quatre, le malade ayant plus souffert qu'à l'ordinaire, & ne pouvant absolument rien prendre, qu'il ne le vomît aussi-tôt, je lui ordonnai à prendre, par petites cuillerées, un looch composé de parties égales d'huile, de syrop & d'oxymel, & lui fis faire une embrocation sur le côté, avec l'eau-de-vie & l'huile d'hypéricum, qu'on réitéra, le soir, avec deux lavemens.

Le cinq, mêmes accidens & mêmes remedes, avec cette différence, que le malade se plaignant d'insomnie, de chaleur & d'altération, sans qu'il y eût cependant aucune autre apparence de fièvre, je lui fis administrer un julep émulsionné, anodin, & le mis à l'usage des émulsions.

Les quatre jours suivans n'eurent rien de remarquable, que la diminution sensible de ces accidens, & le commencement de la convalescence.

Le dix, les douleurs & l'enflure de la langue s'étant entièrement dissipées, & le malade ne se plaignant plus que de beau-

coup d'altération, je lui fis donner de la limonade, dont l'usage continué le défal-téra enfin totalement, au bout de quatre à cinq jours.

Le onze, comme l'appétit ne se déclai-roit pas encore, je lui fis user de quelques prises d'extrait de genièvre, dont l'effet le mit bientôt en état de pouvoir manger la portion entière : par ce moyen, ayant repris ses forces, il sortit parfaitement guéri, le 21 Avril, vingt-troisième jour de son accident, ne se ressouvenant aucunement de tout ce qui lui étoit arrivé, depuis le premier jusqu'au troisième jour de sa mala-die, non plus que des circonstances qui l'avoient accompagnée, & de celles qui y avoient donné lieu.

Je ne fus pas long-tems, sans connoître la plante qui avoit occasionné tous ces acci-dens, moyennant les indices que m'en donnerent ceux même qui en avoient été empoisonnés. Il ne me fut pas difficile de la trouver dans l'endroit même où elle avoit été cueillie : en voici la description.

Cette plante est d'une couleur verte très-foncée, & croît en plusieurs tiges, de la hau-teur d'environ trois pieds : ces tiges sont ron-des, cannelées, blanches en dedans, poreuses, assez épar-ses, & deviennent plus creuses & plus grêles, à mesure qu'elles approchent de leurs sommités : ses feuilles sont fort

semblables à celles du persil , avec cette différence , qu'elles sont un peu plus rudes au toucher , plus grandes & plus étendues , relativement à la grandeur de la plante ; elles sont toutes taillées , à leur naissance , en forme de gouttière ou de gaine , qui embrasse chaque tige dans chacune de ses divisions , où elles forment des espèces de nœuds ou d'anneaux , qui se distinguent plus visiblement près de la racine , où ils sont assez ordinairement blancs , & en plus ou moins grand nombre , suivant la hauteur & la force de la plante : ses fleurs sont en ombelles , blanches & sans odeur ; chaque fleur est composée de cinq pétales incisées assez profondément à leur bord supérieur , & soutenues par un pistille fourchu : chaque pétale porte une étamine , dont la houppe est de couleur rouge-pourpre : cette plante a le goût un peu âcre , & ne rend pas beaucoup de suc ; son odeur n'est point désagréable , & approche assez de celle du céleri : ses racines ressemblent à de petits navets , plus ou moins cannelés , qui tiennent tous , par leurs têtes , immédiatement à la tige , & qui sont quelquefois entre-mêlés de petits filamens tendres & délicats. Cette plante se trouve assez communément dans les ruisseaux , les ravins de l'île de Corse , & fleurit au mois de Mai.

La description & les effets de cette plante

se trouvant assez conformes à ceux qui sont rapportés dans le troisième tome des Adverfaires de Lobell, on ne peut douter que ce ne soit la même que cet auteur désigne sous le nom de, *Ænanthe succo viroscicuta facie*, dont il rapporte même les effets dangereux, lorsqu'on la mange, mêlée avec les alimens.

J'observerai cependant que je n'y ai point trouvé ce suc jaune, safrané & violent, dont il est parlé dans plusieurs auteurs. Pour m'en assurer, voici l'expérience que je fis, dans le tems même que la plante étoit en fleur.

Après l'avoir inutilement exprimée avec les doigts, sans qu'elle me rendît aucune goutte de suc, je fis piler séparément les racines & les tiges. Les premières me rendirent un suc bourbeux, d'un goût âcre & d'une odeur désagréable, sans cependant être forte, faisant au fond un petit sédiment de couleur laiteuse. Dans la vue de m'assurer ensuite si ce suc ne contenoit rien de virulent ni de caustique, j'en appliquai, à différentes fois, sur la cuisse d'un chat, à laquelle j'avois fait une grande & profonde incision; mais la plaie non seulement ne changea pas de couleur, mais même ne parut exciter à l'animal aucun sentiment vif & douloureux, & fut cicatrisée au bout de dix jours. Le suc des tiges &

des feuilles ne me parut différer de celui des racines, qu'en ce qu'il étoit plus verdâtre, moins aigre, moins épais, sans sédiment laiteux, & d'une odeur un peu moins désagréable.

J'ai obligation à M. de Jussieu, de m'avoir indiqué deux Mémoires sur cette plante, inférés dans les Transactions philosophiques.

Le premier de l'année 17... n^o 238, fait mention de huit jeunes garçons qui, ayant pris cette plante pour du panet d'eau, ou *sum aquaticum*, en avoient mangé beaucoup de racines. Quatre ou cinq heures après, le plus âgé des huit tomba subitement sur le dos, & mourut en convulsions: quatre autres moururent dans la journée, sans avoir pu proférer un seul mot, dès l'instant que le poison parut avoir attaqué le genre nerveux: des trois restans, l'un devint furieux, mais revint à lui, le lendemain matin; un autre perdit les ongles & les cheveux, qui lui tomberent; & le troisieme fut le seul qui échappa, sans aucun mal, parce qu'il avoit couru environ l'espace de deux milles, & qu'il avoit bu du lait chaud; ce qui lui avoit causé une abondante transpiration.

Le second Mémoire est de l'année 1747, n^o 480, pag. 227. L'auteur, M. Watson, apothicaire & membre de la société royale de Londres, y rapporte que onze prisonniers

François, à Pembrok, ayant cueilli & mangé des racines de cette plante, deux moururent, peu de tems après, en convulsions, malgré les secours qu'on essaya de leur donner, en les faisant saigner & vomir, & qu'un troisieme, quoique bien guéri d'ailleurs par les mêmes remèdes, se ressentit, pendant quelque tems, la tête malade & indisposée; & qu'enfin les huit autres eurent le bonheur d'échapper au danger, par la promptitude avec laquelle on les secourut. Il dit ensuite que ces empoisonnés n'avoient pas eu de symptomes comateux, comme on en avoit précédemment observé dans des soldats Hollandois, qui avoient mangé de la *cicuta major*.

Il parle aussi d'un Hollandois qui mourut empoisonné, pour avoir mangé des feuilles de cette plante, bouillies dans un potage.

M. Watzon continue, en rapportant une observation de M. Allen (a), sur quatre enfans qui, ayant mangé de ces racines, furent vivement tourmentés de vomissemens & de convulsions, mais qui guériront, par les soins que l'on eut d'exciter les vomissemens avec de l'huile & de l'eau chaude. Une circonstance qu'il auroit pu rapporter, c'est que les accidens cités par M. Allen, avoient eu des intervalles;

(a) *Synopsis medicina*, cap. xvj, art. 16.

chose que je n'ai point remarquée dans les empoisonnés d'Ajaccio.

Le même M. Allen parle aussi d'un petit cochon qui, ayant déterré avec son museau, & mangé quelques racines de cette plante, mourut en convulsions.

L'observateur Anglois, cite encore M. Linnæus, comme faisant mention (a) d'un grand nombre de bêtes à corne qui périrent, pour avoir mangé de cette plante, à Tornea, près du cercle polaire. Il ajoute que Vepfer a observé les mêmes symptômes spasmodiques, sur des gens qui avoient mangé de la ciguë aquatique de Gesner. A toutes ces observations, M. Watzon en ajoute une qui semble admettre quelque différence dans les symptômes. C'est celle de M. Wanderviel, qui assure que deux hommes ayant mangé des racines de cette plante, qu'il appelle *Œnanthe*, furent saisis de violentes chaleurs à la gorge & à l'estomac, avec vertiges, maux de cœur, diarrhée, & moururent au bout de deux ou trois heures; l'un, après avoir beaucoup saigné du nez; & l'autre, après avoir été fortement agité de convulsions.

Je remarquerai, avec M. Watzon, que ces symptômes sont très-différens de ceux que paroît occasionner l'*Œnanthe*, & que

(a) *Flora Laponica*, p. 72.

mes malades, ainsi que les siens, n'ont ressenti aucune chaleur, aucun désordre dans l'estomac.

Pour diminuer un peu l'horreur que pourroit donner un poison aussi formidable, M. Watzon dit qu'il est quelquefois salutaire, & que les habitans de Pembrok s'en servent, en forme de cataplasme, pour les ulcères & les plus mauvaises especes de panaris, sous le nom de *Racine à cinq doigts*.

Après tout ce que je viens de dire & de citer, il me paroîtroit raisonnable de conclure que ce poison doit être regardé comme stupéfiant, sur-tout si l'on considère, qu'à l'ouverture des deux soldats morts à Ajaccio, je ne vis aucun vestige de l'impression du poison, ni sur les viscères qui étoient dans l'état le plus sain & le plus entier, ni dans le sang qui me parut avoir toute la fluidité & la couleur qu'on a coutume de lui remarquer après la mort. Cependant on pourroit le considérer aussi comme dissolvant jusqu'à un certain point, lorsqu'il est mêlé avec la masse du sang; c'est du moins ce qu'on pourroit conjecturer par les abondantes hémorragies survenues au nommé Trelacheau, qui pouvoient supposer dans lui un principe de dissolution. Quoi qu'il en soit, les Corfes instruits de ces funestes effets, connoissent cette plante, comme un poison froid, sous le nom de *Occhio grizo*,

par je ne sçais quelle raison d'étymologie ; ce qui signifie en françois, *Œil gris*, figurément, *Bouton gris*, *Perle grise*.

J'ajouterais que cette plante, prise intérieurement, doit être regardée comme poison dans toutes ses parties, c'est-à-dire, dans ses racines, ses tiges & ses feuilles, ainsi qu'on le voit par l'histoire des empoisonnés d'Ajaccio, qui avoient mangé des tiges & des racines ; & celle de l'Hollandois, rapportée plus haut, qui mourut, n'ayant mangé que des feuilles.

Le vinaigre, la forte limonade, & généralement tous les acides végétaux, à dose raisonnable & proportionnée, sont, selon moi, le plus sûr & le plus prompt antidote que l'on puisse employer contre ce poison.

Il ne se trouve pas seulement dans l'Isle de Corse ; mais il est encore, selon M. Watzon, fort commun en Angleterre, en Hollande & dans la Bretagne françoise, mais se trouve rarement en Allemagne.

Il auroit peut-être été à désirer, pour la plus parfaite connoissance de cette plante & de ses effets, que l'un & l'autre Mémoire des Transactions philosophiques eussent renfermé plus de circonstances sur sa figure, son suc & les accidens qu'elle occasionne ; mais, à ce défaut, elle m'a paru assez bien représentée dans la Planche qui est jointe au Mémoire de M. Watzon,

à cela près, que les gâines qui enferment chaque tige dans chacune de ses divisions, n'y sont pas assez marquées.

Voici les différentes phrases sous lesquelles on la désigne,

- Enanthe tertia Mathioli*, p. 629.
 *Succo viroso cicutæ facie Lobellii*;
J. B. III, p. 193.
 *Chærophilli foliis. C. B.*, p. 162.
Filipendula cicutæ facie ger. emac. 1057.
Enanthe cicutæ facie Lobellii park. 894.
 *Maxima succo viroso, cicutæ facie,*
Morison, hist. §. 9. Tab. 9.
Enanthe foliis omnibus multifidis obtusis
fere æqualibus. Hort. Cliff. 99.
Royer, 107.

On peut voir ce que Pline le Naturaliste en dit au Livre XXI, Chap. 24; & au Livre XXV, Chapitre dernier.

HISTOIRE

*D'une grossesse accompagnée d'accidens
 fâcheux; par M. SOUQUET, médecin
 à Boulogne-sur-mer.*

La dame qui fait le sujet de cette Observation, est d'un tempérament bilieux-sanguin; elle a été très-valétudinaire jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, tems de son ma-

riage. Depuis cette époque, jusqu'à l'année dernière, sa santé devint visiblement meilleure; & elle a eu quatre enfans, sans avoir éprouvé, soit pendant ses grossesses, soit dans ses couches, aucune sorte d'accident. Vers le vingt-cinq de Mai 1761, étant alors dans la trente-quatrième année de son âge, elle devint enceinte, pour la cinquième fois. Ce mois-là, elle avoit eu ses règles plus abondantes en blanc qu'en rouge; & le mois suivant, elle les eut presque tout-à-fait en blanc, pendant quatre ou cinq jours, au terme précisément qu'elle les attendoit; ce qui la surprit d'autant plus, qu'elle n'a jamais été sujette aux fleurs blanches. Cette grossesse a été traversée par une foule d'accidens.

Dans les deux ou trois premiers jours de Juillet, cette dame étant alors à la campagne, fut attaquée d'éblouissemens, d'engourdissemens aux extrémités, sur-tout aux supérieures, & d'étourdissemens, au point que si elle n'eût été à portée de s'asseoir, elle seroit tombée. La saignée du bras fut proposée, au cas que la malade ne se trouvât pas mieux; après l'usage de quelques bains d'eau chaude jusqu'à mi-jambes; mais les accidens ayant totalement cessé, dès le quatrième ou cinquième bain, elle se contenta d'exécuter l'ordonnance jusqu'au huitième seulement; &, par la même raison, la saignée

n'eut point lieu. Après avoir joui d'une très bonne santé, pendant près de deux mois, elle fut attaquée, le quatrième Septembre, d'une fièvre rémittente & bilieuse, qui dura environ trois semaines, avec des paroxysmes de douze, vingt, trente & souvent trente-six heures, accompagnés d'oppressions, de soif ardente, de sueurs abondantes, de vomissement bilieux & glaireux, & d'une toux sèche, fort laborieuse : le pouls étoit plein & dur. Elle fut saignée deux fois du bras, dans les deux ou trois premiers jours de la fièvre ; le sang étoit sec & légèrement coëneux : elle fut d'ailleurs traitée & guérie par les règles ordinaires de l'art. A peine fut-elle quitte de cette maladie, que, cinq ou six jours après, enceinte alors d'environ quatre mois, tout son corps s'œdématisa, dans l'espace de trente six heures ; de sorte qu'au bout de cinq ou six jours, il étoit d'une grosseur énorme. On entendit bientôt, aux moindres mouvemens, le bruit de l'eau épanchée dans la capacité de la poitrine ; la difficulté de respirer devint si considérable, qu'elle fut obligée d'abandonner le lit où elle ne pouvoit plus rester, pas même assise ; elle se tint dans son fauteuil, toujours sur le point de suffoquer, & obligée de tenir la poitrine & la tête appuyée sur une barre, munie d'un oreiller, située à l'extrémité des bras de son
fauteuil.

fauteuil. Il lui étoit impossible de s'incliner, ni de se retourner sur aucun côté : il falloit tenir les portes & les fenêtres de son appartement presque toujours ouvertes : elle avoit les extrémités froides, & le pouls se faisoit à peine sentir. Tel fut son état, pendant sept jours, malgré l'application des emplâtres vésicatoires, d'un cautere à chaque jambe, & de tous les autres moyens qu'on avoit inutilement employés jusqu'alors pour la soulager. L'écoulement d'une quantité prodigieuse d'eau, par un séton qu'on lui perça sur le métatarse du pied gauche, fut la premiere époque de l'amélioration de son état. On fut obligé de lui faire la même opération, quelque tems après, sur le pied droit, à raison des accidens qui recommençoient à jouer leur premier rôle. Depuis ce tems-là, notre malade fut de mieux en mieux ; elle reprit son lit, où peu-à-peu elle parvint à rester couchée à plat sur le dos & sur les côtés, avec plus de difficulté cependant, que lorsqu'elle jouissoit de sa santé ordinaire. Ces accidens, tout fâcheux qu'ils étoient, ne devoient point être les derniers d'une maladie si cruelle : les pieds & les jambes devinrent dans un état affreux : la gangrene, qui y parut en différens endroits, trois fois, dans l'espace d'environ un mois, détruisit le premier séton. Il se forma, à la partie inférieure des jambes & aux pieds, des cla-

piers remplis d'une humeur gelatineuse, qui devint d'une consistance assez compacte & très-fétide, formant des especes de champignons, de couleur blanchâtre, mollasses, baveux, &c. Elle en fut délivrée par l'usage des anti-septiques, appliqués extérieurement, & pris intérieurement, dans lesquels le quinquina tint le premier rang. Elle étoit bien rétablie au septieme mois & demi, de sa grossesse, avec cette différence, que ses jambes étoient toujours fort enflées, le soir, & très-peu, le matin. Aux approches de ses couches, la plénitude & la fréquence du pouls augmentèrent; les veines grossirent, & les jambes devenoient un peu violettes¹, lorsqu'elle marchoit ou se tenoit trop long-tems levée, & restoient toujours plus ou moins variqueuses. Elle avoit, de tems en tems, des engourdissemens, des oppressions & des éblouissemens, accompagnés quelquefois de legers mouvemens convulsifs aux mains. A tous accidens qui alloient toujours en augmentant, à mesure qu'elle approchoit du terme de sa délivrance, se joignit, vers les trois heures du matin, la veille de ses couches, une douleur si aiguë au sinus frontal droit, que sa vue & sa mémoire en furent lésées à tel point, qu'elle n'a aucune connoissance de ce qui se passa dans le courant de cette journée; & de la nuit suivante: à trois

heures & demie de l'après-midi du même jour, elle fut attaquée d'une si forte convulsion, que ceux qui étoient auprès d'elle, crurent qu'elle étoit morte. Elle éprouva huit ou dix attaques, plus fortes encore que la première, jusqu'à minuit, qui fut l'heureux instant de la délivrance de son enfant, & de la cessation de ses atroces convulsions. Elle fut saignée deux fois du bras, dans cet état : son sang étoit sec, coëneux & inflammatoire. On lui appliqua les emplâtres vésicatoires derrière chaque oreille, & à la nuque, qui produisirent un fort bon effet, en très-peu de tems.

Elle n'eut aucun accident remarquable, à la suite de ses couches. La vue, qui avoit été presque tout-à-fait éteinte, s'est rétablie peu-à-peu, de même que toutes les fonctions. Ses menstrues ont paru, deux mois après ses couches, comme dans l'état de santé ; elle s'est d'ailleurs bien portée, aux douleurs vagues près, de tout le système nerveux, qui ont continué pendant quatre ou cinq mois. Elle jouit enfin actuellement d'une très-bonne santé.

Les yeux de son enfant, âgé aujourd'hui de neuf mois & vingt jours, sont affectés des mêmes mouvemens spasmodiques, que l'étoient ceux de sa mere, aux approches & dans le tems de ses couches. Il paroît que ces mouvemens convulsifs diminuent peu-à-

peu, à mesure que l'enfant grandit, & que le ressort des solides augmente. Il n'a pas éprouvé d'ailleurs le moindre accident, & continue à se porter tout au mieux.

On ne parlera ici, que d'une manière succincte, pour éviter un trop long détail, de tous les différens moyens que le médecin a été obligé de mettre en usage dans le traitement de cette maladie, eu égard à la longueur, à la gravité & à la foule des différens accidens qui l'ont accompagnée : on se contentera de dire que l'on croit que c'est aux diurétiques, de toute espèce, ménagés & proportionnés à l'état de la malade, dans lesquels entroit toujours l'*arcanum duplicatum*, à petites doses, à la lessive des cendres de genêt, dans le vin du Rhin, dont elle a fait un très-long usage, à la liqueur minérale anodine d'Hoffman, qui la soulageoit un peu dans les fortes oppressions, & à mille autres petits moyens auxiliaires; aux sétons & saignées, que la malade est redevable de la vie, comme c'est au quinquina qu'on attribue la guérison de la gangrene, de la putréfaction, & le rétablissement du ressort des solides; & peut-être autant aux soins de M. Daunou, maître en chirurgie de cette ville, qui s'est distingué, par tous les endroits possibles, en tout ce qui est relatif à son art, dans le traitement de cette maladie.

OBSERVATIONS

*Sur l'effet de la Teinture de Castor, faite
avec l'æther; par M. SOUQUET,
médecin à Boulogne-sur-mer.*

Je fus consulté, le 25 Mars 1759, pour la femme du nommé Colbian, du village d'Alinctun, à quatre lieues d'ici, qui étoit accouchée, depuis sept jours révolus, ayant encore l'arrière-faix & toutes les membranes dans la matrice: son poulx se faisoit à peine sentir; ses extrémités étoient froides: elle n'avoit, pour ainsi dire, plus la force de se remuer, ni de rien prendre; elle étoit enfin moribonde. Je lui envoyai une demi-once de teinture de castor par l'æther vitriolique, pour la prendre sur un morceau de sucre, par prises réitérées de quart d'heure en quart d'heure: les deux premières prises la ranimerent beaucoup. Après la troisième dose, la malade sentit qu'il sortoit quelque chose de la matrice. On lui en donna, tout de suite, une quatrième, à laquelle succéda l'évacuation totale de tout ce qui étoit contenu dans l'uterus, d'où exhaloit une odeur si insupportable, que ceux qui étoient présens, furent obligés de sortir, pour un instant,

& ne rentrent, qu'après avoir pris les précautions nécessaires pour se garantir de cette horrible puanteur. La malade fut parfaitement bien rétablie, trois semaines après, par le seul usage des restaurans. Cette femme retomba dans le même cas. Dans les premiers jours de Juin 1760, elle en fut encore délivrée, par le même moyen, trois jours après ses couches.

On vint me consulter, le premier Juin 1761, pour la femme du nommé Maffon, du bourg de Desvres, à cinq lieues d'ici, qui, depuis trois jours & demi, étoit dans le même cas, que la précédente. Je lui envoyai la teinture de castor par l'æther vitriolique, avec la maniere d'en faire usage. Après qu'elle eût pris la seconde dose, l'arrière-faix, & tout ce qui étoit contenu dans la matrice, sortit.

Le même moyen m'a très-bien réussi ; plusieurs fois, pour rétablir les menstrues supprimées. Je choisís, autant qu'il est possible, pour le faire prendre, le tems où les malades devroient avoir leurs règles.



OBSERVATIONS

*Sur deux Hernies ventrales ; par M.
STRACK, docteur en médecine, &
professeur de chirurgie, à Mayence.*

Le même homme, qui fait le sujet de l'Observation que vous avez insérée, p. 540 du Journal du mois de Décembre dernier, va donner lieu à une seconde, que je ne crois pas moins digne de vous être communiquée. Je vous ai déjà dit que la cinquième, fixième & septième vraies côtes étoient tellement gonflées, qu'elles faisoient une très-grosse bosse ; leurs extrémités cartilagineuses faisoient une saillie de deux pouces au-dessus du plan du sternum, & par conséquent de celui des cartilages de côtes, de l'autre côté. Par-là, l'attache supérieure du muscle droit du bas-ventre, du côté malade, étoit plus élevée que celle du muscle droit, du côté sain ; il en résultoit un écartement de ces deux muscles, par lequel sortoit une portion de l'estomac, qui faisoit une tumeur, de la grosseur d'un œuf de poule, immédiatement au-dessous du cartilage xiphoïde.

Cette tumeur paroissoit toutes les fois que le malade touffoit, étérnuoit, pouffoit quelque chose devant lui, en retenant son

haleine, ou qu'étant couché sur le dos, il vouloit se relever pour se mettre sur son séant. Hors ces cas, cette tumeur ne se laissoit pas appercevoir, quelle que fut l'attitude que le malade prit, soit qu'il fût à jeun, ou qu'il eût mangé.

Mais, à mesure que la maladie principale guérissoit, & que la matiere arthritique s'épuisoit, les côtes désenflerent; le muscle droit, du côté malade, se rapprocha de celui du côté sain; leur intervalle diminua: la hernie devint de plus en plus petite; lorsque les côtes furent réduites à leur état naturel, elle disparut entièrement. Il y a quatre ans de cela; & l'homme qui se porte très-bien, ne s'apperçoit plus de rien, lors même qu'il touffe, éternue, pousse, saute ou joue de la flûte.

En voici une autre, pour le moins aussi singulière. Une femme de vingt-trois ans, fort grande & très-maigre, accoucha heureusement de son cinquième enfant. Quelques jours après ses couches, elle s'aperçut d'une tumeur extraordinaire à son ventre, qui paroissoit ou disparoissoit, selon les différentes attitudes qu'elle prenoit. Elle m'en parla. Ayant voulu examiner son ventre, je trouvai un grand vuide, qui s'étendoit depuis la région de l'estomac, jusqu'aux muscles pyramidaux, le long de la ligne blanche. Lorsque cette femme touffoit,

éternuoit ou retenoit son haleine, ou qu'étant couchée sur le dos, elle vouloit se lever, il sortoit, entre les muscles droits, une très-grande quantité de boyaux, qui formoient une longue bosse, depuis l'estomac jusqu'aux pubis. Quand elle ne faisoit aucun de ces efforts, elle ne s'appercevoit de rien.

On pouvoit faire entrer la main dans le bas-ventre, entre les muscles droits, comme s'il y avoit eu une incision le long de la ligne blanche, parce que cette femme étoit très-maigre; & lorsqu'on avoit ainsi la main dans le ventre, si elle venoit à touffer, à retenir son haleine, ou à vouloir se relever, on la sentoît comprimer, de droit & de gauche, par les muscles droits alors en action, & les boyaux sortoient dessus & dessous la main; mais rien ne me frapa plus, que ce que je sentis, en mettant la main à plat, sur le ventre, lorsque cette femme venoit à touffer; il me sembloit, tout-à-coup, que tous les intestins sortoient du ventre, & alloient me tomber dans la main.

Je conseillai à cette femme de se serrer le ventre avec une serviette; & je lui fis faire un corset qui alloit jusqu'aux hanches, & qu'on pouvoit serrer à volonté, par le moyen d'un lacet. Elle fut guérie, au bout de six mois, & elle se porte bien depuis; mais je crains qu'elle n'éprouve le même

accident, à la suite de toutes les couches qu'elle pourra faire.

Il paroît que cette hernie avoit été produite par un relâchement des muscles droits & de la ligne blanche, causé par la trop grande distension de ces parties ; car cette femme avoit été très-grosse, & avoit porté son dernier enfant fort en devant.

O B S E R V A T I O N S

Sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747 ; par un ancien Médecin de la faculté de Paris.

A N N É E 1709.

HIVER. Personne n'ignore quel froid régna en 1709 ; combien il fut vif, puisque la liqueur du thermometre descendit 15 degrés au-dessous du terme de la glace, que la riviere fut prise dès les premiers jours du froid, & qu'il dura dans cette violence, depuis le 6 Janvier, jusqu'au 23 du même mois, enfin, qu'il est mort des gens de froid. Vers la fin du mois de Février, la gelée revint assez forte pour faire charrier la riviere ; ce second froid acheva de perdre ce qui avoit été épargné par le premier, qui cependant avoit fait périr beaucoup d'animaux & d'arbres. Qu'on joigne à tout

cela la misère publique, occasionnée par la guerre & les impôts indispensables.

On observa aussi beaucoup de maladies, sçavoir, des fièvres malignes, des fluxions de poitrine, des dévoiemens, des dyssenteries & des fièvres intermittentes. Souvent ces maladies étoient compliquées; mais ce qu'il y eut de plus singulier, & qui mérite d'être soigneusement remarqué, c'est que la mortalité fut beaucoup plus considérable chez les gens aisés, que chez les pauvres. Peut-être en peut-on donner la raison que rapporte Sydenham, dans l'histoire qu'il donne des petites véroles de 1667, 1668 & 1669.

Dans les pleurésies, il falloit saigner brusquement, pour suppléer à la transpiration totalement interrompue par le froid excessif, mettre en usage les délayans & les diaphorétiques, & ne se point presser d'évacuer què lorsque, par des saignées multipliées, & une boisson abondante, on voyoit une détente assez considérable, pour risquer, sans inconvénient, un purgatif; alors les purgatifs réitérés terminoient ordinairement la maladie, vers le douzième jour.

Mais lorsque, par une négligence impardonnable dans un médecin, & criminelle dans ceux qui osent se charger du traitement des maladies, sans être suffisamment instruits, on négligeoit de saigner dans le commencement, alors les fluxions de poitrine dégé-

néroient en fièvres malignes , dont périf-
foient presque tous ceux qui en étoient
attaqués , à moins que la nature , plus forte
encore que le mal & le mauvais traitement ,
ne produisît quelque crise heureuse , telle
que dans l'Observation suivante.

Un nommé *Geri* , âgé de quarante ans ,
fut pris de toux. Il voulut toujours travail-
ler ; mais , accablé par le mal , il fut obligé de
se mettre au lit , ayant une fièvre violente ,
une grande difficulté de respirer , & un cra-
chement de sang.

Ayant été appelé , je lui prescrivis deux
saignées , qui furent différées jusqu'au troi-
sieme jour , par l'entêtement des assistans.
Les accidens augmentant , on se détermina
enfin à exécuter ce que j'avois prescrit. Il
fut saigné deux fois le troisieme jour , &
deux fois le quatrieme , sans aucun soula-
gement : son sang étoit verdâtre & un peu
coënnieux. Le ventre étant libre & la lan-
gue chargée , je lui fis prendre , le cinq , une
potion purgative en deux verres , dans le
second , un grain de tartre stibié. Malgré
les évacuations , par haut & par bas , les
accidens augmentoient , le malade s'agitoit
dans son lit ; il avoit des rêvasseries , & disoit
ne sentir aucun mal. Le 6 & le 7 furent
employés à prendre beaucoup de délayans.
Le 8 , il survint des sueurs très-abondantes ,
qui durèrent trois jours , sans que le malade
fût soulagé : on lui donna pour lors de

légers cordiaux, & de la tisane de scorfonere ; la fièvre subsistoit toujours dans le même degré, avec un point de côté violent ; ce qui me détermina à le faire saigner le 12. Son sang étoit comme le précédent ; mais je ne crus point devoir faire réitérer la saignée, par rapport à la foiblesse du malade, & craignant, comme on n'en voit que trop d'exemples, que le malade ne devînt trop épuisé pour soutenir les remèdes qui lui restoit à faire. Cette dernière saignée sembla procurer quelque soulagement, & la bile continuant à couler, il fut purgé en deux verres, avec casse, manne, tamarins & deux grains de tartre stibié. Quoiqu'il y eût quelque lueur d'espérance, le malade étoit comme une masse dans son lit, sans se plaindre : les matieres qu'il rendoit, & sa transpiration, étoient d'une odeur fétide & cadavereuse : je le laissai reposer pendant trois jours, après cette purgation, en continuant cependant les tisanes, bouillons & lavemens. Le 17, il parut sur tout le corps, excepté au visage, une éruption miliaire, les boutons étoient remplis d'une eau blanchâtre, comme du lait un peu épais : elle dura neuf jours ; pendant ce tems, j'employai la tisane de scorfonere, & quelques potions cordiales : au bout de ces neuf jours, il fut purgé, & guérit enfin, après plusieurs purgations.

Cet exemple & plusieurs autres, que j'ai

eu occasion de voir , m'ont confirmé dans l'idée , que , dans les maladies aiguës , tout dépend des commencemens , & que la multiplicité des saignées faites trop tard , jette souvent le malade dans un affaïssement qui devient mortel , principalement lorsque la maladie se termine par une éruption.

Outre les pleurésies , il y eut beaucoup de dévoiemens & de dyssenteries , particulièrement chez les femmes grosses. Il falloit les traiter par des saignées plus ou moins répétées , des lavemens adoucissans , des calmans , & , vers la fin , quelques cordiaux mêlés avec les purgatifs. Je n'ai vu périr aucune femme grosse ; mais chez la plus grande partie , le dévoiement a subsisté jusqu'à l'accouchement qui a été assez constamment heureux.

Plusieurs de ceux qui n'avoient point été attaqués vivement de dyssenterie , ou d'affection de poitrine , furent pris de fièvre intermittente ; d'autres avoient de la fièvre , & une bouffissure universelle. Dans ce dernier cas , ce qui réussissoit le mieux , étoit un opiat fait avec demi-gros de jalap , une once de quinquina , & demi-once de crème de tartre ; le tout incorporé dans suffisante quantité de syrop purgatif. Ceux qui n'avoient point de bouffissure , n'usèrent que du quinquina seul ; chez les femmes grosses , on le mêloit avec des béchiques ; mais il falloit toujours purger de tems en tems.

PRINTEMPS. Le froid excessif de l'hiver, son opiniâtreté, la misère, & en conséquence, la mauvaise nourriture, occasionnerent beaucoup d'affections scorbutiques, & déterminèrent l'ouverture de l'hôpital saint Louis, destiné à cette maladie.

On vit régner à-peu-près les mêmes maladies que dans l'hiver, avec cette différence cependant, que les malades étoient attaqués plus vivement, & périssoient plus promptement encore. Les uns avoient une fièvre vive, qui les prenoit tout-à-coup, avec un point de côté violent, un crachement de sang & du délire. Ils périssoient le 5, le 7 ou le 9, au plus tard; les autres n'avoient point d'abord la poitrine affectée: ils ressentoient des douleurs vagues par tout le corps, avoient une fièvre vive, la peau sèche; le second jour, la poitrine se prenoit, & souvent ils périssoient le 3 ou le 4.

Un nommé *Noiret*, âgé de quarante ans, robuste, se sentoît incommodé, depuis quelques jours; la misère l'avoit déterminé à continuer son travail; enfin, l'accablement dans lequel il se trouvoit, le força à se mettre au lit. Ayant été appelé, je lui trouvai des mouvemens convulsifs. J'ordonnai la saignée, qui fut faite: le second jour, il fut saigné trois fois; la poitrine étoit libre; le troisième jour, le mal se porta si

vivement sur la poitrine, qu'il périt le soir. On l'ouvrit, on trouva tous les viscères en bon état, excepté les poumons qui étoient enflammés, sur & lesquels on appercevoit quelques points de gangrene.

La cause pour laquelle la poitrine a été singulièrement affectée dans le printems, est, à ce que je crois, dûe au resserrement prodigieux des vaisseaux, produit par le froid excessif, & à la résistance de ces mêmes vaisseaux, lorsqu'au mois de Mars, qui fut beaucoup plus doux, sur-tout en le comparant à la fin de Février, le sang & les humeurs se dilaterent, comme on l'observe ordinairement au printems.

Aussi tout le sang que l'on tiroit aux malades, étoit-il extrêmement coënnieux ?

Tout le traitement de cette maladie consistoit en des saignées faites coup sur coup, dès le commencement du mal, & dans l'usage des délayans en très-grande abondance, pour diminuer l'érétisme de toutes les fibres : encore ceux qui guérissoient, avoient-ils une convalescence longue ; ils languissoient long-tems, leur tête étoit foible, & leur poitrine délicate avoit besoin du plus grand ménagement, pour éviter les rechutes presque toujours mortelles. Il ne falloit point se hâter de purger. J'ai cependant vu une femme âgée, nommée *Argenton*, qui guérit, quoiqu'elle eût négligé toute espece de

de remède. J'y fus mandé, le troisieme jour de sa maladie : je la trouvai avec une fièvre vive ; mais la foiblesse de son pouls, malgré sa fréquence, me détermina à me contenter de lui prescrire une boisson délayante, & légèrement laxative, qu'elle continua ; & par ce seul moyen, elle guérit.

ÉTÉ. La fin du mois de Juillet & le commencement du mois d'Août ont été chauds ; alors ont paru les fièvres malignes ; qui se masquoient, tantôt sous l'apparence d'une fièvre double-tierce continue, tantôt sous celle d'une fièvre continue, avec redoublement, de deux jours l'un.

Les symptômes de cette fièvre étoient des douleurs de tête aiguës, avec transport, ou des inquiétudes par tout le corps, quelquefois une stupeur universelle, tantôt des vomissemens, ou seulement des nausées, enfin des douleurs vagues & aiguës.

Quelques-uns périssoient, dès le 9^e de la maladie ; d'autres mouraient le 30^e, ou même le 40^e jour. Les riches périssoient plus fréquemment que les pauvres, dont cependant la misère & la mauvaise nourriture auroit dû rendre la maladie plus dangereuse.

Pour guérir ces maladies, il falloit être appelé, dès le commencement ; car la plupart de ceux qui différoient d'un jour ou deux, à demander du secours, étoient pres-

que toujours perdus sans ressource : le délire , les mouvemens convulsifs augmentoient : il survenoit des sueurs extrêmement fétides ; & les malades périssoient , sans recevoir aucun soulagement des remèdes.

Chez ceux auprès desquels on étoit mandé assez tôt , il falloit , dès le premier jour , faire deux , trois ou quatre saignées. Pour peu qu'il y eût de détente , on prescrivait , le second jour , un purgatif , auquel on ajoûtoit le tartre stibié. Le troisième jour , on saignoit une ou deux fois ; & le quatrième , on purgeoit , comme le deux. Pendant tout ce tems , on faisoit beaucoup boire le malade , d'une tisane acidule & légèrement laxative. Le huit , on purgeoit pour la troisième fois : quelquefois , lorsque le malade tomboit dans la stupeur , on lui donnoit une potion cordiale avec le tartre stibié , dont il prenoit , toutes les deux heures , quelques cuillerées. Immédiatement après la troisième purgation , on mettoit le malade au quinquina purgatif , dont on lui faisoit prendre , jour & nuit , toutes les quatre heures ; & par ce moyen , on diminueoit insensiblement les redoublemens.

Rien n'a mieux réussi que ce traitement ; & le quinquina continué avec exactitude , faisoit merveille ; mais il ne falloit pas perdre un instant. J'ai même donné le quinquina de cette façon à une fille

qui fut prise de ses règles, le premier de sa maladie. Les règles coulerent à l'ordinaire, & la malade guérit.

Il y eut aussi, dans cet été, des dévoiemens, qui n'avoient aucune suite fâcheuse, pourvu cependant qu'ils fussent traités, dès le commencement; car autrement ils dégénéroient en dyssenterie, & étoient suivis de la mort. Ils cédoient aisément au traitement ordinaire. On vit aussi régner des douleurs de reins, accompagnées de fièvre, qui se dissipoient par quelques saignées, une tisane adoucissante, & une ou deux purgations.

AUTOMNE. La nuit du 13 au 14 Septembre, il fit une tonnerre très-violent, & plus fort qu'aucun de ceux qu'ayent jamais entendu les personnes les plus âgées de ce tems; il fut suivi d'une pluie affreuse. Ce fut le prélude des maladies de cette saison, dans laquelle on vit régner une fièvre maligne de la plus mauvaise espece, avec des symptômes tout-à-fait différens, à raison des malades, quoique le caractère de la maladie fût toujours le même. Ces symptômes étoient ou douleur de tête, quelquefois aiguë, avec ou sans délire, ou difficulté de respirer, avec un point de côté violent, ou douleurs dans le ventre, avec tranchées, ou dévoïement, avec épreintes,

avec ou sans flux de sang ; ou des douleurs de rhumatisme & de goutte ; ou de fluxions sur les dents , les yeux , les oreilles , &c. De plus , il se faisoit de fréquentes métastases de l'humeur , au point que le malade paroissant guéri & débarrassé de l'accident , qui l'avoit le plus tourmenté , la poitrine ou la tête se prenoit , & le malade périssoit tout-à-coup.

Un nommé *Noury* , âgé de vingt ans , fut attaqué de fièvre violente , de toux , point de côté , crachement de sang , inquiétudes par tout le corps ; tous ces accidens avoient été presqu'entièrement dissipés par des saignées , des béchiques , des évacuations par haut & par bas , lorsque , le dixieme jour de sa maladie , la tête se prend ; il veut se précipiter hors de son lit ; son poulx devient dur , sa voix entre-coupée ; la foiblesse & l'épuisement dans lequel l'avoient jetté les remedes précédens , m'empêcha de le faire saigner du pied , dans l'appréhension de le jeter dans une foiblesse qui auroit pu le faire périr tout-à-coup. Je lui ordonnai de prendre , toutes les quatre heures , un gros & demi d'un opiat composé , de quinquina , une once ; thériaque , un gros ; syrop de coquelicot , q. s. Il mourut le lendemain : après sa mort , il coula de son nez quelques gouttes de sang.

Une femme, appelée *Vatas*, âgée de trente ans, est saignée pour pareil accident, & périt néanmoins de même.

Une autre femme, nommée *Dubuiſſon*; dans les premiers jours de ſa maladie, ſembloit imbécille, & avoit peu de fièvre. On la ſaigna du bras & du pied; ſes règles coulerent abondamment: on lui donna une potion légèrement cordiale, aiguïſée de trois grains de tartre ſtibé, ſur ſix onces de liqueur; la bile coula abondamment, & de bonne qualité: alors la fièvre augmenta, elle devint furieuſe, & mourut dans le tranſport le plus violent.

On ouvrit ces trois cadavres: on trouva leur ſang diſſous, le cerveau & les membranes gorgés de ſang.

Une vieille femme éprouve un pareil reflux d'humeur vers la tête, où elle reſſent une douleur aiguë. Il lui vient une hémorragie par le nez; elle perd trois pintes de ſang, & guérit.

Plusieurs malades, dès le commencement de leur maladie, étoient couverts de petites taches noires, comme des morſures de puces; avoient des naufées, ſans cependant vomir.

Il falloit ne ſ'en point laiſſer impoſer par aucun de ces ſymptomes; & lorsque le médecin étoit appelé aſſez tôt, ſaigner

plusieurs fois , malgré la foiblesse apparente des malades , mettre en usage les acides , mais sur-tout ne point se presser de purger , & attendre que les matieres devinssent d'une bonne qualité , seulement donner le tartre stibié , plutôt comme incisif , que comme purgatif , mêlé avec quelques legers cordiaux ; réitérer la purgation , mais , comme je viens de le dire , lorsque les évacuations paroissent vraiment critiques.

Je pourrois confirmer ce que j'avance , par plusieurs observations qu'il seroit trop long de rapporter.

Ce qu'il est bon de remarquer , c'est que le quinquina , qui avoit si bien réussi la saison précédente , n'a fait aucun bien dans cette saison , & a semblé plutôt augmenter les accidens , & produire de plus fréquentes métastases. C'est même là la raison qui a fait peut-être périr plusieurs malades dans le commencement de cette épidémie , où on l'a employé d'après les succès de l'été précédent.

Il y eut , outre cette fièvre , quelques affections scorbutiques , qui céderent aux remèdes ordinaires , & qui n'avoient aucun caractère particulier.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JANVIER 1763.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 8 h. du matin.	A 2 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	04	01	02 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{4}$
2	04	03	04 $\frac{1}{2}$	28 1	28	28 $\frac{1}{2}$
3	07	04	04 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
4	07	03 $\frac{1}{2}$	04 $\frac{1}{2}$	28	28	28
5	04	0 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	28	28	28 $\frac{1}{2}$
6	03	01	03 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
7	05 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	03	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
8	05 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{2}$	04 $\frac{1}{2}$	28	28	28 $\frac{1}{2}$
9	05 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{2}$	04 $\frac{1}{2}$	28	27 11	28 $\frac{1}{4}$
10	04	1	02 $\frac{1}{4}$	28 1	28	28 1
11	05 $\frac{1}{2}$	01	04 $\frac{1}{2}$	28 1	28	28 $\frac{1}{4}$
12	06	01 $\frac{1}{2}$	04 $\frac{1}{2}$	28 1	28	28 $\frac{1}{2}$
13	05 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	03 $\frac{1}{2}$	28 1	28	28 1 $\frac{1}{4}$
14	05	03 $\frac{1}{4}$	05 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 $\frac{1}{2}$
15	07	0	04 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
16	06	1 $\frac{1}{2}$	03 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
17	06	01	04 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28	28
18	07	01	04 $\frac{1}{2}$	28	28	28
19	06 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{2}$	04 $\frac{1}{2}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
20	06	02	03	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
21	04	0 $\frac{1}{4}$	03 $\frac{1}{2}$	28	28	28 $\frac{1}{4}$
22	05	01	03	28	28 $\frac{1}{4}$	28
23	03 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	1	28	28	28 $\frac{1}{2}$
24	0	4	1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 3 $\frac{1}{2}$
25	0	4 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
26	01 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$
27	04 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
28	03	5 $\frac{1}{4}$	2	28	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$
29	3	6 $\frac{1}{2}$	4	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9	27 8
30	4	7	5 $\frac{1}{2}$	27 7	27 6	27 9
31	3 $\frac{1}{2}$	9	5 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$

ETAT DU CIEL.

jours du mois.	La Matinée,	L'Après-Midi.	Le Soir à 21 h.
1	S-S-E. couv.	S. couvert.	Serein.
2	E. ferein.	E. ferein.	Serein.
3	E-N-E. fer.	E-N-E. b.	Couvert.
4	N-E. ferein.	N-E. beau.	Beau.
5	N-N-E. couv.	N-N-E. b.	Couvert
6	N-E. ép. br. beau.	N-N-E. b. ferin.	Serein.
7	N. leg. br. ferin.	N-N-E. fer.	Serein.
8	E. couv. br.	E-N-E. b. couvert.	Couvert.
9	N-E. cou. b.	N-E. b. fer.	Serein.
10	N-E. cou. b.	N-E. b. fer.	Serein.
11	E. ferein.	E. fer. leg. brouillard.	Serein.
12	E. leg. brouil. fer.	E. ferein.	Serein.
13	N. ferein.	N. beau. cou. leg. brouill.	Couvert.
14	E. couvert. brouil. beau.	E. brouil. fer.	Serein.
15	E. ferein.	E. ferein.	Serein.
16	E. ferein.	E. ferein.	Serein.
17	E. ferein.	E. fer. brouil. ferin.	Serein.
18	E. brouill. b.	E. brouill.	Brouill.
19	E. ép. brouil.	E. brouill.	Brouill.
20	E. nuag. ép. brouill.	E. ép. brouil.	Brouill.
21	E. nuag. br. beau.	E. beau.	Serein.
22	E. fer. beau.	E. beau.	Beau.
23	S-E. nuag.	S-E. couv.	Couvert.

MÉTÉOROLOGIQUES. 281

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 21 h.
24	S - E. couv. brouill.	S - E. couv. brouill.	Couvert.
25	N-O. b. leg. brouill.	N. beau.	Serein.
26	N-E. fer. b.	N-E. beau.	Couvert.
27	S-E. ferein.	S-E. ferein.	Serein.
28	S-E. ferein.	S-E. ferein.	Beau.
29	S. pl. couv. nuages.	S. nua. couv.	Couvert.
30	S. pl. couv.	O. vent. cou. pluie.	Couvert.
31	S. br. nuag. couvert.	S. couv. pl.	Pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 9 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur ou le plus grand froid a été de 7 degrés au-dessous du même terme : la différence entre ces deux points est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.

3 fois du N-N-E.

5 fois du N-E.

2 fois de l'E-N-E.

13 fois de l'E.

4 fois du S-E.

1 fois du S-S-E.

4 fois du S.

1 fois de l'O.

1 fois du N-O.

Il a fait 15 jours beau.
 20 jours serein.
 14 jours couvert.
 14 jours des brouillards.
 5 jours des nuages.
 2 jours pluie.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1763.

Les douleurs de rhumatisme, qu'on avoit observées dans les deux mois précédens, ont régné encore pendant tout ce mois. Il y a eu aussi une très-grande quantité de rhumes accompagnés, dans beaucoup de personnes, de toux violentes, & de crachemens de sang, pour lesquels on a été obligé d'avoir recours à la saignée du bras, & aux béchiques incisifs : lorsqu'on a négligé ces secours, ils ont dégénéré en péripneumonie.

Le dégel, qui est survenu dans les derniers jours du mois, a produit quelques diarrhées.

On a observé, en outre, quelques fièvres synoches, de peu de conséquence, qui n'ont pas demandé de traitement particulier, & un assez grand nombre de petites véroles.



*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois de Décembre 1762; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le barometre a été observé, tout le mois, au-dessus du terme de 28 pouces; il s'est même porté à 28 pouces 6 lignes, vers la fin du mois. Aussi, à proprement parler, il n'a pas plu de tout le mois; on n'a eu que quelques ondées legeres, le 4, le 13, le 21 & le 22: en revanche, il y a eu beaucoup de brouillards.

La gelée a commencé le 9, la liqueur du thermometre étant descendue, ce jour, à 1 degré au-dessous du terme de la congelation: elle a persisté tout le reste du mois, avec plus ou moins de vigueur. Le 18, le thermometre a marqué $5\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du terme de la congelation; le 28, $6\frac{1}{2}$ au-dessous du même terme; le 30 & le 31, 7 degrés; & le 29, 8 degrés. Dès le 3, il avoit été observé au terme précis de la glace.

Le vent a été *Nord-Est*, presque tout le mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 6 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 8 degrés

284 MALADIES REGN. A LILLE.

au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 6 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 28 pouces : la différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

19 fois du Nord vers l'E.

7 fois de l'Est.

5 fois du Sud vers l'E.

1 fois du Sud.

2 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 19 jours de tems couvert ou nuageux.

5 jours de pluie ou de bruine.

15 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité , tout le mois , mais plus grande au commencement , qu'à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Décembre 1762 ; par M. BOUCHER.

Les rhumes de poitrine , ainsi que les fièvres catarrhales , étoient plus répandus & plus graves , à la fin de ce mois , qu'ils ne l'avoient été jusqu'alors. Dans la fièvre catarrhale , il y avoit souvent douleur de poitrine , oppression , difficulté de respirer , mal de gorge , &c. & le point de côté s'y

est joint dans plusieurs : ce dernier symptôme annonçoit le plus souvent la fausse pleurésie. Le sang, dans la plupart des malades, avoit très-peu de consistance ; la partie blanche formoit une gelée glaireuse, & la partie rouge étoit noire & dissoute. Nous avons observé de plus, quelques pleuropneumonies légitimes, qui, dans quelques personnes, ont été de nature bilieuse, & ont eu de la pente à se terminer par la fétorification gangreneuse du poulmon.

Le froid & la sécheresse du tems n'avoient pas encore tout-à-fait dissipé nos fièvres rémittentes-malignes, dans le petit peuple. Plusieurs de ceux, qui n'ont pas été traités par une méthode analogue à celle que nous avons ci-devant désignée, en ont été la victime.

Nous avons eu, à la fin du mois, des atteintes d'apoplexie & de paralysie, qui portoient l'empreinte de l'épidémie présente, par rapport à l'état ou à la consistance du sang des personnes qui ont été prises de cette maladie, & qui, par cette raison, excluient les saignées de la cure. Je crois devoir faire observer que l'apoplexie, en général, exige moins la saignée, dans nos provinces, que dans d'autres contrées. Enfin il a régné, pendant tout le cours du mois, des fluxions aux yeux, & des affections rhumatismales, en diverses parties du corps.

AVIS PARTICULIER.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs , en les avertissant qu'on trouve , à Paris , chez le sieur *Cotel* , maître apothicaire , Place des Victoires , la Terre foliée du sieur *DUBOIS* , que nous avons annoncée dans notre Journal du mois de Septembre dernier. Il la vend , à cause des frais de port & des droits , à raison de 18 francs la livre , de 30 sols l'once , & six sols le gros.

LIVRES NOUVEAUX.

Oração inaugural do primeiro curso de operacoens chirurgicas que publicamente fez com permissoa de sua magestade fedelissima no hospital real de Lisboa ; Philippe-Joseph de Gouvea , cirurgico da camera do serenissimo infante o senhor D. Manoel , recitada ne ultimo de Janeiro 1762. C'est-à-dire , Discours inaugural du premier cours d'opérations de chirurgie , fait avec la permission de S. M. très-Fidelle , dans l'hôpital royal de Lisbonne ; par M. Philippe-Joseph de Gouvea , chirurgien ordinaire du sérénissime infant dom Emmanuel , prononcé le dernier Janvier 1762. A Lisbonne , chez Ant. Rodriguez Galhardo , 1762 , in-8°.

Ce Cours d'opérations qu'on peut regarder comme le premier pas que la chirurgie ait fait en Portugal, a été terminé en vingt-six séances. On y a suivi l'ordre du Cours d'opérations de chirurgie de *Dionis*. On nous annonce que l'auteur venoit de mettre la dernière main à une traduction Portugaise, des *Principes de chirurgie de M. de la Faye*, qui doit paroître bientôt.

Dictionnaire portatif d'Histoire naturelle, contenant l'histoire, la description & les principales propriétés des animaux, des végétaux & des minéraux, avec un Discours philosophique, sur la méthode de conduire son esprit dans l'étude de l'histoire naturelle : Ouvrage utile aux Naturalistes, aux Physiciens, aux Pharmaciens, & à toute personne qui passe sa vie à la campagne. A Paris, chez *Bauche*, libraire, Quai des Augustins, 1763, in-8^o, 2 vol. Prix. 8 l.

E R R A T A

Pour le mois de Janvier 1763.

Page 89, lig. 11, au lieu du mot *humidité*, lis. *sécheresse*.

Ibid. lig. 12, au lieu du mot *sécheresse*, lis. *humidité*.



T A B L E.

S E C O N D <i>Extrait des Elémens de la Physiologie du corps humain.</i> Par M. de Haller.	Page 195
<i>Suite du Mémoire sur les Rhumes épidémiques, qui ont régné à Nîmes, pendant l'été dernier.</i> Par M. Razoux.	219
<i>Ouverture de corps & Détail d'une inflammation de plusieurs parties de l'abdomen.</i> Par M. Le Nicolais du Saulsày.	224
<i>Observations sur l'Œnanthe.</i> Par M. Vacher.	236
<i>Histoire d'une grossesse accompagnée d'accidens fâcheux.</i> Par M. Souquet.	254
<i>Observations sur l'effet de la Teinture de castor, faite avec l'ather.</i> Par le même.	262
<i>Observations sur deux Hernies ventrales.</i> Par M. Strack.	263
— <i>Sur les Maladies épidémiques, qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747. Année 1709.</i>	266
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Janvier 1763.</i>	279
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Janvier 1763.</i>	282
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois de Décembre 1762.</i> Par M. Boucher.	283
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Décembre 1762.</i> Par M. Boucher.	284
<i>Avis particulier.</i>	286
<i>Livres nouveaux.</i>	Ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mars 1763. A Paris, ce 20. Février 1763.

POISSONNIER DESPERRIÈRES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

AVRIL 1763.

TOME XVIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

On trouve chez V I N C E N T , à Paris,
rue S. Severin , les Livres suivans :

*Précis de la Médecine pratique , contenant
l'histoire des maladies , avec des observa-
tions sur les points les plus intéressans ;
par M. Lieutaud , in-8° , nouvelle édi-
tion , 1761.* 6 l.

*Traité d'Ostéologie , dans lequel , après la
description exacte des Os & l'explication
de leurs mouvemens , on indique les inser-
tions des Muscles , l'attache des Liga-
mens & des Cartilages , le cours des
Vaisseaux & des Nerfs , in-12 , 4 vol.*
1754. 10 l.

*Recueil de Pièces concernant l'Inoculation
de la petite Vérole , in-12 , 1756.*
2 l. 10 s.

*Essai sur les Vertus de l'eau de Chaux ,
pour la guérison de la Pierre ; traduit
de l'anglois de Robert Whytt ; par M.
Roux , D. M. auteur de ce Journal ,
in-12 , 1757.* 2 l. 10 s.

*Recherches historiques & critiques sur les
différens moyens de refroidir les liqueurs ,
in-12 , broch. 1758.* 1 l. 4 s.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

A V R I L 1763.

E X T R A I T

PETRI CAMPER A. L. M. philos. ac med. doct.
med. anat. ac chirurg. prof. reg. soc. scient.
Londinensis & Harlemensis socii, Demonstratio-
num Anatomico-Pathologicarum Liber pri-
mus, continens brachii humani fabricam &
morbos. C'est - à - dire, *Premier Livre des
Démonstrations Anatomico - Pathologiques,
contenant la Structure & les Maladies du Bras;*
par M. PIERRE CAMPER, docteur, &c. A
Amsterdam, chez J. Schruder, & Pierre Mor-
tier, le jeune, 1760, in-fol. grand papier.

LA plupart des auteurs qui ont écrit sur
l'Anatomie, se sont contentés de don-
ner une description, souvent très-sèche, des
différentes parties qui composent le corps
humain, d'indiquer leur situation respective,
& les liaisons qu'elles ont les unes avec les

autres ; quelques-uns d'entr'eux y ont joint leurs usages & une explication , plus ou moins étendue , des fonctions qu'elles exercent dans l'oeconomie animale. Jean Palfin , chirurgien & anatomiste de Gand , est le premier qui ait cru devoir insérer , dans l'Anatomie qu'il publia à Leyde , en 1718 , en flamand , des observations tirées des meilleurs auteurs , tant anciens que modernes , relatives à la pratique de la chirurgie , dans lesquelles il avoit entrepris , (comme il en avertit lui même dans la Préface ,) *d'instruire les Eleves en chirurgie , de ce qu'ils doivent faire ou éviter , en opérant , pour maintenir les organes ou les rétablir dans leur intégrité , & les préserver des atteintes qu'une mauvaise manœuvre pouvoit leur donner.* Ce projet eut l'approbation des plus grands médecins & des plus célèbres anatomistes de ce tems ; ce qui engagea l'auteur à publier , en 1726 , une Traduction françoise de son ouvrage , qui a eu depuis plusieurs éditions. Celle que M. A. Petit , docteur-régent de la faculté de médecine en l'université de Paris , a procurée , l'emporte de beaucoup sur les précédentes. Ce célèbre professeur qui , au talent rare de présenter les objets avec clarté & précision , joint les connoissances le plus étendues sur toutes les parties de la médecine , & en particulier , sur l'anatomie & la chirur-

gie , auxquelles il paroît s'être adonné plus particulièrement, y a fait des corrections & des augmentations si considérables, qu'on peut la regarder comme un ouvrage presque entièrement nouveau, & d'une utilité indispensable pour tous ceux qui veulent faire quelques progrès dans la chirurgie.

Le plan que M. Camper s'est proposé dans l'ouvrage que nous annonçons, paroît être plus étendu que celui de Palfin. Il ne s'est pas contenté de rapporter les observations qu'on peut faire sur les opérations qu'exigent certaines maladies; il y a joint ses remarques sur le siège des différentes maladies, sur les effets sensibles que produisent les lésions de certains organes; la réaction que ces lésions paroissent exercer sur des organes quelquefois fort éloignés. Une autre différence qui distingue cet ouvrage de l'Anatomie chirurgicale, c'est qu'on n'y parle des parties, qu'autant qu'il est nécessaire pour la connoissance des maladies.

Tout l'ouvrage doit être compris en trois Livres. Le premier qui est divisé en trois chapitres, traite 1^o des tégumens communs, des muscles & des ligamens; 2^o des nerfs; 3^o des vaisseaux sanguins du bras. Il est accompagné de six Figures dessinées par M. C. lui-même, & gravées, en deux Planches, par le fameux Van-Schley. Le

second Livre traitera du bassin, & représentera les nerfs des parties adjacentes. On annonce que les Figures sont déjà dessinées. Le troisieme enfin comprendra le grand nerf intercostal, & par conséquent les principaux nerfs du corps humain. On ne peut qu'applaudir à une entreprise aussi utile & aussi heureusement commencée. Nous ne croyons pas pouvoir mieux faire connoître à nos lecteurs les avantages qu'on peut espérer d'en tirer, qu'en leur présentant un Précis des observations contenues dans le premier Livre, qui est le seul qui paroisse maintenant.

La peau de l'homme se divise en deux membranes, l'épiderme & la peau proprement dite. L'épiderme se subdivise, à son tour, en deux parties, dont l'une a retenu le nom d'épiderme, & l'autre est connue sous celui de corps réticulaire. M. C. a trouvé, dans le cadavre d'un Nègre, entre ce corps réticulaire & la peau, une espece de matiere gelatineuse, qui se laissoit étendre en longs filamens. Il a répété sur le cadavre d'un autre Nègre les expériences que Littre, Santorini & M. Albinus ont faites sur la couleur de cette espece d'hommes. Il s'est convaincu qu'une macération de sept jours ne changeoit pas la couleur du corps réticulaire, mais que, lorsqu'on le laissoit macérer plus long-tems, elle se

détruisoit entièrement. Au bout de quatorze jours, le corps réticulaire lui-même commençoit à se dissoudre ; il étoit entièrement dissous, au bout de vingt jours ; mais la peau ni l'épiderme n'avoient souffert aucune altération. Lorsque ce corps réticulaire est détruit par la suppuration, il ne se régénere plus. De-là vient que les cicatrices qu'on observe dans la peau des Nègres, qui, selon notre auteur, ne doit sa couleur qu'à ce corps, sont blanches & conservent leur blancheur. La peau elle-même ne se renouvelle, ni ne se régénere ; c'est ce que prouvent ces figures indélébiles, que les matelots se font, en certains pays, sur les bras, en se les piquant avec la pointe d'une aiguille, & en se frottant ensuite de poudre à canon ; par conséquent la peau qui recouvre les mammelles qu'on a extirpées, ou les moignons des membres qu'on a amputés, n'est pas une peau régénérée, mais les lambeaux qu'on a laissés, qui se sont rapprochés & resserrés.

L'épiderme est, selon notre auteur, une substance cornée ; elle paroît fibreuse dans les ouvriers qui manient des corps durs & pesans, lorsqu'on la coupe transversalement ; d'où il en conclut qu'elle n'est pas produite par une liqueur extravasée, comme quelques auteurs l'avoient cru. Le corps de la peau est un réseau merveilleux de fibres

tendineuses, qui ne se laisse distendre que difficilement, & point du tout dans les cadavres; de-là, la nécessité des grandes incisions à la peau, lorsqu'on veut retirer quelque chose du fond d'une plaie. M. C. remarque, à ce sujet, que la peau qui se coupe avec beaucoup de facilité dans le vivant, résiste, après la mort, au tranchant des meilleurs instrumens : phénomène qu'il n'est pas aisé d'expliquer. Les glandes sébacées, les vaisseaux exhalans & absorbans, les bulbes des poils, &c. se trouvent logés dans les mailles de ce rézeau tendineux. Cette structure peut servir à faire connoître la raison pour laquelle les abcès qui viennent à s'ouvrir d'eux-mêmes produisent toujours des fistules étroites, & pourquoi, lorsqu'il en est sorti une certaine quantité de pus, ils se ferment entièrement, si on n'a pas soin d'en dilater l'ouverture.

Sous la peau, se trouve le pannicule adipeux, dont les cellules sont remplies de graisse : quoique ce tissu n'ait rien de glanduleux, il s'y forme cependant de véritables carcinomes, comme M. Grashuis l'a observé le premier. M. C. dit avoir vu de ces carcinomes à la poitrine, sur les épaules, à la joue, au pubis, &c. Il a remarqué que le pannicule adipeux commençoit d'abord par s'endurcir, sans que la peau parût altérée; qu'ensuite il adhéroît fortement aux

muscles qu'il recouvre, que la peau se corrompoit à la fin, & que le tout formoit une tumeur unique. On trouve, entre ce pannicule adipeux & les muscles, une enveloppe membraneuse, qui recouvre jusqu'aux aponévroses musculaires, & donne à la peau sa mobilité, comme le prouvent les grandes brûlures dans lesquelles cette enveloppe est détruite; la peau devient immobile.

Outre ces enveloppes communes, la plupart des muscles ont une aponévrose particulière, qui tire son origine des tendons, des ligamens ou même des fibres musculaires. Tous les chirurgiens conviennent qu'on peut piquer l'aponévrose du biceps, en ouvrant la veine médiane, & prétendent qu'il est aisé de distinguer ses blessures de la piqueure des nerfs cutanés. M. C. doute qu'il soit aussi facile de distinguer ces deux accidens. Les anciens, comme il paroît par deux passages qu'il cite, l'un de Celse, & l'autre d'Actuarius, n'accusoient que la piqueure du nerf, pour laquelle ils employoient les mêmes remèdes que pour les blessures du tendon; d'où notre auteur croit pouvoir inférer qu'il est au moins permis de mettre en question si ce ne sont pas les nerfs qui ont été blessés, toutes les fois qu'il est survenu quelque accident. Ce qui paroît confirmer cette

idée, c'est que les symptômes suivent la direction des nerfs, & non pas celle des aponévroses : si on joint à cette première présomption, qu'il arrive souvent que l'arcade, formée par les artères radiale & cubitale, est blessée ; ce qui ne peut se faire, sans que l'aponévrose palmaire ne soit offensée ; que l'aponévrose plantaire est percée par des cloux ; qu'on perce les aponévroses des muscles du bas-ventre dans la paracentèse, sans qu'il survienne d'accident ; enfin, que dans les amputations, on ne voit jamais aucun symptôme fâcheux, à la suite des attouchemens les plus rudes, & même de la dilacération des aponévroses & des tendons ; au lieu que les moindres blessures des nerfs sont accompagnées des accidens les plus graves : on en conclura du moins, que c'est une question qu'il n'est pas aisé de décider. M. C. paroît porté à croire qu'il n'y a que les piquures ou les blessures des nerfs qui produisent des accidens. L'intervalle qu'on observe quelquefois entre le tems de la blessure, & celui où les symptômes commencent à paroître, ne sçauroit servir à faire distinguer, comme on l'a prétendu, la partie offensée. Notre auteur a vu un apothicaire de Frénequer, qui, s'étant blessé un nerf du petit doigt, n'éprouva aucun accident jusqu'au septième jour ; mais alors tout le bras fut affecté ; la gangrene

s'étendit jusqu'au coude, & donna lieu à une hémorragie qui pensa faire périr le malade.

M. C. se contente presque d'indiquer les différens muscles du bras, qu'il a représentés dans ses figures; nous n'en extrairons que cette remarque importante sur l'attache inférieure du muscle triceps. Après avoir dit que les trois tendons se réunissent & s'attachent à l'olécrâne & à la ligne saillante du cubitus, le long de laquelle se trouve le muscle anconé qu'il recouvre, il ajoute : « On peut comparer le triceps du » bras avec les cruraux & le muscle droit » de la jambe, au moins, quant à la pratique; car les fractures de l'olécrâne présentent les mêmes phénomènes, & demandent le même traitement que les fractures de la rotule, qu'on appelle transverses; » par conséquent on ne doit jamais trop » s'attacher à procurer la réunion de l'os, » de peur que la surabondance du cal ne » produise l'enchylose. On se contentera, » dans le commencement, d'arrêter le » mouvement de l'avant-bras, en plaçant » une éclisse à la partie interne du pli du » coude, & on l'y tiendra jusqu'à ce que » la tumeur & l'inflammation soient apaisées, afin d'empêcher que les parties ne » s'écartent trop : passé ce tems, on abandonnera le bras à la nature. Le malade

» guérira , & il pourra étendre son bras ;
 » quoique l'olécrâne soit séparé ; le tendon
 » qui passe sur l'anconé , & qui se prolonge
 » jusqu'à quatre doigts au-dessous de l'olécrâ-
 » ne , suffisant lui seul pour faire l'extension ;
 » ce tendon s'amincit d'abord ; mais peu-à-
 » peu il prend de l'épaisseur , & fait l'office
 » d'un ligament qui attache l'olécrâne au
 » cubitus.

Il se forme dans les gâines des tendons des muscles des doigts , qui , comme l'on sçait , sont continuellement arrosées , ainsi que toutes les autres cavités du corps , par une humeur savonneuse ; il s'y forme , dis-je , des tumeurs pleines d'une matiere gélatineuse , auxquelles on a donné très-improprement le nom de *Ganglion*. Quelquefois cette matiere gelatineuse passe sous le ligament annulaire , & produit des douleurs très-vives , accompagnées de tumeur dans le corps du muscle , dont elles empêchent le mouvement. Les anciens guérissoient ces sortes de tumeurs par la percussion : les modernes tâchent de les résoudre par des emplâtres , dans lesquels ils font entrer du sel ammoniac ; mais le succès répond rarement à leurs espérances. Ces tumeurs , quand elles sont anciennes , ne sont plus douloureuses , on pourroit les enlever avec le scalpel , sans intéresser les tendons , dont il est facile de les détacher , si on ne

craignoit pas de défigurer la main par une cicatrice souvent plus difforme que la tumeur.

L'articulation de l'humerus avec l'omoplate est si lâche, qu'il n'est pas étonnant qu'elle se déränge aisément. On sçait que l'omoplate a deux apophyses ; l'apophyse coracoïde, & l'acromium. Il part de cette dernière un fort ligament, qui va s'attacher à l'apophyse coracoïde, par une large surface ; ce qui forme une cavité assez profonde pour contenir presque toute la tête de l'humerus. L'intervalle qui sépare les deux apophyses, est plus petit que le diamètre de cette tête ; d'où il s'ensuit nécessairement que cet os ne peut jamais se luxer en en-haut, à moins qu'il n'y ait fracture aux deux apophyses ; ce qui arrive bien rarement. L'humerus ne peut donc se luxer que vers l'aisselle, ou vers la partie antérieure, l'acromium s'opposant à la luxation en arriere ; & peut-être même la luxation en devant ne se fait-elle jamais, qu'après que la tête de l'humerus a été quelque tems dans l'aisselle. Si l'on fait attention à toutes les parties qui environnent l'articulation, on s'apercevra aisément que l'humerus est retenu dans la cavité glénoïde de l'omoplate, par le muscle deltoïde ; aussi voit-on que, lorsque ce muscle est paralytique, l'humerus retombe

dans l'aisselle, presque aussitôt après qu'on l'a eu remis en place, & que dans les cadavres, on ne peut parvenir à le luxer, que lorsqu'on a détaché le deltoïde. Lorsque la tête de l'humerus a été, pendant quelque tems, sous le muscle pectoral, il est difficile de la replacer, avec le secours seul des mains ou des liens; il faut avoir recours aux machines. M. C. paroît donner la préférence à un *ambe* qui a été proposé par Purmann, dans sa *Chirurgie curieuse*.

L'articulation de la clavicule avec l'omoplate, ne mérite pas moins d'attention de la part du chirurgien; elle est liée, d'un côté, à l'apophyse coracoïde, par un ligament triangulaire très-fort, & par un autre, à l'acromium, avec lequel elle forme la partie la plus saillante de l'épaule. Il arrive quelquefois qu'elle se détache, & il n'est presque plus possible de la rétablir, parce que les muscles, grand & petit pectoral, tendent toujours à porter l'omoplate en devant, & par conséquent à le faire passer sous la clavicule, qui est retenue par le sternum. Dans ce cas, on ne peut lever le bras qu'avec beaucoup de peine & de douleur.

Le carpe a deux ligamens très-remarquables; l'un interne, & l'autre externe: l'interne, non seulement retient les tendons des fléchisseurs des doigts, mais encore donne naissance à quelques muscles, & prête beau-

coup de force au carpe ; c'est pourquoi on ne doit jamais le couper , quoiqu'il se soit glissé sous lui quelques fusées de pus ; il vaut mieux faire une contre-ouverture au-delà , c'est-à-dire , sur l'extrémité du cubitus, M. C. prétend qu'on n'est guères dans cette nécessité , si l'on a ouvert hardiment l'aponévrose palmaire , qu'on peut inciser , sans crainte d'aucun danger. Le ligament externe qui fournit une espèce de canal pour chaque tendon des extenseurs des doigts , &c. est assez sujet à se relâcher : ce relâchement est accompagné de douleur , qu'on calme , en y appliquant une bande de cuir bien serrée ; comme tous les autres ligamens , il ne reprend sa première force , qu'au bout d'un certain tems. Lorsque la distension a été portée jusqu'à un certain point , le ligament se gonfle ; il faut alors appliquer sur la partie des linimens , dans lesquels on fait entrer le vin ou le vinaigre ; & on n'applique le bandage , que lorsque les accidens sont calmés.

Les petits os , comme les grands , sont unis entr'eux , par un double moyen , par les muscles ou leurs tendons , & par les ligamens latéraux , que la nature a si bien placés au centre du mouvement , que , quoiqu'ils retiennent les os dans leur situation , ils n'apportent aucun obstacle à leurs mouvemens. Le ligament capsulaire embrasse

les articulations, mais ne les lie pas ; il paroît destiné uniquement à retenir la synovie : c'est la raison pour laquelle, dans les tumeurs des articulations, la douleur se fait toujours sentir dans le lieu où sont situés les ligamens latéraux, & jamais dans celui où le ligament capsulaire peut s'étendre librement.

On observe, à la partie interne des doigts, lorsqu'on en enlève la peau, un canal ligamenteux qui s'étend depuis la pointe de chaque doigt, jusqu'à la paume de la main, & qui est revêtu intérieurement d'une membrane semblable à celle qu'on observe dans tous les ligamens capsulaires. Ce canal sert à loger les tendons des muscles, sublime & profond. Les os des doigts ne sont pas également recouverts dans toute leur partie interne ; en beaucoup d'endroits, ils ne sont défendus que par cette membrane & le périoste : au lieu que dans les articles, à l'insertion des tendons & des ligamens, ces tendons & ces ligamens forment de fortes expansions qui les recouvrent. Maintenant si l'on suppose du pus, ou une matière ichoreuse épanchée dans ce canal, il arrivera nécessairement que l'os sera détruit dans ces parties intermédiaires, par l'érosion du périoste, avant que les ligamens soient entièrement affectés. On doit donc toujours craindre la carie dans ces sortes de cas ; & on doit se hâter de donner issue

au pus, par une incision profonde. Cela conduit M. Camper à l'examen du panaris, dont il ne fait que deux especes.

Le panaris qu'il appelle *benin*, est celui dans lequel la pointe ou la partie pulpeuse d'un doigt quelconque, est affectée d'une forte inflammation, qui produit, lorsqu'on l'abandonne à elle-même, des douleurs atroces, des abcès, & même la carie, si le pus ne se fait pas jour de bonne heure, ou qu'on ne lui procure pas une issue suffisante. On prévient aisément tous ces accidens, en se hâtant de faire une incision profonde sur la partie la plus élevée de la tumeur, ou dans l'endroit où la douleur est la plus vive : il en sort quelques gouttes de sang, un peu de pus ou de matiere ichoreuse ; tous les symptomes se calment, & le malade guérit facilement. Si on néglige cette précaution, la maladie dégénere en gangrene & en sphacele ; l'os se carie ; il se forme des fungus ; & il survient une foule d'accidens, qu'on n'appaise le plus souvent, qu'en amputant la partie affectée.

Celui qu'il appelle *malin*, a son siège dans la gaine des tendons : il est accompagné des symptomes les plus effrayans ; la douleur est atroce dans les premiers instans : il survient des convulsions, la gangrene s'étend sur tout le bras ; quelquefois il se fait des hémorragies mortelles. La

premiere chose à faire , c'est d'ouvrir le doigt dans toute sa longueur , de prolonger même l'incision jusqu'au ligament du carpe , lorsque la matiere ichoreuse s'est infinuée sous l'aponévrose. En faisant l'incision dans la partie moyenne du doigt , on n'a pas à craindre d'offenser les vaisseaux , ni les nerfs qui rempent sur les parties latérales. Lorsque la carie s'est mise de la partie , ou que les tendons se trouvent affectés , il faut faire exfolier les derniers , & attendre que la carie se soit détachée. M. C. ne veut pas qu'on emploie les résineux , ni les corps gras dans cette maladie : il leur préfere les doux astringens du règne végétal , l'eau de chaux , l'alun , &c. que Celse & Paul d'Ægine recommandent.

On rapporte ordinairement au panaris les accidens qui résultent des piquures des doigts : les symptomes sont les mêmes , & demandent le même traitement. Il se fait aussi quelquefois dans les enfans une métastase à l'extrémité des doigts : cette maladie est cruelle , & produit souvent des sphaceles : on voit même les phalanges des doigts se détacher de leurs épiphyyses.

Dans le second chapitre qui traite des nerfs , M. C. examine d'abord les différentes opinions qu'on s'est faites de la structure & du mécanisme de ces organes. Il réfute très-solidement celle qui suppose

que les nerfs ne concourent aux sensations & au mouvement musculaire , que par le mouvement d'un fluide très-subtil , qui coule dans leur cavité , & celle qui les considérant comme des cordes élastiques , attribue ces mêmes effets aux vibrations qu'ils éprouvent : il leur en substitue une troisième qui , quoique , à beaucoup d'égards , plus plausible , n'est pas cependant exempte de difficultés. « Il paroît vraisem-
 » blable , dit-il , que les nerfs ne sont pas
 » solides , comme des cordes élastiques ,
 » mais que ce sont des canaux réguliers ,
 » remplis d'un fluide très - subtil & très-
 » élastique , préparé par le cerveau & le
 » cervelet. Nous concevons , ajoute-t-il ,
 » que les dernières molécules de ce fluide
 » sont sphériques , contigues , extrêmement
 » élastiques , & qu'elles s'envolent très-
 » difficilement. » D'après cette supposition , l'auteur explique facilement comment les impressions faites à l'une des extrémités du nerf , se transmettent dans le même instant à l'extrémité opposée. Il rapporte , à ce sujet , un très-grand nombre de phénomènes de l'économie animale , qui paroissent se prêter très-bien à son hypothèse , & lui servent à la développer.

Il examine , en passant , les effets qui résultent de la piquure , de l'érosion ou de

toute autre lésion des nerfs. La moindre piquure faite à l'un des nerfs qui se distribuent aux doigts, est suivie des accidens les plus graves, qui s'étendent à tous les nerfs voisins : non seulement l'avant-bras, mais le bras & la poitrine même en sont affectés ; & les symptômes ne s'appaissent qu'après que le doigt, la main, l'avant-bras ou même le bras sont tombés en gangrene, ou ont été rongés par d'affreux ulcères. On a cru pouvoir attribuer tous ces effets à la lésion des tendons ; mais comme M. C. l'a déjà fait observer, les symptômes suivent le trajet des nerfs, & non pas celui des tendons : d'ailleurs il arrive quelquefois que, quoique la piquure n'ait pas été assez profonde pour atteindre jusqu'aux tendons ou aux ligamens, cependant ces parties sont rongées par le pus.

On voit constamment dans les cancers, qu'il n'y a guères que les glandes qui reçoivent les nerfs des mêmes troncs qui soient affectées du virus. Si le cancer est à la mamelle, ce sont les glandes axillaires qui sont affectées : s'il est à lèvre inférieure, ce sont les sublinguales & les parotides ; de sorte que ce venin paroît suivre constamment la route des nerfs, & jamais celle des vaisseaux sanguins. Il demande, à ce sujet, si ce ne seroit pas la liqueur qui remplit les

nerfs, qui se corrompt peu-à-peu, ou si le venin ne seroit pas absorbé par les vaisseaux sanguins, qui accompagnent chaque nerf, depuis le commencement jusqu'à la fin.

La lésion & la distribution des nerfs brachiaux donnent lieu à notre auteur de faire les observations suivantes. 1^o Tous les nerfs brachiaux communiquent avec le grand nerf intercostal; mais il n'est pas aisé de déterminer s'ils lui envoient des rameaux, ou s'ils en reçoivent. Si l'on s'en tient aux effets, il paroît qu'ils sont en raison de la multitude des racines ou des rameaux qui partent de l'intercostal: on observe que, toutes les fois que le nerf intercostal est irrité dans l'abdomen, la quantité du mouvement est différente dans les différens nerfs brachiaux; elle est comme deux dans le nerf scapulaire, & comme cinq dans le radial & le scapulaire pris ensemble; la grosseur augmente aussi l'effet; de sorte que la somme est en raison du nombre & du quarré du diametre des rameaux qui viennent de l'intercostal. M. C. prétend avoir observé constamment que les rameaux qui venoient de la troisieme, quatrieme & cinquieme paires brachiales, au ganglion thorachique supérieur, étoient les plus gros; d'où il s'ensuit, selon lui, que les nerfs articulaire & radial doivent être les plus affectés.

310 DEMONSTRATIONS ANATOM.

2^o Il explique, par la connexion du nerf diaphragmatique avec la quatrième paire cervicale qui se distribue le long de la base de l'omoplate & le premier nerf brachial, qui donne le scapulaire, l'espece de sympathie qu'on observe entre les poumons & l'épaule ; sympathie qui est la cause des douleurs aiguës que les phthifiques ressentent souvent dans ces parties. Il explique également, par l'union de ce même nerf avec l'intercostal & la huitième paire, le hoquet qui survient dans les affections de l'estomac. On arrête quelquefois ce hoquet, en comprimant fortement l'os du métacarpe du petit doigt, ce qui peut venir de quelque communication entre le nerf diaphragmatique & le nerf cubital.

3^o Le nerf musculo-cutané, après être parvenu au pli du bras, donne une branche qui passe entre la veine céphalique & l'aponévrose du biceps : cette branche jette plusieurs rameaux qui, dans certains sujets, passent par-dessus la veine ; de sorte qu'il est presque impossible au chirurgien de ne pas les piquer, en ouvrant cette veine. Le cutané interne en donne de semblables qui passent par-dessus la veine basilique, & qu'on peut également blesser, en piquant cette veine ; ce que Galien n'a pas ignoré.

4^o On observe quelquefois dans les nerfs

cutanés de petits tubercules durs , qui sont de vrais ganglions , quoiqu'ils n'excedent pas la grosseur d'un pois. Ils causent des douleurs lancinantes très-aiguës , qui tourmentent les malades nuit & jour. Ils ne cedent point aux topiques ; ainsi il faut avoir recours au fer. M. C. dit en avoir emporté plusieurs de cette maniere , & avoir observé qu'ils étoient intérieurement blancs , d'une dureté cartilagineuse , rénitens , & qu'ils étoient situés entre les tuniques des nerfs.

5° Le nerf médian accompagne la veine profonde du bras , qui le recouvre à sa partie supérieure ; il est situé à la partie latérale de l'artere , lorsqu'elle passe sur la veine ; d'où il résulte que dans l'opération de l'anévrisme , on doit nécessairement lier ce nerf , si on n'a pas le soin de le détacher de l'artere ; ce qu'on peut faire aisément , parce qu'il en est séparé par un tissu cellulaire ; l'opération est plus facile avec une aiguille obtuse , qu'avec une aiguë. Il est évident également , que dans l'amputation du bras les nerfs sont tellement entrelacés avec les arteres , qu'il paroît presque impossible de lier l'artere , sans comprendre quelque nerf dans la ligature , à moins d'employer la pincette de Paré ; cela fait voir enfin ce que l'on doit penser de l'amputation du bras dans l'article , dans

laquelle on lie nécessairement les nerfs avec les vaisseaux. M. Le Dran les comprend tous dans la ligature , & ne fait mention d'aucun accident produit par la compression des nerfs ; tous les modernes s'accordent cependant à rejeter la ligature. Peut-être , dit M. C. les accidens ne sont-ils si rares , que parce qu'on ne lie pas assez fortement l'artere avec les parties voisines , pour comprimer entièrement les nerfs.

6° Les communications réciproques des nerfs cutanés , (le musculo-cutané & le cutané interne ,) & leur union avec les nerfs médian & cubital , démontrent comment les piqures des nerfs des doigts peuvent produire des symptomes si effrayans , à l'avant-bras & au bras ; & l'on conçoit comment le thorax lui-même peut en être affecté par la communication qui se trouve entre le cutané interne & la seconde paire des nerfs costaux , qui sort entre la seconde & troisième côtes , sous la seconde digitation du petit pectoral.

7° Dans la paralysie qui suit la colique , le nerf radial doit , toutes choses d'ailleurs égales , être plus affecté que les autres , par les raisons que nous avons dites ci-dessus. On observe constamment, dans cette affreuse maladie , que les muscles qui sont situés

près du pouce , maigrissent considérablement. Peut-être même que les tubercules qui se forment à la partie externe du carpe , ont-ils la même origine. On sent , au commencement de la maladie une certaine pesanteur à l'épaule , produite par l'affection du nerf articulaire , qui est une branche du nerf radial.

Cette doctrine des nerfs peut être d'une grande utilité pour remonter à la source de certaines maladies singulieres. M. C. en donne pour exemple le fait suivant. Un marchand d'Amsterdam , se plaignoit de l'immobilité du poignet , lorsqu'il vouloit écrire ; elle étoit telle , qu'il étoit obligé de repousser sa main droite avec l'index de la gauche ; ce qui lui étoit très-incommode. Ayant soupçonné que ses intestins étoient agacés par quelque matiere âcre , qui avoit pu être produite par les indigestions fréquentes , auxquelles il avoit été sujet , & par le mauvais régime qu'il avoit suivi , M. C. lui fit quitter tous les linimens , & les emplâtres dont il faisoit usage : il leur substitua les absorbans , les laxatifs & le savon ; par ce moyen , il le guérit radicalement , dans l'espace de sept à huit mois. On explique de la même maniere les convulsions qui arrivent aux enfans & aux filles débiles , lorsqu'ils ont des vers , ou que

leurs intestins sont irrités par des acides ou par quelqu'autre matiere âcre : *C'est une chose admirable dans les femmes hystériques*, observe M. C. *que, quelques irritations qu'elles éprouvent, leurs nerfs ne s'apaisent, qu'après avoir produit de violentes convulsions ; elles sentent un frissonnement continuel, qui ne peut être dompté que par ces convulsions.*

8^o La connoissance de la seconde paire des nerfs costaux, dont nous avons déjà parlé, est d'un très-grand usage pour la Pathologie. Nous apprenons par-là, pourquoi, lorsque la mammelle est affectée, les glandes axillaires & pectorales se gonflent ? Pourquoi, lorsqu'elle devient squirrheuse, le bras s'affecte jusqu'au coude ? Pourquoi les glandes solitaires, qui sont au-dessous du muscle petit pectoral sont infectées du virus cancéreux avec le corps de la mammelle ? ce qui est un très-mauvais signe. Les femmes en couche qui ont le mamelon gercé, éprouvent des douleurs très-aiguës au côté, à l'épaule & au bras, toutes les fois que l'enfant prend le tetton : on en voit facilement la raison par la distribution de ce nerf.

M.C. termine ce Chapitre des nerfs par quelques observations particulieres qu'il a faites sur les cancers. « Tous les cancers occultes,

dit-il , » m'ont paru renfermer dans leur
 » centre un véritable abcès , ou une matiere
 » ichoreuse très-âcre , contenue dans une
 » membrane très-dure , & presque cartila-
 » gineuse. Lorsqu'ils sont un peu profonds ,
 » il est impossible aux plus exercés de les
 » distinguer du véritable squirrhe. J'ai vu
 » souvent des abcès , ajoute-t-il , dans les
 » testicules affectés de sarcocèle , & j'en
 » garde même dans mon cabinet.

» On demande si l'on peut espérer quel-
 » que soulagement des antidotes : on l'assure
 » tous les jours ; cependant nous n'avons
 » jusqu'ici vu aucun effet de ces spécifi-
 » ques. Il nous en faudroit un qui fût capa-
 » ble de résoudre ces parois cartilagineuses ,
 » de diminuer l'acrimonie de la matiere
 » ichoreuse , & de la faire sortir. Je crains
 » bien qu'on n'en trouve jamais de tel.
 » L'espece de cancer que j'ai décrite , s'épa-
 » nouit en forme de champignon , lorsqu'il
 » s'ouvre , & ronge les parties voisines par
 » ses ulceres , jusqu'à ce que quelque vais-
 » seau venant à s'ouvrir , produise une
 » hémorragie mortelle , ou que le virus
 » absorbé aille se déposer sur quelque organe
 » essentiel à la vie. Dans tous les cancers ,
 » tant occultes qu'ouverts , les parties voi-
 » sines , c'est-à-dire , le tissu cellulaire se
 » gonfle considérablement ; ce qui fait paroî-

»tre la tumeur beaucoup plus volumi-
 »neuse. Je ne doute pas qu'on ne pût dimi-
 »nuer ce gonflement par le secours des
 »remedes ; je crois même qu'on peut arrê-
 »ter les progrès de l'ulcere ; mais je ne
 »pense pas qu'on puisse jamais détruire la
 »maladie. Il y a des carcinomes qui ont la
 »dureté de la pierre, qui sont immobiles,
 »adhérens à la poitrine, qui pressent le
 »bras, au point, qu'à la fin ils y produisent
 »la gangrene. On ne niera pas que cette
 »espece demande d'autres secours que les
 »autres. Le cancer des lèvres est presque
 »toujours fongueux ; les ulceres malins de
 »la langue ne le sont jamais. Il survient
 »souvent aux femmes des ulceres carcino-
 »mateux à la peau des cuisses : il different
 »des cancers des mammelles & des lèvres,
 »en ce que ceux-ci commencent par un
 »squirrhe ; au lieu que les autres doivent
 »leur origine à une excoriation. On em-
 »ploie cependant indistinctement le même
 »remede dans toutes les especes de can-
 »cers. Je désespere du succès de tous ces
 »spécifiques, à moins qu'on ne détermine
 »l'espece de cancer, dans laquelle ils ont
 »paru le mieux réussir.

Dans les remarques générales sur les
 arteres, qu'on trouve au commencement
 du troisieme Chapitre, M. C. prétend que

la tunique composée de fibres spirales, qu'on a prises jusqu'ici pour des fibres musculaires, est purement membraneuse & élastique, & que son action est une action de ressort, qui n'a aucune analogie avec l'action des muscles. La raison la plus forte qu'il en apporte, c'est que, lorsqu'on injecte un cadavre, l'injection revient, si on n'a pas la précaution de fermer le robinet de la seringue; d'où il conclut que cette membrane conserve son action, même après la mort; ce qui n'arriveroit pas, si elle étoit simplement musculaire.

Selon lui, les Physiologistes ont été trop minutieux dans les recherches qu'ils ont faites, des causes qui pouvoient retarder le mouvement du sang: ce sang ne coule pas dans les artères & dans les veines, comme une rivière coule dans son lit, ni par des tuyaux ouverts, comme dans une machine hydraulique. Toutes les artères & toutes les veines sont pleines; le cœur est fermé de toutes parts: il ne peut se dilater, que parce qu'il reçoit le sang des veines, ni s'affaïsser, que lorsqu'il en a poussé une partie dans les artères. Il n'y a donc qu'une très-petite quantité de sang qui soit poussée dans les artères, à chaque contraction du cœur qui agit comme le piston de la seringue, lorsqu'on pousse la matiere de l'injection

dans les vaisseaux; d'où l'on peut conclure que le sang ne doit pas se mouvoir avec beaucoup de rapidité dans les arteres, ni être guères plus ralenti dans les veines, une trop grande différence pouvant mettre fin à la circulation; par conséquent, au moment que le cœur se contracte, le sang remplit tous les vaisseaux, il est pressé de toutes parts; de-là vient que le battement des arteres se fait sentir en même tems dans les parties du corps les plus éloignées. Les inflexions & la figure conique des arteres méritent qu'on les considere avec un peu plus de soin; elles résistent, de concert, à la force du cœur, & font, par ce moyen, que la circulation est égale, & que le sang remplit les vaisseaux collatéraux. C'est dans cette vue, qu'a été faite la grande courbure de l'aorte; aussi voit-on que les bossus ont la tête plus grosse, parce que leur aorte étant plus courbée, le sang se porte en plus grande quantité dans les carotides, les vertébrales & les axillaires. Pour prouver combien cette résistance est nécessaire, afin que les vaisseaux collatéraux puissent se remplir, M. C. dit avoir observé dans l'amputation de la cuisse, que tandis que l'artere poplitée étoit ouverte, il n'y avoit qu'elle qui donnât du sang; qu'aussi-tôt qu'elle étoit liée, les deux branches de l'artere crurale

qui se distribuoient aux vastes, en four-
nissent à leur tour; enfin, qu'on le voyoit
jaillir des plus petites ramifications, lors-
qu'une fois on avoit fait la ligature de ces
branches.

Ses observations pratiques sur les vaisseaux
sanguins du bras se réduisent aux suivantes.
1^o La situation de la sous-claviere entre des
muscles courts & robustes, fait voir com-
bien il est difficile de la comprimer. Voici
cependant une expérience qui démontre que
cela n'est pas absolument impossible. Si l'on
porte l'omoplate en arriere, & qu'avec le
doigt on presse cette artere entre la clavi-
cule, l'apophyse coracoïde & le petit pecto-
ral, le pouls s'arrête; & si l'on fait cette
compression à différentes reprises, on sent
le pouls se relever & s'arrêter tour-à-tour:
si l'on tient l'artere comprimée pendant
quelque tems, les doigts commencent à
s'engourdir, & ensuite la main; d'où M. C.
infere que, si, par ce moyen, on n'arrête
pas tout le sang, on empêche du moins que
la partie que le cœur y envoie à chaque con-
traction, n'y aborde; & qu'on ne cesse de
sentir le pouls, que parce que l'artere ne se
dilate point; une compression plus forte en
arrêteroit totalement le sang. Il prétend être
parvenu à démontrer, sur un cadavre, la
possibilité de cette compression totale:

pour cet effet, il avoit lié l'aorte au-dessous de son arc : il avoit coupé l'axillaire droite ; & ayant adapté une seringue à l'axillaire gauche, il y avoit poussé de l'eau avec force : en pressant du doigt seulement cette artere ouverte, il arrêtoit tellement l'écoulement de l'eau, qu'il n'en sortoit pas une goutte. Il n'est personne qui ne voie de quelle importance cette expérience peut être dans l'amputation du bras dans l'article : elle nous indique un moyen d'arrêter l'écoulement du sang dans les plaies d'armes à feu, ou autres faites à l'épaule : il paroît que les anciens n'ignoroient pas cette manœuvre. M. C. rapporte, pour le prouver, un Passage du Chapitre 88 du VI Livre de Paul d'Ægine, duquel il paroît résulter évidemment qu'ils avoient une espece de tourniquet.

2^o Il démontre, par la position de l'artere brachiale, combien il est facile d'en faire la ligature, toutes les fois qu'elle a été piquée dans la saignée. Il paroît douter de la vérité de l'observation que Sharp a rapportée à la fin du xxxvj chapitre de ses Opérations, que *la cure est plus facile, lorsque l'artere brachiale se divise avant d'être parvenue au pli du coude ; ce qui, ajoute cet auteur, arrive assez souvent.* Il fonde ses doutes sur ce que Eustachi ni Haller n'ont

n'ont représenté nulle part cette variété dans leurs figures, & sur ce qu'il ne l'a jamais rencontrée dans ses dissections. Si j'osois opposer ma propre observation à ces inductions, je dirois que j'ai vu deux fois ce jeu de la nature, en disséquant, il y a dix ans, dans l'amphithéâtre de l'hôpital de la Charité.

3^o Les blessures qui ouvrent l'arcade artérielle de la paume de la main, sont d'autant plus dangereuses, que le sang y abondant en même tems par l'artere cubitale & par l'artere radiale qui la forment, on ne peut l'arrêter, qu'en la coupant entièrement; ce qui n'est pas facile à exécuter, parce qu'elle est très-profonde. L'aponévrose qui la recouvre rend les accidens plus fâcheux, en empêchant le sang de sortir; ce qui produit des échymoses & des suppurations qu'on ne peut guérir, qu'en fendant cette expansion. Il y a quelquefois des chirurgiens assez peu instruits, pour tâcher de faire des compressions dans la main, afin d'arrêter le sang : il arrive souvent qu'ils détruisent l'organisation de toutes les parties, & qu'on n'a plus de ressource que dans l'amputation.

4^o Il est évident que l'amputation des doigts avec un maillet & un ciseau, ne peut être suivie d'aucun accident, pourvu

qu'on pose le dos du doigt sur le billot, & qu'on applique le ciseau à la partie interne. Les incisions latérales qu'on fait quelquefois pour mettre à découvert les têtes des os du métacarpe, qu'on est obligé d'amputer, occasionnent souvent des hémorragies très-dangereuses; on n'a pas cela à craindre, lorsqu'on se sert du ciseau & du maillet, parce que ces os étant très-tendres, on les coupe, sans endommager les nerfs ni les vaisseaux.

5° L'artere mammaire interne donne une branche qui perce les muscles intercostaux, entre la seconde & la troisième des vraies côtes, & se distribue à la mammelle: c'est cette artere qui fournit le plus de sang dans l'extirpation de cette partie; on n'est cependant pas obligé de la lier. On regarde comme un très-mauvais signe, dans le squirrhe ou le cancer de la mammelle, lorsque la malade sent une douleur vive à l'endroit où cette artere sort de la poitrine; cela indique que le corps glanduleux de la mammelle est entièrement détruit, ou du moins qu'il est si endurci, que le sang ne peut plus y pénétrer.

6° L'anostomose de l'artere mammaire avec l'artere épigastrique, explique le grand rapport qu'on observe entre les mammelles & la matrice, sur-tout dans les femmes en

couche ; car , à proportion que l'enfant tette , les lochies coulent avec plus de liberté , & elles coulent plus long-tems dans les nourrices , que dans les femmes qui font passer leur lait. Dans les filles ou femmes qui ont les mammelles squirrheuses ou ulcérées , les douleurs augmentent aux approches des règles ; & quand elles viennent à les quitter , le squirre se convertit plus promptement en cancer. « Il me paroît
 » résulter de tout ce que j'ai dit jusqu'ici ,
 ajoute M. C. » qu'il n'est rien de plus effi-
 » cace pour calmer les douleurs des mam-
 » melles , ou pour rappeler les menstrues
 » ou les lochies , que la saignée de la sa-
 » phene. Il est vrai que la veine mammaire
 » externe s'anastomose avec les rameaux de
 » l'axillaire , & même avec les branches de
 » la basilique , & que par conséquent on peut
 » avoir recours , dans ce cas , à la saignée de
 » la basilique ; cependant comme cette veine
 » a encore plus de rapport avec la saphene ,
 » les médecins anciens & modernes ont
 » donné la préférence à cette dernière.





OBSERVATION

*Sur une Fièvre cachectique ; par M.
GODART, docteur en médecine ,
à Vervier.*

La personne qui fait le sujet de cette Observation , étoit un homme d'un tempérament pituiteux , chez qui la lymphe tendoit à l'épaississement , & péchoit par son acrimonie , comme l'indiquoit la rougeur des bords de ses paupieres , le larmolement des yeux & un écoulement héréditaire , qui se faisoit par son oreille. Il avoit fait d'abord des excès en vin ; ayant paru s'en corriger pendant quelques années , il se livra à l'usage excessif des liqueurs fortes. Cet homme obligé , par sa profession d'avocat , dans laquelle il s'étoit fait une réputation très-brillante , à mener une vie sédentaire , si propre à produire des embarras dans les hypocondres , perdit peu-à-peu l'appétit , eut des fluxions sur les yeux , devint pâle & livide , & fut attaqué de catarrhes. Il étoit à la fin d'un gros rhume , lorsqu'il fut tout-à-coup saisi d'un étourdissement , qui lui fit perdre connoissance pendant quelques instans : au bout de deux ou trois jours , il

lui survint une diarrhée , dont la durée l'engagea à me faire appeller.

Après m'avoir confessé ses excès , il me dit que, depuis un mois, il n'avoit pas mangé le quart d'une livre de pain : il étoit assoupi, hebété ; ses yeux & son visage étoient teints de jaune ; ses urines charrioient de la bile qui les rendoit troubles , obscures , puantes , & quoiqu'elles déposassent beaucoup , elles conservoient une couleur brune foncée , tirant sur le noir : son pouls étoit petit & fréquent : il ne se plaignoit d'aucune douleur ; il n'éprouvoit point d'altération , & ne sentoit point de chaleur extraordinaire ; au contraire , il se trouvoit bien d'un degré de chaleur , qui incommodoit tous ceux qui entroient dans sa chambre : sa langue étoit fraîche & assez nette ; mais l'appétit étoit tellement détruit , que si on ne lui eût pas permis une petite beurrée avec un verre de vin , il n'auroit rien pris.

Nous convînmes , le médecin ordinaire & moi , d'employer la rhubarbe , à petites doses , avec les absorbans & le sel Polychreste : il en prenoit , tous les matins , une dose : les après-midi , il faisoit usage de la décoction de chicorée , avec les cinq racines apéritives , dont il prenoit trois verres , à égale distance les uns des autres.

Ces remèdes diminuerent un peu la diarrhée ; les urines devinrent plus citrines ,

reprirent leur transparence, & ne déposèrent plus qu'un sédiment muqueux, mal terminé. La teinte jaune des yeux se dissipa, les forces paroissoient se rétablir, l'appétit commençoit à revenir, puisqu'il trouvoit du goût au bouillon : mais le poulx étoit toujours petit & fréquent, les urines conservoient leur odeur fétide, & ayoient un œil brillant rougeâtre ; ce qui fortifia le soupçon de cachexie, que m'avoit d'abord fait naître cette petite fièvre, dans une personne qui avoit fait de si grands excès, & en qui j'observois une émaciation beaucoup plus considérable aux jambes, qu'au visage.

Après avoir paru un peu mieux, pendant quelques jours, il survint au malade une douleur dans la région du cardia, accompagnée d'un resserrement dans la poitrine, qui faisoit l'effet d'une barre qui gênoit sa respiration. Je soupçonnai que quelque concrétion bilieuse, arrêtée dans le conduit cholédoque, pouvoit en être la cause ; & dirigeant mes vues en conséquence, je revins à l'usage de la rhubarbe, & j'interdis au malade toute nourriture solide. La cardialgie se passa ; mais la barre subsista, malgré plusieurs prises de cette poudre ; & le malade conçut un tel dégoût pour tout aliment liquide, qu'il passa plus de vingt-quatre heures, sans rien prendre ; c'est

pourquoi je crus devoir lui permettre de manger un peu , & de prendre un verre de vin , comme auparavant ; mais crainte d'indigestion , je lui prescrivis les extraits amers , avec la liqueur anodine , délayés dans un peu d'eau de menthe , pour en prendre vingt-quatre gouttes dans une cuillerée de vin , à l'heure de ses repas , & lorsque la barre le ferreroit trop. Ce symptôme diminua , dès qu'il eut mangé , & la teinture lui procura , les jours suivans , quelques rots , qui acheverent de le dissiper.

Malgré la continuation de la fièvre lente , le malade dormoit tranquillement la nuit ; & toutes les après-midi , il faisoit un somme d'une couple d'heures , ce qui le soulageoit un peu ; mais quoiqu'il ne fût plus assoupi , il avoit pourtant l'air rêveur & pensif. D'ailleurs , il ne recouvroit ni ses forces ni son appétit : il alloit régulièrement à la selle , une fois toutes les vingt-quatre heures ; ses excréments étoient copieux , paroissent teints de la décoction de chicorée , & prenoient , de jour en jour , plus de consistance : ses urines qui étoient toujours fétides & transparentes , conservoient cet œil brillant & rougeâtre , dont j'ai parlé ci-dessus , & étoient pleines de flocons qui y nageoient.

Peu de tems après , on s'aperçut de quelques disparates dans ses discours , qu

déterminerent à faire appeller deux habiles médecins , pour avoir leurs avis sur une maladie qui paroïssoit devoir être terminée , après une évacuation de bile d'un mauvais caractère , soutenue pendant deux mois (a) ? La consultation approuva la méthode curative que l'on avoit suivie. On y discuta un point très-important , dans ce cas , sçavoir s'il n'y avoit pas quelque abcès au foie. La durée de la maladie , sa continuation , malgré l'évacuation de tant de bile : la couleur noire des urines qui avoit précédé ; les dépôts purulens & muqueux qu'elles avoient formés ; la couleur rougeâtre , la fétidité , la transparence qu'elles conservoient ; la vitesse , la petitesse & la concentration du pouls sembloient déceler une fièvre lente , produite par la colliquation du viscere affecté ; mais le malade n'avoit pas eu ces horripilations vagues & irrégulières , qui se font sentir , à différentes reprises , dans le même jour , lorsqu'il se forme quelque abcès. Il ne s'étoit jamais plaint d'aucune douleur qui pût faire soupçonner une inflammation bien caractérisée : ses mains

(a) Il paroît que cet état approche beaucoup de celui dont parle Hippocrate , lorsqu'il dit : *Et urina subrubicunda subsidentiam non habens, sed id quod in medio innatat, mentem emovet : morbo regio corripit in his malum est : mala est ex morbo regio fatuitas.* Coac. Prænot. n° 73, 74, 75.

n'étoient ni arides ni brûlantes, comme elles ont coutume d'être dans ces circonstances : il n'avoit éprouvé ni sécheresse à la bouche, ni altération, ni la moindre disposition aux sueurs nocturnes, au surplus, pas la moindre tumeur ni sensibilité au foie : on n'y appercevoit qu'un peu plus de dureté que dans l'état naturel ; d'où l'on conclut qu'il n'y avoit pas d'abcès ; mais cette affection que les anciens désignoient par le nom d'intempérie chaude du foie, occasionnée par le mauvais régime que le malade avoit gardé ; état voisin de l'inflammation, capable d'arrêter la bile dans ses couloirs, & de lui imprimer un caractère de purulence. Là-dessus, on convint qu'il falloit continuer à rafraîchir l'organe affecté, & à le débarrasser d'un reste de bile corrompue, qui pouvoit encore y séjourner. Le jus de citron, la gélée de groseilles, l'esprit de nître dulcifié, &c. parurent propres à remplir la première de ces indications ; l'extrait des herbes savonneuses nîtreusés, telles que le chien-dent, la chicorée, le pissenlit, la fumeterre, délayés dans l'eau de mélisse simple, parurent convenir pour parvenir à la seconde.

Le délire augmenta de jour en jour, malgré l'usage de ces remèdes. Le malade voyoit souvent des phantômes, & son imagination ne cessoit d'être tracassée par

mille idées relatives à sa profession & à ses affaires domestiques ; idées qui pourtant ne dérangoient en rien son sommeil. Le poulx ne se développa , ni ne se ralentit : les urines perdirent insensiblement leur transparence ; elles reprirent peu-à-peu leur état lixiviel , redevinrent troubles , opaques , noirâtres , recommencerent à former des dépôts qui augmentoient de jour à autre , & dont quelques-uns , après un certain tems de repos , remontoient à la surface du liquide , y formoient des flocons glaireux , qu'on prit d'abord pour des crachats , mais qu'on s'assura dans la suite être le sédiment muqueux , pourri & remonté (a). La tendance à la pourriture étoit si décidée dans toutes ses urines , qu'il est arrivé plusieurs fois , qu'à la sortie du corps , elles en avoient déjà l'odeur , puisqu'elles affectoient l'odorat , comme si l'on y eût délayé un œuf pourri ; du reste , le malade étoit constipé.

Considérant que la maladie subsistoit depuis six semaines ; que j'avois évacué la bile corrompue , pendant un mois ; que je m'en étois désisté , lorsque la couleur des yeux , du visage , des urines , la cessation

(a) *In urinis quæ nubeculas habent , considerandum venit , an supernè , an infernè ferantur , & quosnam habeant colores... quæ sursum feruntur malæ & vituperandæ. Hipp. Prænot. sect. xj , p. 8 , edit. Foësi.*

de la diarrhée me firent présumer qu'il n'en restoit plus. Voyant cependant qu'elle se reproduisoit, j'en inférai que le viscere, qui devoit la filtrer, languissoit dans ses fonctions; qu'en conséquence, cette humeur s'amassoit peu-à-peu dans ses couloirs, s'y corrompoit, & que la faculté sécrétrice, trop foible, la laissoit refluer dans le sang. Je communiquai cette idée aux médecins consultants, en leur proposant de ranimer la fonction du foie par le quinquina, qui paroissoit convenir d'ailleurs pour prévenir la tendance des humeurs vers la putréfaction. Ces Messieurs approuverent mes vues, quoique l'un d'eux me témoignât quelque scrupule fondé sur l'Aphorisme 767 de Boërhaave. Le malade étoit dans des transports considérables, le jour qu'on commença à lui donner d'une décoction de cette écorce. Le calme qui succéda, fut attribué au nouveau remède; mais la vitesse du pouls persévéra; & quoique les urines cessassent de donner des marques de corruption, elles restèrent aussi foncées & aussi noirâtres qu'auparavant. Les forces du malade dépérissoient de plus en plus; & le délire qui fut aussi fréquent qu'auparavant, annonça que la modération des transports procédoit plutôt de l'affoiblissement de la nature, que du bon effet du remède. En effet, après avoir perdu de plus en plus

de ses forces, le malade commença à se refroidir ; & on craignit pour la nuit , qu'il passa cependant assez tranquillement. Le lendemain matin , il lui prit une sueur plus abondante à la tête , que par-tout ailleurs , après laquelle il reprit un peu de connoissance ; mais l'après-midi , les égaremens revinrent : le pouls parut plus déprimé , & resta tel , les jours suivans. Enfin il survint des mouvemens involontaires dans tous les muscles des extrémités supérieures ; la respiration devint plus gênée : une foiblesse emporta le malade , au moment qu'il venoit de prendre un peu de bouillon , & de parler avec assez de bon sens.

Ayant fait l'ouverture du cadavre , nous trouvâmes ce qui suit : Le foie étoit adhérent à toutes les parties circonjacentes ; il étoit plus petit , plus compact , plus pâle que dans l'état naturel. La vésicule du fiel contenoit environ deux onces d'une bile séreuse , d'un jaune pailé , déposant un sédiment glaireux , si filant , qu'on en tira un fil de quatre pieds. Les intestins , l'estomac , la rate parurent dans leur état naturel. Les glandes du mésentère étoient toutes squirrheuses , ce qui avoit apparemment rendu les excréments si copieux : la vessie se trouva à demi-remplie d'une urine noirâtre , semblable à celle que le malade avoit rendue , pendant presque tout le tems de sa maladie.

Nous ne touchâmes pas à la poitrine , parce que la maladie n'avoit pas paru intéresser le poumon.

Ayant levé le crâne , nous trouvâmes le cerveau inondé de sérosité. Il en sortit par une ouverture faite aux méninges une quantité qui , par estimation , nous parut aller à une livre. Cette eau s'étoit infiltrée dans la substance de ce viscere , puisqu'elle étoit très-mollasse , & que lorsqu'on en comprimoit une portion entre ses mains , l'eau en découloit précisément comme si ç'eût été un morceau d'éponge imbibée d'eau ; cependant les ventricules n'en contenoient qu'une médiocre quantité ; du reste , ce viscere avoit conservé sa couleur naturelle.

Il paroît , par cet exposé , que les liqueurs fortes avoient , comme elles le font ordinairement , altéré la qualité balsamique de la masse du sang , ou plutôt qu'elles avoient augmenté l'acrimonie naturelle des humeurs de ce sujet , & porté leur impression particulière sur le foie & le cerveau. Des observations constantes nous ont appris que l'abus des esprits fermentés flétrit , & produit le dessèchement & l'émaciation de certaines parties , tandis qu'il en dispose d'autres à la bouffissure , à la leucophlegmatie , & même à l'hydropisie : *Undè duplex hujus mali effectus* , dit Boerhaave , *tabes scilicet vel*

leucophlegmatia, vel hydros anasarca. De cognosc. & curand. morbis, §. 1119. Ce sont ordinairement les jambes & le visage qui sont affectés de ces deux vices opposés. Rien en effet de si commun, que de voir les jambes des buveurs perdre leur torosité naturelle, & ressembler à un os recouvert seulement de la peau, tandis que leur visage se bouffit, devient pâteux & leucophlegmatique; d'où il résulte que les liqueurs fortes, mêlées avec le sang, entraînent par leur volatilité les humeurs vers les parties supérieures; ce qui ne peut se faire qu'aux dépens des inférieures (a). Dans le cas présent, cette détermination devoit avoir d'autant plus lieu, que les fortes contentions de l'esprit avoient concouru avec l'abus des liqueurs spiritueuses pour la produire; & c'est, si je ne me trompe, à cette double cause que l'on doit rapporter le dessèchement du foie, & l'abbreuvement du cerveau, observés dans ce cadavre.

(a) Ceci ne doit s'entendre que du premier degré de cachexie; car, dans le progrès, lorsque le tissu des solides est absolument relâché, & que les forces vitales sont considérablement affoiblies, les humeurs retombent souvent par leur propre poids sur les parties inférieures, & produisent la vraie hydropisie, avec œdème aux jambes; c'est pourquoi Sydenham compte parmi les causes de cette maladie l'abus des liqueurs spiritueuses, *Tract. de Hydrop.*

Le mélange continuél des esprits ardens qui devoit nécessairement rendre le sang plus âcre & plus bilieux, & la vie sédentaire que cet homme menoit d'ailleurs, & qui est si propre à faire croupir la bile dans ses différens couloirs, ont dû nécessairement produire la fièvre lente, qui, d'un côté, a corrompu de plus en plus cette bile, exalté ses sels, détruit l'appétit, produit la diarrhée (a), & de l'autre, a entretenu un état phlogistique dans le foie, qui, continuellement comprimé par l'attitude qu'on est obligé de prendre en écrivant, aura contracté les adhérences qu'on observe constamment à la suite des inflammations des viscères, & qui se sont trouvées favorisées par la disposition que la lymphe avoit à l'épaississement. Dans ce même tems, l'ardeur de la fièvre aura peu-à-peu desséché ce viscère, & à la fin produit un raccourcissement suffisant pour interrompre toute

(a) *At non tantum ab impedito bilis transitu propter visciditatem, seu etiam à raritate ejus provenit hic morbus; sal enim volatilis quem partim bilem componere diximus, (tunc) nimis abundat unde tenuis nimirum & calidus humor intestina plus satis irritat, (hinc) diarrhœa cum febre & liquidis flavisque dejectionibus assidue sollicitat. hoc (morbo) plurimum ii laborant quibus facultates suæ inutiles sunt & qui genio indulgentes vino meraciori corporis humores accendunt. Mead, Monita & Præcepta medica, cap. ix, sect. j.*

communication entre les dernières ramifications de la veine porte & les racines des canaux biliaires (a). Dans cet état, qui est très-dangereux, selon Hippocrate (b), la vésicule du fiel & les conduits hépatiques, épuisés par la diarrhée, n'ont pu recevoir qu'une sérosité chargée de ce qu'il y avoit de plus subtil dans la bile arrêtée dans ses couloirs. Cette sérosité, par sa grande acrimonie, aura fait pleurer les cryptes muqueuses des conduits & de la vésicule, ce sédiment glaireux qui s'est trouvé au fond de la bile cystique.

L'autre portion de la bile arrêtée dans les extrémités capillaires des ramifications de la veine-porte, a refoulé dans la masse du sang qu'elle a dissout par sa vertu favonneuse, & résout en une sérosité qui, s'étant portée à la tête, aura entretenu la fraîcheur de la bouche, prévenu la soif, favorisé le sommeil du malade, mais qui en même tems aura produit un hydrocéphale dont le prélude fut annoncé par l'étourdissement pas-

(a) On peut voir des exemples d'un dessèchement pareil, dans Bonet, Sepulchret, Anat. lib. iij, sect. viij, Obs. ij. Dans Tulpus, Obs. medic. lib. ij, cap. xxxv, xxxvj; & sa théorie, dans le Commentaire sur l'Aphor. 950 de Boerhaave, par le célèbre baron Van Swieten, qui dit avoir observé lui-même ce phénomène.

(b) *E morbo regio laborantibus jecur durum fieri malum.* Aphor. 42, sect. vj.

sager,

ger, dont nous avons fait mention (a), & dont le progrès a été marqué par l'hébétation & l'assoupissement (b), qui ont duré jusqu'à ce que la portion la plus tenue de cette lymphe acrimonieuse se fût insinuée jusqu'au corps calleux, ou jusqu'au siège de l'ame, quel qu'il puisse être. Les fibres de ce *sensorium commune*, irritées par ces sérosités caustiques, ont d'abord été agitées de mouvemens sourds, obscurs & propres à entretenir l'esprit dans un état rêveur & pensif; ensuite étant secouées plus vivement, elles ont présenté à l'imagination mille phantômes, & des idées disparates, peu conformes à l'ordonnance d'une économie bien réglée (c). Cette infiltration faisant, de jour en jour, plus de progrès, il n'est pas surprenant qu'elle soit enfin parvenue à la racine des nerfs qui servent au mouvement musculaire, & qu'elle ait occasionné les agitations convulsives (d), dont les bras & les mains furent affectés, les derniers jours de la maladie.

La nature qui travaille sans cesse à la conser-

(a) Tout ceci est fondé sur les Observations anatomiques de Bonet, lesquelles ont démontré que les infiltrations de cette espece ont produit ces différens symptomes.

(a) Sepulchret. lib. j, sect. xj, Obs. xj.

(b) Sect. iij, Obs. j, iij, vij, viij.

(c) Sect. vij, Obs. xix, xxvij.

(d) Sect. xiiij, Obs. v, vj, vij, xxij.

Tome XVIII.

Y

vation de l'individu , tâchoit d'éloigner la catastrophe fatale , en se débarrassant par les émonctoires des reins , de cette bile devenue noire par la séparation de sa partie sereuse , & par la torréfaction du résidu dans le foie échauffé ; ce qui rendoit les urines lixiviellles , fétides , noirâtres , teignant le linge , comme dans l'ictère , & si âcres , qu'elles exprimoient , des follicules muqueuses du bassin des ureteres & de la vessie , l'humeur glaireuse qui s'y monroit , en guise de sédiment (a). L'art essaya de seconder la nature par les décoctions apéritives , les extraits amers , si capables de lever les embarras , & de rendre leur souplesse primitive aux vaisseaux sécrétoires raccornis. Le quinquina remédia promptement à la pourriture ; puisque , dès que l'on en eût fait quelque usage , les urines furent exemptes de puanteur , & que dans la dissection , les viscères n'ont pas donné le moindre indice de corruption. Mais l'altération générale de la masse totale des humeurs , le

(a) Cet effort de la nature a certainement garanti le sujet , de la jaunisse , mais sans pouvoir parer à l'impression mortelle que la bile a coutume de produire , lorsque la détermination des humeurs viciées porte au cerveau , conformément à ce Passage de Mercurial : *Durities hepatis cum morbo regio semper mala est , si cum delirio fiat ut habetur in coacis ; signum enim est humorem biliosum tentare cerebrum , quod quidem solet esse exitiale.* P.ælect. Patav: in quartum lib. Aphor. xlii.

développement des fels , l'exaltation des soufres , la texture du sang détruite , l'acrimonie particuliere de la lymphe , attestée par le larmoïement des yeux , par la rougeur des bords des paupieres , par l'écoulement purulent de l'oreille , la tendance à l'épaississement , démontrée par la squirrhosité des glandes mésentériques , &c. formoient des obstacles insurmontables , & auxquels on doit appliquer cet Aphorisme de Boerhaave : *Estque totum hoc malum insuperabile licet cognitum.* Aph. §. 913.

REFLEXIONS PRATIQUES

Sur certaines Maladies des enfans , & sur leurs causes les plus ordinaires ; par M. LANDEUTTE , médecin du Roi dans ses hôpitaux militaires , employé à Bitche , membre du collège royal des médecins de Nancy.

Tout tend à l'acide & à l'épaississement chez la plûpart des enfans , sur-tout chez ceux du premier âge. Tout semble concourir à faire tourner leurs liqueurs à l'aigre ; 1^o les appétits dépravés & extraordinaires des meres , pendant leur grossesse ; 2^o la mauvaise nourriture des nourrices , ordinairement dans la misere , souvent aussi

leur intempérance & leurs passions ; 3^o la foiblesse des ressorts & la délicatesse des organes des enfans ; 4^o la nature de leurs premiers alimens, si susceptibles de fermentation acide ; 5^o leur voracité qui fait qu'ils surchargent leur estomac de nourriture, même de viande, qu'on leur donne trop tôt, ou par des liqueurs spiritueuses qu'on leur fait boire ; outre cela, leur goût décidé pour les fruits ; joignons-y les vices du sang, qui peuvent se transmettre par succession : tout contribue donc à coaguler chez eux les différentes humeurs lymphatiques, & à donner naissance par-là à toutes les maladies, qui résultent le plus ordinairement de leur épaisissement acide : telles sont communément presque toutes leurs fièvres, sur-tout leurs fièvres lentes & vermineuses, les scrophules, les obstructions, principalement au méntere, qui, chez eux, sont le plus souvent écrouelleuses, enfin toutes leurs maladies chroniques.

Un médecin ne doit pas perdre de vue cette cause familiere des maladies des enfans ; c'est le canevas de sa pratique : aussi les absorbans, les legers fondans & les doux purgatifs forment-ils les principales armes pour les combattre avec avantage : tout consiste à sçavoir marier à propos ces différens secours, ou à insister sur l'un d'eux.

Les absorbans, par exemple, sont de la

plus grande utilité dans les coliques venteuses, qu'occasionne ordinairement aux enfans nouveaux-nés une bile porracée; il faut, dans ce cas, y allier un peu de safran & des legers carminatifs : l'huile d'amandes douces y fait aussi merveille.

Il faut encore recourir aux absorbans testacés dans les dévoiemens grisâtres des enfans au tetton. Ces matieres décolorées exhalent toujours une odeur aigre, prouvent un vice d'estomac, de digestion, & que la bile ne coule pas : aussi le visage de ces enfans est-il d'un pâle citroné. Il faut, dans ce cas, unir la rhubarbe ou le syrop de chicorée composé, aux absorbans, & couper le lait trop fromageux, que suce l'enfant, avec une eau de riz, qu'on lui fait boire, quand il a tété.

L'expérience vient à l'appui du raisonnement, pour prouver que le vice acide des humeurs des enfans est la cause la plus commune de leurs maladies. Harris, médecin Anglois, qui en a fait un Traité particulier; Willis, Sydenham, Sylvius & Ettmuller, en sont tombés d'accord; aussi sont-ils grands partisans des absorbans. Ils les conseillent dans presque tous les cas, sur-tout dans les fièvres, dans la diarrhée & la dysenterie.

On peut encore raisonnablement croire que les tranchées, le vomissement, l'atro-

phie, le rachitis, les différentes hydropiques, & la plupart des maladies convulsives des enfans dépendent aussi de l'aigre coagulant & agaçant de leurs différentes humeurs.

Des causes des maladies, se tirent les vraies indications ; celles-ci menent au choix des remèdes. Il faut observer de donner toujours la préférence aux plus usités par les grands praticiens ; aussi doit-on, d'après Harris, Sydenham & Ettmuller, recourir, dans les fièvres humorales des enfans, aux poudres des coquillages, au mercure doux, à l'æthiops minéral & à la rhubarbe. Harris dit, en parlant des fièvres des enfans, que, dans les fâcheux accidens, que produit une corruption excessive, l'æthiops minéral est d'un fréquent usage, depuis six grains jusqu'à un scrupule, & même davantage ; ou bien il conseille quatre grains de mercure doux, avec autant de fleurs de soufre mêlé dans une petite cuillerée de syrop violat ou de fleurs de pêchers, qu'on peut donner à l'enfant, dans la nuit qui précède la purgation : après cela, dit toujours Harris, les accidens les plus dangereux se trouvent calmés pour l'ordinaire. Ettmuller vient à l'appui, touchant l'usage du mercure doux dans les maladies des plus petits enfans. Il en parle comme d'un remède d'une vertu singulière ; ce sont ses termes :

effectivement , en est-il un qui réunisse plus de propriétés , donné prudemment , outre celle qu'il a de disposer les humeurs à l'évacuation ? M. Geoffroy , (dont le sentiment est si respectable ,) dit dans sa matière médicale : *Pituitam tenacem incidit , expellit ; vermes quoscumque necat ; commendatur etiam in obstructionibus glandularum & mesenterii scrophulis*. Toutes ces vertus le rendent bien propre dans les maladies des enfans , où un médecin doit d'ailleurs toujours soupçonner les vers de jouer quelque rôle. Après cela , que ne dirons-nous point de l'æthiops minéral , qui , en satisfaisant , en tout point , aux mêmes indications que le mercure doux , a une action plus douce , plus tranquille ; car , *rard salivationem excitat* , dit notre médecin-chymiste ?

Ne seroit-on pas en droit d'attribuer à l'æthiops minéral une partie de la vertu calmante & céphalique du cinnabre , puisque , pour faire le cinnabre artificiel , il ne faut que faire sublimer l'æthiops minéral ?

Les préparations mercurielles , que l'on donne comme anthelmintiques , occasionnent quelquefois la salivation aux enfans , malgré la prudence des médecins ; cela n'arrive guères que chez ceux qui sont secrètement affectés du virus scorbutique , ou

chez ceux qui ont les glandes maxillaires & cervicales viciées, ou bien chez ceux qui sont naturellement échauffés, sujets aux aphtes & à la constipation. Dans le premier cas, le mercure non seulement ne convient pas, mais se volatilise aisément vers la bouche, l'échauffe & l'ulcere, conséquemment à l'action caustique des humeurs scorbutiques, qui y abordent pour s'échapper. Dans le second cas, le mercure arrivant par les vaisseaux lymphatiques aux glandes de la mâchoire & du col, y trouve des digues & des obstacles, qui l'arrêtent; il a peine à rétrograder, à cause des anfractuosités des canaux sécrétoires; il y séjourne, les gonfle, ainsi que les salivaires, & amène le flux de bouche. Enfin, dans le troisième cas, qui est celui du trop de chaleur, de la constipation, le mercure fuit la fougue de la circulation: il heurte à tous les émonctoires; ceux des entrailles, par leur sécheresse, lui refusent la sortie: il se trouve forcé, en se portant vers les parties supérieures, de se faire jour par les glandes de la salive.

Les remèdes mercuriels, unis aux cloportes, offrent de grandes ressources dans les fièvres lentes, qui proviennent, chez les enfans, de la viscosité des liqueurs, & de l'empâtement des viscères. J'ai eu lieu, il y a deux ans, d'en observer un effet aussi

prompt, qu'il fut salutaire. Je guéris, en moins de six semaines, le fils de la veuve Linder, bourgeoise de cette ville, âgé de neuf ans, d'une fièvre lente, avec pâleur, bouffissure du visage & obstructions des viscères du bas-ventre, sur-tout du mésentère, dont les glandes paroissoient roulantes au tact. Je le mis à l'usage de l'æthiops antimonial, uni aux mille-pieds préparés, & à l'arcanum duplicatum : je commençai par quatre grains de chaque, en graduant tous les jours, de deux jusqu'à seize. Il fut purgé quatre fois, pendant la cure : sa boisson ordinaire fut une légère décoction de racines d'esquine & de lapathum.

Autant les différens æthiops conviennent dans les fièvres lentes des enfans, autant doit-on en user modérément, & souvent les proscrire, lorsqu'elles viennent à se changer ou dégénérer en hectiques. Ce moment de dissolution du sang parle en faveur des incraissans ; c'est pour lors à l'usage du lait qu'on doit livrer ces petits malades, en le coupant, plusieurs fois le jour, avec un tiers d'eau de Seltz, & en leur faisant prendre de l'anti-hectique de la Poterie, en petite dose, si convenable dans ce cas, pour adoucir, conjointement avec le lait, l'acrimonie des humeurs. Ces remèdes sont d'autant plus avantageux, qu'ils plaisent ordinairement aux enfans, & qu'ils

peuvent , chez eux , remplir toutes les indications.

On ne ſçauroit trop ſimplifier & rendre agréables les moyens curatifs , en faveur des enfans du premier & du ſecond âge. Ces petits êtres intéreſſans ſont ſi délicats , ſi ſuſceptibles de dégoût , ſur-tout dans les maladies de langueur ; d'ailleurs , ſourds encore à cette raiſon conſervatrice , ils ne ſçavent ſe rendre qu'à ce qui flatte leurs ſens , ou du moins ne les rébute pas.

L'éthiſie , qui leur eſt la plus ordinaire , eſt l'abdominale. Voici comment la définit Juncker : *Tabes abdominalis eſt febricula hectica , cum pondere & dolore profundo in umbilico & ſub ſpuris coſtis ; junguntur etiam quandoque boulimos , lienteria , initio ſynocha febris. Indicantur aperientia levia , cum multo lactis uſu , aquæ chalybeatæ , ſuo tempore , analeptica & anodina veſperè.* Elle commence , comme l'on voit , chez les enfans , par une fièvre ſynoque , qui eſt quelquefois putride.

Si on reconnoît que l'éthiſie abdominale des enfans eſt ſcrophuleuſe , on doit , dans ce cas , au lieu d'éloigner les remèdes mercuriels , y recourir par préférence aux autres fondans , comme le conſeille M. Sauvage de la Croix : *In tabe meſentericâ ſtrumofâ , conducunt , dit-il , repetitæ catharſes , panacea , mercurius , ſecus ſolum lac , vel cum*

fero lactis chalibeato. L'æthiops antimonial joint aux cloportes , m'a merveilleusement réuffi dans plus d'un cas.

Une des premières indications , dans quelque fièvre hectique que ce foit , c'est de réparer cette humidité balsamique , que la chaleur continuelle consume. Il n'y a rien de meilleur pour cette fin , que les alimens médicamenteux , par conséquent le lait , comme l'a très bien vu Hippocrate , Aphor. 64 , sect. v. *Convenit lac exhibere tabescentibus , non valdè multum febrientibus & in febribus longis & debilibus , & præter rationem consumptis.* Le lait de femme paroît absolument mériter la préférence pour les enfans ; les raisons en font toutes sensibles.

On ne peut assez faire valoir l'usage des bains dans les fièvres lentes & les consomptives des enfans ; ils n'ont d'abord rien de rebutant pour eux : d'ailleurs , leur action est plus pénétrante , plus prompte & plus certaine sur ces petits corps , que sur des adultes ; d'autant plus que la nature travaille fans cesse chez eux , non seulement à la conservation , mais aussi au développement & à la perfection de son ouvrage , en étendant & dilatant toutes les différentes parties , tous les organes. On peut dire qu'elle n'a jamais paru plus miraculeuse que dans les maladies des enfans.

Si les bains sont avantageux aux grandes personnes , dans les fièvres lentes non cachectiques , & dans les maladies héctiques , tant en adoucissant , qu'en humectant & en ramollissant les fibres devenues trop roides ; à plus forte raison opéreront-ils , comme je viens de le dire , ces effets sur les enfans , & en débarrasseront-ils beaucoup plus aisément les glandes , les veines méfaraïques & lactées obstruées. On aura grand soin d'observer de ne pas attendre trop tard pour les employer , comme lorsqu'il s'est formé des abcès , des ulcères ou quelque corruption intérieure. Les bains qu'on emploiera , seront d'eau douce , ou d'eau altérée avec les plantes émollientes. C'est ainsi qu'en usoient Galien , Prosper Alpin & Sennert. Prosper Alpin dit qu'en Egypte , on les fait de lait d'ânesse , de chameau ou de jument.

Tous les auteurs paroissent se réunir , pour dire que les fièvres lentes héctiques des enfans sont principalement occasionnées par leur voracité , par les alimens qui épaississent le chyle & figent les humeurs , & que leur siège le plus ordinaire est dans le mésentère. Fernel & Sennert ont remarqué , depuis long-tems , qu'il n'y a aucune partie dans le corps , où il se forme un si grand nombre de maladies , même inconnues. La lenteur & la difficulté avec lesquelles le

fang & les humeurs circulent naturellement dans ce viscere, en sont sans doute la cause. Autant le kermès minéral est utile dans presque toutes les maladies des enfans, soit aiguës ou chroniques, autant est-il à craindre, lorsqu'une fois la fièvre lente s'est changée en hectique : il ne feroit ici qu'augmenter la dissolution des liqueurs, la dissipation de l'humide ; donner plus d'action aux sels âcres du fang ; multiplier les stases, & décider des engorgemens inflammatoires. L'antimoine diaphorétique (qu'emploient encore ici certains empiriques &, tous ces téméraires qui mettent indignement la main à l'encensoir ,) est également à redouter ; il ne peut qu'avancer les progrès funestes de la maladie.

On ne peut guères refuser de croire que la plus grande partie des maladies des enfans dépend originairement d'une cause coagulante de leurs humeurs. J'ai fait voir d'où pouvoit provenir ce principe de fixation des liqueurs, qui, d'acide qu'il est d'abord, dégénere ensuite, si on ne s'y oppose pas, en sel acrimonieux dissolvant, comme cela arrive dans les fièvres hectiques, qui, auparavant, n'étoient que lentes.



L E T T R E

De M. J. L. MAILHOS, docteur-régent de la faculté de médecine de Nantes, ancien médecin de l'Hôtel-Dieu de la même ville, à M. L. ALEXANDRE, docteur-régent de la même faculté, médecin de l'hôpital-général, contenant l'histoire d'une Suppression de règles, qui, pendant quatre ans, avoit été accompagnée des accidens les plus graves.

Vous vous rappelez sans doute, M. de Jeanne Sabaud, que vous avez vue à l'hôpital général, dont vous avez bien voulu me permettre de partager le soin avec vous, ainsi que celui de vos autres malades; je me flatte que vous ne trouverez pas mauvais que je vous en retrace l'histoire. Cette fille, quoique pauvre, étoit naturellement gaie, avoit de l'embonpoint, le teint frais & un beau coloris. Ayant commencé à être réglée à l'âge de treize ans, elle étoit parvenue, sans infirmité, jusqu'à celui de vingt-un; tems où, par son imprudence, elle mit fin à sa bonne santé. Obligée, par son état, pendant l'hiver de 1745, d'aller laver du linge à la rivière, elle plongea ses pieds dans l'eau glacée,

sans faire attention qu'elle avoit actuellement ses règles ; elle fut punie , sur le champ , de sa témérité : ses menstrues se supprimèrent tout-à-coup , tous les membres se roidirent comme dans le tétanos ; elle perdit connoissance & tomba dans l'eau : retirée presque sur le champ , elle fut portée à l'Hôtel-Dieu , dans l'état le plus fâcheux. Toutes les parties de son corps conservèrent , pendant quarante jours , leur roideur , comme dans le premier instant. Il n'y eut que celles qui servent à la déglutition & aux excrétiions , qui conservèrent assez de jeu pour l'empêcher de périr. Les remèdes employés à l'Hôtel-Dieu , procurèrent à la malade la liberté des membres , du côté gauche , de la jambe droite , & lui rendirent sa raison. Elle se souleva alors , & déclara aux personnes qui étoient auprès d'elle , qu'elle ne voyoit que de l'œil gauche ; qu'elle ne ressentoit aucune douleur , & leur marqua son étonnement de la situation où elle étoit. Le bras droit demeuré roide jusqu'alors , devint paralytique , & le fut pendant plusieurs mois. Ce changement qui se fit tout-à-coup dans son état , après un mois & quelques jours de traitement , donna quelques espérances à feu M. Cossart , quoique les règles demeurassent toujours supprimées. Cet illustre médecin continua de mettre en usage tout ce qu'une

étude assidue, jointe à une expérience longue & heureuse, purent lui suggérer ; mais son zèle & ses efforts furent inutiles. MM. les directeurs de l'hôpital, persuadés que tous les remèdes seroient sans effet, firent admettre cette fille au nombre des pauvres malades de l'hôpital général, dit *de la Sanitat* ; où elle fut transportée. Sœur Marguerite, qui étoit alors supérieure de cette maison ; qu'elle continue toujours d'édifier par son amour pour les pauvres, touchée de l'état désespéré de cette malheureuse fille, s'avisa d'appliquer sur son bras droit paralytique, le marc encore chaud de l'eau-vulnéraire qu'elle a coutume de faire pour distribuer aux pauvres. La paralysie se dissipa, après quelques jours d'usage de ce topique ; mais, le soir du même jour qu'elle recouvra l'usage de son bras, elle perdit la vue de l'œil gauche ; & fut aveugle pendant cinq jours. Les saignées du bras & du pied, les vésicatoires & les purgatifs lui procurèrent encore la consolation de voir de l'œil gauche seulement, pendant près de quatre ans de suite ; mais ces remèdes ne dissipèrent pas la tension & la pesanteur de la matrice, ni la fièvre, à laquelle elle étoit sujette depuis le commencement de sa maladie, & ne rétablirent pas le cours des évacuations périodiques ; les attaques de vapeurs hystériques devinrent plus fréquentes,

tes, & furent si vives, qu'elle perdoit connoissance pour plusieurs heures.

Pendant ces années d'infirmités continues, le jeune chirurgien de la maison ne se servit, pour la soulager, que des saignées du bras & du pied, de lavemens & de potions purgatives : ces secours, sans régime, épuisoient la malade ; les accidens devinrent plus graves, & on fut obligé de vous appeller. Vos soins lui procurèrent quelques soulagemens, qui ne furent pas de durée ; car à peine parut-elle mieux, qu'elle perdit encore l'usage de l'œil gauche, sans que rien eût annoncé ce malheur, & sans qu'il fût possible de rien appercevoir contre nature dans ses yeux, qu'un écoulement très-abondant de larmes fort claires, qui se déclara tout-à-coup, & dura environ trois quarts d'heure. La malade fut aveugle pendant six semaines, & sans secours, pendant les deux premières. Ce fut dans ce tems, que je fus chargé de voir, en votre place, les pauvres qui étoient dans les infirmeries de la Sanitat. Jeanne Salaud me fit appeller : elle me fit l'histoire de son état, dont j'eus été étonné : son teint, son air & sa façon de s'exprimer ne paroissent pas s'accorder avec une suite d'infirmités, si longue & si considérable. Je n'appercevois en elle, outre l'aveuglement dont elle me parloit, qu'une difficulté de respirer, avec

un peu de fièvre : la vérité de son rapport m'ayant été attestée par plusieurs personnes de la maison, je ne m'occupai plus que des moyens de mettre fin à des maux aussi grands & aussi invétérés.

Pour parvenir à cette heureuse fin, je commençai par travailler à rétablir les digestions, & à ouvrir les vaisseaux destinés à l'écoulement des menstrues. Je remplis ces indications, en faisant pratiquer quatre saignées du bras, qui me parurent indiquées par la difficulté de respirer, par la plénitude & la fréquence du pouls, par la tension & la douleur de la matrice, & par les nausées. Lorsque la douleur fut cessée, je fis faire une saignée du pied : j'ordonnai tous les remèdes qu'on pouvoit se procurer dans la Sanitat, comme lavemens rafraîchissans, émolliens & hystériques; des bouillons de veau, avec les herbes rafraîchissantes; des apozèmes, avec les mêmes plantes; dans lesquels on faisoit fondre, ainsi que dans les émulsions qu'on lui donnoit, du nître purifié; des fomentations émollientes sur la région hypogastrique, & des narcotiques, à petite dose. L'usage de ces remèdes procura bientôt assez de calme, pour permettre de donner à la malade une potion cathartico-émétique, en deux doses, qui procura de grandes évacuations, & par le vomissement & par les selles : j'eus

soin de les entretenir par des lavemens & les autres rafraîchissans, auxquels je faisois ajoûter, de tems en tems, de legers purgatifs.

Quoique la fièvre, la difficulté de respirer, & les douleurs de la matrice eussent cédé à ces différens secours, & que les vapeurs ne parussent que très-rarement, le larmoïement survint une seconde fois, avec une grande pesanteur à la tête, qui me déterminâ à lui faire appliquer des emplâtres vésicatoires, très-chargés de poudre de cantharides, derrière les oreilles, entre les épaules & aux gras des jambes, me promettant, par ce moyen, de détourner l'humour qui se portoit sur les organes de la vue, depuis si long-tems, & d'ouvrir les vaisseaux de la matrice. Les vésicatoires procurerent d'abord des évacuations très-abondantes : je les fis entretenir long-tems, en faisant ajoûter, de tems en tems, des cantharides dans l'onguent basilicum, dont on se servoit pour panser les plaies des jambes, que je crus devoir faire suppurer plus abondamment que les autres, pour lesquelles on n'employoit que des feuilles de bette.

L'effet des cantharides aidé par les remèdes mentionnés ci-dessus, fut si surprenant, qu'au bout de dix jours, la malade recouvra la vue ; les règles qui n'avoient pas reparu, depuis qu'elle étoit entrée dans

L'eau glacée , reprirent leur cours , le mois suivant. Malgré cela , je fis entretenir , pendant un assez long tems , la suppuration des jambes , au moyen de l'onguent basilicum seul , & je fis continuer l'usage des bouillons & des autres remedes. Depuis la fin de 1749 , les règles n'ont pas manqué de paroître dans leur tems : la malade a recouvré la vue & la santé , qui a toujours continué d'être très-bonne. Pendant la durée de cette suppression , la malade n'a eu de fleurs blanches , que la dernière année ; elles n'étoient pas bien abondantes , & ne la fatiguoient en aucune maniere ; elles ne revenoient même pas exactement , tous les mois.

Cette Observation prouve qu'on ne doit pas toujours désespérer de rétablir les règles supprimées depuis plusieurs années. Le pere de la médecine , Hippocrate , avoit reconnu cette vérité. L'illustre auteur du *Traité des Maladies des femmes* , (M. Astruc ,) dit que c'est une opération difficile , & presque toujours infructueuse : que les succès sont rares ; c'est la raison qui m'a déterminé de vous adresser cette Observation , &c.

OBSERVATION

*Sur un Renversement de matrice; par
M. SONYER DU LAC, docteur
en médecine de l'université de Mont-
pellier.*

En 1754, je fus appelé pour voir une femme, qu'on me disoit moribonde, & qui étoit, depuis peu de tems, accouchée. Je lui trouvai un renversement de matrice. Après l'avoir interrogée & les assistans, j'appris que l'accoucheur, sans doute peu éclairé, avoit, pour ainsi dire, fait tous ses efforts pour arracher l'utérus, le prenant pour un autre fœtus. Je fis bien laver la partie pendante, avec une décoction faite avec la racine de consoude, celle de bistorte & le vin rouge, avant que de la remettre dans sa situation naturelle. Je soutins cette manœuvre, en fomentant le périné, la région du pubis & les parties voisines, avec la même décoction, & faisant faire un usage intérieur d'un opiat astringent, & boire, par-dessus chaque prise, une petite quantité de bouillon, dans lequel on avoit fait bouillir la racine de grande consoude. Elle fut bientôt en santé; &

depuis, elle a éprouvé une grossesse heureuse, & un accouchement pareil.

Sans les vives douleurs que le chirurgien caufoit, en voulant arracher l'utérus qu'il prenoit, comme nous l'avons déjà dit, pour un second enfant, il l'auroit sûrement tiré hors du corps, & auroit en même tems ôté la vie à cette femme, ainfi qu'il arriva à celle dont parle *Christophe Seligerus*, dans les *Ephémérides des curieux de la nature*. Voyez la *Collect. acad.* tom. 3, pag. 516, Observ. 141.

OBSERVATIONS

Sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747 ; par un ancien Médecin de la faculté de Paris.

ANNÉE 1710.

HIVER. La misère extrême de l'année précédente, la multiplicité des maladies, la tristesse dont on étoit pénétré, par tous les malheurs qu'on venoit d'éprouver, rendit cette saison encore plus fâcheuse que celle qui l'avoit précédée. En Janvier & Février, il y eut beaucoup de morts subites, particulièrement parmi les gens riches & élevés en dignité.

Mais la maladie, qui fit le plus de rava-

ges, fut une fièvre pestilentielle pourprée, si commune, que sur vingt malades, à peine y en avoit-il un qui en fût exempt.

Les symptômes de cette maladie étoient des frissons & une chaleur, qui se succédoient sans régularité, des taches rouges & livides, qui paroissoient & dispa-roissoient; la tête étoit toujours prise: quelques-uns avoient un transport violent; d'autres sentoient des douleurs aiguës, & n'avoient qu'un léger délire; la respiration étoit toujours gênée. Il y avoit des sueurs d'une odeur insupportable: les déjections étoient de la plus mauvaise qualité; & quoiqu'elles fussent abondantes, elles ne soulageoient point le malade. Tout le monde étoit attaqué de cette maladie, pauvres, riches, hommes, femmes, vieillards, jeunes gens. La seule chose que j'ai observée, c'est que les gens riches guérissent plus difficilement, & que leur maladie étoit plus longue.

Il n'y avoit point de terme fixe pour ceux qui périssent; les uns mouroient, dès le trois ou le quatre de leur maladie; d'autres alloient jusqu'au douze. Il y en avoit qui languissoient jusqu'au trente, & même jusqu'au trente-cinq, & qui périssent à la fin.

Le traitement de cette maladie devoit toujours commencer par la saignée, tant

du bras que du pied : qu'il y eût ou non des taches à la peau, on la réitéroit plus ou moins, à raison des forces du malade : rarement falloit-il en faire plus de cinq, ou moins de trois : le sang que l'on tiroit, étoit constamment verdâtre marbré : on faisoit prendre deux ou trois lavemens adoucissans, par jour ; la tisane étoit faite avec la scorsonere, le riz, le chien-dent & la réglisse : on en faisoit boire beaucoup au malade ; & , toutes les deux heures, on lui donnoit deux cuillerées d'une potion faite avec un gros de confectiion d'hyacinthe, un once de syrop de coquelicot ou d'œillet, un gros de crystal minéral, de l'esprit de soufre, jusqu'à une agréable acidité ; le tout, dans six onces d'eaux cordiales. Les bouillons, dont le malade prenoit, toutes les quatre heures, étoient composés de parties égales de bœuf & de veau : on y faisoit infuser la chicorée & le cerfeuil. Dans les premiers jours, ce traitement ne paroissoit point soulager le malade ; mais en le continuant avec exactitude & constance, on voyoit les matieres devenir d'une meilleure condition, & les accidens se calmer ; alors les purgatifs réitérés faisoient rendre des matieres abondantes. Lorsqu'après trois purgations, il restoit encore un peu de fièvre, le quinquina purgatif étoit mis en usage avec

succès ; mais lorsqu'on se hâtoit trop de purger , avant que les matieres fussent changées de nature , le malade étoit presque toujours la victime de cette précipitation. .

Une fille âgée de quinze ans, qui n'étoit pas encore réglée , fut prise tout-à-coup d'une fièvre violente , accompagnée d'une douleur de tête vive & de délire. Il parut des pustules à la peau , dès la fin du premier jour : son pouls étoit dur , & un peu convulsif ; elle avoit des envies de vomir. On la saigna deux fois du bras , le premier jour : on employa les bouillons , les lavemens , la tisane & la potion ci-dessus. Le troisieme jour , elle fut encore saignée deux fois : son sang étoit verdâtre ; elle ne ressentit aucun soulagement , & les envies de vomir subsistoient toujours. Soupçonnant que les vers , (j'en avois déjà observé dans quelques autres malades ,) pouvoient être la cause de ces nausées continuelles , je substituai à la potion cordiale ci-dessus une autre composée de quatre onces d'eau d'armoise , autant d'eau d'absinthe , d'un gros de confection hyacinthe , d'une once de syrop d'absinthe , de trente grains de coralline & d'esprit de vitriol , jusqu'à une acidité agréable. Cette potion fit rendre des vers , dissipa les nausées ; mais la douleur de tête subsistoit la même : cela me décida à pres-

crir, le cinq, une saignée du pied, qui soulagea la tête, & dissipa les taches de la peau; la bile commença à couler: je me déterminai à faire prendre deux grains de tartre stibié, dans une pinte de tisane, dans le cours de la journée. Le sept, elle fut purgée en deux verres; dans le second, un grain de tartre stibié: cette purgation fut réitérée plusieurs fois; & la maladie guérit assez promptement, sans avoir besoin de recourir au quinquina.

Une autre fille, nommée *Voisin*, âgée de vingt ans, réglée depuis plusieurs années, après avoir senti, pendant quelques jours, des lassitudes, fut prise d'une fièvre vive, & d'un picotement universel par tout le corps. On la saigna du bras deux fois, le premier jour: le second jour, on la saigna encore; la fièvre étoit la même, & la douleur de tête étoit augmentée: le troisième jour, il parut par tout le corps de petits boutons rouges, qui exciterent une vive demangeaison: le quatre, aux accidens précédens se joignit la surdité, symptôme assez fréquent de cette épidémie. On employa les remèdes du même genre que ceux dont il a déjà été parlé. Le cinq, la bile commença à couler: on purgea, le six, la maladie; les boutons disparurent: le sept, la maladie étoit mieux, quoique la douleur

de tête, la surdité & les nausées persévérassent ; cela déterminâ à faire faire une saignée du pied, qui diminua la douleur de tête : le neuf, on réitéra la purgation, qui, comme la précédente, procura beaucoup d'évacuations : le dix, tous les accidens diminuerent de violence, quoique la malade sentît toujours des lassitudes par tout le corps, de la douleur à la tête, & qu'elle continuât d'être sourde ; mais, le onze, la fièvre redoubla au point que la malade pensa étouffer. On fit, par cette raison, une saignée du pied, qui calma tout ; & pour prévenir le retour de pareils accidens, on fit prendre, jour & nuit, toutes les quatre heures, un gros d'un opiat composé d'une once de quinquina, d'un gros de rhubarbe, d'un demi-gros de jalap ; le tout incorporé dans f. q. de syrop d'absinthe : cet opiat, continué avec les autres remèdes, guérit la malade, vers le vingt de sa maladie.

Il mourut peu de mes malades, quand ils voulurent suivre exactement le traitement indiqué ci-dessus. Plusieurs furent la victime de leur indocilité, ou de la résistance des assistans à faire exécuter ce qui étoit ordonné.

PRINTEMPS. Aux mois de Mars & Avril ; il y eut beaucoup de fièvres tierces, doubles-tierces, qui souvent étoient accompa-

gnées de pleurésie & de crachement de sang. Après avoir calmé les accidens par les remèdes convenables , il falloit promptement recourir au quinquina , qui achevoit la guérison. Chez d'autres personnes , la poitrine étoit libre ; mais la tête étoit prise : il y avoit du délire , des envies de vomir , des inquiétudes dans les bras & dans les jambes , & tous les redoublemens étoient violens , mais réguliers ; c'est pourquoi , après avoir désempli plus ou moins les vaisseaux , suivant le besoin , & évacué les malades , le quinquina d'abord purgatif , ensuite seul , arrêtoit les redoublemens , & terminoit le traitement , toujours avec succès.

Au commencement du mois de Mai , il parut , à quelques malades , des taches semblables à celles de la saison précédente : le traitement ne varia point pour cela ; & le danger n'augmenta point , malgré ce nouvel accident. J'ai observé encore que cette maladie étoit plus funeste aux riches qu'aux pauvres. J'en ignore la raison ; à moins que la surabondance des sucs nourriciers des gens riches , leur peu de docilité , la complaisance funeste qu'ont pour eux certains médecins jaloux de faire leur cour , la trop grande chaleur de leurs appartemens n'ayent contribué à rendre pour eux cette maladie plus dangereuse.

Malgré la gravité des symptômes de la maladie qui régna au commencement de cette saison, au moins les redoublemens étoient-ils réguliers; & lorsque, par un traitement méthodique & convenable, on avoit diminué la violence des accidens, on trouvoit une ressource presque assurée dans le quinquina. Mais au milieu du mois de Mai & pendant le mois de Juin, les mêmes maladies régnerent, sans que les redoublemens gardassent aucune régularité, excepté les deux ou trois premiers jours; alors tous les accidens augmentoient, les malades étoient tourmentés continuellement d'inquiétudes par tout le corps, de délire, d'insomnie; ils ne pouvoient rester un instant en repos, ou étoient comme une masse dans leur lit: les uns avoient des vomissemens; d'autres, & sur-tout les pauvres, rendoient des vers, par haut & par bas; quelques-uns avoient une éruption qui paroissoit & dispa-roissoit; la petite vérole fut une crise salutaire pour certains: tous les accidens duroient, avec violence, jusqu'au 15^e & 20^e jour: souvent les malades périssoient à ce terme; & l'on ne pouvoit concevoir quelque espérance, que lorsque la tête étoit libre.

J'en fis moi-même la triste expérience. Depuis douze jours, agité toutes les nuits,

privé de sommeil, sentant des inquiétudes dans les membres, je continuois cependant à voir mes malades, parce que j'étois mieux dans la journée, quoique j'éprouvasse continuellement des petits frissons. J'observai, pendant tout ce tems, une diète d'autant plus exacte, que j'avois du dégoût. Enfin, accablé par le mal, je fus forcé de me mettre au lit. Le premier jour, on me saigna : mon sang étoit rouge, enflammé, & nageoit dans une sérosité verdâtre : tel étoit presque tout, celui qu'on tiroit aux malades dans ces premiers tems : j'eus un redoublement, le soir. Le second jour, on me resaigna : mon sang étoit le même : j'eus du délire dans la nuit, & je ne pouvois rester tranquille dans mon lit ; je changeois, à chaque instant, de situation ; je rêvassois, & ne pouvois dormir. On me donnoit pour tisane de l'eau de riz avec la scorfonere, dont je buvois abondamment, toutes les quatre heures, un bouillon, toutes les deux heures, deux cuillerées d'une potion faite avec un gros de confection hyacinthe, une once de syrop d'œillet, un demi-gros de crystal minéral, esprit de vitriol, à une agréable acidité, dans huit onces d'eaux cordiales, & deux lavemens avec le miel violat, dans une décoction émolliente. Le trois, la fièvre & le mal-

être augmentant, je fus saigné une troisième fois : mon sang étoit toujours le même. On continua les mêmes remèdes ; les lavemens produisoient des évacuations. Le quatre, j'étois moins mal. Le cinq, je fus purgé avec la casse, la manne & le sel de Glauber ; quoique j'eusse beaucoup évacué, il m'arriva, ce que j'ai déjà rapporté plus haut, un redoublement bien plus fort, un délire plus vif & des inquiétudes affreuses, qui me faisoient jeter mes couvertures, & changer, à chaque instant, de place. Je n'avois pas tout-à-fait perdu la tête ; & les heures me paroissoient durer des jours entiers, tant j'éprouvois de mal-aise. Le six, je fus saigné pour la quatrième fois ; le redoublement fut moins fort ; mais la nuit, il me survint une inflammation dans la gorge, & des petits ulcères aux lèvres, pour lesquels on fut obligé d'employer le vitriol. Le sept, la fièvre & le délire étoient moindres, mais à peine pouvois-je avaler ma salive ; cependant je buvois, à chaque minute, la tisane & les autres remèdes. Le huit, je fus purgé abondamment, en deux verres : le redoublement fut un peu plus fort, le soir. Le neuf & le dix, l'inflammation de ma gorge, & la fièvre diminuèrent ; mais je n'avois point eu un instant de sommeil. Le onze, je fus purgé pour la troisième fois, & je n'eus point de

redoublement le soir ; je dormis enfin , pour la première fois , la nuit suivante , & tous mes maux se dissipèrent successivement ; il ne me resta qu'une foiblesse affreuse : je mangeai une soupe , le quinze , car jusqu'alors j'avois toujours suivi les mêmes remèdes qu'au commencement. Je fus purgé , le seize , pour la quatrième fois. Je n'eus point recours au quinquina , peut-être est-ce par cette raison que ma convalescence fut plus longue , & que j'eus une rechute au mois de Juillet suivant , où je fus encore plus mal.

ÉTÉ. La même fièvre régna pendant tout le mois de Juillet ; elle fut moins fréquente dans le mois d'Août , parce que la chaleur fut moins grande ; mais elle reparut , avec violence ; au mois de Septembre.

Tous les malades avoient quelques-uns des symptômes suivans , plus ou moins forts , une douleur vive à la tête , lassitudes , inquiétudes , sueurs seulement symptomatiques , nullement salutaires , & de la plus mauvaise odeur ; des redoublemens irréguliers , des vomissemens & des déjections , pour le plus souvent bilieuses , quelquefois avec des vers , du délire , de l'intermittence dans le pouls ; & presque tous eurent une hémorragie par le nez ; & quelques-uns durent leur vie à cette hémorragie , lorsqu'elle fut abondante ; d'autres , mais entrès-
petit

petit nombre , en furent étouffés : ces fièvres étoient contagieuses , & il y en eut qui se terminèrent par la petite vérole.

Le traitement fut le même que celui qui a été déjà proposé ; car cette fièvre devoit être regardée comme une fièvre double-tierce , dont les accès étoient peu réguliers. Dans cette saison , il fallut encore plus , que dans les précédentes , se presser de saigner , pour prévenir les ruptures des vaisseaux , attendu la disposition à l'hémorragie , employer les acides , les cordiaux , & sur-tout les délayans , & ne point purger trop tôt ; car cette précipitation a coûté la vie à plusieurs malades. L'usage du quinquina joint aux purgatifs , achevoit le plus souvent de consommer la guérison.

AUTOMNE. En Automne , le même mal régna ; cependant la plus grande partie de mes malades guérit , quoique le plus grand nombre ait été à l'extrémité. L'Observation suivante expliquera suffisamment les symptômes & le traitement de cette maladie.

Une femme âgée de trente-cinq ans , nommée *Maignant* , avoit , depuis huit jours , une petite fièvre , qui ne l'avoit point forcée de se mettre au lit ; mais , le second jour , la fièvre augmenta ; la malade fut obligée de se coucher , & je fus mandé. Je la trouvai avec de la fièvre , mal à la tête , des lassitudes par tout le corps , une legere

oppression , la bouche amere , le ventre resserré. Je la fis saigner du bras : son sang étoit coënnieux & bilieux : j'ordonnai des lavemens , une tisane avec le chien-dent & la réglisse , des bouillons legers , toutes les trois heures. Le lendemain , la tête étoit plus pesante , la fièvre la même : on réitéra la saignée ; & on ajoûta , dans les bouillons , la chicorée & le cerfeuil ; dans la tisane , le sel de nître ; dans les lavemens , le miel mercurial. Le trois , tous les accidens augmentèrent , la difficulté de respirer devint très-forte : on fit une saignée du pied : on prescrivit la potion cordiale , décrite ci-dessus. Le quatre , la douleur de tête étoit un peu moins vive , mais le ventre continuant à être resserré , & étant devenu tendu & douloureux , j'y fis appliquer des fomentations émollientes , sans cesser les autres remedes : la bile commença à couler. Le cinq , les élancemens dans la tête ne subsistoient plus ; mais elle étoit toujours pesante , & les autres accidens , quoique moindres , duroient toujours ; la bile continuant à couler , la malade fut purgée , le fix , en deux verres , avec la casse , la manne & deux grains de tartre stibié. Cette purgation fit peu ; elle fut réitérée le neuf : dans l'intervalle , on avoit continué les autres remedes : cette seconde purgation fit beaucoup ; aussi la malade se sentit-elle mieux ,

quoique cependant il subsistât toujours quelque embarras dans la tête. Le onze, elle fut purgée pour la troisième fois, mais sans tartre stibié : quoique cette purgation eût bien fait, & que tous les accidens se calmassent, elle devint bouffie par tout le corps : on augmenta la dose du nître dans la tisane : on lui donna des suc de cerfeuil & de chicorée sauvage ; & on lui appliqua, à la plante des pieds, un cataplasme fait avec des oignons cuits sous la cendre, cela dissipa l'enflure des jambes & des cuisses ; mais la tête étant devenue plus bouffie, on lui appliqua le même cataplasme derrière les oreilles, & l'enflure s'évanouit. Plusieurs purgations réitérées acheverent la guérison.

Il est bon d'observer que, de tous mes malades, cette femme fut presque la seule qui n'eut point d'hémorragie par le nez, & qui ne rendit point de vers : elle n'eut pas besoin non plus d'employer, pour la fin de la guérison, le quinquina purgatif, qui, chez la plus grande partie des mes autres malades, détruisit le reste de la fièvre, & dissipa une sorte de stupeur & d'imbécillité, qui leur restoit presque à tous.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES. FÉVRIER 1763.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.			
	A 8 h. du matin.	A 2 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.	
1	6 $\frac{1}{2}$	9	3 $\frac{1}{4}$	27	4 $\frac{1}{2}$	27	6
2	1	7 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	27	7 $\frac{1}{2}$	27	6 $\frac{3}{4}$
3	4 $\frac{1}{4}$	10	4	27	6 $\frac{1}{2}$	27	8 $\frac{1}{2}$
4	2	8	3 $\frac{1}{4}$	27	8	27	9 $\frac{1}{4}$
5	1 $\frac{1}{4}$	8	3 $\frac{1}{4}$	27	11 $\frac{1}{2}$	27	8 $\frac{1}{2}$
6	3	8	4	27	7 $\frac{1}{2}$	27	8 $\frac{1}{2}$
7	2 $\frac{3}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	7	27	8 $\frac{1}{2}$	27	7 $\frac{1}{2}$
8	5 $\frac{1}{4}$	9	6 $\frac{1}{4}$	27	7 $\frac{1}{2}$	27	6 $\frac{1}{2}$
9	6	9 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	27	6 $\frac{1}{2}$	27	8
10	6 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	27	7 $\frac{1}{2}$	27	6
11	6 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{4}$	6	27	5 $\frac{1}{2}$	27	7 $\frac{1}{2}$
12	3 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	4	27	8 $\frac{1}{4}$	27	6
13	2 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{4}$	27	7	27	8 $\frac{1}{4}$
14	0	5 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	28	10 $\frac{1}{2}$	27	9
15	0	3 $\frac{1}{2}$	5	27	6	27	7 $\frac{3}{4}$
16	4 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{4}$	27	10	27	11 $\frac{1}{4}$
17	8	10 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	28	3 $\frac{1}{2}$	28	1
18	6	11 $\frac{1}{2}$	8	27	11	27	11 $\frac{1}{4}$
19	4 $\frac{1}{2}$	11	4 $\frac{1}{4}$	28	2 $\frac{1}{4}$	28	2 $\frac{1}{2}$
20	4	8 $\frac{1}{4}$	7	27	11 $\frac{1}{2}$	27	11
21	6 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	7	27	10 $\frac{1}{4}$	27	11 $\frac{1}{4}$
22	5 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{2}$	27	11
23	8	12 $\frac{1}{4}$	5	27	10 $\frac{1}{4}$	27	10 $\frac{1}{2}$
24	3 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{4}$
25	2 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	2	28	2 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{4}$
26	4	10 $\frac{1}{4}$	7	27	9	27	9 $\frac{1}{4}$
27	6 $\frac{1}{2}$	9	5	27	8 $\frac{1}{2}$	27	8
28	4 $\frac{1}{2}$	9	4 $\frac{1}{4}$	27	10 $\frac{1}{2}$	27	11

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S. couv. pet. pluie.	S. couv. fer.	Serein.
2	S-S-O. nuag. couvert.	S-S-O. cou. nuag.	Nuages. Pl.
3	S-S-O. cou. nuag.	S-S-O. nua. beau.	Beau.
4	S. beau.	S. beau.	Beau.
5	S. couvert. brouill.	S. couvert.	Couvert.
6	S. couv. leg. brouill. vent.	S. vent. cou. nuag.	Couvert.
7	S. ép. brouil. couvert.	S. couv. pet. pl. nuag.	Nuages.
8	S. nuag. b.	S. beau.	Beau.
9	S. couv.	S. cou. gr. V.	Gr. V. cou.
10	S. gr. nuag.	S. nuag.	Nuages.
11	S. nuag. ond.	S-S-O. nuag.	Nuages.
12	S-S-O. fer. b.	S-S-O. beau.	Beau.
13	O. fer. nuag.	O. nuag.	Nuages.
14	N. nuag. cou.	N-O. couv.	Couv. Nuag.
15	S-O. nua. pl.	S-O. pluie.	Couvert.
16	O-S-O. nua. couvert. pl.	S-O. pluie.	Couvert.
17	S-O. brouill.	S-O. brouill.	Couvert.
18	S-O. nuag. couv.	S-O. nuag. beau.	Beau.
19	S. ferein.	S. ferein.	Beau.
20	S-S-O. brouill. pl.	S-O. pl. cou- vert.	Nuages.
21	S-O. couv. beau.	S-O. beau.	Beau.
22	S-O. b. pl.	S-O. pl. cou. nuag.	Nuages.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
23	S-O. couv. nuag. pluie.	S-O. pluie. couvert.	Nuages.
24	S-E. beau.	S. beau. ser.	Serein.
25	S-O. épais brouil. beau.	S-O. serein.	Serein.
26	S. pl. nuag.	S. beau.	Beau.
27	S. nuag. couv. pluie.	S. vent. pl. nuag.	Beau.
28	O. beau.	O. beau.	Beau. Pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $12\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été le terme de la glace : la différence entre ces deux points est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du N.

1 fois du S-E.

13 fois du S.

5 fois du S-S-O.

9 fois du S-O.

1 fois de l'O-S-O.

2 fois de l'O.

1 fois du N-O.

Il a fait 11 jours beau.

6 jours serein.

17 jours couvert.

16 jours des nuages.

Il a fait 6 jours des brouillards.

12 jours pluie.

2 jours vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1763. 1

Les dévoiemens, qui avoient commencé à se faire appercevoir, à la fin du mois dernier, ont régné tout ce mois-ci : ils ont été accompagnés, dans beaucoup de personnes, de tranchées, de ténèbres, & même de déjections sanguinolentes. Ils ont cédé facilement aux purgations, où l'on a fait entrer la rhubarbe ; & lorsqu'il a paru du sang, l'ipécacuanha a été employé avec succès. En général, ces dévoiemens ont été peu dangereux.

Il y a eu, outre cela beaucoup de toux & de rhumes, & quelques fièvres synoches simples, qui ont dégénéré, dans quelques personnes, en fièvres putrides. On a commencé à appercevoir, à la fin du mois, quelques fièvres intermittentes printannières, qu'on a dû traiter avec les apozèmes laxatifs, avant d'en venir à l'usage du quinquina.



*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois de Janvier 1763 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

La gélée a persisté tout le mois, si l'on en excepte les trois derniers jours, la liqueur du thermometre ayant été observée constamment, du premier au 28, plusieurs degrés au-dessous du terme de la congelation : depuis le 3 jusqu'au 24, elle a été toujours observée au-dessous du terme de 6 degrés ; le 4 & le 5, elle a marqué 9 degrés au-dessous dudit terme de la congelation.

Il n'a plu, de tout le mois, que le premier, le 30 & le 31.

Le mercure, dans le barometre, s'est maintenu, tout le mois, au-dessus de la hauteur de 28 pouces, si l'on excepte les quatre derniers jours : le 25 & le 26, il s'est élevé au terme de 28 pouces 5 lignes, & même au-dessus.

Le vent a été constamment *Nord-Est*, la premiere moitié du mois, & presque toujours *Sud-Est*, l'autre moitié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $4\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 9 degrés

au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de $13 \frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces $5 \frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abbaiffement a été de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est de $11 \frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 15 fois du Nord vers l'E.

6 fois de l'Est.

11 fois du Sud-Est.

4 fois du Sud.

Il y a eu 9 jours de tems couvert ou nuageux.

3 jours de pluie.

1 jour de neige.

13 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué une très-legere sécheresse , pendant les deux premiers tiers du mois , & une legere humidité , à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Janvier 1763 ; par M. BOUCHER.

La continuation de la gelée & des vents de Nord-Est a causé la mort à nombre de vieillards , de gens cachectiques & pulmoniques. Les rhumés de poitrine ont attaqué la moitié de la ville : négligés , ils dégénéroient en fluxions de poitrine : nombre de personnes , & sur-tout dans le petit

peuple, ont été les victimes de leur négligence. Ce n'est point que la maladie exigeât un grand appareil de cure : se garantir des impressions du froid, par des habillemens suffisans ; éviter les brouillards ; observer un régime humectant, émollient & adoucissant ; se faire transpirer par des infusions d'herbes pectorales & diaphorétiques, bues chaudement ; cela suffisoit ordinairement pour se mettre à l'abri de suites fâcheuses. Une saignée convenoit néanmoins assez souvent, au commencement du rhume ; & l'oppression de poitrine obligeoit de la répéter, sur-tout quand le sang étoit corsé ou vraiment coëneux, ce qui a été observé principalement, vers la fin du mois. Il se présentoit aussi assez souvent des indications de recourir à un lavage de manne : d'ailleurs ce remède, comme favorable & ami de la poitrine, convenoit, pris journellement, en petite dose, pour inciser la pituite gluante, & la faire évacuer doucement par les crachats, les selles ou les urines.

Les fièvres catarrhales ou fluxionnaires ont été plus inflammatoires, ce mois, que les mois précédens : elles étoient souvent accompagnées des symptômes de la péripneumonie ; mais elles conservoient le caractère de la fièvre rémittente ou double-tierce

continue ; de façon , qu'après les saignées suffisantes , & les autres évacuations requises , elles admettoient souvent l'usage du quinquina uni aux pectoraux incisifs.

Nous avons eu aussi , dans le cours de ce mois , des pleuropneumonies légitimes , des rhumatismes inflammatoires , des coliques de même nature ou des inflammations d'entrailles , qui cependant , dans le progrès du traitement , ont donné souvent des marques de relation avec la fièvre dominante ou continue rémittente : quelques malades ont même rendu des vers. Nombre de personnes ont aussi été attaquées d'érysipele au visage , & en diverses parties du corps.

AVIS PARTICULIER.

Le sieur POITEVIN , toujours jaloux de mériter de plus en plus la confiance du public , vient d'établir , dans les Bains qu'il a fait construire , vis-à-vis le jardin des Tuileries , tout l'appareil nécessaire pour donner la douche ; mais il s'est imposé la loi de ne l'administrer qu'aux personnes à qui elles auront été jugées nécessaires par quelque médecin ou chirurgien , dont il espère qu'on voudra bien lui communiquer

les ordonnances. Lorsqu'on voudra faire ajoûter à l'eau quelque médicament, pour remplir les vues particulieres que les medecins ou les chirurgiens se feroient proposées dans le traitement des maladies, on les fera préparer par un apothicaire, le sieur Poitevin ne pouvant se charger de cette préparation.

Le Bain qu'il a à la pointe de l'Isle saint Louis, sera ouvert, le premier Avril, jusqu'au premier Septembre : celui qui est en face des Tuileries, est ouvert, nuit & jour, pendant toute l'année; & on n'a pas cessé d'y administrer des Bains, malgré la rigueur de l'hiver que nous venons d'éprouver. Il est à souhaiter que le public continue à encourager un établissement si utile à la santé des citoyens.

LIVRES NOUVEAUX.

Exposition anatomique de la Structure du corps humain, en vingt Planches imprimées en couleurs naturelles, avec des Tables explicatives très-détaillées; par M. *Gautier*, pensionnaire du Roi, de l'académie de Dijon: se distribue à Paris, chez le sieur *Le Roy*, marchand, vis-à-vis la Comédie françoise; & à Marseille, chez le sieur *Feraud*, négociant, rue Caisserie.

Cet ouvrage, qui s'est d'abord donné par distributions, est présentement complet, & forme un Traité particulier d'Anatomie. On peut le considérer comme un Supplément à la première édition d'Anatomie, que l'auteur a déjà donnée au public.

Les vingt Planches représentent, à deminature, avec les couleurs les plus naturelles, de nouvelles situations & coupes de tous les viscères : une femme enceinte, debout, ayant la matrice ouverte, le fœtus en situation, & toutes ses parties disséquées ; une fille pareillement disséquée ; l'accouchement & le fœtus, avec toutes ses parties détachées : l'homme debout, avec les muscles, les nerfs, les vaisseaux, le cœur, &c. une angéologie complète : les parties de la génération de l'homme, & celles de la femme, disséquées & présentées sous des points de vue nouveaux : un squelette entier, avec plusieurs parties essentielles, des coupes de la tête & du cerveau, nouvelles & intéressantes ; enfin une Névrologie qui offre les plus grands détails : le tout, formant dix Figures entières, & magnifiquement exécutées sur du papier de grand Colombier. Les Tables explicatives, de même grandeur & sur même papier, contiennent, outre les descriptions de chaque partie, des Dissertations particulières. On trouve aussi ces Ta-

bles en petit *in-folio* , pour la commodité des Etudians. Le prix de l'Exemplaire complet en feuilles , est de 108 livres.

Marci - Antonii Plenciz *Opera medico-physica in quatuor Tractatus digesta , quorum primus contagii morborum ideam novam unâ cum addimento de lue bovinâ , anno 1761 , epidemicè grassante : secundus , de variolis : tertius , de scarlatinâ : quartus , de terræ motu , sed præcipuè illo horribili agit quo primâ Novembris 1755 , Europam , Africam & Americam conquassabat*. C'est - à - dire , les Œuvres médico-physiques de M. Marc-Antoine Plenciz , distribuées en quatre Traités , dont le premier contient une idée nouvelle de la Contagion des maladies , avec une addition au sujet de la Maladie épidémique qui a régné sur les bœufs , en 1761 : le second traite de la Petite Vérole : le troisieme , de la Fièvre scarlatine : le quatrieme , des Tremblemens de terre , mais sur-tout de celui qui , le premier Novembre 1755 , agita l'Europe , l'Afrique & l'Amérique. A Vienne , chez Trattner , 1762 , in-8^o , quatre Parties.

Nous avons cru nous appercevoir , en parcourant cet ouvrage , que l'auteur s'efforçoit de rétablir la doctrine des vers , auxquels il attribue toutes les maladies de putréfaction , & leur contagion.

Dictionnaire Oryctologique universel, ou Dictionnaire universel des fossiles propres & des fossiles accidentels, contenant une description des terres, des sables, des sels, des soufres, des bitumes, des pierres simples & composées, communes & précieuses, transparentes & opaques, amorphes & figurées, des minéraux, des métaux, des pétrifications du règne animal & du règne végétal, &c. avec des recherches sur la formation de ces fossiles, sur leur origine, leurs usages, &c. par M. E. Bertrand. A la Haye, chez Pierre Goffe junior, & Daniel Pinet; & se trouve à Paris, chez Guylain, 1763, in-8^o, 2 vol. Prix relié 6 livres.

Ouvrage, touchant les Hernies ou Descendentes, divisé en deux Parties; par M. Dejean, maître en chirurgie à Paris, chez Lamesle, 1763, in-12. Prix relié 3 livres.

Nous pourrons rendre compte de cet Ouvrage, dans la suite.



T A B L E.

<i>EXTRAIT des Démonstrations Anatomico-Pathologiques de M. Camper.</i>	Page 291
<i>Observation sur une Fièvre cachectique. Par M. de Godart</i>	324
<i>Réflexions pratiques sur certaines Maladies des enfans. Par M. Landeutte.</i>	339
<i>Lettre de M. Mailhos, contenant l'histoire d'une Suppression de règles accompagnée d'accidens graves.</i>	350
<i>Observation sur un Renversement de matrice. Par M. Sonnyet du Lac.</i>	357
<i>Observations sur les Maladies épidémiques, qui ont régné à Paris, Année 1710.</i>	368
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Février 1763.</i>	372
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Février 1763.</i>	375
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois de Janvier 1763. Par M. Boucher.</i>	376
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Janvier 1763. Par M. Boucher.</i>	377
<i>Avis particulier.</i>	379
<i>Livres nouveaux.</i>	380

A P P R O B A T I O N.

J'i lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Avril 1763. A Paris, ce 19 Mars 1763.

POISSONNIER DESPERRIERES,

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

M A I 1763.

TOME XVIII.



A P A R I S,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

On trouve chez V I N C E N T , à Paris ,
rue S. Severin , les Livres suivans :

*Opuscules chymiques de M. Margraf , publiés
& corrigés par lui-même , in-12 , 2 vol.*
1762. 5 l.

*Nouvelles Observations sur le Pouls inter-
mittent , pour servir de suite aux Recher-
ches sur le Pouls , par rapport aux Crises ;
par M. Théophile de Bordeu , docteur-
médecin , in-12 , 1761. 2 l. 10 f.*

*Traité de l'Opération de la Taille , par M.
Collot , in-12. 2 l.*

*Pharmacopée galénique & chymique de Char-
ras ; nouvelle édition augmentée par M.
Lemonier , M. P. in-4^o , 1753. 12 l.*

*Traité des Fièvres Malignes , Pestilentiellles ,
& autres , avec des Consultations sur plu-
sieurs sortes de Maladies ; par M. Chi-
rac , in-12 , 2 vol. 4 l. 10 f.*

*Essai sur les Alimens , pour servir de Com-
mentaire aux Livres diététiques d'Hippo-
crate ; par M. Lorry , in-12 , 2 vol. 1757.
5 l.*



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

M A I 1763.

E X T R A I T.

Expériences & Observations sur l'usage interne de la Pomme épineuse, de la Jusquiame & de l'Acônit, par lesquelles il est démontré qu'on peut faire prendre aux hommes ces plantes avec sécurité, & qu'elles sont très-salutaires dans beaucoup de maladies qui ne cèdent point à d'autres remèdes ; traduites du latin d'ANTOINE STORCK, médecin de la Cour de Vienne, avec Figures en taille-douce. A Vienne ; & se trouve à Paris, chez P. Fr. Didot le jeune, 1763, in-12. Prix broché 1 liv. 16 sols.

MÀLGRE les secours multipliés que la Pharmacie fournit aux médecins pour combattre les infirmités qui menacent la vie des hommes, il y a cependant encore plus d'une maladie qui résiste à tous les remèdes connus. S'il est une voie pour parvenir à

388 EXPERIENCES SUR L'USAGE

trouver les moyens d'en détruire les causes & d'en corriger les effets , c'est fans doute celle que M. Storck a prise : protégé par une Princesse qui favorise tous les arts utiles , mais plus particulièrement celui qui veille à la conservation & à la vie des hommes , il a fait servir à une fin si utile les établissemens qu'elle a faits pour les progrès de la médecine , c'est-à-dire , pour le bien de l'humanité. Il a profité des occasions que lui fournissoit l'hôpital de Sainte Marie , dont il étoit chargé , pour chercher des spécifiques contre les maladies les plus rebelles. Persuadé qu'ils devoient se trouver dans les substances qui produisoient les plus grands changemens dans l'œconomie animale , & que , pour cette raison , on avoit rangées parmi les poisons , il essaya d'abord la ciguë ; le succès passa ses espérances ; & si tous les médecins qui l'ont employée après lui , n'ont pas également réussi , cela peut venir , ou de ce que l'extrait de ciguë , dont ils ont fait usage , n'étoit pas bien préparé , ou de ce que les maladies qu'ils avoient à traiter , n'étoient pas de la nature de celles qui cedent à ce remede ; car M. Storck a éprouvé lui-même , qu'il ne réussissoit pas également dans toutes les tumeurs squirrheuses ou cancéreuses ; mais si ce remede n'a pas toujours eu le même succès , du moins n'a-t-on pas observé qu'il ait nui , lorsqu'on a suivi exac-

tement les directions que cet auteur a données dans les trois ouvrages qu'il a publiés sur les effets de cette plante. Ces directions sont si sages, qu'elles peuvent servir de modele dans tous les cas où l'on est obligé d'employer un médicament dont on peut redouter les effets. Le nouvel ouvrage que nous annonçons, est fait dans les mêmes vues. Il démontre que la pomme épineuse, la jusquiame & l'aconit, dont tous les médecins avoient pros crit jusqu'ici l'usage intérieur, pouvoient être employés sans danger. Ces poisons sont devenus, entre les mains de M. Storck, des médicamens salutaires, avec lesquels on peut espérer de dompter des maladies rebelles, qui avoient paru jusqu'ici éluder tous les efforts de l'art. Il ne détermine point encore la vertu spécifique de ces plantes; il ne s'est proposé que d'indiquer comment on peut les faire prendre à des malades, sans qu'elles leur fassent de mal, & dans quelles maladies elles lui paroissent convenir.

La pomme épineuse, qu'on connoît dans les boutiques sous le nom de *Stramonium*, & que les Botanistes désignent par les noms de *Solanum fœtidum pomo spinoso, oblongo, flore albo, infundibuliformi. C. B. Pin.* 168, ou de *Datura pericarpis spinosis erectis, ovatis. Linnæi Species plantar.* p. 179, est une plante qu'on avoit regardée

jusqu'ici comme très-nuisible aux hommes : on prétendoit qu'elle produisoit l'yvresse chez ceux même qui ne faisoient que la flairer. M. Storck , encouragé par ses essais sur la ciguë , en ramassa une très-grande quantité : il en froissa des feuilles & des tiges entre ses doigts , & les flaira à différentes reprises : il sentit une odeur forte , désagréable , qui lui donna des envies de vomir ; mais il ne s'aperçut point qu'elle eût produit chez lui le moindre degré d'yvresse. Trois jours après , il se fit apporter une très-grande quantité de cette plante , qu'il coupa , écrasa lui-même dans un mortier de marbre , & dont il exprima le suc. Il fit plus : il dormit dans la chambre où il avoit fait cette opération ; il n'éprouva qu'une douleur de tête sourde , qu'il sentit le lendemain matin , à son réveil , mais qui se dissipa , après qu'il eût jeûné. Son domestique qui l'avoit aidé , n'en fut pas plus affecté que lui.

Il avoit eu huit livres de suc : il le mit dans un vaisseau de terre vernissé , qu'il plaça sur un feu doux ; & l'ayant fait évaporer , il le réduisit en consistance d'extrait : il s'en éleva , pendant l'évaporation , une odeur très-désagréable , mais qui ne lui porta point à la tête. L'extrait ayant été exposé dans un lieu frais , forma une masse noire friable , dans laquelle on voyoit briller un

nombre infini de particules salines, oblongues & pointues. M. Storck mit sur sa langue, & fit fondre dans sa bouche un grain pesant de cet extrait : il lui parut avoir une saveur abominable, qui dura un quart d'heure, & qui se dissipa d'elle-même ; l'ayant avalé, il n'en éprouva aucun mauvais effet ; ce qui lui fit conclure qu'on pouvoit le donner sans danger : il en fit prendre en effet à cinq personnes. La premiere étoit une fille de douze ans, qui avoit, depuis deux ans, l'esprit dérangé, elle ne pouvoit pas articuler : on avoit employé inutilement plusieurs remedes. M. Storck lui fit prendre, matin & soir, un demi-grain d'extrait de stramonium, par-dessus lequel on lui donnoit une tasse de thé ou de bouillon : il augmenta la dose au bout d'un mois, & lui en fit prendre, chaque jour, trois pilules d'un demi-grain ; son esprit se rétablit peu-à-peu, & elle guérit parfaitement.

La seconde étoit une femme de quarante quelques années ; elle avoit, depuis deux ans, des vertiges, dont aucun remede n'avoit pu la soulager : peu-à-peu son esprit se déranger, & aux vertiges se joignit la démence, & enfin la fureur : elle prit d'abord un demi-grain d'extrait de stramonium, matin & soir : on augmenta ensuite la dose jusqu'à trois grains : ce remede calma la fureur & rétablit l'esprit de cette

femme , mais ne guérit pas les vertiges. Elle mourut , deux mois après , d'apoplexie. On lui trouva toutes les veines du cerveau variqueuses , la faux ossifiée en partie , & les ventricules antérieurs pleins d'hydropides.

Le troisieme étoit un payfan de trente-deux ans , sujet , depuis sa plus tendre enfance , à des convulsions horribles , & toutes les trois ou quatre semaines , à un accès d'épilepsie si violent , qu'il étoit trois ou quatre jours très-foible & dans un état de démence. Il eut , après , une fièvre aiguë , pour laquelle on l'avoit apporté à l'hôpital , un de ces accès , à la suite duquel il entra dans un délire furieux. L'extrait de stramonium , qu'il prit d'abord à la dose d'un grain , soir & matin , & qu'on augmenta jusqu'à trois , fit cesser le délire ; l'accès d'épilepsie , qui revint à son ordinaire , au bout d'un mois , fut moins fort & moins long. Il sortit de l'hôpital , emportant avec lui une provision de pilules. M. Storck conjecture qu'il a été entièrement guéri , parce qu'il ne l'a pas revu depuis. Les selles de cet homme furent naturelles pendant tout le traitement , mais ses urines furent abondantes & pâles.

La quatrieme est une fille de neuf ans , qui , depuis un mois , éprouvoit tous les jours des mouvemens convulsifs , quelquefois très-violens. Le stramonium augmenta les acci-

dens, au lieu de les diminuer; ce qui obligea M. Storck d'y renoncer.

La cinquieme étoit un homme de vingt ans, attaqué, depuis plusieurs années, de la plus violente épilepsie, dont les accès revenoient jusqu'à six ou sept fois par jour. Il prit l'extrait de stramonium pendant deux mois, ayant commencé par un demi-grain, trois fois par jour : on l'augmenta jusqu'à la dose de six grains. Il fut presque entièrement guéri; la cure auroit été sans doute complete, si l'extrait de stramonium ne fût pas venu à manquer à M. Storck.

La plûpart des auteurs défendent d'employer intérieurement la jusquiame; il y a cependant, dans quelques Dispensaires, des compositions où l'on fait entrer l'extrait de cette plante; mais la quantité qui se trouve dans chaque dose de ces remèdes, est si petite, qu'on ne peut guères compter sur ses effets. M. Storck fit épaisir, sur un feu doux, en consistance d'extrait, le suc tiré par expression de cette plante fraîche, dont il avoit ôté la racine. Il l'essaya d'abord sur un chien; dix ni vingt grains ne lui firent rien : lui en ayant fait prendre un gros, il éprouva différens accidens; il parut d'abord dans un état d'ivresse; il dormit d'un sommeil agité; la région de l'estomac parut éprouver des mouvemens convulsifs : il vomit & rendit des excréments par bas, à

cinq différentes reprises : il redormit encore quatre heures, d'un sommeil plus tranquille, & se réveilla parfaitement rétabli. Enhardi par ces expériences qui lui apprennoient que, si une forte dose d'extrait de jusquiame pouvoit produire des effets funestes, de petites doses n'étoient suivies d'aucun accident fâcheux. M. Storck se détermina à l'éprouver sur lui même. Il prit, pendant huit jours, tous les matins, à jeûn, un grain de cet extrait, Il se trouva tout aussi bien qu'auparavant; cela lui tint le ventre libre, & lui donna beaucoup d'appétit. Assuré qu'il ne couroit aucun risque de l'employer intérieurement, il chercha les occasions de le mettre en usage; elles se présentèrent bientôt.

Une femme âgée de trente-sept ans, attaquée de convulsions vagues, qui se faisoient sentir, tantôt à la poitrine, tantôt au ventre, tantôt aux pieds ou aux bras, &c. & qui étoient accompagnées de douleurs très-violentes, de vomissemens abondans, d'une bile verdâtre, &c. n'avoit trouvé de soulagement que dans l'usage de l'opium pris aux plus grandes doses; mais ce remède n'empêcha pas que le mal ne revînt. L'extrait de jusquiame, donné d'abord à la dose d'un grain, trois fois par jour, ensuite de deux, enfin de trois, & continué pendant près de trois mois, fit cesser entière-

ment les convulsions, & lâcha le ventre qui avoit été opiniâtrement resserré, tant par l'effet de la maladie, que par celui de l'opium.

Une fille de vingt-quatre ans, qui avoit fait différens remèdes pour un tremblement convulsif, qu'elle avoit au pied droit depuis cinq semaines, mais sans aucun succès, fut guérie par l'extrait de jusquiame, pris d'abord à la dose de deux grains par jour, ensuite de trois, & cela, dans l'espace de trois semaines. Tant qu'elle fit usage de ces pilules, elle eut tous les jours une selle copieuse, au lieu qu'auparavant elle étoit très-constipée; ses urines qui étoient ordinairement claires & limpides, reprirent leur couleur naturelle, parurent même quelquefois d'un rouge brun, & déposèrent une matière épaisse & visqueuse. Mais ce qui mérite d'être remarqué, c'est que régulièrement une demi heure après que la malade avoit pris la pilule, elle sentoît un froid & un frisson par tout le corps; il survenoit des anxiétés & une sueur un peu froide, la vue s'affoiblissoit; en un mot, elle éprouvoit les avant-coureurs de la syncope; ces symptômes ne duroient pas plus de deux ou trois minutes, après lesquelles la malade se retrouvoit en bon état.

Ce remède ne réussit pas aussi bien dans un sexagénaire qui avoit des soubresauts

convulsifs aux tendons des deux pieds , produits par une contusion des vertebres des lombes ; mais s'il ne soulagea pas le malade , il ne parut pas lui nuire , quoiqu'on eût porté la dose jusqu'à douze grains chaque jour.

Une fille de quinze ans , fut guérie , avec cet extrait , d'une palpitation de cœur si violente , qu'elle ne pouvoit faire le moindre mouvement , sans être prête à suffoquer. On ne put jamais porter la dose plus haut qu'un grain , trois fois par jour ; lorsqu'on voulut lui en faire prendre deux , elle éprouvoit des douleurs de colique , qui cependant n'étoient ni longues ni violentes.

Un homme de trente quelques années , qui étoit devenu d'abord mélancolique , enfin fou , à la suite d'une passion , & qui sentoit fréquemment des frissons à l'épine du dos , & des mouvemens convulsifs , prit l'extrait de jusquiame , d'abord à la dose de trois , ensuite de six , enfin de quinze grains par jour : il fut presque entièrement guéri , au bout de dix jours ; mais ayant interrompu l'usage des pilules , la maladie revint plus forte que jamais. Il recommença à en prendre , & les continua pendant trois semaines ; ce qui le guérit radicalement.

Les autres malades dont M. Storck rapporte les cures opérées par ce remède , sont un homme qui avoit rendu , pendant plu-

seurs semaines, des crachats teints de sang : il touffoit beaucoup, & sentoît une irritation ou un chatouillement dans la trachée-artère ; une dame qui fut prise d'une hémoptisie ou crachement de sang, à la suite d'un violent accès de colere. L'extract de jusquiame non seulement arrêta le sang, mais encore produisit dans ces deux malades une expectoration abondante de matieres cuites, & des évacuations par le ventre, de matieres visqueuses & gluantes, analogues aux crachats : un homme qui étoit tombé dans la démence, après un accès de colere & une terreur subite : une femme qui, ayant été accusée d'avoir volé, eut l'esprit tellement troublé par la menace de la punition, qu'elle fut attaquée d'un délire continuel : une fille attaquée d'épilepsie, avant d'avoir eu ses règles, & que l'établissement de cette évacuation périodique n'avoit pas guérie : une fille attaquée de vertiges, à la suite desquels elle éprouva un délire périodique, qui la prenoit tous les jours, & quelquefois deux fois par jour : une femme attaquée de fortes convulsions aux muscles du bas-ventre & au diaphragme, qui la prirent d'abord tous les trois jours, ensuite tous les jours ; ces convulsions étoient suivies des accidens les plus graves : enfin une femme qui éprouvoit un resserrement convulsif dans la poitrine &

dans l'estomac , qui l'empêchoit de rien prendre. M. Colin, à qui M. Storck doit ces quatre dernières Observations , a employé , avec beaucoup de succès , ce même extrait dans plusieurs maladies des nerfs , dont il promet de donner l'histoire.

L'aconit , qu'on appelle aussi le napel , & que M. Linnæus a désigné par cette phrase , *Aconitum foliorum laciniis linearibus supernè latioribus , lineâ exaratis*. Spec. Plant. p. 532 , avoit été placé jusqu'à ce jour parmi les plus violens poisons ; cependant M. Linnæus assure , p. 179 de son *Flora Laponica* , avoir vu , dans la partie septentrionale de la Suède , une femme , son mari , deux enfans , & une autre femme âgée , qui mangeoient les feuilles de cette espece d'aconit , avec un peu de graisse , sans qu'il leur en soit arrivé aucun mal. On cultive cette plante dans les jardins , pour servir d'ornement.

M. Storck , résolu de tenter si on ne pourroit pas employer cette plante utilement pour la médecine , en réduisit les feuilles & la tige en poudre : il mit sur sa langue une petite quantité de cette poudre ; elle y produisit une ardeur qui dura long-tems , & fut accompagnée de douleurs lancinantes vagues , qui n'eurent pas d'autre suite. Cette poudre laissée sur la langue , pendant deux minutes n'y causa ni inflammation , ni rou-

geur; elle produisit seulement un écoulement de salive. Il en mit ensuite sur un ulcere chancreux fongueux, pour voir si elle avoit une vertu caustique, & si elle étoit capable de consommer des chairs. Le premier jour, il se fit une legere suppuration; le malade ne se plaignit d'aucune douleur ni ardeur. On observa la même chose, les quatre jours suivans; la partie fongueuse ne fut pas consommée: d'où M. Storck crut pouvoir conclure que cette plante n'étoit pas aussi caustique, qu'on l'imagine communément.

Cette découverte l'engagea à en exprimer le suc, & à en préparer l'extrait sur un feu doux, selon la méthode ordinaire. Un grain de cet extrait mis entre la paupière & l'œil, ne l'affecta pas plus qu'auroit pu faire tout autre corps étranger; il fit couler les larmes, sans causer de chaleur extraordinaire. Voulant éprouver ce que produiroit cet extrait pris intérieurement, il prépara la poudre suivante:

Prenez, *Deux grains d'extrait d'aconit, & deux gros de sucre blanc*: mêlez & broyez long-tems dans un mortier de marbre, pour en faire une poudre très-fine.

Il prit d'abord six grains de cette poudre, le matin à jeûn, qui ne lui firent rien; huit ni dix grains qu'il prit le second & le troisieme jour, ne produisirent pas plus d'effet.

Enhardi par ces essais, il en prit, le quatrième jour, vingt grains, qui ne dérangerent aucune des fonctions de l'économie animale, & qui lui procurèrent seulement une transpiration un peu plus forte; M. Storck ayant senti, tout le jour, le corps & les extrémités un peu plus moites. Il répéta la même expérience pendant trois jours de suite, avec le même succès; n'ayant pas pris de poudre le quatrième jour, il n'eut pas de moiteur: il en reprit, pendant quatre autres jours; & il fut, pendant tout ce tems, dans une moiteur continuelle: il la discontinua une seconde fois, & les moiteurs cessèrent. Il crut pouvoir conclure de ces essais, 1^o que l'extrait d'aconit excite la transpiration & la sueur; 2^o qu'on pouvoit en faire prendre aux malades, sans danger, pourvu qu'on commençât par de très-petites doses; 3^e qu'il convenoit dans les maladies, dont on peut chasser la matiere ou la cause par les voies de la transpiration & de la sueur. Il l'essaya en effet sur quatorze personnes, dont huit furent radicalement guéries; & les six autres étoient en train de guérison, lorsque M. Storck écrivoit ses Observations. Ce remede procura à la plûpart, des sueurs ou des évacuations plus ou moins abondantes par les selles; il n'y en eut qu'un petit nombre, dans lesquelles elle ne produisit aucune évacuation sensible.

fenfible. Il porta la dose de la poudre, composée d'extrait d'aconit & de iucré, depuis dix grains, deux fois par jour, jusqu'à un demi-gros, & même trois quarts de gros.

La premiere des personnes qui furent guéries, étoit un homme de trente & quelques années. Il avoit d'abord eu une fièvre tierce, dont il fut guéri; mais peu de tems après, il ressentit, au côté droit, une douleur si violente, qu'il ne pouvoit plus remuer ni la main ni le pied: il perdit l'appétit & le sommeil. Ayant éprouvé inutilement toute sorte de remedes, M. Storck résolut d'essayer la poudre d'aconit; elle produisit, dans les commencemens, des sueurs très-abondantes, qui diminuerent peu-à-peu; enfin ce malade fut guéri radicalement, au bout de cinq semaines.

Le second étoit un homme de vingt-sept ans: il étoit tourmenté, depuis six semaines, d'une douleur sciaticque des plus vives; lorsque cette douleur se jetta sur le bras. Tous les remedes ayant été sans effet, on le mit à l'usage de la poudre d'aconit. Le second jour, le malade éprouva une demangeaison des plus incommodés par tout le corps, & sur-tout aux environs des parties génitales: il se fit par tout une éruption de pustules rouges, remplies d'une humeur âcre: on remarquoit continuellement sur tout son corps une douce moiteur. Il fut

guéri radicalement en cinq semaines de tems.

Le troisieme étoit un jeune homme de dix-neuf ans. Il eut, pendant trois ans, une fièvre quarte, que le quinquina n'avoit pu déraciner : le corps de ce jeune homme maigrissoit & devenoit cachectique ; pendant que cette fièvre dura, tous ses membres, toutes les articulations, l'épine du dos, furent le siège d'une douleur extrêmement violente, qui, vers les extrémités, étoit jointe à une sensation de brûlure. L'extrait d'aconit dont on lui fit faire usage, lui procura des selles copieuses & des sueurs ; & il fut guéri en un mois de tems.

Le quatrieme étoit une femme de quarante-trois ans, qui souffroit de telles douleurs au pied droit & au bras, qu'elle jettoit, jour & nuit, les hauts cris. La poudre d'aconit la guérit en six jours de tems ; elle la purgeoit quelquefois : le sixieme jour, il se fit sur tout son corps une éruption de pustules larges, rouges, qui caufoient de la demangeaison.

Il y avoit, dans l'hôpital de Sainte-Marie, un homme de trente & quelques années, qui, depuis plus de neuf mois, y étoit malade de la goutte la plus cruelle. Aucun remède, la ciguë elle-même, prise à la plus grande dose, n'avoit pu lui procurer le plus léger soulagement ; toutes les articula-

tions du corps étoient enflées, & les tumeurs étoient le siège des plus vives douleurs. A peine l'eut-on mis à l'usage de la poudre d'aconit, que non seulement toutes les douleurs diminuerent, mais même le malade commença à mouvoir ses membres. Au bout de quinze jours, les tumeurs des articulations étoient dissipées en partie. Il commença à marcher avec des béquilles, en trois semaines de tems, & sortit de l'hôpital, parfaitement guéri, au bout de trois mois. On commença, par cinq grains, deux fois par jour : on en augmenta la dose jusqu'à quinze grains, quatre fois par jour : on le purgea trois ou quatre fois, pendant l'usage de ce remede.

Une femme de quarante-trois ans, souffroit, dans tous les membres & dans toutes les jointures, des douleurs qui avoient d'abord été vagues, & qui s'étoient ensuite fixées sur une ou deux articulations. Il s'étoit insensiblement formé aux articulations des mains & des pieds, des nodus & des concrétions terreuses, qui l'empêchoient de remuer ces parties & de fléchir les doigts. Trois mois d'usage de la poudre d'aconit calmerent les douleurs & dissipèrent les concrétions, de sorte qu'elle fut parfaitement guérie.

Un homme de quarante quelques années

nées, avoit une anchylose à l'articulation du coude gauche; toute cette articulation formoit une tumeur considérable, où le malade ressentoit de grandes douleurs. Il fut guéri, dans l'espace de quinze jours, par l'usage de la poudre d'aconit; la tumeur se dissipa, les douleurs cessèrent, & l'articulation recouvra tout son mouvement.

Enfin le huitieme des malades guéris, étoit une femme de trente-quatre ans, qui souffroit, depuis quatre mois, de grandes douleurs à la cuisse & au pied droit. La poudre d'extract d'aconit, qu'on lui fit prendre, calma bientôt les douleurs, & guérit parfaitement la malade, dans l'espace de trois semaines.

Les six personnes, dont la cure n'étoit pas achevée, lorsque M. Storck a publié son Ouvrage, étoient attaquées de différentes tumeurs qui avoient résisté à toute sorte de remèdes, & même à l'extract de ciguë. L'aconit paroissoit devoir en procurer la résolution entière, la plupart étant considérablement diminuées.

Il résulte de ces expériences, dit M. Storck, que l'extract d'aconit est un médicament qui ne cause aucun mal, & qui a beaucoup de vertu & d'efficacité. Il fait ce que ne peuvent faire les autres remèdes les plus actifs. Y a-t-il une matiere âcre qui s'atta-

che aux jointures , aux tendons & aux os , qui irrite les nerfs , & cause de très-grandes douleurs ? Ce remède lui donne de la fluidité , la met en mouvement , & la chasse du corps par les urines , les selles , les sueurs ou la transpiration insensible. Il ramollit les tumeurs squirrheuses , les nodus ou concrétions , & quelquefois il les dissipe tout-à-fait : il calme & fait cesser les plus violentes douleurs. Il y a des cas dans lesquels l'aconit montre plus de vertu que la ciguë : quelquefois il guérit des maladies auxquelles la ciguë n'est pas propre. Cependant , il faut l'avouer , ajoute M. Storck , j'ai quelquefois fait prendre l'aconit , sans en retirer aucun fruit , dans des maladies dans lesquelles la ciguë a procuré du soulagement , & qu'elle a même guéries. Il rapporte , à ce sujet , quelques nouvelles observations qu'il a faites sur la ciguë , pour lesquelles nous renverrons à l'ouvrage même. Nous finirons notre Extrait , dans lequel nous avons tâché de renfermer tout ce que présente de précieux le Livre utile que nous analysons , par ces remarques de l'auteur. « Quand » on donne ces remèdes à des malades , il » faut toujours commencer par une petite » dose , & ne l'augmenter que peu-à-peu. S'il » arrive le moindre mauvais effet de l'usage » d'un tel remède , on doit le discontinuer

» aussi-tôt ; mais s'il n'en arrive aucun mal ,
 » il faut augmenter la dose lentement &
 » avec prudence , jusqu'à ce qu'on remarque
 » que le remede produit l'effet qu'on en
 » attend , tant que le même effet continue ,
 » il n'est pas nécessaire d'en augmenter la
 » dose. » Il termine son Livre , en priant
 instamment tous les médecins de vouloir
 bien lui prêter leurs secours dans ses tra-
 vaux , & de contribuer à la perfection d'un
 ouvrage qui paroît devoir être si salutaire
 aux hommes dans leurs maladies. Il ajoûte :
 » Quoique le siècle où nous sommes , voie
 » mes travaux d'un œil peut-être dédai-
 » gneux , cela ne m'empêchera pas de les
 » continuer. La postérité jugera avec plus
 » d'équité , & en aura la reconnoissance qu'ils
 » méritent.

Si quelques médecins assez ennemis du
 genre humain , pour être fâchés des progrès
 de la Médecine , ou assez prévenus en faveur
 de leurs lumieres , pour penser que les bor-
 nes de leurs connoissances sont les limites
 de l'art , & qu'il n'est pas possible de les
 franchir , ont paru voir d'un œil jaloux les
 découvertes de M. Storck , & chercher à
 en diminuer le prix , il y en a pour le moins
 un aussi grand nombre qui s'est hâté d'en
 recueillir les avantages. Le Journal de Méde-
 cine offre plus d'une observation qui constate

l'efficacité de l'extrait de ciguë. Nous ne doutons point que le même zèle n'engage nos médecins François, à faire usage des nouveaux médicamens que ce respectable citoyen nous propose, & qu'ils ne lui payent le juste tribut d'éloges qui lui sont dûs.



OBSERVATION

Sur une Fièvre double-tierce-intermittente, accompagnée d'une constipation opiniâtre, à la suite d'une fièvre putride; par M. PLANCHON, médecin à Peruwelzen Hainaut.

Est ignis suppositus cineri doloso.

Tous les médecins, tant anciens que modernes, ont reconnu que toutes les fièvres aiguës doivent se terminer par quelque évacuation critique, qui débarrasse la nature de la matière morbifique. Lorsque cela n'arrive pas, le malade succombe, ou paroissant se rétablir, après une crise imparfaite, il retombe dans un état pire que le premier. Heureux si la nature & l'art peuvent le relever d'une rechute toujours à craindre pour ses suites ! *Solutiones morborum qui non paulatim imminuti fuerunt, sed subito quieverunt, ut fidæ sint requirunt omnino excretionem quamdam copiosam aut abs-*

cessum insignem ; nam qui sine his cessaverunt , recidivam facere amant. Galen. de diebus criticis , lib. j , cap. 1. Quibus autem febres cessant , neque apparentibus solutionis signis , neque in diebus criticis , illis recidiva expectanda est. Hipp. in Prognost.

Un jeune homme âgé de vingt à vingt-trois ans , d'un tempérament sanguin , fut attaqué d'une fièvre putride hémitritée , dans l'automne de 1759. Son traitement n'avoit guères été conforme aux indications de la maladie ; on avoit négligé les évacuations nécessaires ; & sans les foibles efforts de la nature , secondés par quelques délayans , je ne doute pas qu'il n'eût péri ; mais une hémorragie du nez , quelques sueurs qui survinrent , le guiderent à une convalescence apparente : il lui restoit une constipation qui ne cédoit ni aux lavemens ni aux minoratifs ; ce symptôme subsistoit depuis le commencement de sa maladie. Il y avoit encore un embarras très-sensible dans le bas-ventre ; les viscères abdominaux , à peine délivrés de l'état inflammatoire où ils étoient dans la maladie primitive , conservoient un reste d'éréthisme qui , joint à une saburre des premières voies qu'on n'avoit pas évacuée , devoit nécessairement produire de nouveaux symptômes. Relevé donc à demi de cette fièvre , il fut trois jours dans l'espoir d'une véritable con-

valeſcence , malgré les accidens qui ſubſiſtoient , tels que je viens de les rapporter.

Mais tout-à-coup il retombe dans un état preſqu'auffi triſte que celui dont il ſortoit ; le levain morbifique qui avoit paru dompté , reprit de nouvelles forces , & ſe manifeſta ſous le type d'une fièvre double-tierce-intermittente. Chaque accès étoit accompagné de douleurs violentes dans le bas-ventre ; la tenſion de cette partie étoit ſi grande , qu'il ne pouvoit pas ſe remuer dans ſon lit ; les urines ne couloient qu'avec peine ; la reſpiration étoit gênée , & les douleurs étoient ſi fortes , que tout le corps en étoit affecté ; les bras & les jambes avoient perdu leurs mouvemens , & le malade reſſentoit , dans les articulations , des élancemens très-vifs. Bref il étoit dans un affaiſſement ſi conſidérable , que les organes de la déglutition pouvoient à peine agir : à tous ces ſymptomes ſe joignoit une ſalivation abondante ; la voix étoit éteinte , & la gorge étoit douloureuſe : la fièvre duroit huit à dix heures ; elle ſe terminoit par une ſueur abondante , qui ne diminuoit que légèrement les ſymptomes.

Voilà la ſituation où je trouvai le malade , lorsque je fus appelé. Après avoir bien examiné ſa maladie , l'état du bas-ventre fixa mon attention : je crus pouvoir le regarder comme la ſource du mal. Je jugeai , par les

circonstances qui avoient précédé cette rechute, que l'éréthisme des viscères abdominaux étoit porté au dernier point, & que l'engorgement de leurs vaisseaux, mais principalement de la veine-porte, étoit le seul obstacle à lever pour relâcher le ventre, & emporter ensuite la cause de cette fièvre. Il n'étoit pas possible d'avoir recours à la saignée, l'état de foiblesse où étoit le malade ne permettoit pas d'y penser. Je me déterminai donc à faire ouvrir les vaisseaux hémorroïdaux, persuadé que c'étoit le moyen le plus court & le plus efficace, de dégorger tout le système de la veine-porte, & de le débarrasser d'un sang qui, crouissant, pour ainsi dire, dans sa cavité, & faisant une violente distraction des parois des vaisseaux qui le composent, donnoit lieu aux symptômes que j'observois. Je fis pour cet effet appliquer des sangsues à l'anus; elles produisirent un écoulement si abondant, que je fus obligé de l'arrêter, en faisant toucher les vaisseaux ouverts avec la pierre infernale. La nature parut se relever un peu; le malade dormit cette nuit: jusqu'alors il avoit été fatigué d'une insomnie cruelle.

Après cet écoulement, le ventre fut moins tendu, moins douloureux, & tous les symptômes parurent se calmer; ce qui me mit en état de remplir mes indications ultérieures.

Je fis fomentér le bas-ventre : je mis en usage les lavemens que je faisois faire, tantôt purgatifs & tantôt émolliens. Bientôt après, j'essayai de procurer des évacuations un peu plus fortes, & de m'opposer aux progrès de la fièvre. Je joignis donc les évacuans aux fébrifuges & aux stomachiques ; que j'employai à petite dose : j'y joignis les délayans, les nitreux, les tempérans, & dans les intervalles de la fièvre, de légers analeptiques pour maintenir les forces abattues.

Parmi les fébrifuges, je choisis le quinquina qui, uni à la rhubarbe, produisit des évacuations abondantes par le bas, quoique le malade n'en prît que de très-petites doses, ayant beaucoup de peine à avaler ; ce moyen eut tout le succès que je pouvois en attendre : le ventre se déboucha insensiblement ; les douleurs cédoient, à mesure que les évacuations se faisoient. Le quatrième accès fut, malgré cela, si violent, qu'on crût qu'il succomberoit à la fin. Le sixième jour, il fut hors de danger ; le début de cette rechute avoit été si effrayant, qu'on crut devoir le faire administrer la même nuit. Les évacuations par le bas s'établirent de mieux en mieux ; & à mesure qu'elles se faisoient, le malade sortoit de l'état d'affaïssement où il étoit : la nature reprit peu-à-peu ses fonctions ; les forces se rétablirent

par le secours des analeptiques ; la convalescence fut longue , mais très-heureuse : on le purgea trois fois dans cet intervalle ; & par ce moyen , on lui rendit sa première santé.

C'est ainsi qu'après avoir procuré un relâchement suffisant , les purgatifs unis aux toniques déchargèrent les premières voies des crudités qui s'y trouvoient avant la maladie , & qui s'y étoient accumulées pendant le cours de la fièvre ; mais c'est principalement à l'effet que produisirent les sangsues , qu'est dû son rétablissement. J'aurois en vain recouru aux évacuans même unis aux toniques , si je n'eusse pas cherché , avant tout , à détendre les fibres des vaisseaux du bas-ventre , en les déchargeant du sang qui les opprimoit. Les saignées , dans un tel cas , n'auroient servi qu'à accélérer la perte du malade déjà extrêmement affoibli ; mais en procurant un écoulement du sang hémorrhoidal , qui ne se fait que lentement , je parvins à débarrasser immédiatement les viscères engorgés ; & par-là , je prévins une inflammation qui n'eût guères tardé à s'établir. Le jeune homme qui fait le sujet de cette Observation , n'étoit pas hémorroïdaire. Je ne me déterminai à lui faire appliquer , les sangsues que par l'état du bas-ventre : le succès répondit à mon attente.

Ne peut-on pas conclure, après un tel effet de l'application des sangsues à l'anus, qu'elle est très-indiquée dans ces fièvres aiguës, où la constipation & la tension du bas-ventre sont un des symptomes le plus à craindre, étant le plus souvent l'effet d'une inflammation, ou du moins d'un état inflammatoire des viscères du bas-ventre, qu'on ne peut pas toujours emporter par les saignées, & que les lavemens & les fomentations ne font souvent que pallier ?

Il en est de même de ces maladies du bas-ventre, dans lesquelles la tension est causée & entretenue par un sang qui s'y porte avec trop de rapidité, d'où il résulte bientôt un engorgement qui ne tarde pas à devenir inflammatoire ; alors, après avoir répété les saignées, selon les circonstances, rien n'est mieux indiqué que d'ouvrir les vaisseaux hémorrhoidaux, quoique le sujet ne soit pas hémorrhoidaire ; on acheve par-là ce que les saignées ne peuvent guères faire, & on débarrasse efficacement les vaisseaux du bas-ventre.

On peut tenter cet écoulement, sans crainte de troubler la nature dans ses opérations, en procurant l'évacuation des liquides, dont la stagnation produit cette constipation ; on assouplit, on relâche les solides ; & par-là on prépare la voie aux autres remèdes qu'on doit alors mettre en usage.

L'application des sangsues à l'anus doit donc être regardée comme un des moyens le plus efficace pour procurer un soulagement marqué dans de pareilles circonstances. Ne voit-on pas ces constipations dans nombre de fièvres aiguës, où ce fâcheux symptôme fait périr bientôt le malade par une gangrene inévitable des viscères du bas-ventre ?

On m'objectera peut-être que cet écoulement paroît insuffisant pour enlever un engorgement un peu considérable. Mais, qu'on réfléchisse aux écoulemens qui surviennent dans les maladies des personnes hémorrhoïdaires ; ne leur doivent-elles pas souvent leur rétablissement ? Ne succomberoient-elles pas à leurs maux, sans cet effort de la nature ? & les effets qui suivent l'application des sangsues chez ces hémorrhoïdaires attaqués de fièvres aiguës, ne démontrent-ils pas la même chose ? Il n'y a pas jusques dans les maladies des reins, dans lesquelles cet écoulement ne vienne quelquefois à propos pour sauver le malade. Boerhaave, l'Hippocrate Hollandois, Aph. 996, de *Nephretide*, dit : *Sanatur bonitate naturæ & morbi . . . hæmorroidibus initio morbi largè fluentibus*. Son commentateur, l'illustre baron de Van-Swieten, s'explique ainsi sur ce passage : *His largè fluentibus & copia & impetus sanguinis renibus derivantur . . . unde monetur in textu quod tunc imprimis prosint hæmor-*

rhoïdes , quando initio morbi fluunt. Unde videntur non aded prodesse , quatenus materiam morbosam evacuant , verum potius quatenus , impetu sanguinis in vasa infarctata renum , minuto , non adigitur tantâ vi in majores vasorum angustias obstruens materia , & ideo facilius postea resolvi potest. Van - Swieten , in Aph. Boerh. tom. iij , p. 233. Hippocrate a lui-même observé cette évacuation salutaire chez de tels malades. *Melancolicis & nephriticis hæmorrhoides supervenientes bonum* , Aph. II , sect. vj. Tout prouve donc la salubrité de cet écoulement que la nature sçait si sagement procurer pour se débarrasser de ce qui trouble ses fonctions. Pourquoi le médecin , qui est son ministre , ne tâcheroit-il pas de procurer ce que ses efforts , quelquefois insuffisans , ne peuvent produire ? Nous n'avons rien ici , qui s'oppose à cette évacuation artificielle ; l'expérience & le raisonnement s'accordent sur cet article.

Il est bon de remarquer qu'il ne s'agit pas ici d'une évacuation de six à sept onces de sang ; il faut nécessairement , pour en obtenir un effet décidément salutaire , proportionner l'évacuation au dégorge ment qu'on en attend.



OBSERVATIONS

*Sur le Ver Tænia , vulgairement appellé
Ver solitaire ; par M. POSTEL DE
FRANCIERE , médecin à Barenton.*

Le *Tænia* , ver plat ou solitaire , quoique moins commun que les *Lombricaux* , n'est cependant pas bien rare ; & il est peu de médecins qui n'aient eu l'occasion de l'observer plus d'une fois. L'homme & le chien , entre tous les animaux , y sont les plus sujets ; quelques-uns y ajoutent le bœuf. Ce reptile étoit connu dès les tems les plus reculés de la médecine. Aristote en fait mention dans son Histoire des Animaux , & est , je crois , le premier qui nous avertisse que ces substances blanches & *cucurbitacées* , rendues par les selles , sont le signe certain de la présence de ce ver dans le corps humain. Depuis ce tems , on n'est pas beaucoup plus avancé en connoissance sur sa nature , sa formation & son origine.

Est-ce un ver simple & unique , ou un assemblage de plusieurs vers accouplés ensemble ? Les anciens sont tous du premier sentiment , & plusieurs modernes y ont souscrit. Sa figure anguillaire , plate & toujours uniforme , représentant , par sa partie supérieure , une
espece

espece de col ; ensuite la poitrine & le ventre , qui va en diminuant par gradation , & finit en forme d'une longue queue , semble appuyer cette idée. Et quoique la plupart des auteurs avouent n'avoir jamais observé de tête à cet animal , quelques-uns pourtant l'ont avancé , & en ont même donné la figure. Fondés sur ce système , les uns ont regardé ces substances *cucumérines* , comme les excréments de l'animal ; les autres les ont prises pour sa semence ou ses *embryons*. Mais les observations de Valisnieri , qui trouva le secret de le décomposer , en désunissant ces petits *cucurbitains* , & , à l'aide d'une liqueur mucilagineuse , les vit se raccoupler , & former de nouveau cette chaîne à nœuds , dont est formé le ver solitaire , forment une démonstration complète , à laquelle il n'est plus permis de se refuser. Cet auteur a poussé ses recherches plus loin ; & il a découvert que chacun de ces petits vers avoit , d'un côté , quatre petits crochets , à l'aide desquels ils s'engrènent chacun avec son voisin , tandis que du côté opposé , quatre petits fians ou mammelons reçoivent les crochets de celui qui l'approche. Cela ne feroit-il pas soupçonner que , de même que les limaçons , ces insectes sont hermaphrodites , & que dans leur copulation ils donnent & reçoivent en même tems ? Du

moins leur instinct à s'unir ensemble, & leur grande fécondité dans cet état d'accouplement réciproque le feroit ainsi penser. Si quelqu'un trouvoit de la difficulté à comprendre comment, de cette jonction mutuelle & fortuite, il peut résulter un arrangement symétrique & proportionné d'un animal uniforme & anguillaire, avec des extrémités différentes du tronc, & représentant un col & une queue; l'explication ne sera pas difficile, si l'on se représente que les premiers vers s'étant accouplés, il en naîtra successivement d'autres petits qui s'accrocheront aux premiers, à mesure qu'ils écloreont. Comme les premiers croissent & augmentent toujours jusqu'à une certaine mesure, tandis que la chaîne s'allonge continuellement par l'accession des petits nouvellement formés, il est nécessaire qu'elle soit plus étroite, plus mince, & à nœuds plus rapprochés aux extrémités qu'au milieu; & parce qu'il en est beaucoup plus d'entraînés vers le bas par le mouvement péristaltique des intestins, & la descente des excréments le long de ce canal, la partie inférieure de ce ver doit être aussi plus longue, & par conséquent plus étroite, à proportion que la supérieure. En observant ces cucurbitains, immédiatement après leur sortie, on leur remarque un mouvement de progression très-sensible. Pour

cela, ils se servent d'un des côtés de l'ovale, dont ils ont la figure, comme d'une base ou appui; portant ensuite en avant le côté opposé, ils forment un triangle isocèle allongé, dont ils appuyent la pointe, & retirant peu-à-peu à eux la base du triangle, en bondissant par une ondulation sensible, ils reprennent leur première forme d'ovale applati, ou plutôt d'une espèce de rhomboïde, à cause de l'inégalité de leur circonférence. Ce manège continue quelques minutes, & jusqu'à ce que le grand air & le refroidissement de la surface des excréments leur ait fait perdre le mouvement & la vie. Lorsque les excréments sont assez mous, ce qui arrive souvent, on les voit, pendant un certain tems, s'élever du centre à la circonférence, & se replonger, à plusieurs reprises, tant que la chaleur des excréments est assez grande pour leur conserver la vie.

On ne peut révoquer en doute que le siège de ce ver ne soit dans les gros intestins, du moins n'a-t-on aucune observation qui prouve qu'il se trouve dans les grêles. Si cela étoit, on en auroit quelquefois vu remonter dans l'estomac, être rejetés par le vomissement, ou remonter le long de l'œsophage, & sortir d'eux-mêmes, par la bouche ou le nez, comme il arrive souvent aux lombricaires.

Dès qu'on voit dans les selles quelque

ver cucurbitain, on peut s'affurer qu'on est attaqué du ver solitaire. C'est, comme on l'a dit, son signe vraiment caractéristique. Tout autre signe n'est qu'équivoque, & peut être celui de la saburre. Cependant il y en a un plus univoque, quoiqu'il ne soit pas toujours constant; c'est de rendre les excréments un peu mous, comme battus & fouettés, & ressemblans aux fientes du bœuf. Les plus ordinaires, entre ces signes équivoques, sont un gonflement, après le repas, des borborygmes & des frémissemens dans les entrailles, quelquefois de legeres tranchées & des envies d'aller à la selle, accompagnées d'une pesanteur dans le *rectum*, qui aussi-tôt remonte & se dissipe par des brouillemens de ventre qui succèdent; un appétit souvent dérangé, tantôt diminué, tantôt plus grand qu'à l'ordinaire. On ne dit rien de la demangeaison à l'anús; ce signe est celui des cucurbitains, puisque cette demangeaison n'arrive que par la sortie de ces vers, qui se glissant entre les rides & plis du *sphincter* de l'anús, causent ce chatouillement, improprement nommé demangeaison. Après que cet animal a franchi le passage, il rempe quelques minutes autour du siège, & tombe ensuite. Si le malade tend la main au-dessous, il aura occasion d'observer ce ver, qu'il trouvera déjà mort; & si pour l'observer vivant, il

veut le saisir pendant qu'il rempe, cet insecte est si frêle, qu'il se froisse & s'écrase au moindre attouchement.

Les symptômes sont ceux qu'on a rapportés au rang des signes ; & quoique quelques auteurs, effrayés sans doute de la figure hideuse & bizarre de ce reptile, & de sa longueur souvent prodigieuse, en rapportent de très-dangereux, la raison & l'expérience doivent chasser cette crainte mal fondée. La raison se tire de la nature de ce ver, & du lieu qu'il occupe ; quant à sa nature, qu'on le considère comme séparé en plusieurs petits vers cucurbitains ; chacun de ces vers ne présentera qu'un petit insecte tendre & mol, qui n'a qu'une progression très-lente, un mouvement tardif d'ondulation, plus propre à exciter une douce titillation, en rempant comme imperceptiblement contre les parois des intestins, qu'à causer une vive irritation : ajoutez que, mince & frêle comme il est, dénué par conséquent d'organes propres à ronger ou percer, il n'exerce qu'une succion presque insensible, pour le peu de sucs nourriciers dont il a besoin, eu égard à la petitesse de sa masse. Je ne disconviendrai pourtant pas que la multiplicité de son espèce n'augmente en même raison ces petits chatouillemens, cette succion continuelle, & cette déperdition de chyle & de lymphe nourricière qu'elle

absorbe par sa substance, & qu'en conséquence il n'en puisse résulter un frocement, une ondulation spasmodique de la tunique nerveuse des intestins; & c'est à cette cause sans doute qu'on doit attribuer ces légères tranchées, ces borborygmes, ces gonflemens momentanés, & ces envies, souvent inutiles, d'aller à la selle. Considérons présentement ce ver composé de tous ces petits cucurbitains, & n'en formant qu'une chaîne. Il n'y gagnera d'autre avantage, n'en acquerra plus de force, qu'en ce que cette multitude de charnières qui les articulent ensemble, lui servant comme d'une espece de vertebre, lui donne la faculté de former, comme les reptiles, différens contours & circonvolutions, plis & replis, en serpentant, ou se roulant en spirales ou en volutes, mais toujours si lâchement, si mollement, & avec tant de lenteur, que ce seroit foiblesse & timidité de s'en alarmer. Le lieu du séjour de ce ver fournit une seconde raison aussi forte du peu de danger de ses symptomes. En effet, c'est, comme on l'a dit, dans le *colôn* & les gros intestins, que ce ver se forme & se nourrit. Or, on sçait la grande différence qui se trouve entre ces intestins inférieurs, & les grêles ou supérieurs, eu égard à leur sensibilité ou irritabilité, à leur calibre ou capacité, & aux matieres qu'ils

contiennent. Quand on supposeroit même le ver solitaire doué de la même force, de la même agilité & de la même élasticité, que les lombricaux; quand il seroit capable, comme eux, de percer, ronger & corroder, on ne pourroit jamais en attendre les mêmes effets, contenu, comme il est, dans un canal ample, peu sensible, à proportion des premiers intestins, canal dont la tunique nerveuse est souple, lâchement attachée & comme flottante, dont enfin la capacité est remplie, & dont les parois sont enduits & défendus de quantité de matiere fécale, d'une consistance déjà épaissie, & propre à amortir les impressions que cet insecte pourroit leur causer, & qui d'ailleurs le tenant embarrassé & comme empêtré, gêneroit son mouvement, & l'empêcheroit de déployer toute sa force & son agilité. Si donc l'on compare tout ceci à la nature & au siège des lombricaux, ces vers, d'une force, d'une agilité & d'une élasticité si connue, d'une substance ferme & composée de fibres musculaires si roides, que, lors même qu'ils sont sortis du corps, & par conséquent bien affoiblis, on a peine, en les saisissant, d'en arrêter les contorsions, & dont enfin les extrémités aiguës & tranchantes percent & corrodent souvent les tuniques intestinales, se glissent entre leurs membranes, &, suivant quelques observations, forment des poches ou appen-

dices, de la grosseur de l'intestin même, remplies d'une fourmilliere de ces insectes. Ces vers, dis-je, logés dans les intestins grêles, tout membraneux & nerveux, d'une sensibilité si exquise, d'un calibre étroit, le plus souvent vuide, ou ne contenant qu'une matiere liquide & tenue, où ils peuvent aisément nager & exercer tous leurs mouvemens, sans obstacle ni embarras; d'ailleurs capables, comme il n'arrive que trop souvent, de remonter dans l'estomac & jusques dans l'œsophage. Si donc l'on compare le tout ensemble, sera-t-on surpris de ces symptomes énormes que causent souvent les lombricaux, de ces vives tranchées, ces défaillances, hoquets, syncopes, vomissemens, étouffemens, angoisses, spasmes, convulsions, affections comateuses, & autres accidens terribles & souvent funestes? Au contraire, par ce qui a été dit ci-dessus, ne seroit-il pas surprenant & déraisonnable de craindre du ver solitaire le moindre des symptomes effrayans, si ordinaires aux lombricaux?

Le prognostic répond aux symptomes; & les auteurs, suivant leurs préjugés & l'idée qu'ils s'étoient formée d'un ver unique, d'une structure monstrueuse, n'ont pas manqué d'en porter un jugement douteux, & souvent sinistre. D'ailleurs, persuadés que ce ver avoit constamment une tête

à son extrémité supérieure, qu'ils ne pouvoient expulser par tous les remedes, ils se sont imaginés que cet insecte, comme l'écrevisse, avoit une vertu végétative, & la faculté de reproduire ses membres ou les parties qui lui avoient été arrachées. C'étoit, selon eux, une hydre, se multipliant par ses pertes; & cette seule idée les tenant dans une inquiétude perpétuelle sur la reproduction de ce reptile, la cure leur paroissoit toujours incertaine ou défectueuse, & les malades en péril, tant que la tête prétendue de ce monstre s'obstineroit à ne pas sortir. Quelques-uns même effrayés de la longueur énorme de ce ver, ont écrit que la tête en pourroit être placée à l'entrée du *pylore*, & le reste de son corps, tout le long des intestins, par où ils expliquoient les hoquets, les défaillances, la *boulimie* & le *marasme*, qu'ils attribuoient libéralement à la présence de ce reptile. Quoi qu'il en soit du sentiment de ces auteurs, je puis attester avec candeur, que j'ai plusieurs fois observé ce ver, sans que les malades aient couru aucun danger, & sans autres accidens que ceux que j'ai ci-dessus rapportés au rang des signes. Plusieurs en ont été facilement délivrés par la purgation & quelques vermifuges; d'autres s'en sont d'eux-mêmes guéris, sans remedes; la nature s'en débarrassant; sans autres secours que

ses propres forces. On voit souvent des chiens, sur-tout ceux de chasse, qui y sont les plus sujets, n'en être aucunement incommodés, & courir sains & gaillards, en traînant après eux plusieurs pieds de long de ce reptile.

La cure, comme celle des lombricaux, consiste à vider la saburre, compagne fidelle de toute cette vermine, à affoiblir ou tuer ces vers, les expulser hors du corps, & en prévenir la nouvelle reproduction, à l'aide des stomachiques amers, & d'une louable digestion; la purgation satisfait à la premiere indication. Comme ce ver réside dans les intestins inférieurs, les vomitifs ne sont pas indiqués, à moins qu'il n'y ait quelque complication qui les demande. Les purgatifs amers & résineux sont préférables à tous; le séné, la rhubarbe, l'agaric, la scammonée, le syrop de fleurs de pêcher, sur-tout l'aloës, l'*hiera-picra*, &c. sont recommandés, & réussissent le mieux. La seconde indication se remplit par les anthelmintiques, le *semen-contra*, le scordium, la santoline, l'absinthe, la tanésie, la coralline, &c. Le mercure & ses préparations, comme l'*aquila alba* & l'*æthiops*, sont regardés comme le véritable & le plus efficace remede contre tous les insectes. Cependant dans les sujets délicats, sur-tout dans les enfans, ce minéral fougueux n'est pas exempt de tout

danger. Un sçavant auteur moderne en fait craindre l'emploi peu réfléchi ; sa décoction , quoique lente & peu efficace , est , en ce cas , une de ses préparations la moins suspecte. On emploie aussi , avec succès , la poudre vermifuge de M. Geoffroy. Mais une observation utile , c'est d'allier toujours à ces remèdes anthelmintiques une pointe ou aiguillon laxatif , qui excitant la vertu expultrice , ou la péristase intestinale précipitera peu-à-peu ces vers , à mesure qu'ils perdront de leur force & de leur agilité. Une autre observation non moins intéressante , que quelques auteurs éclairés nous ont laissée , c'est que , dans le cas de putrescence , qu'on qualifie du nom d'alcaline , & qui se manifeste par la fièvre , le ventre bouffé , un flux séreux & autres signes de putridité phlogistique , les acides & tempérans anti-septiques sont les seuls qu'on peut sûrement employer ; les autres , comme les amers , absorbans , purgatifs âcres & mercuriels , sont , en ce cas , contre-indiqués & nuisibles ; ainsi les jus de citron , de berberis , de groseille , de grenade & leurs syrops ; les limonades cordiales , les feuilles d'ozeille & d'alleluia , en tisane ou bouillon , sont , en ce cas , les meilleurs vermifuges qu'on doit employer.

Quant à la cure prophylactique pour prévenir leur reproduction , outre un régime

convenable , rien n'est meilleur que les doux stomachiques , tel que le café à l'eau , pris modérément & sans abus , un peu de bon vin vieux , comme le vin d'Espagne , tel que celui d'Alicante , de Porto , de Malaga , de Rota ou de Palma , lesquels fortifiant l'estomac & les intestins , en corroborant leurs fibres , aident à la digestion , empêchent la stagnation des alimens dans leur cavité , & par conséquent préviennent l'altération fermentative des sucs alimentaires , facilitent leur distribution dans ce long trajet , s'opposent à la génération de ces insectes , ou les précipitent avant qu'ils aient le tems d'y éclore.

L'idée que plusieurs se sont formée de la difficulté de détruire le ver solitaire par les remèdes communs , leur a fait desirer & rechercher un spécifique approprié. On a cru enfin le trouver dans l'huile de noix récente , & le vin d'Alicante , mêlés ensemble ou pris séparément ; & on nous l'a donné comme tel , dans une observation insérée dans le Journal de Médecine de l'année 1761. Ce remède seul sert de preuve complète à la théorie qu'on a tâché d'établir touchant cet insecte , rien ne prouvant mieux la facilité d'expulser ce ver , qu'un remède tel que l'huile de noix. Les huiles , de tout tems , sont connues comme un remède propre à empêcher les vers , les enduire , boucher leurs

pores , arrêter leur transpiration , les tuer ou du moins les affoiblir ; & voilà sa vertu vermifuge établie. L'huile a , en outre , la propriété de lubrifier le canal intestinal ; & prise à certaine dose , elle devient purgative ou doucement laxative ; & par cette vertu , elle excite le mouvement intestinal à l'expulsion de ces vers ; mais si un remède aussi doux , aussi peu actif , aussi lent à opérer , est cependant propre à chasser le *tænia* , ce monstre , cet épouvantail de beaucoup de médecins , que n'a-t-on pas lieu d'attendre des autres remèdes rapportés dans la cure ? J'avouerais cependant que toute sorte d'huile n'y est pas également propre ; l'huile d'amandes amères , par exemple , y convient beaucoup mieux que la douce ; celle d'olives y est aussi beaucoup estimée , & l'on pourroit encore accorder que celle de noix doit avoir la préférence au-dessus de toute autre , par une propriété que l'expérience seule est en droit de lui faire reconnoître ; mais toujours fera-t-il vrai qu'elle n'agit que comme lubrifiante , empâtante , relâchante , & quelquefois purgative , suivant la dose. Quant au vin d'Alicante , c'est un cordial tonique , qui remplit la dernière indication ou la cure prophylactique ; & si , dans ce prétendu spécifique , on le place dès le commencement , & sans attendre l'expulsion

du ver, c'est sans doute pour servir de correctif à l'huile, dont les médecins ont remarqué les mauvais effets, donnée seule & à grande dose, à cause du relâchement considérable qu'elle cause à l'estomac, en le surchargeant & l'engouant d'une saburre visqueuse; ainsi, pour en soutenir le ressort, & l'aider à se débarrasser de ce fluide oléagineux, on a sagement prescrit un stomachique cardiaque, tel que le vin de la meilleure qualité, à prendre avec l'huile même; tandis que par la méthode ci-dessus, il n'est besoin de l'employer qu'à la fin, & comme simple prophylactique ou préservatif contre la rechute. Mais ne craint-on point, en donnant de si fréquentes doses d'huile, d'exciter dans les humeurs, par la rancidité qu'elle peut acquérir, cette *diathèse* acrimonieuse, si dangereuse par ses suites, & par la difficulté de la corriger? N'appréhende-t-on point que dans des sujets secs, bilieux ou hypocondriaques, elle ne s'échauffe, ne s'enflamme ou ne s'épaississe, qu'elle ne forme des concrétions, des balles ou pelottes d'huile recuite & coagulée, bien capables de gêner le jeu oscillatoire, former des embarras & déranger les fonctions des viscères? L'expérience a quelquefois démontré que ces craintes n'étoient pas sans fondement.

Ce n'est donc qu'un préjugé peu réfléchi;

qu'une prévention inconsiderée, qui a fait attribuer au ver solitaire les plus fâcheux symptomes qui n'appartiennent qu'aux lombricaires ; erreur fondée sur l'aspect hideux & difforme de ce reptile, sur sa longueur souvent énorme, & sur sa prétendue tête qu'on cherche inutilement à expulser, & à laquelle on attribue une vertu végétative & reproductrice ; erreur, dis-je, si préjudiciable aux médecins qu'elle alarme & déconcerte, & aux malades qu'elle effraye, attriste & consterne. L'on sçait quel empire exercent les passions de l'ame sur toute l'œconomie animale, combien la tristesse & l'inquiétude sont capables de déranger les fonctions de l'estomac & des autres visceres, d'affoiblir & d'énervier les forces digestives, de ralentir & de pervertir les sécrétions du foie, de la rate, du pancréas, &c. Est-il une source plus féconde de sucs viciés, corrompus & dégénérés, d'une saburre putride & vaporeuse, propre à la génération de pareils insectes ? Je connois une personne attaquée, par trois fois, de ce ver, & chaque fois, à la suite de chagrins domestiques. Il est donc bien intéressant de prémunir le public contre une pareille crainte, de cacher aux malades jusqu'au nom même de cet insecte, devenu formidable chez le vulgaire, & de les rassurer par l'espérance d'une guérison prompte & facile. Un prêtre, dans la

convalescence d'une fièvre putride-maligne , dont il avoit été fort mal , m'étant venu consulter pour une demangeaison à l'anus , & quantité de petits vers blancs & plats , qu'il rendoit dans ses selles , je lui prescrivis , sans l'instruire du nom ni de l'espèce de ces vers , une purgation commune & des bols de rhubarbe , aloës & *semen-contra* , pour quelques jours , qui lui firent rendre plusieurs aunes de ce ver , à différentes fois , & il fut guéri sans retour.

OBSERVATIONS

*Sur la Danse de S. Wit ; par M. ALLIET ;
médecin à Gisors.*

Puisqu'on paroît desirer encore plusieurs Observations sur la Danse de S. Wit , pour en déterminer plus exactement la nature , & pour en établir une méthode curative aussi simple & aussi invariable qu'on puisse le faire , je vais en rapporter deux : elles prouveront que la cause prochaine de cette maladie est la rapidité & la grossièreté de la partie séreuse & lymphatique du sang , qui se distribue avec peine dans ses propres vaisseaux , & y forme des engorgemens ; d'où naît le flux irrégulier , interrompu , & comme par secousses , du fluide nerveux dans
ses

les canaux. Ces Observations feront aussi connoître que la saignée & les purgatifs ne sont pas les seuls & les plus simples moyens curatifs de cette maladie, comme le pensent MM. (a) Ruamps & Sumeire; mais que l'insensible transpiration augmentée quelquefois jusqu'à la sueur, soit par le seul exercice, soit par les diaphoriques & les sudorifiques appropriés, guérit radicalement & assez rapidement cette maladie. On peut même avancer que le sentiment de Sydenham sur le traitement de la Danse de Saint-Wit, est à-peu-près celui qu'on doit suivre, & qu'en effet la saignée & les purgatifs ne sont, en général, que des remèdes préparatoires. On sera convaincu de la vérité de l'opinion de ce grand praticien, lorsqu'on voudra faire attention que cette maladie attaque pour l'ordinaire les jeunes filles qui touchent au terme de la puberté. En effet, la saignée est rarement utile dans ce cas; la purgation est souvent mieux indiquée, sur-tout, en faisant précéder, suivant l'exigence des circonstances, des lavemens légèrement émolliens, des demi-bains, des bains de vapeurs, &c. L'exercice de tout genre, l'air de la campagne; des alimens succulens, un peu chauds, des stomachiques nervins, légèrement apéritifs, sont presque

(a) Journ. de Méd. tom. VIII, pag. 241; & tom. XIV, pag. 28.

toujours les remèdes efficaces. D'après ces réflexions , on ne trouvera pas souvent à placer les narcotiques , dans le traitement de la Danse de S. Wit. Au reste , je pense que cette maladie n'est pas si rare , qu'on le croit communément , & qu'on en auroit beaucoup d'exemples , si tous les praticiens , attentifs & zélés pour le progrès de la médecine , avoient le soin de les publier.

I. OBSERV. La fille du nommé Le Prieur , laboureur de Gamaches , à deux lieues de Gisors , âgée d'environ dix à douze ans , a essuyé tous les symptômes de la Danse de S. Wit , à la suite d'une fièvre intermittente , assoupie par une saignée , & des purgatifs administrés sans beaucoup de régime & de circonspection. Sa mère me l'amena , le 9 Juin 1760 , pour me consulter sur sa maladie. Elle étoit pâle , languissante , n'avoit point d'appétit ; elle avoit l'air sombre , triste & comme égaré ; le pouls étoit foible & irrégulier , les yeux , les lèvres & tout le visage , les bras , les jambes & tout le corps , étoient perpétuellement agités de mouvemens irréguliers & ridicules : la langue étoit aussi affectée , car la malade parloit & articuloit avec peine ; ce fut même cette difficulté de s'énoncer , jointe à un peu d'aliénation d'esprit , qui fit observer à sa maîtresse d'école l'état maladif de cet enfant , qu'elle avoit grondée & même

punie , de concert avec ses parens , pour ses gesticulations & son air hébété , qu'on croyoit affectés. Il y avoit déjà trois semaines qu'on avoit commencé à remarquer ces symptômes : j'en reconnus , sans peine , la vraie cause ; c'est pourquoi je prescrivis d'abord des délayans légèrement incisifs , pour en venir ensuite aux remèdes spécifiques , c'est-à-dire , aux fébrifuges apéritifs , stomachiques & nervins ; alliés de tems en tems aux purgatifs , en un mot , aux remèdes qu'il convenoit de prescrire , pour détruire le principe de la fièvre intermittente assoupie , qui étoit devenu celui de la maladie présente. Quoique j'eusse bien assuré à la mère de la malade , qu'en peu de tems & avec un peu d'attention dans l'administration des remèdes que je lui indiquois , je viendrois à bout de guérir sa fille ; elle consulta néanmoins , à l'instigation de plusieurs commeres , le faux Hippocrate de la haute Normandie , le curé de Senouville , près de Rouen. Cet ecclésiastique , possesseur d'un revenu médiocre , raffine en charlatanerie , & croit justifier une conduite irrégulière & téméraire , que condamnent les engagements qu'il a contractés par son ministère , & la place qu'il occupe , en montrant un grand désintéressement , & en fortifiant ainsi , par cet air de charité , la sotte & malheureuse crédulité des hommes pour tous

ce qui leur paroît extraordinaire. Son *Codex* consiste en une routine d'un petit nombre de remèdes & de recettes, la plupart simples & assez bien compilés, qu'il applique quelquefois assez heureusement. Ce prétendu oracle en médecine ordonna donc à notre malade, pour tout médicament, le sang de crête de coq, avalé tout chaud, le matin, à jeun, pur ou avec un peu de vin, à la dose de demi-once ou d'une cuillerée, pour commencer, en l'augmentant insensiblement jusqu'à deux onces environ. Il recommanda, en outre, de prendre toutes les précautions nécessaires pour faire suer la malade. Ce remède fut efficace & opéra radicalement la guérison désirée, dans l'espace de vingt jours, sans être secondé d'aucun régime prescrit par le curé.

Ce remède a encore réussi souvent à notre curé, lorsque, par hasard, il l'a ordonné dans les rhumatismes simples, récents, sans fièvre, sans chaleur & sans altération; (il est funeste, lorsque ces trois derniers accidens accompagnent le rhumatisme, avec un degré de violence marquée,) & dans les tremblemens & engourdissemens des membres, occasionnés sur-tout par une suppression subite de la sueur ou de la transpiration. Je l'ai vu opérer promptement sous mes yeux, & par mon avis, dans une fluxion catarrhale à la tête, qui, par un mauvais

traitement, avoit refoulé dans la masse du sang, & qui produisoit les plus affreux symptomes de rhumatisme & de goutte sciatique, dans le col, dans l'épaule & dans la cuisse droite, que j'avois beaucoup de peine à combattre par les remedes les mieux indiqués en pareil cas.

Du reste, le sang de crête de coq me paroît, comme celui de plusieurs autres animaux, un sudorifique d'autant plus recommandable, qu'étant tiré du règne animal, & n'ayant souffert aucune préparation artificielle, il a plus de rapport à la nature de notre corps, & par conséquent il doit produire un effet plus salutaire que les diaphorétiques tirés des régnes végétal & minéral, entr'autres.

II. OBSERV. La fille aînée de M. L. de Magny, dans le Vexin François, parvenue à l'âge de puberté, éprouva, au mois de Décembre 1759, les symptomes de la Danse de S. Wit. L'attaque fut particulière, & se borna à la face, au bras & à la jambe droite. Elle fut caractérisée par un peu de langueur & d'abattement, par un ris sardonique, par des mouvemens convulsifs, irréguliers, interrompus, plus ou moins violens, & par différentes gesticulations ridicules des parties affectées, sans perte du sommeil ni d'appétit, & sans aliénation d'esprit. La mere crut d'abord que

l'état de sa fille n'étoit qu'un défaut de contenance de sa part : elle lui en marqua son mécontentement ; mais la jeune personne essayant en vain de réprimer des mouvemens involontaires , se bleffa , quelques jours après , au-dessus du sourcil gauche , avec la pointe de ses ciseaux ; qu'elle tenoit de sa main droite pour travailler. Cet accident la justifia du reproche d'affectation & de mauvaise habitude , & fit reconnoître à son pere qui fait profession de chirurgie , que sa fille étoit vraiment malade. D'ailleurs , les gestes comiques du bras , de la main , de la cuisse & de la jambe droites , furent dès-lors continuels ; & la malade ne put se servir de ces parties , soit par foiblesse , soit pour ne courir aucun danger. Le pere , sans plus long délai , entreprit aussi-tôt la cure de cette maladie , & débuta par deux saignées au bras , deux autres au pied ; par l'émétique , à différentes reprises , par différens purgatifs réitérés , par des tisanes apéritives , hystrériques , délayantes ; par des antispasmodiques , & enfin par un opiat fébrifuge apéritif , dont l'usage fut continué l'espace d'un mois , & dont la malade parut retirer du soulagement. Je n'ai eu la connoissance d'aucune formule de ces remèdes , ni du nom des ingrédiens. Sur ces entrefaites , étant allé visiter un malade à Magny , M. L. me consulta sur la maladie

de sa fille. Mon avis fut de purger la malade au moindre besoin, de lui faire faire usage d'atténuans stomachiques & nervins, comme du vin d'absinthe, du vin de genièvre, de l'infusion théiforme de fleurs de safran, de petite sauge, &c. de lui faire observer un bon régime de vie, un régime corroborant, de la dissiper, de lui faire faire beaucoup d'exercice, enfin de la faire électriser; mais il avoit résolu de la mener à Paris, pour consulter sur son état; ce qu'il fit sans retard. Les consultants furent, entr'autres, MM. Ferrein & le Hoc; leur ordonnance ne m'est point parvenue; du reste, elle ne fut pas exécutée, parce que la malade, de retour à Magny, se trouva beaucoup mieux. Le pere voyant ce mieux, reprit de la confiance pour l'opiat qu'il lui avoit déjà administré, persuadé qu'il contribueroit beaucoup à son rétablissement: au surplus, il suivit mon avis, à l'électrification près. Avec ces secours, la malade s'est parfaitement rétablie, est devenue réglée, & jouit actuellement d'une bonne santé.

On voit clairement que, dans la premiere Observation, c'est un sudorifique qui a guéri la danse de S. Wit, & que dans celle-ci, la cure de la même maladie est due principalement à l'exercice, à la dissipation, au régime corroborant, dont la malade a

fait usage, &c. Le soulagement marqué, qu'elle a éprouvé à son retour de Paris, n'est-il pas vraisemblablement l'effet du cahotage de la voiture de Magny, qui n'est qu'une charrette ou *cariote*, où elle est entrée pour faire ce voyage ? Où sont donc, dans la cure de cette maladie, les prérogatives de la saignée & des purgatifs ?

III. OBSERV. Le 13 Avril 1761, M. Lenfant d'Etrépagny, dans le Vexin Normand, m'amena sa fille âgée de neuf ans environ, pour me consulter sur son état de langueur, sur des engourdissemens, & sur différens mouvemens convulsifs & ridicules, dont elle étoit affligée. C'étoit une Danse de S. Wit, incomplète. Cette maladie me parut de si peu de conséquence, & sa cause si légère, que je ne prescrivis autre chose, pour en guérir la malade, qu'un purgatif répété au besoin, beaucoup de dissipation, beaucoup d'exercice à pied, à cheval & en voiture, & une bonne nourriture. Ces seuls secours ont suffi pour rétablir la malade ; cependant elle éprouve encore, de tems en tems, quelques engourdissemens ; mais, comme il y a lieu de croire qu'elle arrivera de bonne heure à l'âge de puberté, je me suis cru autorisé à m'en tenir à mon premier avis, & à y ajouter seulement l'usage du vin d'absinthe, par intervalles. L'âge de puberté arrivé, tous ces accidens dispa-

roîtront comme d'eux-mêmes , pourveu que les règles s'établissent facilement & d'une maniere convenable.

Ce n'est donc encore point la saignée & les purgatifs seuls qui guérissent cette Danse de S. Wit , imparfaite. Concluons par conséquent , que ces moyens de guérison ne sont pas spécifiques dans cette maladie , & qu'ils ne peuvent le devenir que rarement , parce que celles des causes de cette maladie , qu'elles peuvent combattre efficacement , ne sont pas les plus fréquentes.

OBSERVATION

*Sur quelques Maladies vermineuses ; par
M. COULANVAUX , médecin à Condé
en Hainaut.*

Un homme âgé de trente ans environ , qui menoit , depuis quelques années , une vie languissante , fut attaqué , dans le mois de Juillet dernier , d'une toux qui étoit pour lors épidémique parmi les enfans de notre ville. Il se contenta de se faire saigner , & de mettre en usage quelques remèdes familiers , qu'on lui avoit conseillé. Il passa ainsi trois semaines , au bout duquel tems la fièvre tierce , qui régnoit alors , vint se join-

dre à la toux. Il me fit appeller au troisieme accès qui étoit des plus violens, Comme il étoit neuf heures du soir, je ne pus rien lui ordonner ce jour-là. Le lendemain matin, la premiere indication que j'eus à remplir, ce fut d'évacuer une saburre qui se manifestoit dans les premieres voies; en conséquence, je prescrivis le vomitif suivant: *Rj. Ipecacuan. pulv. ʒ ss. Tart. stib. gr. iij; misce & divid. in ij dof. ad usum.* Il prit les deux doses, qui l'évacuerent copieusement, par le haut & par le bas. Pendant cette évacuation, il sentit, tout-à-coup, des douleurs atroces dans le bas-ventre. Il demanda le bassin pour aller à la selle; & après y avoir été, il fit regarder dans ses excréments, disant qu'il avoit senti quelque chose glisser pendant qu'il les lâchoit: on regarda, & on trouva un ver solitaire, de la longueur de sept aunes, que je me fis apporter. Pendant que je le mesurai, il faisoit encore son mouvement vermiculaire; il est plat, & articulé de tout son long, diminuant insensiblement, de sorte que le bout de la queue n'est pas plus gros qu'une aiguille à coudre; il a aussi la tête plate & ronde, avec une inégalité de chaque côté: elle forme une espece de petit col qui commence à s'articuler avec le corps. N'ayant point de microscope, je n'ai pu découvrir

autre chose. Il est rare, comme je crois, d'en voir de pareils; c'est ce qui m'a engagé à faire part au public du peu d'observations que j'en ai faites. Peu d'auteurs se trouvent d'accord sur les descriptions qu'ils donnent de cet insecte; c'est ce que remarque un sçavant observateur de nos jours (a), qui dit ne lui avoir point vu de tête, & qu'il lui a toujours paru que les deux bouts de ce ver se terminoient en pointe. Ce malade en lâcha un autre dans le même instant, de la longueur d'un pied, & rond comme un ver ordinaire: sa fièvre fut très-opiniâtre, elle ne céda qu'aux fébrifuges amers.

Il est surprenant que ce seul remède ait suffi pour chasser cet ennemi; car combien n'en a-t-on point employé inutilement en pareil cas? J'ai été dans le cas de faire une observation à-peu-près semblable à celle qui se trouve rapportée dans votre Journal de Février 1759: la voici.

Un jeune homme, âgé de quatorze ans, qui avoit une fièvre putride continue, tomba dans un tétanos, le deuxième jour de sa maladie. Je n'attribuai ce symptôme effrayant, qu'à la présence des vers que je soupçonnai: pour le calmer d'abord, je prescrivis la mixture suivante, qui fut prise

(a) M. Lieutaud, Précis de Médecine-pratique, seconde édition, pag. 344.

avec toute la peine imaginable : R^l. *Aq. flor. Tiliæ*, ℥ ij. *Aurant.* ʒj. *Syrup. Pæon. mar.* ʒ ss. *Tinct. Castor. gut.* xx *sumat cochleatim* ; cela procura beaucoup de soulagement. Je substituai à cette mixture les anthelmintiques appropriés à la maladie. Le lendemain, & les jours suivans, il rendit plusieurs vers : il n'eut que ce seul accès, & guérit de cette maladie ; sa convalescence fut très-longue.

L E T T R E

De M. MAURAN, maître en chirurgie, chirurgien du Fort de Bouc & de l'Hôtel-Dieu de Martigues, à l'auteur du Journal de Médecine, contenant la Description d'une Hydrocele avec pierre au périné.

Nota. Nous étions bien éloignés, en publiant, dans notre Journal du mois de Décembre dernier, l'Observation que M. Terlier nous avoit adressée, sur une Hydrocele avec pierre au périné, d'imaginer que ce chirurgien n'avoit pas suivi la maladie, ni assisté à l'opération qu'il décrivait. Nous n'approfondirons point les motifs d'une pareille conduite ; nous sommes bien con-

vaincus qu'elle n'a pas été dictée par l'envie de nuire à son confrere, comme M. Terlier nous l'assure dans une espece d'apologie, qu'il nous a adressée à ce sujet, mais que nous n'avons pas cru devoir rendre publique, dans la persuasion où nous sommes que ces sortes de disputes n'intéressent que le plus petit nombre de lecteurs, & qu'elles ne doivent pas sortir des lieux où elles sont nées. Il n'en est pas de même de l'histoire exacte de cette maladie, & des moyens qui ont été employés pour la guérir; nous ne pouvions refuser au sieur Mauran, de la rendre publique, & de réparer, en quelque sorte, sa réputation, supposé que celle que nous avons publiée, eût pû lui nuire.

MONSIEUR,

J'ai été fort surpris, en lisant votre Journal du mois de Décembre 1762, d'y trouver une Observation sur une *Hydrocele avec pierre au périné*, par le sieur Terlier, mon confrere. Il étoit réservé à ce chirurgien d'introduire de pareilles nouveautés. Personne, avant lui, ne s'étoit avisé de publier une Observation sur une maladie qu'il n'a pas vue, ni de parler d'une opération à laquelle il n'a pas assisté, quoiqu'il y eût été invité. J'attends, de votre impartialité, que vous ne me refuserez pas

la satisfaction d'insérer dans votre Journal la relation que j'ai l'honneur de vous adresser.

Thomas Tourel, matelot de cette ville, vint se présenter, le 28 Avril de l'année dernière, à l'Hôtel-Dieu, pour y être-reçu. Il avoit, depuis dix jours, une tumeur très-considérable au scrotum, & une autre au périné; des taches noires & livides, qui étoient parsemées sur ces tumeurs, annonçoient une mortification prochaine. Mon premier soin fut de m'y opposer par des fomentations spiritueuses & animées, (& non pas par des escarotiques, comme le dit le sieur *Terlier*,) mais inutilement, dans moins de vingt-quatre heures, tout le scrotum & la circonférence de la tumeur du périné furent sphacelés; le tissu graisseux, & toutes les enveloppes intérieures des testicules subirent le même sort; de sorte que les escarres ayant été enlevées, ou s'étant détachées par la suppuration que les digestifs animés, avec le styrax, procurèrent; l'on vit les deux organes à nud & pendans, comme deux poires sur un arbre. Un autre phénomène s'offrit au périné; ce fut une pierre quadrangulaire, du poids de trente grains, & non d'une demi-once, comme le dit le sieur *Terlier*, qui ne l'a pas seulement vue: je l'ôtai avec des pincettes.

Après que j'eus tiré cette pierre, je m'attendois à voir cesser la difficulté d'uriner, que je croyois devoir attribuer à sa présence dans l'uretre; mais mon espérance fut trompée: une autre pierre s'opposoit au passage de l'urine; elle étoit nichée, en partie, dans le col de la vessie; la sonde m'en assura. Il n'y avoit que l'opération de la taille qui pût en délivrer le malade: je lui en fis connoître la nécessité; il y consentit: l'opération ayant été résolue, il ne s'agit plus que de choisir la méthode que je devois mettre en usage.

Parmi toutes les opérations de chirurgie, celle de la taille a passé, sans contredit, pour une des plus délicates. Dans tous les tems, les grands maîtres de l'art se sont efforcés d'en applanir les difficultés; c'est à leurs travaux que nous devons les différentes manieres de tailler; & ce n'est qu'en suivant leurs principes, qu'on peut sçavoir quelle méthode on doit employer dans les différens cas qui se présentent. L'académie royale de chirurgie, toujours zélée pour les progrès d'un art si nécessaire à la conservation des hommes, a fait faire des expériences multipliées par les lithotomistes les plus expérimentés; ayant ensuite comparé les différentes méthodes, sans partialité ni prévention, pour juger de leurs avantages, elle a démontré que celle de

l'appareil latéral méritoit la préférence , parce qu'elle satisfait le plus pleinement à toutes les vues qu'on doit avoir dans la lithotomie.

Malgré les avantages que cette méthode a sur toutes les autres , les grands maîtres conviennent qu'il y a des cas où elle est absolument impraticable ; comme , par exemple , lorsqu'une pierre presse contre le col de la vessie , & en bouche l'orifice , de maniere à empêcher l'introduction d'une sonde ; dans ce cas , ils conseillent de repousser la pierre dans la vessie , pour la saisir avec les tenettes , plutôt que de vouloir la tirer de force avec la curete. C'est cette circonstance qui distingue cette méthode de celle de Celse , qu'on pratiquoit quelquefois avec succès , lorsque la pierre étoit petite , & le malade fort jeune ; mais elle étoit sujette à de si grands inconvéniens , lorsque la pierre étoit fort grosse , & le malade adulte , que les plus grands maîtres l'ont généralement rejetée.

Voici la route que j'ai cru devoir suivre , en opérant. Ayant couché le malade sur le bord d'une table préparée , un carreau sous sa tête , & son corps situé horizontalement , l'ayant assujetti dans la posture ordinaire , avec les liens de M. Le Dran , & placé mes aides commodément , j'introduisis mes deux doigts , l'index & le medius de la main
gauche

gauche, dans le rectum, le plus avant qu'il me fut possible ; par ce moyen, je tâchois d'amener la pierre vers le périné ; mais sa grosseur & la grandeur du sujet faisoient que je pouvois à peine atteindre avec mes doigts l'extrémité qui débordoit dans la vessie ; ils suffirent cependant pour faire une espece de point d'appui, qui me servit à diriger mon instrument. J'employai le lithotome ordinaire, avec lequel je fis une incision ; en commençant au même endroit où l'on la fait dans l'appareil latéral, c'est-à-dire, au-dessous de l'arcade du pubis, à deux lignes environ du raphé ; & continuant obliquement entre les muscles érecteurs & accélérateurs, je la prolongeai jusqu'à l'endroit où répond la tubérosité de l'ischion, entre cette partie & l'anus. Par cette première incision, je coupai la peau, les graisses & les muscles, un peu plus profondément dans la partie supérieure, que dans l'inférieure. Ayant quitté mon lithotome, je portai le doigt dans l'angle supérieur de la plaie, pour reconnoître la situation & la distance de la pierre, à travers ce qui restoit à couper : m'en étant assuré, je pris un petit bistouri, dont la lame étoit fixée dans le manche, que j'avois fabriqué moi-même, d'après celui de M. Garengéot, ayant eu la précaution de faire la lame la moitié plus

petite. Avec cet instrument, dont j'appuyai la pointe sur mon doigt, je coupai le col de la vessie, & la prostate gauche, sur le corps de la pierre même, que je tenois aussi fixe qu'il m'étoit possible, avec les deux doigts que j'avois dans le rectum. Cela fait, en retirant mon instrument, j'agrandis l'ouverture de la plaie extérieure, selon la direction de l'intérieure, ce qui me donna la coupe latérale, & me procura la facilité d'introduire un gorgeret; qui me servit à repousser la pierre dans la vessie, & fit l'office d'un introducteur pour ma tenette, avec laquelle je chargeai la pierre que je tirai avec la plus grande facilité. Elle avoit la figure d'un œuf de poule, dont elle égaloit la grosseur; elle pesoit trois onces & demie: sa substance extérieure étoit tartareuse; sa surface graveleuse, dans l'épaisseur de trois ou quatre lignes; & son corps, ou son noyau dur, comme un caillou ordinaire. Le malade, malgré son peu de docilité à garder le régime & l'exfoliation de presque toute la membrane intérieure de la vessie, est heureusement guéri, à une fistule près, qui a paru inévitable aux connoisseurs.



OBSERVATION

*Sur une Hydropisie de poitrine , dégénérée
en empyeme ; par M. FOUET , docteur
en médecine à Cany en Caux.*

Je crois que la plupart des praticiens ne trouvent les symptômes de l'hydropisie de poitrine équivoques , que parce que cette maladie se trouve souvent compliquée avec l'empyeme. L'observation suivante paroît en fournir une preuve. Je pense cependant qu'il est possible de distinguer ces deux maladies, & que l'hydropisie de poitrine , dont on va lire l'histoire , a eu ses signes pathognomoniques , qui n'ont pas permis de la méconnoître.

Je fus consulté , au mois d'Août 1758 , par le sieur de Laporte , fils , marchand mercier à Grainville-la-Teinturiere , distante d'une lieue de Cany. Cet homme , qui est âgé d'environ trente ans , étoit d'un tempérament sanguin assez robuste. Son commerce l'exposoit à des travaux rudes & pénibles , étant quelquefois obligé de marcher la nuit & le jour. Il me dit que , depuis le mois de Mai de la même année , il éprouvoit une difficulté de respirer , accompa-

gnée d'une toux sèche & convulsive, pour laquelle il avoit fait différens remedes qui lui avoient été conseillés par un frere de la Charité, faisant les fonctions de médecin & de chirurgien dans l'hôpital dudit Grainville; mais que, las de ne point recevoir de soulagement, il venoit réclamer mon secours. Je lui trouvai beaucoup d'oppression, une voix entre-coupée, une toux violente: il se plaignoit d'une douleur profonde dans le côté gauche, & de sueurs abondantes, qui le prenoient, pour peu qu'il agît: il ajouta qu'il ne pouvoit se coucher que sur le dos; & que malgré qu'il mangeât assez bien, il tomboit dans un amaigrissement considérable: son ventre étoit libre, & ses urines couloient avec facilité. Je m'informai si sa maladie n'avoit pas commencé par quelque maladie de poitrine, comme rhume, pleurésie, péripneumonie, ou s'il n'étoit pas sujet à quelques attaques d'asthme. Il me répondit que non, & me répéta que son indisposition avoit commencé au mois de Mai, pendant lequel il lui étoit arrivé plusieurs fois, se trouvant excédé par les fatigues que lui occasionnoient ses courses pénibles, de se reposer dans des lieux frais, & même de boire de l'eau froide, quoique couvert de sueur, & de reprendre ses travaux dès qu'il étoit un peu délassé.

Ces manœuvres répétées me parurent très-propres à donner naissance aux accidens que je voyois ; d'où je jugeai que ces sueurs excessives tout-à-coup supprimées , avoient pu occasioner des stases dans tout le tissu vasculaire du poumon , mais principalement dans les vaisseaux lymphatiques ; ce qui me détermina à lui prescrire des bouillons adoucissans & légèrement incisifs , & des loochs animés de kermès. Ces remèdes ne le soulagerent point ; au contraire les accidens redoublèrent : l'oppression devint excessive ; la douleur du côté gauche augmenta considérablement : ce côté parut œdémateux ; le visage se bouffit , le ventre se tuméfia , les pieds & les mains enflèrent également ; les urines diminuèrent , & le ventre devint paresseux : le malade ne pouvoit se remuer dans son lit , sans sentir une nappe d'eau qui sembloit le suffoquer ; enfin le malade eut tous les symptômes de l'hydropisie de poitrine décrits par Hippocrate , dans le II Liv. *de Morbis*. Je proposai alors à M. Gelez , chirurgien-major du régiment de Thianges , dragons , aujourd'hui Chapt , pour lors en cantonnement à Cany , de venir au secours de ce malheureux. Nous nous rendîmes ensemble chez lui , le 27 Septembre de la même année ; & après un sérieux examen , nous

Jugeâmes que l'épanchement étoit certain : je fus d'avis de lui plonger un trois-cart dans la poitrine. M. Gelez fit l'opération, le même jour, entre la troisieme & la quatrieme des fausses-côtes, en comptant de haut-en-bas. Le trois-cart retiré, il sortit par la canule, environ trois chopines, mesure de Paris, d'une matiere lymphatique sanieuse très-puante. Le malade qui étoit à l'agonie, parut revivre, à mesure que l'eau s'évacuoit : on laissa la canule dans la plaie, afin de procurer l'écoulement de tout le liquide qui pourroit s'y reproduire. Le malade éprouva un changement notable, les six premiers jours. Le sept & le huit furent moins tranquilles : l'oppression augmenta ; la matiere qui suintoit par la canule, devint fort épaisse ; elle s'accumula, & le malade fut menacé une seconde fois d'une mort prochaine ; ce qui nous décida à faire l'opération de l'empyeme. M. Gelez l'exécuta, avec autant d'adresse que de succès : il sortit environ une livre & demie d'une matiere purulente & épaisse : on pansa la plaie, comme il est d'usage en pareil cas. Nous prescrivîmes au malade des tisanes vulnéraires : nous le mîmes à l'usage du baume de soufre térébenthiné, qu'il prenoit seul : nous fîmes succéder les pilules de Morton, après lesquelles nous le fîmes passer

au lait coupé, tantôt avec une décoction de squine, tantôt avec une infusion de lierre terrestre & d'erysimum. Il prit aussi, pendant long tems, du baume de Copahu, & on eut soin de le purger de tems en tems. Ces remèdes furent continués jusqu'au mois de Décembre 1759, tems auquel on parvint enfin à cicatrifier sa plaie, dans laquelle on ne cessa de faire des injections détersives, & qu'on pansoit avec une tente chargée de digestif simple. Depuis ce tems, la cicatrice est ferme & solide; & cet homme jouit d'une santé parfaite, ne sentant aucun mal dans sa poitrine. Il mange, boit, dort & travaille, comme s'il n'avoit jamais été malade.

OBSERVATION

Sur l'Extirpation d'une Tumeur cancéreuse à la langue, & sur les bons effets des pilules de Ciguë, dans les accidens qui survinrent à la suite; par M. G. BIESHAAR, chirurgien & accoucheur à Berg-op-zoom.

Une jeune fille, nommée Anne-Marie Slove, du village de Woensdregt, à deux lieues de Berg-op-zoom, fut affligée, pendant deux ans, d'une douleur de tête, qui aug-
F fiv

mentoît ordinairement dans le tems de ses menstrues ; sa bouche & sa gorge enfloient & devenoient très-douloureuses : la douleur de tête se passa ; mais le palais , les glandes salivaires , & sur-tout la langue , lui enfloient tellement , tous les mois , qu'elle avoit peine à articuler les mots. Cette inflammation ayant été dissipée par des remèdes que des gens peu instruits lui conseillèrent , il lui resta , sur la langue , une tumeur squirrheuse , de la grosseur d'un noix : cette tumeur fut quelque tems , sans faire des progrès bien sensibles : elle n'en ressentoit d'autre incommodité , qu'un embarras dans la parole , & une difficulté d'avaler , assez considérable. Pendant tout ce tems , ses menstrues , qui paroissoient exactement chaque mois , n'étoient plus aussi abondantes ; ce qui , selon moi , n'a pas peu contribué à produire les accidens qu'elle a éprouvés.

Au bout de six mois , le mal de tête revint ; la bouche retomba dans le premier état , & le squirrhe devint cancéreux. Les parens de cette fille eurent recours à différentes personnes de l'art ; mais leurs soins furent inutiles : le mal empiroit toujours. Son frere vint enfin chez moi , le 21 Juillet 1761 , pour me prier de la voir. Je me rendis chez elle le même jour , & je la trouvai dans un état assez triste : le cancer s'étoit ouvert ; la tumeur me parut

cependant mobile : la langue & les glandes salivaires étoient considérablement enflées.

Mon premier soin fut de tâcher de dissiper l'inflammation de la bouche ; je lui fis , en conséquence , une saignée du pied : je lui prescrivis des laxatifs , auxquels je joignis les rafraîchissans & un gargarisme anti-phlogistique : je fis appliquer , autour de son col , un cataplasme émollient & résolutif. Ces remèdes produisirent tout l'effet que j'en attendois. L'inflammation & l'enflure furent presque entièrement dissipées , le quatrième jour. Il me fut permis alors d'examiner la tumeur , tout à mon aise : je sentis toute la difficulté qu'il y avoit à en procurer la curation : on ne pouvoit pas se promettre grand'chose de l'effet des topiques , dont l'action ne pouvoit manquer d'être affoiblie par la salive qui les auroit continuellement détrempés ; d'ailleurs , il y en a qu'il n'eût pas été sûr d'appliquer sur cette partie. D'un autre côté , il étoit très-certain que si on abandonnoit cette maladie à elle-même , elle ne pouvoit manquer de faire des progrès rapides , qui auroient bientôt conduit la malade au tombeau. Dans ces circonstances , je n'avois de ressource que dans l'opération : je m'y résolus donc , & je l'exécutai de la manière suivante.

Je fis asséoir ma malade sur une chaise d'une hauteur convenable : je lui fis tenir la tête & les bras par deux assistans : je m'assis moi-même , vis-à-vis d'elle , sur une chaise de la même hauteur : je plaçai , dans sa bouche , le *speculum oris* , décrit par M. Heister, Pl. XX, Fig. 13; & l'ayant porté du côté droit de la bouche , je le donnai à tenir à l'aide-chirurgien , qui étoit chargé de lui retenir le bras , du même côté ; alors je saisis la langue avec une pincette plate , dont j'avois entortillé les mors avec une bande de linge : je la tirai hors de la bouche , autant qu'il me fut possible : j'examinai de nouveau l'état de la tumeur cancéreuse , pour m'assurer bien exactement de son étendue & de sa profondeur. M'étant saisi de mon bistouri , dont j'avois eu soin d'assujettir la lame avec une bande de linge , je le portai de gauche à droit , en faisant une incision demi - circulaire , très - profonde , au moyen de laquelle j'emportai la tumeur d'un seul coup.

L'hémorragie fut d'abord assez considérable , mais ne dura pas. Je me contentai de faire laver la bouché de la malade , avec de l'eau , dans laquelle j'avois fait dissoudre un peu d'alun de roche. Ayant examiné la tumeur extirpée , je reconnus , avec bien de la satisfaction , que je l'avois emportée en

entier. Je ne pansai d'abord la plaie qu'avec un plumasseau sec, pour premier appareil ; je le trempai, dans la suite, dans une infusion d'aigremoine, à laquelle j'ajoûtois du miel rosat & de la teinture de myrthe ; &, à chaque fois, je faisois gargariser la malade avec un gargarisme anti-phlogistique.

Tout alla parfaitement bien jusqu'au cinquieme jour, qu'il survint de la fièvre, de la douleur & de l'inflammation dans la bouche. Je tâchai de calmer ces accidens par des saignées du pied & du bras, & par les laxatifs & les rafraîchissans : ces remedes parurent réussir ; mais leurs bons effets étoient de peu de durée : je les continuai cependant jusqu'au 23 Août, que je commençai à perdre toute espérance ; en effet la plaie refusoit de s'incarner ; ses bords étoient devenus durs & secs ; la suppuration étoit d'un mauvais caractère. Dans ces circonstances, je crus que le seul moyen qui me restoit à tenter, étoit d'employer les pilules de ciguë de M. Storck. Je lui en fis donc prendre trois, le matin, & autant le soir : j'en augmentai ensuite la dose jusqu'à huit, le matin, & autant le soir : je fis gargariser la malade avec une décoction simple de ciguë, & je trempai les plumasseaux, que j'appliquois sur la plaie, dans le suc exprimé de la même plante. Dès le

quatrième jour de l'usage de ces remèdes ; les choses parurent changer en mieux ; & le huitième jour , la malade n'étoit plus reconnoissable ; de sorte que le six Septembre , elle fut parfaitement guérie.

Depuis ce tems , elle n'a ressenti aucune douleur à la tête , à la bouche ni à la gorge : ses ordinaires sont venus plus abondamment , que pendant tout le cours de sa maladie ; de sorte que , dans cette occasion , la ciguë m'a paru pour le moins aussi emménagogue , qu'anti-cancéreuse.

On me dira peut-être que la tumeur que j'ai extirpée , n'étoit pas un véritable cancer , & qu'on voit souvent des tumeurs de peu d'importance , qu'on prend , pendant long-tems , pour des tumeurs cancéreuses. J'avoue que cela arrive quelquefois ; mais parmi le grand nombre de gens de l'art , auxquels j'ai fait voir la tumeur que j'ai extirpée , & que je garde , pour cet effet , dans de l'esprit-de-vin , il n'en est pas un qui ne l'ait reconnue pour un véritable cancer.



OBSERVATIONS

*Sur les Maladies épidémiques qui ont régné
à Paris , depuis 1707 , jusqu'en 1747 ;
par un ancien Médecin de la faculté de
Paris.*

ANNÉE 1711.

HIVER. Le froid a commencé le 29 Janvier 1711 , & a continué avec violence , jusqu'au 16 Février , que le dégel est venu. Il a été suivi , à Paris & ailleurs , d'une inondation si considérable , qu'elle a surpassé , dit-on , celle de 1679 ; la rivière n'est rentrée dans son lit , que vers le 20 Mars.

On a observé , au commencement de cette année , la même fièvre qui avoit régné à la fin de la précédente , mais elle a été moins fréquente ; elle a rarement attaqué les enfans & les jeunes gens ; les hémorragies & les vers étoient moins communs. Au commencement de cette saison , la maladie s'est terminée le plus souvent dans les adultes , par des tumeurs , & sur-tout des parotides , sur lesquelles il falloit se hâter de mettre des maturatifs pour les amener à suppuration. Le traitement fut à-peu-près le même , & fut suivi d'un succès égal ; mais il falloit ne point négliger les commencemens :

car lorsque le médecin étoit appelé trop tard, souvent les malades périssoient, ou du moins leur maladie étoit beaucoup plus longue, & accompagnée d'accidens bien plus graves, tels que des mouvemens convulsifs effrayans; mouvemens que j'ai eu occasion d'observer, sur-tout dans un soldat, nommé *Saint-Quentin*, jusqu'au trentième jour de sa maladie : il eut des convulsions si violentes par tout le corps, qu'à peine pouvoit-on le faire avaler, & le faire rester dans son lit.

Le froid de la fin de Janvier & du commencement de Février suspendit les fièvres malignes ; & les maladies régnantes furent des fièvres, avec point de côté & crachement de sang, qui n'avoient aucun des accidens des fièvres malignes, lorsqu'on se hâtoit de saigner plus ou moins, d'employer les béchiques incisifs, les potions avec les vulnéraires, l'huile d'amandes douces & le syrop de coquelicot, les suc de cerfeuil & de chicorée, & de purger si-tôt que la bile commençoit à couler, quoiqu'il y eût encore un peu de sang dans les crachats. Souvent on étoit obligé, dans la première purgation, d'ajouter un ou deux grains de tartre stibié : on réitéroit plusieurs fois la purgation ; & par ce moyen, les malades guérissoient ; mais lorsqu'on vouloit temporiser, ces mala-

dies dégénéroient en fièvres malignes, & faisoient souvent périr les malades.

PRINTEMs. Au printems, sur-tout au commencement, il y eut encore des fièvres malignes, qui dégénéroient en affections de poitrine. Le premier & le second jour de la maladie, le pouls conservoit encore un peu de souplesse, la respiration & la déglutition étoient libres; mais vers le trois, la tête se prenoit, étoit extrêmement lourde & pesante; le pouls devenoit dur: il survenoit une toux fâcheuse; & presque continuelle; enfin la maladie dégénoit en pleurésie, presque toujours mortelle, si, dès les premiers jours, on ne s'étoit hâté de faire plusieurs saignées, d'employer le tartre stibié, & d'évacuer par un purgatif, si-tôt que la bile avoit commencé à couler, comme nous l'avons déjà exposé.

Il y avoit aussi des fièvres tierces & doubles-tierces, qui cédoient aisément au quinquina précédé des saignées & des purgatifs; elles dégénéroient en fièvres malignes, lorsqu'elles avoient été négligées ou mal conduites dans le commencement.

Il y avoit aussi une grande quantité de petites véroles qui, en général, étoient beaucoup plus dangereuses chez les riches, que chez les pauvres. On observa un grand nombre de ces maladies, dans lesquelles l'é-

ruption s'étoit très-bien faite , & qui jusqu'au fix , sept & huit , donnoient les plus grandes espérances ; alors il survenoit des mouvemens convulsifs qui , dans l'espace de deux ou trois heures , emportoient les malades. C'est ainsi que Monseigneur le Dauphin périt le 14 Avril.

Un jeune homme de dix-huit ans , nommé *Martinet* , fut pris tout-à-coup d'une fièvre vive , avec mouvemens convulsifs & un léger délire. Ayant été mandé , j'ordonnai aussi-tôt une saignée qui ne fut point faite , parce qu'on transporta le malade. L'éruption se fit le lendemain , & continua pendant trois jours ; tous les accidens se calmerent : il prenoit du suc de cerfeuil dans ses bouillons ; une potion légèrement cordiale , de la tisane de scorfonere : sa tête étoit entièrement libre , & il n'eut d'autre accident jusqu'au huit , que les yeux fermés , & une difficulté d'avaler , occasionnée par la multiplicité des boutons. Tout alloit bien , lorsque le huit , entre trois & quatre heures du soir , sa voix s'éteignit tout-à-coup : il eut des mouvemens convulsifs ; il coula , par sa bouche & par son nez , une grande quantité de sérosités : il périt à cinq heures. A la vérité , il n'avoit point été saigné ; mais il y en eut plusieurs qui moururent , quoique l'ayant été. Il y eut même
quelques

quelques personnes attaquées de petite vérole, chez lesquelles tout alloit bien jusqu'au treize de l'éruption, qui furent prises de mouvemens convulsifs suivis de la mort; mais le nombre en fut heureusement petit.

On vit aussi régner des fièvres varioleuses, accompagnées de tous les symptômes qui ont coutume de précéder la petite vérole, suivies d'éruption de boutons parfaitement semblables, dans les premiers jours, à ceux de la petite vérole, mais qui disparoissoient au bout de quatre ou six jours; ces maladies devoient être traitées comme la petite vérole.

ÉTÉ. Les petites véroles & les fièvres malignes ont continué pendant toute cette saison. On a observé aussi des fièvres intermittentes peu dangereuses.

Dans les petites véroles & les fièvres malignes, la tête étoit prise dès le commencement; il y avoit du délire, ou stupeur. Chez quelques-uns, le troisième ou le quatrième jour, il survenoit une hémorragie par le nez, ou le malade étoit suffoqué, & périssoit tout-à-coup: chez d'autres, les accidens continuoient jusqu'au huitième jour; alors l'éruption de la petite vérole se faisoit heureusement; elle parcouroit tous les tems, de façon à donner beaucoup d'espérance; mais tout-à-coup, sans qu'on pût

en deviner la cause : les malades périssoient ; ce qui malheureusement s'observoit dans tous les états & dans tous les âges.

Ce qui a paru le mieux réussir dans cette maladie très-dangereuse en tout tems, & principalement dans cette saison, a été la saignée, une, deux ou trois fois répétée, & l'émétique donné dès le commencement de la maladie. Quelquefois on a fait reparoître heureusement la petite vérole, dont l'éruption se faisoit mal, en saignant dans le tems même de l'éruption. Quelques femmes enceintes ont dû leur salut à une saignée du pied, faite dans le tems de l'éruption, lorsqu'elle se faisoit mal, & que la tête s'embarassoit ; aucune cependant ne fit pour cela de fausse - couche. Il y eut aussi des médecins qui, voyant les boutons se dessécher trop promptement, prévinrent les suites funestes du reflux de l'humeur, par une saignée. Chez beaucoup de malades, on employa, avec succès, des potions faites avec l'eau de scorfonere, le syrop de limon & celui de diacode, prises par cuillerées : d'autres se trouverent bien de l'usage des yeux d'écrevisse, mêlés au sel ammoniac, dans de l'eau de chardon-bénit. Il y eut des malades, dont la tête grossit au point, qu'il sembloit presque impossible de croire que les végumens pussent prêter autant. Quelques

malades dûrent leur salut à un dévoiement ou à un flux menstruel, qui dura pendant tout le tems de la petite vérole; mais il falloit, dans ce cas, augmenter les cordiaux: autrement les malades tomboient quelquefois dans un affaïssement qui les faisoit périr.

Le sang, que l'on tiroit aux malades dans le commencement de la maladie, étoit visqueux, très-épais & fort coëneux; & celui, que la violence des accidens obligeoit de faire répandre dans le cours de la maladie, étoit entièrement dissous, & teignoit à peine le linge.

On voit, par ce court exposé, quel danger accompagnoit ces petites véroles, & combien il étoit nécessaire d'être conduit par un médecin habile, qui sçût profiter des instans, pour placer à propos les remèdes, dont le succès dépendoit de l'occasion. Je me contenterai de rapporter un seul exemple.

Un de mes amis, âgé de vingt-deux ans, fut attaqué d'une fièvre violente, accompagnée de douleur de tête, de difficulté de respirer, d'agitations continuelles, d'une douleur aiguë & d'une pesanteur vers les reins. Le premier jour, je le fis saigner du bras; la saignée fut réitérée le second jour: le sang étoit coëneux & fort enflammé; il but beaucoup de tisane de scorfonere, & prit quelques lavemens émolliens. Le troi-

sième jour, je lui fis préparer une potion en trois verres, composée de casse, manne & six grains de tartre stibié : à peine eut-il pris le premier verre, qu'il le revomit avec des matieres visqueuses & verdâtres : on lui donna, à deux heures de distance, les deux autres verres, & il rendit beaucoup par haut & par bas ; mais il se sentit fort fatigué. Vers la fin du troisième jour, il parut des boutons vers le nez & entre les doigts : il fut transporté, ce jour-là, bien enveloppé ; & on lui fit prendre, par cuillerées, une potion composée de six onces d'eaux cordiales, d'un gros de confection hyacinthe, & d'une once de syrop d'œillet. Au premier jour de l'éruption, il rendit par bas des matieres purement séreuses, l'éruption avançoit peu ; ce qui m'engagea d'ajouter un gros de diaphorétique minéral, & autant de corail. Vers la fin de la journée, il étoit fort gai, & avoit une volubilité de langue très-grande : il ne dormit point de la nuit, comme il avoit fait depuis le commencement de sa maladie. Au commencement du cinq, il fut pris d'un délire mélancolique ; il étoit triste, pleuroit involontairement ; car il sentoît lui-même combien étoient vaines les visions qu'il tourmentoient ; mais il disoit n'en être pas le maître, & qu'il sentoît bien qu'il alloit mourir. J'ajoutai de

la corne de cerf dans sa tisane , & lui fis continuer sa potion cordiale , ses bouillons & de la gelée : la fièvre continuoit toujours vivement , le délire augmentoit , & l'éruption se faisoit mal , les boutons sembloient vouloir plutôt rentrer que sortir : je le fis saigner du pied , le soir , & j'ajoutai de l'eau divine , & de la poudre de la comtesse de Kenth , dans sa potion. Il fut un peu mieux le six , quoique les déjections continuaissent d'être séreuses , qu'il y eût un léger délire , & que l'insomnie persévérât. La nuit du six au sept , il y eut un redoublement assez fort , accompagné d'une syncope. Je fis faire une saignée du bras , & continuer les mêmes remèdes : le sang que l'on tira , teignoit à peine le linge ; pendant tout ce tems , l'éruption se faisoit mal ; cette saignée diminua tous les symptomes. Le huit , les boutons grossirent , le col se gonfla à l'extérieur , & la tête devint extrêmement tuméfiée. Le neuf , on supprima de la potion , la poudre de la comtesse & l'eau divine : on continua simplement le vin d'Alicante , mais à petite dose. Le dix , on lui donna un jaune d'œuf dans du bouillon ; tous les accidens se calmerent : il eut , pour la première fois , du sommeil. Le onze , les boutons étoient pleins de pus , & successivement l'exsiccation se fit : je lui fis

prendre un peu plus de nourriture ; l'odeur de sa transpiration étoit , on ne peut plus mauvaise. Le seize , il fut purgé pour la première fois. Le dix-sept , on le changea de linge. Il fut purgé quatre fois , en huit jours , & guérit enfin , sans aucun autre accident , que d'être beaucoup marqué , malgré une pommade dont il avoit fait usage , dès le neuvième jour de sa maladie.

AUTOMNE. Les petites véroles continuèrent , mais avec des accidens moins fâcheux ; aussi en périt-il moins : le traitement fut à-peu-près le même , & suivi d'un succès assez heureux.

Vers la fin de cette saison , les petites véroles devinrent bien moins fréquentes , & furent remplacées par des fièvres rouges , dont nous parlerons dans l'article de l'hiver 1712.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A R S 1763.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. à deux du mat.	A 2 h. à deux du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin, pouc. lig.	A midi, pouc. lig.	Le soir, pouc. lig.
1	4	10	9	27 10 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$
2	8	12	8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 9	27 10
3	7	11	7 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11	28
4	6	10	4 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{4}$
5	2	7 $\frac{1}{2}$	3	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
6	2	8	4	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
7	2 $\frac{1}{2}$	10	4 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
8	3 $\frac{1}{2}$	12	5 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
9	2 $\frac{1}{2}$	13	6 $\frac{1}{4}$	28 1	28	28 1 $\frac{1}{4}$
10	3 $\frac{1}{2}$	13	7 $\frac{1}{2}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
11	6	8	0 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$	28 1
12	04 $\frac{1}{2}$	1	02 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
13	04	2	0 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
14	03	4 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
15	0	5 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$
16	0	4 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4
17	03 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{4}$	4	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3
18	2 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
19	5	12	5 $\frac{1}{4}$	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
20	4	12	7 $\frac{1}{4}$	28	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
21	7	12 $\frac{1}{2}$	9	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
22	7 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
23	3 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28 3	28	27 11
24	3 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
25	1 $\frac{1}{4}$	7	2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
26	1 $\frac{1}{2}$	7	1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 3 $\frac{1}{4}$
27	0 $\frac{1}{2}$	6	1 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 5
28	0 $\frac{1}{2}$	8	3 $\frac{1}{2}$	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$
29	2	8 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$
30	2 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4
31	3 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$

ETAT DU CIEL

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S. pl. couv.	S. couvert.	Couvert.
2	S-S-O. beau. grand vent.	S-S-O. cou. gr. vent.	Couv. gr. v.
3	S-S-O. cou. ondée.	S - O. couv.	Couvert.
4	O. cou. nuag.	O. vent. nuag.	Nuages.
5	N-N-E. fer.	N-N-E. fer.	Serein.
6	N-E. ferein.	N-E. ferein.	Serein.
7	N-E. ferein.	N-E. ferein.	Serein.
8	S-E. ferein.	S-E. ferein.	Serein.
9	S-E. ferein.	S-E. ferein.	Serein.
10	S-E. ferein.	S-E. beau.	Beau.
11	E. nuag. cou. gr. vent.	N-E. gr. ven. couv.	Gr. v. couv.
12	E-N - E. gr. vent. fer.	E-N - E. gr. vent. fer.	Gr. vent. fer.
13	E-N-E. vent. ferrein.	E-N-E. v. fer.	Vent. fer.
14	N-E. ferein.	N-E. ferein.	Serein.
15	N-E. cou. b.	N - E. nuag. ferrein.	Serein.
16	N-E. cou. b.	N - E. b. fer.	Serein.
17	N-E. beau.	S - E. beau. nuag.	Nuages.
18	S. couv.	S. couvert.	Couv. vent.
19	O. pl. nuag. ondée.	O. nuag.	Nuages.
20	O. couv. nuag. ondée.	O. nuag. ond.	Couvert.
21	S-O. couv.	S-O. couv.	Couvert.
22	S-O. cou. pl.	O. pl. ferein.	Serein.
23	O. cou. gr. vent.	O. gr. vent. pl. couv.	Nuages.
24	N-O. b. nuag.	N-O. beau.	Beau.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
25	N-O. couv.	O. pluie.	Serein.
26	N-O. nuag.	N-O. ondée de neig. nua.	Serein.
27	N. couv. pet. ond. de neig.	N. pet. ond. de neig. nua.	Serein.
28	N. fer. beau.	N. b. couv.	Couvert.
29	S. couvert. brouill. cou.	N. couvert. nuag.	Beau.
30	N. cou. nuag.	S. nuag.	Beau.
31	N. ferein.	N. ferein.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 13 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur ou le plus grand froid a été de $4\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du terme de la congélation: la différence entre ces deux points est de $17\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces $5\frac{1}{8}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 9 lignes: la différence entre ces deux termes est de 8 lignes trois quarts.

Le vent a soufflé 5 fois du N.
 1 fois du N-N-E.
 7 fois du N-E.
 2 fois de l'E-N-E.
 1 fois de l'E.
 4 fois du S-E.
 4 fois du S.
 2 fois du S-S-O.
 3 fois du S-O.
 6 fois de l'O.
 3 fois du N-O.


Il a fait 10 jours beau.
17 jours serein.
17 jours couvert.
6 jours vent.
12 jours des nuages.
1 jour du brouillard.
7 jours de la pluie.
2 jours de la neige.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1763.

On a observé , pendant ce mois , une très-grande quantité de rhumes qui ont été plus ou moins opiniâtres : ils ont été accompagnés , dans plusieurs personnes , d'insomnies & de toux violentes , de points de côté & de crachemens de sang ; ils ont aussi dégénéré en véritables péripleumonies catarrheuses.

On a vu , à la fin du mois , quelques péripleumonies véritablement inflammatoires , accompagnées de fièvre aiguë , point au côté , difficulté de respirer , & crachement de sang , & des fièvres rouges.

Les dévoiemens , qu'on avoit observés dans le mois précédent , ont duré une partie de ce mois-ci.



*Observations Météorologiques faites à Lille
dans le mois de Février 1763; par
M. BOUCHER, médecin.*

Quoique le vent ait été presque tout le mois constamment au Sud, il y a eu encore quelque retour de gelée, mais peu considérable, si ce n'est le 14, que le thermometre a été observé $4\frac{1}{2}$ degrés sous le terme de la congélation; & le 15, à 2 degrés, sous ce terme. Vers la fin du mois, la liqueur du thermometre a approché du terme de la température.

Le tems a été couvert & nuageux tout le mois. Le barometre, si l'on en excepte le 14, le 17. & le 24, a toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces; le 11, il marquoit 27 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes: aussi y a-t-il eu plusieurs jours de pluie assez forte, & quelques jours de neige, mais peu abondante.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $9\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de $4\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme: la différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans

476 MALADIES REGN. A LILLE.

le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes,
& son plus grand abbaiffement a été de 27
pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux
termes est de 9 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord-Est.

4 fois du Sud-Est.

20 fois du Sud.

6 fois du Sud vers l'Ou.

3 fois de l'Ouest.

Il y a eu 25 jours de tems couvert ou nua-
geux.

20 jours de pluie.

3 jours de neige.

6 jours de vent forcé.

Les hygrometres ont marqué une humi-
dité moyenne, tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois
de Février 1763 ; par M. BOUCHER.*

Les fièvres continues catarrhales ont per-
sisté ce mois, souvent avec les symptomes
de la pleurésie ou de la péripleumonie :
elles ont eu, dans plusieurs, & sur-tout,
parmi le petit peuple, un caractere malin,
& une pente à la gangrene. Les décoctions
de quinquina émulsionnées & nitrées, ont
été administrées avec succès, même dans
le cas du délire phrénétique, & de l'oppres-
sion de poitrine ; la complication des vers
obligeoit très-souvent d'y joindre les reme-
des vermifuges, entre lesquels le kermès

délayé dans de l'huile d'amandes-douces , paroissoit d'autant plus préférable , qu'il provoquoit une diarrhée bilieuse salutaire , & qu'il aidoit une expectoration louable , dans le cas d'embarras du poulmon.

J'ai vu , dans un homme de quarante ans , d'une constitution robuste , une fluxion érysipélateuse au visage , & ensuite la petite vérole se joindre , vers le vingtième jour de la maladie , à une fièvre continue de ce caractère : le sujet a succombé , le nez & une partie du visage étant tombés brusquement en gangrene. Au reste , je ne sçais personne autre , qui ait été attaqué de la petite vérole , ce mois.

Les rhumes de poitrine & de tête ont aussi persisté ; & il y a eu encore des fluxions de poitrine , & des affections rhumatismales.

C O U R S P U B L I C

De Physique expérimentale.

Le sieur BRISSON , de l'academie royale des sciences , recommencera un Cours particulier de Physique expérimentale , dans les premiers jours du mois de Mai. Ceux qui désireront assister à ce Cours , sont priés de se faire inscrire chez lui , au Collège de Navarre , rue & Montagne Sainte Genevieve.

 LIVRES NOUVEAUX.

D. Paul. H. G. Moehringii, *medici ex acad. Imp. naturæ Curios. & comm. litt. phys. techn. med. Norimberg. sodal. Historiæ medicinales ; junctis ferè ubique Corollariis praxim medicam illustrantibus*. C'est-à-dire : Observations de Médecine , auxquelles on a joint presque par-tout des Corollaires qui tendent à éclaircir la pratique de la Médecine ; par M. D. Paul. H. G. Moehring , médecin de l'académie Impériale des Curieux de la nature , & du commerce littéraire de Nuremberg. A Amsterdam , chez Arkesteë & Merkus , 1761 , in-8°.

Ce Livre , dont on trouve quelques Exemplaires chez Vincent , a été imprimé , pour la première fois , en 1739. On le redonne ici sans additions ni corrections.

Le Conservateur de la Santé , ou Avis sur les dangers qu'il importe à chacun d'éviter pour se conserver en bonne santé & prolonger sa vie ; par M. Le Begue de Presle , docteur-régent de la faculté de médecine de Paris , & censeur royal , avec cette épigraphe :

*Medicina fuit , res scire nocentes ,
Quo sibi mortales à se ladente caverent.*

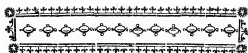
Hebenstreit.

A la Haye ; & se trouve à Paris , chez *P. Fr. Didot le jeune* , 1763 , *in-12*.

La Jurisprudence de la Médecine Française , ou Traité historique & juridique des réglemens , discipline , police , devoirs , fonctions , honneurs , droits , privilèges & prérogatives des trois Corps de Médecine en France , & de ses artistes , considérés , soit dans leur profession simplement , soit dans les offices qu'ils possèdent à ce titre , avec les devoirs , les fonctions & autorités des juges , à leur égard : le tout déduit des constitutions apostoliques , du droit romain , du droit coutumier , des ordonnances , édits , déclarations & lettres-patentes de nos rois ; des arrêts du conseil & des cours souveraines ; des usages des juridictions les mieux réglées & des corps de médecine , & du sentiment des meilleurs auteurs. Par *M. Verdier* , docteur en médecine , & avocat au parlement. Au Mans ; & se trouve à Paris , chez *Prault* , 1763 , *in-12*.

Recueil sur l'Électricité médicale , dans lequel on a rassemblé les principales Pièces publiées par divers sçavans , sur les moyens de guérir , en électrisant les malades. A Paris , chez *Vincent & Didot le jeune* , 1763 , *in-12* , 2 vol.

Nous rendrons un compte plus détaillé de ces trois derniers ouvrages , dans les Journaux suivans.



T A B L E.

E XTRAIT des Expériences de M. Storck, sur l'usage interne de la Pomme épineuse, de la jusquiame & de l'aconit. Page 387
Observation sur une Fièvre double-tierce intermittente, accompagnée d'une constipation opiniâtre. Par M. Planchon, médecin. 407
Observation sur le Ver Tania. Par M. Postel de Franciere, médecin. 416
Observations sur la Danse de S. Wit. Par M. Alliet, médecin. 432
Observation sur quelques Maladies vermineuses. Par M. Coulanvaux, médecin. 443
Lettre de M. Mauran, chirurgien, contenant la descrip- tion d'une Hydrocele, avec pierre au périné. 444
Observation sur une Hydropisie de poitrine, dégénérée en empyeme. Par M. Fouet, médecin. 451
Observation sur l'Extirpation d'une Tumeur cancéreuse à la langue, & sur les bons effets des pilules de ciguë, dans les accidens qui survinrent à la suite. Par M. Bleshaar, chirurgien. 455
Observations sur les Maladies épidémiques, qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747, Année 1711. 461
Observations météorologiques, faites à Paris, pour le mois de Mars 1763. 471
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mars 1763. 474
Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois de Février 1763. Par M. Boucher. 475
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Févier 1763. Par M. Boucher, 476
Cours public, 477
Livres nouveaux, 478

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mai 1763. A Paris, ce 19 Avril 1763.

POISSONNIER DESPERRIÈRES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

JUIN 1763.

TOME XVIII.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,

On trouve chez VINCENT, à Paris,
rue S. Severin, les Livres suivans :

*Traduction des Ouvrages de Celse sur la
Médecine & la Chirurgie ; par M.
Ninnin, in-12. 2 vol. 1754. 5 l.*

*L'Amputation à lambeau, ou nouvelle
Méthode d'amputer les membres ; par
Verduyn, in-8°. 1757. Fig. broch. 3 l.*

*Pharmacopée universelle de Quincy, où
l'on trouve les préparations nécessaires
& la manière de faire des formules,
in-4°. 12 l.*

Théorie nouvelle du flux menstruel, in-12. 2 l.

*Dissertation sur les Vapeurs, Pertes de sang,
Pertes blanches, Grossesses & Couches,
&c. par M. Maria, in-12, 1759. 2 l.*

*Histoire de la Santé, in-8°, 2 vol. petit
format, 1762. 4 l.*

Anecdotes de Médecine, in-18, 1762. 2 l.

*Avis au peuple sur sa santé ; par M. Tissot,
in-12. 2 l. 10 s.*



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1763.

EXTRAIT.

*Le Conservateur de la Santé, ou Avis sur
les dangers qu'il importe à chacun d'évi-
ter, pour se conserver en bonne santé, &
prolonger sa vie ; par M. LE BEGUE
DE PRESLE, docteur-régent de la faculté
de Médecine de Paris, & censeur royal.*

*... Medicina fuit, res scire nocentes,
Quo sibi mortales à re ladente caverent.*

Hebenstreit.

*A la Haye ; & se trouve à Paris, chez
Didot le jeune, 1763, in-12. Prix
broché. 2 liv.*

IL n'arrive que trop souvent que des gens
courent les plus grands dangers, en s'ex-
posant à l'action de certaines causes, dont

H h ij

ils ne connoissent les mauvais effets , qu'après les avoir éprouvés. Combien n'en est-il pas péri pour être entrés imprudemment dans des lieux fermés où il y avoit du charbon humide embrasé ? Combien , pour s'être présentés à l'ouverture des fosses , où il y avoit des matieres animales en putréfaction , ou pour s'être tenus dans des celliers , dans lesquels il y avoit des liqueurs en fermentation ? Combien d'autres n'ont-ils pas été privés de l'usage de leurs membres , pour avoir habité trop tôt des maisons nouvellement enduites de chaux ou de plâtre ? Rien ne pouvoit donc être plus utile qu'un ouvrage qui indiquât aux hommes les dangers auxquels ils s'exposent tous les jours par imprudence , par témérité ou par ignorance. C'est ce que M. Le Begue de Presse a exécuté dans son *Conservateur de la Santé*. Il avoit déjà fait imprimer , en 1759 , une Dissertation latine , dans laquelle il avoit entrepris de prouver que , *lorsque les médecins , par leurs observations & leurs conseils , & les magistrats par des réglemens salutaires , faits en conséquence , travaillent , de concert , à conserver la santé des hommes , ils peuvent prévenir beaucoup de maladies , sur-tout parmi le peuple*. Les réflexions & les recherches qu'il avoit été obligé de faire pour composer cet ouvrage , lui faciliterent les moyens de ramasser les

matériaux qui lui étoient nécessaires, celui qu'il méditoit. En effet, en sept ou huit mois de tems, il eût rassemblé plus de six cens articles, dont il ne publie aujourd'hui qu'une partie : il réserve les autres qui se sont considérablement augmentés depuis, pour en composer un second volume. Il y exposera les dangers particuliers à chaque âge, à chaque tempérament, à chaque sexe, à tous les arts, aux différentes professions & manieres de vivre, aux états d'infirmité, de maladies aiguës ou chroniques, de convalescence, &c.

Le premier Volume que nous annonçons, contient quatorze Chapitres, un Supplément & des objets de régleme[n]t de police, pour la conservation de la santé des citoyens. Les quatorze Chapitres traitent de l'air, des boissons, sçavoir, de l'eau & des boissons artificielles ; des alimens solides, de leur quantité, de leurs qualités, & des tems des repas ; des habillemens, de la veille & du sommeil ; des attitudes ; des travaux & des exercices du corps & de l'esprit ; de l'inaction de l'un & de l'autre ; des sensations, des passions, de l'habitude, des antipathies ; de la transpiration, de la salive, des urines, &c. enfin des remèdes de précaution, des maladies imaginaires, & de la lecture des livres de médecine. Chaque[n] de ces Chapitres est divisé en une infi-

nité d'articles , qu'il feroit trop long de rapporter ici. Le Supplément contient des additions , qu'il n'a pas été possible d'insérer à leurs places , parce que l'auteur ne les a composées que pendant l'impression de son livre. Les objets de réglemeut sont destinés à montrer combien on peut faire servir la police à la conservation de la santé des hommes. Peut-être trouvera-t-on que plusieurs de ces réglemens si utiles dans la théorie , sont d'une exécution impossible dans la pratique ; mais lorsqu'on propose des projets , il vaut beaucoup mieux aller au-delà du terme , que rester en-deçà , étant bon que les magistrats qui sont les juges de la possibilité ou de l'impossibilité de l'exécution , soient instruits de tous les abus , afin de prévenir ceux auxquels il est possible d'apporter remède.

Dans chaque article , l'auteur expose d'abord les dangers que fait courir la cause qui en fait l'objet ; il n'en est point dont il n'eût pu prouver la vérité par des observations ; mais cela auroit trop grossi l'ouvrage , & multiplié inutilement les volumes. Il a mis , pour l'ordinaire , à la suite de l'exposition des dangers , les moyens de les prévenir. On trouve même , dans un assez grand nombre d'articles , les remèdes les plus simples , les plus actifs & les moins coûteux , pour guérir les maux qu'ont pro-

quits les dangers que l'on n'a pas évités, ou du moins pour arrêter leur augmentation & leurs progrès, soit lorsque ces effets ou ces maux sont faciles à guérir, soit quand ils sont de nature à devenir funestes, si on n'agit pas promptement. Il n'a pas été possible de rapporter à chaque article tous les effets qui sont la suite de ces causes de maladie, & encore moins les effets ou maux secondaires, qui sont produits par les premiers; mais les effets prochains qu'on a indiqués exactement, sont plus que suffisans pour empêcher les gens raisonnables de s'y exposer.

Pour faire connoître à nos lecteurs la maniere, dont M. Le Begue a traité sa matiere, nous allons copier un des nombreux articles qui composent son ouvrage; nous choisirons celui qui a pour objet *les dangers des habitations non aérées*, comme étant ceux auxquels le peuple, cette portion précieuse des nations, est le plus exposé. « L'air des chambres que l'on n'ou-
vre point, & dans lesquelles il y a habi-
tuellement plusieurs personnes enfermées
devient mal-sain par la quantité de va-
peurs dont il se charge. Une partie du
peuple des villes, & tous les paysans
habitent de petites chambres au rez de
chauffée, dont le plancher est fort bas,
& il y est renfermé, pendant plusieurs

» mois, sur-tout l'hiver, avec toute sa
 » famille, souvent plusieurs animaux, quel-
 » quefois des malades, & presque tou-
 » jours des enfans qui sont mal-propres ;
 » il y a des provisions de bouche ancien-
 » nes, qui ont une odeur forte, ou même
 » sont gâtées. Lorsque le mauvais tems ne
 » les empêche pas de sortir, ils rapportent
 » des habits mouillés, qui augmentent la
 » mauvaise odeur & l'humidité de l'air ;
 » d'ailleurs, ils n'ouvrent que très-rarement
 » leurs fenêtres.

» L'air qu'on respire dans ces habitations,
 » est humide & chargé de vapeurs mal-fai-
 » nes ; il cause aux femmes, aux artisans &
 » à tout le peuple sédentaire des villes les
 » maladies de peau, de poitrine, l'état
 » scorbutique des humeurs, les rhumatif-
 » mes. Les sorties fréquentes des payfans,
 » leur vie sobre, leurs alimens sains, leur
 » constitution forte les mettent à l'abri,
 » sinon de la disposition à ces maladies, du
 » moins des symptômes qui les démontrent
 » existantes.

» Il est un moyen très-facile de prévenir
 » les mauvais effets que produit nécessaire-
 » ment l'air renfermé ; c'est d'ouvrir tous
 » les jours les fenêtres, de donner lieu à
 » un courant d'air, en ouvrant des deux
 » côtés opposés, d'entretenir les maisons
 » propres.

E X T R A I T.

Recueil sur l'Électricité médicale, dans lequel on a rassemblé les principales Pièces publiées par divers Sçavans, sur les moyens de guérir, en électrisant les malades. A Paris, chez Vincent & Didot le jeune, 1763, in-12, 2 vol. Prix relié 5 liv.

Les effets que l'électricité a paru produire sur le corps de ceux qui se sont exposés à son action, devoit naturellement engager les physiciens à examiner si on ne pourroit pas la faire servir au rétablissement de la santé. Aussi les a-t-on vu s'empresser, à l'envi, de l'appliquer à la guérison des maladies les plus rebelles ; mais le succès n'a pas également répondu à leurs différentes tentatives. Le recueil que nous annonçons, contient les pièces les plus essentielles qui ont été publiées sur ce sujet. On a rendu cette nouvelle édition plus intéressante que la première, en évitant les doubles emplois, en disposant les matériaux dans un meilleur ordre, & en l'enrichissant de plusieurs morceaux curieux.

La première pièce de ce recueil est une *Lettre sur l'Électricité médicale*, écrite de

Venise, par M. Pivati, membre de l'académie de Bologne, à M. Zanotti, secrétaire de la même académie. Ce sçavant crut pouvoir inférer d'un grand nombre d'expériences qu'il avoit faites sur différentes substances des trois régnés, que, puisque l'activité de la matiere électrique est si grande, que le simple frottement joint à la chaleur, la met en état de pénétrer, en un instant, tous les corps, il y avoit lieu d'espérer que, si l'on enduisoit intérieurement un cylindre avec des matieres spiritueuses, les écoulemens de la matiere électrique pourroient entraîner avec eux, des écoulemens de la matiere contenue dans le vaisseau, & en introduire dans le corps, où elle pénètre elle-même, les particules les plus pures & les plus subtiles; ce qui seroit une maniere bien agréable & bien commode, d'administrer les remedes avec toute leur activité, & d'une façon, pour ainsi dire, insensible. Pour s'en assurer, il enduisit intérieurement des cylindres de différentes substances résineuses; & les ayant électrisés, il observa que l'odeur des substances renfermées dans ces tubes, se communiquoit aux personnes qui avoient été électrisées par leur moyen. Il se fit donc un petit assortiment de cylindres diurétiques, hystériques, anti-apoplectiques, sudorifiques, cordiaux, balsamiques, &c. dont il se servoit,

suivant les occasions. Par ce moyen, il assure être parvenu à guérir plusieurs maladies très-graves, entr'autres, une fluxion opiniâtre aux jambes, qui les rendoit presque percluses, dans un homme d'environ vingt-six ans; une goutte très-invétérée, dans l'évêque de Sebenico, à qui elle avoit ôté l'usage de ses mains, & presque celui de ses jambes; une enflure aux doigts de la main, accompagnée de rougeur & de tremblement, dans une dame sexagénaire.

La seconde est une suite d'*Observations physico-médicales sur l'Electricité*, par M. Joseph Veratti, professeur en médecine à Bologne. M. Veratti, invité par les heureux succès de M. Pivati, essaya d'appliquer l'électricité à la médecine, en suivant une autre route; il se contenta d'électriser ses malades avec des cylindres ou des globes simples, & de tirer des étincelles des parties où étoit le siège de la maladie. Il prétend avoir guéri, de cette manière, des douleurs de différente espece, des tumeurs, un larmoyement, des affections vaporeuses. Il répéta les expériences de M. Pivati, & opéra des guérisons avec un verre enduit de substances spiritueuses & balsamiques. Il réussit également à purger différentes personnes, en les électrisant avec des tubes, dans lesquels il avoit renfermé de la scammonée, de l'aloë succotrin, de la gomme-

gutte; expérience que M. Bianchi avoit le premier tentée.

La troisieme est une Lettre de M. de Sauvages, célèbre professeur de Montpellier, qui contient l'histoire des cures opérées, par le moyen de l'électricité, par un nommé Rigaudier, chaudronnier de Montpellier. La quatrieme est un Extrait des expériences sur l'électricité, par M. Jallabert, professeur à Geneve, & renferme l'histoire du paralytique, que cet illustre physicien a presque guéri, en l'électrisant. Cette pièce est suivie d'une *Dissertation sur les effets de l'Electricité, avec un détail des expériences faites à ce sujet sur des paralytiques*, par M. de la Sone, docteur en médecine de la faculté de Paris, de l'académie royale des sciences, & premier médecin de la reine. Il paroît, par cette Dissertation, que MM. de la Sone, Morand & Nollet, qui avoient été chargés par l'académie, de vérifier les différentes cures qu'on avoit annoncées comme opérées par l'électricité, n'ont pas été aussi heureux que les électriseurs d'Italie & de Geneve. Voici ce qu'on lit du résultat des expériences qu'on fit à ce sujet.

» On fit subir la commotion de Leyde, un
» grand nombre de fois, & plusieurs jours
» de suite, à différentes personnes paraly-
» tiques des deux sexes. Dans quelques-
» unes, la commotion ne parut se faire

» sentir que peu-à-peu & par gradation, dans
 » les parties paralysées : presque tous eurent
 » des douleurs sourdes, & une espece de
 » fourmillement dans les organes paralysés,
 » plusieurs jours après que les expériences
 » furent faites ; mais aucun ne fut guéri à
 » Paris.

L'électricité eut plus de succès en Allemagne. M. Samuel-Théodore Quelmalz publia en 1753, à Leipfick, des *Observations sur les vertus médicales de l'Electricité*, dans lesquelles il assure avoir guéri, par son moyen, des paralytiques, des gouteux, des gens attaqués de rhumatisme & de goutte-sereine. L'auteur avance même que *l'Electricité opere de plus grands effets dans la goutte-sereine, que dans toute autre affection paralytique* ; observation qui se trouve contredite dans une these soutenue en Suède, sous la présidence de M. Linnæus, par M. Pierre Zetzell, & qu'on trouve dans le recueil, à la suite de la pièce précédente. M. Zetzell a essayé l'électricité dans un très-grand nombre de maladies. Il l'a employée inutilement dans la goutte-sereine : dans le mal arthritique, l'électricité a déplacé l'humeur ; mais elle n'a jamais pu la dissiper : elle a adouci la migraine ; elle a été encore plus efficace dans les contractions des membres : elle a fondu les concrétions cérumineuses & le pus qui

croupissoit dans le conduit auditif externe ; & dissipé la surdité que ces causes avoient produites ; mais elle n'a été d'aucun secours dans la surdité causée par une fluxion catarrhale , & dans le coryza : elle n'a rien fait dans l'épilepsie ; elle a paru hâter la suppuration des furoncles : elle a résout des ganglions : les femmes hystrériques n'en ont reçu aucun secours ; les effets qu'elle a produits dans la sciatique , les rhumatismes & dans les douleurs de dents , n'ont pas été durables ; elle a paru un remède douteux dans les fièvres intermittentes ; elle n'a pas mieux réussi dans la paralysie ; enfin M. Zetzel prétend avoir répété inutilement les expériences de M. Veratti sur les purgatifs. Le premier volume est terminé par un examen raisonné des différens succès des tentatives électriques pour la guérison des maladies. Il est du nouvel éditeur , & ne se trouve point dans l'édition précédente.

Le second volume ne contient que trois pièces. La première , qui a été publiée par M. Bianchini , docteur & professeur en médecine , est une suite d'expériences entreprises par quelques personnes qui s'étoient réunies pour vérifier les observations de MM. Pivati & Veratti , sur l'efficacité des matières renfermées dans les vaisseaux électriques. Il s'en faut de beaucoup que le

réfultat en soit favorable à ces auteurs. Les nouveaux observateurs n'ont pu voir aucun des phénomènes annoncés par ces deux physiciens, quoiqu'ils paroissent avoir pris toutes les mesures qu'il étoit possible de prendre pour réussir. La seconde & la troisième sont deux thèses soutenues à Montpellier. La première qui a pour titre : *Dissertation de médecine sur la vertu électrique, appliquée à la guérison de l'hémiplégie, soutenue par M. Deshais*, contient, outre une théorie du mouvement musculaire, de la sensation & de l'hémiplégie, plus ingénieuse que solide, plusieurs observations de paralytiques guéris par l'électricité. La seconde, qui est purement théorique, tend à prouver que *le fluide nerveux est un fluide électrique* ; elle a été soutenue par M. Dufay, sous la présidence de M. de Sauvages.

Il seroit à souhaiter que toutes ces pièces fissent naître à quelqu'un l'envie de soumettre les faits qui y sont énoncés, à un nouvel examen ; d'où il résulteroit une solution de toute difficulté, sur ce qu'on doit penser de l'électricité, qu'on a peut-être envisagée d'abord, avec trop d'espoir, comme un moyen de guérison, & qu'on a ensuite abandonnée avec trop d'indifférence.





ABBREGÉ HISTORIQUE

Sur le Mal de gorge gangreneux & épidémique ; qui a régné à Charon , pendant l'été de 1762 ; par M. DUPUY DE LA PORCHERIE , docteur de Montpellier , & membre du collège royal de médecine de la Rochelle.

Le 22 de Juillet 1762, je me transportai à Charon, par ordre de M. Baillon, alors intendant de la généralité de la Rochelle, pour prendre connoissance de la maladie qui dévastoit cette paroisse, & voir les moyens d'y remédier.

Charon renommé par les moules, dont les habitans, pendant la paix, font un assez bon commerce, est une Châtellenie située sur les côtes d'Aulnis, à trois lieues de distance de la ville de la Rochelle. Il y a, outre le bourg, deux villages; l'un appelé *Bourg-Chapon*, l'autre, *Babifais*; plus, une abbaye de Bernardins, plusieurs cabanes, &, à peu de distance du bourg, quelques restes d'une chapelle, dont les Bénédictins de S. Cyprien de Poitiers perçoivent les revenus.

La paroisse de Charon est un marais souvent inondé par les pluies, qui devient
fec

fec & brûlant pendant les chaleurs ; elle est dans un terrain bas, en forme de bassin, qui approche assez de la figure d'un triangle ; elle est bornée à l'Occident, par l'Océan, avec lequel elle est de niveau ; au Septentrion, elle est bornée & est de niveau avec la Sèvre-Niortoise ; au Levant, elle est dominée par les paroisses de Marans & d'Andilly-le-Marais ; au Midi, par celles de Ville-doux & d'Esnandes. Sur la partie de cette terre, qui m'a paru la plus élevée, est assis un château qui, (s'il en faut croire une inscription latine sur marbre,) a été rebâti en 1630, sur les ruines d'un autre qui avoit été construit par les Anglois, & qui, dans le feu des dernières guerres civiles, a été embrasé & abbatu rez-pied, rez-terre. M. le marquis de Seüil en est le seigneur ; & quoiqu'il fasse sa résidence ordinaire à Paris, il vient souvent l'habiter dans la saison de l'été ; c'est pourquoi il n'a rien omis pour en rendre le séjour très-agréable.

La maniere de vivre des habitans de Charon, est la même que celle de ceux qui habitent les côtes. Ils mangent, en été, du poisson frais ; ils en font sécher pour l'hiver. Les bleds de la recolte de 1761 se sont conservés, sans aucune altération : leur pain est ordinairement bon ; le vin du

crû est toujours verd (a); on ne sçait si on doit l'attribuer à la nature du sol, ou à ce qu'ils ne donnent pas au raisin le tems de mûrir; ils ne boivent de ce vin, que le Dimanche; s'ils le ménageoient pour l'été, il leur serviroit d'eau de verjus capable de rafraîchir leur sang, & les aideroit à supporter les travaux forcés de cette saison.

Les eaux de Charon sont comme celles de tous les marais de l'univers; elles sont plus ou moins mauvaises, selon qu'elles sont plus ou moins près de leurs sources. Le puits du château, qui est le plus fréquenté, parce qu'il donne effectivement la moins mauvaise eau, n'avoit, le 5 Août, qu'un pied & demi d'eau, à environ trois brasses de profondeur; cette eau, au sortir du puits, étoit faumâtre: je mêlai, dans environ huit onces de cette eau, quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance, qui donnerent aussi-tôt une couleur bleuâtre, & qui, environ douze heures après, déposèrent un sédiment muqueux, très-blanc & très-épais. Je m'étois proposé d'en

(a) J'ai fait, pendant mon séjour sur cette paroisse, des recherches sur les diverses coliques auxquelles les habitans pouvoient être sujets; & j'ai eu lieu de me convaincre que l'espece décrite sous le nom de colique végétale, leur est totalement inconnue.

faire l'analyse en grand, pour connoître, d'une maniere plus précise, la nature des parties hétérogenes qu'elles peuvent contenir ; mais cela ne m'a pas été possible jusqu'ici ; malgré cela, les Charonnois sont, dans le général, assez bien constitués ; leurs eaux paroissent influencer davantage sur la constitution des enfans. Ils ont presque tous l'habitude du corps cachectique ; le *carreau* est parmi eux une maladie endémique.

Dès que l'on sçut mon arrivée au château de Charon, (le Vendredi 23 Juillet,) l'on m'appella, pour aller dans le bourg, voir la femme du nommé *Brion*, tailleur d'habits, âgée de vingt-un ans, d'une assez bonne constitution, & nourrice. Je la trouvais au lit ; elle avoit été attaquée, dans la nuit, d'une fièvre brûlante, d'un grand mal à la partie antérieure de la tête, avec délire, mais sur-tout d'un grand mal de gorge qui gênoit la déglutition, tant des liquides que des solides. L'intérieur de la gorge ne me parut ni tuméfié, ni enflammé ; l'extérieur, du côté gauche, étoit tendu & très-douloureux au toucher ; les pulsations de l'artere carotide étoient évidemment redoublées ; cette tension occupoit tout l'espace, qui est depuis la clavicule jusques derriere l'oreille ; les glandes maxillaire & parotide étoient par conséquent très-tuméfiées. La langue étoit recouverte d'un sédi-

ment jaune ; sa base me parut visqueuse & gluante. Je trouva le pouls de la malade si petit, si misérable, que je crus devoir remettre la saignée à un autre tems ; j'avois d'ailleurs sçu par le chirurgien du lieu, qui avoit traité jusques-là tous ceux qui s'étoient trouvés dans le même cas, que les saignées, plus ou moins répétées, étoient devenues meurtrières ; le mal, suivant son rapport, tomboit à vue d'œil sur la poitrine & les étouffoit. Ces mauvais effets des saignées ne le rebuterent pas, parce qu'il croyoit très-fermement que ces maux de gorge étoient de l'espece simplement inflammatoire, & que par conséquent la saignée y convenoit ; aussi son avis étoit que l'on saignât cette femme : elle ne le fut cependant point. Mais voyant qu'il n'y avoit pas de momens à perdre, le chirurgien lui donna, en ma présence, le tartre stibié, avec la confection d'hyacinthe, fondus & delayés dans le moins de véhicule qu'il fut possible, pour trois doses, à prendre de demi-heure en-demi-heure : le remede fit effet ; la malade vomit beaucoup de bile très-épaisse ; les parties de la gorge se dégorgerent, & les principaux accidens disparurent ; ce soir-là même, il n'y avoit que très-peu de fièvre. Comme j'avois ordre de M. l'intendant de revenir promptement lui faire mon rapport de tout ce que j'aurois vu & observé, sça-

chant d'ailleurs que c'étoit alors la seule malade sur la paroisse qui exigeât des secours pressans , je laissai au chirurgien un plan de conduite à suivre , pendant mon absence.

Il sembloit que l'épidémie avoit joué de son reste sur cette femme , & qu'il n'y avoit plus rien à craindre du formidable mal de gorge , qui en avoit tant fait mourir (a). Personne du moins ne s'en plaignoit , lorsque je reçus une lettre de M. le marquis de Seuil, (du 27 ,) qui me mandoit que , le lendemain de mon départ , (Samedi 24 ,) le nommé *Louis Pain*, du village de Bourg-Chapon , sexagénaire , assez bien constitué , avoit été saisi de la maladie , le matin : il avoit été pris d'une fièvre brûlante , d'un mal de tête & d'un mal de gorge si violens , que dès-lors il ne lui fut plus possible de rien avaler ; la boisson lui ressortoit par le nez ; l'extérieur de la gorge étoit comme dans le cas précédent. Le Lundi , (26 ,) il parut moins souffrir : le Mardi , (27 ,) le râle se manifesta ; il tomba dans l'agonie & mourut : ce malade avoit été saigné plusieurs fois. Le nommé *Bachelier* , qui avoit été

(a) Lors de mon arrivée à Charon , il en étoit déjà mort près d'un cinquième , dans l'espace de de trois à quatre mois. On évalue le nombre des habitans de 1000 à 1200 , y compris les journaliers qui viennent l'habiter dans le tems de la coupe des foins , & pendant la moisson.

précisément dans le même cas, l'avoit été aussi ; l'on n'avoit pas même omis l'application des vésicatoires à la gorge ; ces divers secours n'opérèrent rien. Il mourut le troisième jour.

J'eus l'honneur de communiquer à M. l'intendant cette lettre, parce que je ne voulois rien faire sans ses ordres. Il m'ordonna de partir pour Charon, avec un chirurgien de cette ville. Je choisis M. *Cougnon*, dont je lui avois certifié la capacité, pour voir par l'ouverture du cadavre, le siège de cette cruelle maladie. Dès mon arrivée au château, on me rapporta que le nombre des malades avoit augmenté considérablement sur la paroisse. Je trouvai, à l'entrée du bourg, la nommée *Brion*, celle-là même dont j'ai décrit l'histoire, & que (le Vendredi 23 Juillet,) j'avois confiée au chirurgien du lieu : cette femme avoit encore la fièvre ; elle se plaignoit d'une douleur assez vive, qui occupoit, depuis les dernières fausses-côtes, toute la partie droite de la poitrine, intérieurement & extérieurement ; cette douleur s'étendoit jusqu'à l'épaule ; elle touffoit & crachoit du sang : cet état joint à un pouls dur & serré, me détermina à lui faire tirer une poëlette de sang ; ce qu'on répéta, deux heures après ; on lui appliqua, sur le côté malade, une vessie à demi-pleine d'eau, chargée du

mucilage de graine de lin : je lui ordonnai, en outre, un looch avec le kermès minéral ; dans moins de trois jours, elle fut sur pied.

Le nombre des malades que je visitois chaque jour, sur cette paroisse, augmentant de jour en jour, monta à 100 & plus. Ils avoient, en général, le poulx petit & fréquent, avec plus ou moins de chaleur & de sécheresse à la peau, un grand mal de tête qui se faisoit sentir, chez tous, à la partie antérieure ; des vomissemens de bile pure, & des déjections de même nature ; avec plus ou moins de mal à la gorge, & de difficulté d'avaler : plusieurs rendoient des vers, & cela étoit plus ordinaire parmi les enfans ; d'autres ne se plaignoient que de la fièvre & de douleurs vagues dans le bas-ventre, qui s'étendoient à la poitrine extérieurement jusqu'à l'épaule ; ces fièvres étoient continues, avec très-peu de rémission ; d'autres enfin, & c'étoit le plus grand nombre, avoient des fièvres d'accès, quotidiennes, tierces & quartes, qui sont comme endémiques, dans les marais ; elles céderent au traitement usité en pareil cas.

Malgré la diversité apparente des symptômes sous lesquels cette épidémie paroissoit se masquer, il me fut aisé de reconnoître que la cause qui les enfançoit, étoit générale ; c'étoit dans tous une bile pure,

plus ou moins exaltée, qui passant, avec plus ou moins de rapidité, des premières voies dans les secondes, affectoit la tête & la gorge des personnes de tous les âges, de tous les sexes & de tous les tempéramens; dans ceux où elle se développoit avec plus de fureur, elle formoit, dans le fond de la gorge, près de l'os yoïde, dans la partie gauche, une inflammation qui suppueroit promptement, & dont le pus très-divisé, se répandoit bientôt dans la trachée-artère & dans les bronches, d'où la mort s'ensuivoit nécessairement.

J'ai trouvé, dans tous les malades, des marques évidentes de putridité, de l'espèce bilieuse. Ils avoient tous la langue recouverte d'une mucosité jaune, & le fond de la gorge étoit enduit d'une humeur visqueuse & gluante; leur bouche exhaloit une odeur fétide: ils se plaignoient tous de pesanteur à l'estomac; &, comme je l'ai dit, ils rendoient, par haut & par bas, de la bile toute pure, & quelquefois des vers: ils avoient une répugnance décidée pour les tisanes & les bouillons; les pommes vertes, & l'eau, telle qu'elle sortoit du puits, leur plaisoit davantage; devoit-il être surprenant de trouver dans tous un poulx si misérable? Je prescrivis à tous l'eau minérale, avec le nître, souvent avec le sel d'Epſom, pour avaler, (s'il étoit possible,) &

de demie en demi-heure : leur tisane commune étoit faite avec l'orge ; j'y faisois ajoûter quelques cuillerées de vinaigre & du nître ; leur boisson intermédiaire étoit l'eau de verjus & la limonade ; je les purgeois ensuite avec les minoratifs ; leur gargarisme ordinaire étoit composé avec l'eau d'orge miellée & acidulée avec s. q. d'esprit de soufre ou d'essence de *Rabel* : j'y faisois souvent ajoûter le camphre : on leur appliquoit de la laine grasse à la gorge , & au front un linge trempé dans le vinaigre ; on le leur faisoit quelquefois flairer ; cette méthode anti-phlogistique simple les a tous guéris , à la réserve de trois. Je vais donner les observations qu'on a faites à l'ouverture des corps de deux personnes mortes de cette maladie , avec l'histoire de leur maladie.

I. (Le Samedi 31 Juillet,) je fus appelé pour voir le nommé *You* , âgé de soixante-cinq ans ou environ , assez mal constitué , & fort adonné au vin ; il étoit aubergiste. Je le trouvai au lit , craintif & attaqué de la même maladie que *Louïs Pain* & *Bachelier*. Comme ce malade étoit dans l'aïssance , & qu'à raison de cela , il pouvoit suivre un régime convenable , son pouls d'ailleurs nous ayant paru plein , tendu & fort , on tenta une saignée & un lavement ordinaire , pour disposer à l'eau minérale , qui l'évacua puissamment par haut & par bas ; ce

prodigieux effet du remede ne rendit pas son état meilleur ; la gorge parut , le soir & dans la nuit , s'embarraffer davantage. Le Lundi (2 Août ,) il tomba dans l'agonie , & le Mardi (3 ,) il mourut. Nous procédâmes à l'ouverture ledit jour , sur les sept à huit heures du soir : nous trouvâmes , au fond de la gorge , du côté gauche , près du cartilage thiroïde , qui étoit ossifié , une lave de pus très-divisé & d'une puanteur horrible , qui se répandoit de la trachée-artere jusques dans sa bifurcation : les poumons étoient flétris , desséchés & bleuâtres , comme ils le sont dans la vieillesse.

II. Le Dimanche , (premier Août ,) étant dans le bourg , l'on m'appella pour voir le nommé *Herbert* , âgé de quarante-deux ans , & bien constitué ; il étoit au lit , avec une fièvre brûlante , douleur & chaleur à la partie antérieure de la tête , avec un mal de gorge qui le suffoquoit , & rendoit la déglutition presque impossible : son pouls ne répondoit pas , à beaucoup près , à la grandeur des accidens ; comme tous les signes de putridité bilieuse se présentoient , ainsi que dans le cas précédent , on lui fit avaler , (le 2 ,) non sans une grande difficulté , l'eau minérale ordinaire , qui l'évacua grandement : on lui donna , le soir , un lavement émollient ; l'on mit du nître dans sa tisane , & du camphre dans son garga-

risme : on lui appliqua les vésicatoires : tout fut sans succès. Le 3, il tomba dans le râle, & mourut. Le 4, nous procédâmes à l'ouverture ; & nous trouvâmes, dans la tête, que les vaisseaux sanguins qui suivent les anfractuosités du cerveau, étoient extrêmement gorgés ; l'état de la gorge étoit comme dans le cas précédent ; la cavité droite du *thorax* contenoit environ deux pintes d'une lymphe purulente & de mauvaise odeur ; les lobes du poumon de ce côté étoient abcédés en plusieurs endroits, & le tissu interlobulaire fondu & détruit ; la vésicule du fiel étoit presque vuide, les vaisseaux de l'estomac étoient gorgés, ainsi que ceux des intestins grêles, qui me parurent enflammés, & avoir une tendance à la gangrene.

III. Le nommé *Poupart*, âgé de vingt-deux ans, fort & robuste, fut attaqué, (le 31 de Juillet,) du mal de gorge, avec les mêmes symptômes décrits ci dessus. Il mourut le 5 Août ; c'est celui qui a résisté le plus long-tems. Nous ne l'ouvrîmes pas, parce que nous étions sur notre départ pour la Rochelle, & que l'ouverture ne nous eût rien présenté de particulier, que ce que nous avons observé dans les précédentes. Tous ceux qui ont été pris du mal de gorge au plus haut degré de malignité, ont éprouvé constamment les mêmes symptômes,

& y ont succombé , dans deux ou trois fois vingt-quatre heures.

Pour ce qui est de la cause éloignée de cette épidémie , tout le monde sçait que l'automne & l'hiver de 1761 à 1762 ont été très-pluvieux , & que les chaleurs de l'été qui les a suivi , ont été vives & ardentes ; l'évaporation qui a dû être très-considérable dans ce marais , & la corruption qui a dû en être la suite , auroit-elle donné lieu à cette épidémie ? Je laisse aux physiciens ce problème à résoudre.

L'on vient d'observer que cette espece de mal de gorge que l'on peut caractériser d'esquinancie gangreneuse , parcouroit des tems rapides , que les saignées étoient meurtrieres , & que si , dans le général , j'ai eu quelques succès dans le plan de curation , que j'ai établi & suivi , ce n'a été qu'en éloignant ce secours qui devoit cesser de l'être en pareil cas. Il ne m'est mort que trois malades sur 100 & plus , que j'avois à visiter par jour sur cette malheureuse paroisse ; les pluies d'orage qui survinrent , environ le tems de mon départ , & qui continuerent quelque tems après , m'avoient fait espérer la diminution , même la cessation totale de ces formidables maux de gorge ; ils disparurent effectivement , ainsi que je le prognostiquai à M. le marquis de Seuil.

M. l'intendant de cette généralité , à qui

j'avois eu l'honneur de représenter la misère de cette paroisse, voulut bien, par un trait de charité, qui fait l'éloge de sa religion & de la bonté de son cœur, m'envoyer cent livres de riz, que j'adressai inutilement (a) au curé, pour en faire préparer la soupe pour ses paroissiens, qui étoient dans le cas d'y avoir recours, & leur en faire la distribution, ainsi que cela se pratique chez les vrais pasteurs des paroisses qui se trouvent dans le même cas.

O B S E R V A T I O N

Sur une Fièvre scarlatine, compliquée avec une gale répercutée, & suivie de dépôts extérieurs multipliés ; par M. LANDEUTTE, médecin du Roi dans ses hôpitaux militaires, employé à Bitche, membre du collège royal des médecins de Nancy.

In cellulofo textu frequentius morbi &

(a) Sur le refus du curé, M. de Seuil fit apporter le riz au château, pour en faire distribuer la soupe. Je dois ce témoignage à ce respectable seigneur, qu'il m'a accompagné chez ceux de ses vassaux qui avoient le plus de besoin de son assistance. Sa présence sembloit les rendre à la vie. J'ai vu les cours de son château ouvertes aux pauvres pour leur donner le pain, le bouillon, la viande, les légumes frais, & du vin, tel que celui de *Rota*, &c.

morborum mutationes. Aucun médecin ne peut douter de la vérité de cette proposition ; aussi a-t-elle donné lieu à une sçavante thèse , soutenue avec la plus grande distinction à la faculté de médecine de Paris , en Décembre 1749 , par M. Thierry , son auteur.

Si le tissu cellulaire est un objet d'admiration pour un anatomiste physicien , que ne doit-il pas paroître aux yeux observateurs d'un médecin praticien ? Sa merveilleuse structure , sa prodigieuse étendue , son usage , son intime rapport & son étroite union avec presque toutes les parties du corps , tant simples qu'organiques , doit lui donner une très-grande part dans la production , dans les moyens de communication & de guérison des maladies. Il joue donc un grand rôle dans leur histoire générale , & il en a mérité une particulière pour celles qui lui sont propres : toutes les maladies de la peau , entr'autres , sont de ce nombre. La fièvre scarlatine que je vais décrire , paroît mériter d'être rangée dans cette classe , en ce qu'elle a attaqué un sujet très-galeux , à demi-guérison , & qu'elle a sur le champ tout répercuté.

Le régiment des Gardes Lorraines , que nous avons ici en garnison , depuis la fin de Décembre , & qui nous est arrivé de l'armée , par le tems le plus froid , après de très-longues marches , n'a pas tardé à

fournir à notre hôpital beaucoup de malades, du nombre desquels s'est trouvé le nommé Printems, âgé de vingt ans, de la compagnie de Vaugran l'aîné. Ce malheureux avoit une gale ancienne fort étendue, & d'une espece très-prurigineuse : l'épiderme de tout son corps en paroissoit épaissi & tout ridé ; c'étoit sans doute l'effet de l'acrimonie de l'humeur de la gale retenue dans le tissu de la peau, & considérablement augmentée, ainsi que du froid rigoureux, qui en avoient crispé les fibres nerveuses, & froncé les pores transpirans. Les remedes les plus propres à combattre puissamment cette gale, à la pousser au-dehors, & à rétablir la transpiration, furent mis en usage ; déjà leur effet avoit répondu à demi à mon attente, lorsque, tout-à-coup, il se déclara une fièvre inflammatoire violente, accompagnée d'un grand mal à la tête, d'une soif pressante, de nausées fréquentes, de douleurs dans tous les membres, enfin de cette rougeur écarlate, répandue généralement & sans intervalle, sur tout le corps, qui fait qualifier cette fièvre de scarlatine ; ce qui restoit de gale, s'étoit totalement évanoui dans la nuit. Le feu intérieur, les douleurs précordiales & nerveuses, qui accompagnoient cette fièvre, lui ont donné un degré d'intensité peu commun ; la répercussion de la gale étoit sans doute la cause

de ces douleurs si vives. . . . Je commençai ; dès le lendemain , par faire saigner le malade , & lui fis donner un vomitif ; la saignée fut répétée sur le soir ; le remède satisfirent en partie aux indications , en calmant un peu & pour le moment , les symptômes : j'employai ensuite une tisane rafraîchissante émulsionnée , & de fréquens clysters émolliens , pour tâcher d'éteindre le feu dévorant , qui sembloit se ranimer chaque jour , & augmenter les douleurs. Pour remédier plus sûrement à cet état inflammatoire & de souffrance , j'eus recours , dès le quatrième jour , à d'abondans juleps tempérans & parégoriques , dont l'usage m'a journellement paru indispensablement nécessaire , jusqu'au dix-sept de la maladie , que le malade commença d'entrer en convalescence ; je me tournai pour lors du côté des purgatifs les plus doux , & je les fis répéter , plusieurs fois , jusqu'au rétablissement.

Cette maladie n'a pas laissé que d'être longue & très-dangereuse ; elle a parcouru lentement & fort douloureusement ses différens tems ; enfin l'épiderme s'est détaché par lambeaux , de l'étendue d'un écu de six francs.

L'état de douleurs constantes , souffertes par mon malade , a prouvé un engorgement inflammatoire réel , non seulement de tous les vaisseaux vasculaires sanguins de la
peau ,

peau, mais aussi de tous les vaisseaux sous-cutanés; ce qui concentroit la circulation, l'a rendue plus difficile & plus agitée dans les viscères les plus intérieurs: de-là, les ferremens de cœur, l'oppression, les grands maux de tête, la dilatation & le gonflement des vaisseaux de toute espece, par conséquent les divulsions des parties nerveuses; les douleurs sont donc propres à cette maladie? Je me rappelle avoir traité une pareille maladie dans notre hôpital, il y a environ dix ans. Ce fut un soldat du régiment de la Fere, qui l'essuya: tout se passa chez lui, comme chez Printems, avec de grandes douleurs, & le desséchement de la sur-peau; la gale, chez lui, n'avoit pas été de la partie.

J'ai d'abord été tenté de regarder cette maladie, comme un érysipele non vésiculaire, répandu sur toute l'habitude du corps, avec fièvre aiguë. Il n'y auroit point, à la rigueur, d'erreur théorique ni pratique, si on prenoit une fièvre scarlatine, pour une fièvre érysipélateuse générale, à supposer qu'il y en eût d'aussi universellement étendue. J'ai été presque confirmé dans cette idée de ressemblance, parce que, dit le baron Van-Swieten, dans ses Commentaires sur les Aphorismes de Boerhaave. *Scarlatinæ erysipelatosi febribus satis similes*, dit-il; mais il ajoute, dis-

vinctæ tamen , quod erysipelas plerumque faciem infestet ; & si aliam partem corporis occupet , tamen per totum corpus non dispergatur. Il faut donc replacer chaque chose dans sa classe , & appeller la maladie , que je décris , une fièvre scarlatine , d'une espece beaucoup plus grave & plus composée que l'ordinaire. Ce qui confirme encore indubitablement son caractere & le rend plus parfait , ce sont les retours ou les invasions , auxquels cette maladie est sujette. Le pauvre Printems l'a bien cruellement éprouvé ; car à peine étoit-il sorti de l'hôpital , qu'il fut contraint d'y rentrer pour la même maladie , dont la rechute a été des plus terribles & des plus douloureuses , & les effets des plus fâcheux , puisqu'ils ont demandé des secours chirurgicaux.

Ce fut le 2 de Février que je vis reparoître à l'hôpital l'infortuné Printems , quatre jours après l'avoir quitté. Sa nouvelle fièvre scarlatine , plus inflammatoire encore que la première , fut accompagnée de symptômes bien plus menaçans : le délire , (en conséquence des grandes douleurs & du trouble dans les esprits ,) s'y joignit , dès le quatrième , & dura sept ou huit jours. Tout annonçoit un feu dévorant , & l'éréthisme le plus opiniâtre : la langue toujours aride , sans être noire pourtant , étoit tellement racornie & rétrécie , qu'il falloit faire

ouvrir une très-grande bouche au malade pour pouvoir la voir. Cette sécheresse de la langue, de la bouche & du gosier a duré près de quinze jours, c'est-à-dire, autant que l'évétisme & le désordre des sécrétions dans ces parties-là.

Toutes les fièvres éruptives me paroissent tendre plutôt que les autres à la malignité; aussi ai-je lieu de croire que la scarlatine singulière, que je décris, en participoit.

Aux secours thérapeutiques employés la première fois, je joignis les potions rafraîchissantes, absorbantes & en même tems calmantes. La liqueur minérale anodine d'Hoffman m'ayant paru également indiquée, j'y ai quelquefois eu recours. De toutes les fièvres inflammatoires, la scarlatine est, sans contredit, celle où les engorgemens & les stases sont plus étendus; les symptômes en sont bien plus graves & de plus de durée, chez les grandes personnes, que chez les enfans. Que ne pensera-t-on pas de celle qui fait le sujet de mon Observation, quand on se rappellera qu'elle a été précédée d'un long arrêt de la transpiration, & compliquée avec une gale répétée? Aussi l'inflammation a-t-elle été excessive; elle doit même avoir intéressé plus ou moins tous les viscères, par la voie de la communication du tissu cellulaire, qui les enveloppe, & se plonge par replis dans

certain. Il est infiniment plus aisé d'imaginer combien l'engorgement des vaisseaux de tout genre, qui serpentent dans la substance du tissu cellulaire extérieur, a été grand; les dépôts multipliés, qui s'y sont promptement & successivement formés, & qui se sont ouverts d'eux-mêmes, ou qu'il a fallu ouvrir, en sont la preuve la plus convaincante. Les différentes crevasses superficielles de la peau, avec effusion de sang à l'habitude du corps, disent encore très-éloquemment combien les vaisseaux artériels sanguins, & les vaisseaux sous-cutanés ont été surchargés & engorgés.

Je crois pouvoir conclure, autorisé par ces différens événemens, que toutes les fièvres scarlatines ont leur siège principal dans le tissu cellulaire, & qu'elles tiennent une des premières places parmi les maladies qui affectent particulièrement cette membrane spongieuse: quant à celle que je décris ici, je suis pleinement persuadé qu'elle est de ce nombre: tout le dit, tout l'annonce; raisonnement, coup d'œil, effets, complication; enfin, la maladie cutanée éclipée, si-tôt l'invasion de la fièvre.

Le onzième jour de cette rechute a été l'époque des premières traces de la métastase, qui s'établissoit favorablement dans différens points du tissu de la peau; la naissance de ces premiers abscesses n'a point sen-

fiblement augmenté la fièvre, ni l'état de souffrance & d'agitation du malade ; & , ce qui paroît peut être étonnant, c'est qu'il ne s'est point plaint de douleurs particulières aux endroits où se sont fixés ces premiers dépôts : on pourroit en donner pour raison, que celles, auxquelles il étoit livré, depuis onze jours, étoient si aiguës, qu'il n'avoit pas sçu en distinguer, ni exprimer de locales. L'un de ces abcès, au moyen des topiques émolliens, s'est naturellement pratiqué, le fixieme jour de sa formation, une ouverture arrondie, de quatre lignes environ de diametre, au-dessus du pubis ; un autre s'est fait jour à l'aîne droite ; un troisieme, près de la crête de l'os des îles, du même côté ; enfin, un quatrieme plus considérable, s'est ouvert une issue longue de huit ou dix lignes sur l'os sacrum. A ces premiers dépôts ont succédé plusieurs autres ; un desquels a repris son premier siège, depuis le pubis jusqu'à la plaie à demi-fermée, sur la partie antérieure de la crête de l'os des îles : il a demandé, cette seconde fois, les secours de l'art, & il a été ouvert, d'après les leçons de la nature, c'est-à-dire, en dilatant convenablement les deux plaies qui terminoient son étendue. Il est encore survenu deux petits abcès le long de la ligne blanche, au-dessus & au-dessous du nombril, & un sous chaque

aisselle. Les deux dépôts qui ont exigé le plus d'attention, & qui en méritoient en effet ; ont occupé les deux mains, depuis le ligament annulaire du poignet, jusqu'à l'extrémité des doigts ; ils se sont d'abord fait jour d'eux-mêmes, au moyen des cataplasmes maturatifs ; cela n'a pas suffi : il a fallu faire des incisions convenables & répétées, dans différens points, pour dégorger une matière corrosive, & de la plus mauvaise qualité, qui avoit occasionné les plus vives douleurs ; & qui pouvoit faire de grands dégâts dans des parties aussi composées que les mains, où les articulations sont si fort multipliées, où il y a tant d'enveloppes & de membranes d'un sentiment exquis par leur texture très-élastique, & fort parsemée de nerfs. Le doigt annulaire de la main gauche a failli être détaché par la suppuration : le chirurgien lui-même a bien cru qu'il seroit obligé d'en faire l'amputation. Cet enchaînement de dépôts répétés a tenu très-long-tems le malade au lit ; & ce n'a été qu'après l'ouverture spontanée des premiers, que la maladie a paru devenir traitable, & que la fièvre a commencé à diminuer. *In celluloso textu, frequentius morbi & morborum mutationes.* Pour faciliter la fin heureuse de cette guérison, j'ai été obligé de recourir fréquemment aux purgatifs, & de mettre le malade

à l'usage d'une tisane modérément sudorifique, tant pour purifier la masse des humeurs, que pour dégager le tissu de la peau, & en rouvrir les pores; cette tisane a encore agi comme dessicative, & facilité la guérison des abscess. L'exsiccation & le soulèvement de l'épiderme se sont répétés, jusqu'à cinq différentes fois, dans le retour de cette maladie: il s'est séparé, la première, par lambeaux, de la largeur de la main; c'est ce que j'ai vu également arriver au soldat de la Fere, dont j'ai parlé plus haut.

Les deux dernières fois que l'épiderme s'est détaché, la peau du bas-ventre, des lombes & d'une grande partie du dos, s'est assez profondément gercée & comme déchirée, & il en est distillé une sérosité abondante, âcre & caustique. Pour faire face à ce nouvel événement très-douloureux, très-cuisant, j'ai eu recours à des embrocations adoucissantes & dessicatives, faites avec le cérat de Galien, du codex mêlé de céruse.

La cure difficile de cette maladie ne s'est solidement terminée que par l'usage renouvelé & soutenu des absorbans & du lait pour toute nourriture. Il faut convenir que l'humour de gale, répercutée au commencement de l'invasion de la première fièvre scarlatine, a contribué à la vivacité des symptômes, sur-tout de la seconde, & qu'elle a été la principale cause des dépôts,

qui l'ont accompagnés & suivis. Si on considère la grossièreté & l'acrimonie de cette humeur, ainsi que l'épaississement de la lymphe, qu'elle occasionne dans le tissu de la peau ; on jugera aisément que, forcée de rentrer par le mouvement inflammatoire, qui s'est fait dans les vaisseaux sanguins cutanés, elle n'a pas pu rétrograder fort loin ; qu'elle a été retenue, tant dans les lymphatiques, que dans l'intérieur de la membrane adipeuse, si propre par sa structure & par la graisse qu'elle contient, à être le vrai siège des nombreux abcès survenus. *Nam puris præcipua materies pinguedo est, & pars conservans, colligens, fovens pus & coquens cellulosa est*, dit M. Van-Swieten.

M E M O I R E

Sur les Eaux minérales & sur les Bains de Bagnères de Luchon, appuyé sur des observations qui constatent leurs vertus médicinales, par nombre de guérisons qu'elles ont opérées ; par M. CAMPARDON, chirurgien-major des eaux & de l'hôpital de Bagnères de Luchon ; communiqué par M. LORRY, docteur-régent de la faculté de médecine en l'université de Paris.

MONSIEUR,

Permettez-moi de vous adresser une suite

d'observations sur des eaux presque inconnues dans ce pays-ci, & qui me paroissent mériter l'attention des médecins. M. le maréchal de Richelieu, dont l'esprit est fait pour les sciences, comme son cœur l'est pour l'humanité, souhaite qu'elles soient rendues publiques. M. le premier médecin m'a paru le desirer de même. Il me semble, par ces observations, que ces eaux peuvent être appliquées, avec succès, dans bien des cas dont la guérison demanderoit beaucoup plus de soin & d'application, tant de la part du médecin, que du malade, qu'il n'en faut pour l'administration de ces eaux.

J'ai l'honneur d'être, &c. LORRY.

Les eaux minérales de Bagnères de Luchon se trouvent, à deux ou trois portées de fusil, de la ville de ce nom. Elle est située au point de réunion des vallées de Larboust & de Luchon, qui, en s'élargissant, forment un bassin très-fertile & très-agréable; il est mouillé par la rivière de Piqué, qui, deux lieues au-dessous de Bagnères, va mêler ses eaux à celles de la Garonne. Cette vallée a sa direction du Nord au Midi; le bassin a environ demi-lieue de longueur, depuis Bagnères, jusqu'au pied des monts, & moitié moins de largeur. Les montagnes, qui le dominent de chaque côté, sont hautes & couvertes, dans presque toute leur étendue, de hêtres & de très-beaux sapins;

on voit, du côté du Levant, sur le penchant de ces montagnes, plusieurs petits villages ramassés, qui offrent une perspective très-agréable.

La ville de Bagnères de Luchon est petite, pauvre; la plupart des maisons y sont bâties en pierre, & couvertes de chaume; elle se ressent beaucoup des incursions des Miquellets Espagnols, qui l'ont saccagée & brûlée plusieurs fois. Il y a un petit chapitre, un marché chaque semaine, une boucherie & plusieurs auberges, où l'on est aujourd'hui passablement bien. Les denrées n'y sont guères plus chères qu'ailleurs, depuis que, par les soins de M. d'Etigny, intendant de la province, on a fait, depuis Montrejaiu, jusqu'à Bagnères, un chemin très-beau & très-praticable pour toute sorte de voitures; il a été conduit le long de la vallée & de la rivière; à la place des sentiers inaccessibles, qui y conduisoient autrefois.

Les eaux de Bagnères de Luchon, peu connues de nos jours, dans les lieux éloignés de leur source, ont été cependant très-célèbres dans l'antiquité, sur-tout dans les temps où ce pays a été sous la domination des Romains. En creusant la terre, pour ouvrir une nouvelle source auprès du plus ancien bain, on a découvert un grand nombre de pierres de beau marbre blanc, taillées, sculptées & gravées avec cette magnificence

qui caractérisoit les ouvrages publics & sacrés des Romains. Ces pierres sont des pieds-d'estaux, sur la plupart desquels on apperçoit des inscriptions latines, en caractères romains, toutes relatives à un édifice consacré aux bains. Il n'y en a que trois ou quatre qu'on puisse lire en entier, les autres ayant été mutilées par les injures du tems. Nous nous contenterons d'en rapporter deux qui nous ont paru les plus propres à faire connoître la nature du monument auquel elles appartiennent. La première est sur une pierre qui est actuellement dans le cabinet de M. de Saint-Amant, trésorier de l'académie royale des sciences, inscriptions & belles-lettres de Toulouse. On y lit :

NYMPHYS LUCANUS ET EROTIS :

On trouve sur la seconde :

NYMPHIS T CAVDVS RVFVS.

Au-dessous de chacune de ces inscriptions, ainsi qu'au-dessous de toutes les autres, on trouve ces quatre lettres, V. S. L. M. ce que M. Lorry explique d'une façon aussi ingénieuse que naturelle, par ces mots, *Votum solvit liberatus morbo* : d'où l'on doit inférer que ces marbres étoient autant d'autels votifs, monumens de la reconnoissance des personnages que ces noms désignent, envers les divinités des eaux de Luchon, par le secours desquelles ils avoient

sans doute recouvré la santé dérangée par des maladies graves.

Il y a toute apparence que les Romains ayant reconnu les vertus admirables de ces sources minérales, les avoient jugées dignes de leur attention, & avoient fait construire auprès des édifices magnifiques sans doute, pour la commodité de ceux qui viendroient faire usage de leurs eaux. Les éboulemens des rochers de la montagne qui les dominoient, ou les dévastations des Barbares ont vraisemblablement enfoui dans la terre ces ouvrages superbes, sans qu'on puisse fixer l'époque de ce triste événement.

Mais on n'a jamais perdu de vue ces sources précieuses, au-dessous desquelles il y a un hôpital très-ancien pour la commodité des pauvres : il ne pouvoit guères servir que pour les montagnards du voisinage, car la difficulté du chemin en rendoit l'abord inaccessible aux étrangers. Anciennement on ne faisoit usage que d'une source qui versoit ses eaux en abondance, dans une grotte artificielle, située au pied de la montagne occidentale qui borne le plateau, & dont l'ouverture, fermée par une porte, est tournée à l'Orient. Ces eaux, dont la chaleur approche de l'eau bouillante, jaillissoient par un tuyau, dans un grand réservoir qui étoit entre la grotte & l'hôpital.

Ce réservoir étoit long d'environ vingt-quatre pieds, large d'environ neuf pieds ; il n'étoit muré dans son pourtour, qu'à hauteur d'appui, & il étoit tout-à-fait découvert. Lorsque le réservoir étoit plein, on fermoit, le soir, le tuyau de la grotte, pour empêcher que l'eau ne continuât de couler, & pour donner le tems à celle du réservoir de se refroidir durant la nuit : le lendemain matin, si elle n'étoit pas assez froide, on la remuoit avec un bâton ; l'eau étant ainsi tempérée, tous les malades que ces eaux attiroient, se plongeient pêle-mêle dans ce bain, sans distinction de sexe, ni de condition, & l'on y voyoit opérer des guérisons merveilleuses.

L'hôpital que la ville de Bagnères entretenoit & entretient encore en faveur des Montagnards, est situé auprès & au-dessous de ce réservoir ; c'est un vieux bâtiment long, couvert d'ardoise qui, par une de ses extrémités, tient au réservoir des bains, & de l'autre s'étend, en descendant vers la petite plaine. Il est partagé, dans toute sa longueur, par un cordon qui a près de six pieds de large ; il sert à la distribution de douze chambres sur le rez-de-chaussée, & de dix, à un premier étage. De ces vingt-deux chambres, il y en a deux qui servent de cuisine, où les pauvres malades ou ceux qui les ont suivis pour les servir, font cuire leurs

alimens. Chaque chambre n'a qu'environ huit pieds de long , sur six & demi de large ; elle est éclairée par une petite fenêtre , & il y a deux bois de lits dans chacune , excepté dans les cuisines qui n'en ont qu'un. Il n'y a sur ces lits , ni paille , ni lit de plume , ni matelas , ni draps , ni couverture ; les pauvres qui vont y prendre leur asyle , sont obligés de se procurer tout , jusqu'à de la paille pour y coucher dessus. La communauté de Bagnères leur fournit ce logement , le bois qui leur est nécessaire , & les bains , moyennant trois sols par jour. S'il y en a cependant qui portent des certificats qui constatent leur extrême pauvreté , ils y sont reçus *gratis*. Il y a un baigneur ou préposé pour fournir le bois & les bains à ces pauvres , & pour veiller à leur arrangement. Il est en même tems le seul directeur des bains , tant pour eux que pour les autres étrangers , que des maladies y conduisent.

Depuis environ douze années , on a fait élever & couvrir les murs qui bornoient l'ancien bain ou réservoir ; dans l'enceinte de cet ancien bain , on a placé neuf auges de bois , qui ne sont séparées entr'elles , que par leurs propres parois ; elles ont environ sept pieds de long , un pied quatre pouces de large , & environ un pied de profondeur ; elles sont partagées par une pièce de

bois transversale, fixée sur le milieu de leur longueur, à laquelle sont attachés de chaque côté, au moyen de deux couplets, des couvercles mobiles, à chacun desquels on a pratiqué une échancrure pour laisser passer la tête de ceux qui se baignent; de sorte qu'on peut, absolument parlant, baigner dix-huit personnes à la fois dans ces neuf auges ou baignoires, en en plaçant deux dans chacune. On conduit les eaux de la source de la grotte par un tuyau, dans un canal horizontal, creusé dans une pièce de bois qui régné tout le long des auges; on y introduit cette eau chaude, au moyen d'une ouverture qui répond à chaque cuve, & qu'on peut fermer à volonté, par le secours d'une espèce de soupape mobile.

Comme ces eaux sont excessivement chaudes, & que personne ne sçauroit les supporter, sans les avoir laissé refroidir; ce qui ne pouvoit se faire, qu'en laissant écouler un tems considérable, on s'est avisé, depuis deux ou trois ans, de conduire à ces cuves les eaux de plusieurs sources situées à vingt pas au-dessus, & un peu à côté de celle de la grotte, qui sont à-peu-près de même nature, & qui ne different que par le degré de chaleur. Ces eaux auxquelles on a donné le nom de la Reine, sont réunies, par des tuyaux particuliers, dans un tuyau commun qui les porte dans un canal

horizontal , construit & dirigé comme celui qui reçoit les eaux de la grotte , au moyen duquel on peut introduire de même les eaux de la Reine , dans les auges ou baignoires du bain commun.

Le mélange de ces eaux moins chaudes que celles de la grotte n'étant pas suffisant pour leur donner une température de chaleur convenable au corps humain , on a conduit aussi partie des eaux de deux sources froides , & de deux autres presque tièdes & blanchâtres , qui se confondent ensemble dans un tuyau de bois , qui les dépose dans un troisième canal horizontal , qui régné auprès des autres deux , & duquel on peut introduire ces eaux froides dans les cuves , par un moyen semblable à celui des deux autres canaux.

Toutes ces eaux , de chacune desquelles nous parlerons en particulier , vont se rendre dans un tuyau commun & souterrain , au-dessous de l'autre extrémité de l'hôpital , du côté de la petite plaine , par où elles se dégorgent , après avoir servi aux bains ; elles se rendent à une espèce de borbier composé d'un sédiment qui a dans son fonds une couche épaisse de trois à quatre pouces , d'une boue noire , douce , fine , onctueuse , qui n'est vraisemblablement qu'une terre bitumineuse : sur cette vase noire , on distingue une autre couche fort légère , qui , en certains endroits ,

endroits est roussâtre, & en d'autres, verdâtre ; ce qui pourroit bien indiquer du soufre & du vitriol. Enfin une troisième couche, beaucoup plus abondante que la seconde, forme un enduit blanc & savonneux, qui ressemble un peu à la pâte liquide dont on fabrique le papier.

Les sources qu'on trouve à Bagnères de Luchon peuvent être divisées en chaudes, en presque tièdes & en froides. Les chaudes sont au nombre de huit, qui ne semblent différer entr'elles, que du plus au moins ; les tièdes ou blanches sont au nombre de deux, & il y a un pareil nombre de sources froides.

PREMIÈRES sources chaudes, ou anciennes sources de la grotte.

Les eaux de cette source sont excessivement chaudes. Elles font monter la liqueur du thermomètre de Lyon, ou de M. Cristine, au 51°. Elles jaillissent dans une très-grande grotte voûtée, construite avec des murs de pierre. Sa longueur est d'environ cinq pieds & demi ; sa largeur de quatre pieds, & sa hauteur, jusqu'à la voûte, de plus de cinq pieds. Les eaux de cette source déposent dans la grotte même un sédiment noirâtre, doux, onctueux & émollient. On remarque aussi, en certains endroits de la roche sur laquelle elles coulent, une cou-

che blanche & savonneuse, qui ressemble à la pâte dont on fabrique le papier; elles exhalent des vapeurs abondantes & fortes, qui ont l'odeur du soufre & du bitume. Quand on veut entrer dans cette grotte, il est nécessaire de laisser la porte ouverte pendant quelque tems, pour ne pas risquer d'être étouffé par l'abondance & la force de ces vapeurs. Plusieurs personnes, en sortant du bain, entrent dans cette grotte pour en recevoir les exhalaisons. Elles couvrent le corps d'une humidité que bien des gens regardent comme une sueur, mais qui vraisemblablement n'est produite que par les vapeurs reçues & arrêtées sur la surface de la peau. On trouve, sur les parois & sur la voûte de cette grotte, des concrétions dures, grises, un peu salées, & extrêmement desséchées, qui semblent avoir quelques rapports avec un sel ammoniac. Mais il y a plus d'apparence que ces sublimations sont de la nature de celles que j'ai trouvées au-dessus des deux autres sources, & que si celles-ci sont aujourd'hui moins salées, ce n'est qu'à cause de leur vétusté & de leur extrême dessèchement, causé par la chaleur excessive de la grotte.

Ces eaux sont claires, limpides; elles ont l'odeur & le goût des œufs cuits ou couvés; elles sont douces, grasses, huileuses & savonneuses: elles se mêlent par-

faitement avec le lait, la bile & le sang, qu'elles tiennent long-tems dissous. Elles dissolvent très-bien le savon qu'elles font promptement mousser; elles noircissent l'argent en très-peu de tems, elles ne causent aucune altération à l'or. Les mélanges chimiques & usités présentent les mêmes phénomènes avec elles & avec toutes les autres eaux chaudes de Luchon, qu'avec celles de Barèges, comme je m'en suis assuré, en faisant les mêmes expériences sur les unes & sur les autres, aux sources de Luchon, le 8 & le 9 Août 1760, y en ayant apporté de celles de Barèges, pour en faire le parallèle. La seule différence que j'y aie trouvé, c'est que celles de Luchon déposent dans les petits réservoirs où leurs sources jaillissent un sédiment ou vase noirâtre, douce, fine, huileuse, & qu'elles charrient toutes une espèce de crasse savonneuse, très-blanche & très-abondante. La noix de galle, qui trouble & épaisit les unes & les autres de ces eaux, roussit celles de Barèges, & noircit celles de Luchon; cette différence pourroit venir de la quantité de la matière bitumineuse, ou bien plutôt des corpuscules ferrugineux & vitrioliques, qui se trouvent dans ces eaux plus abondamment que dans celles de Barèges. Ces eaux paroissent chargées de beaucoup de soufre très-battu & très-divisé, d'une terre bitumineuse

très-fine & très-abondante, d'une huile æthérée très-exaltée, d'un sel vitriolique & d'un peu de fer.

La *SECONDE source chaude*, dite de la Salle, est située à environ trente pas des grands bains, du côté du Septentrion, & sur le derrière d'une petite maison qu'un particulier y a construite, pour le logement des malades qui viennent au bain : on a découvert, depuis plusieurs années, une petite source, à laquelle on a bâti un réservoir qui a la même forme que la grotte du grand bain. Cette source a à-peu-près les mêmes qualités que la précédente, excepté qu'elle est moins chaude, puisqu'elle n'a que 41° à la source, & 36° dans son réservoir. Cette source dépose un sédiment noir, huileux & balsamique, & une autre couche blanche & savonneuse, comme la précédente. On en apperçoit des traces dans tous les canaux par où ces eaux passent. Il est à remarquer aussi que, lorsqu'on sort du bain, & que l'eau est un peu refroidie, elle est laiteuse & blanche comme l'eau de savon.

La source de la sale fournit peu d'eaux ; on est obligé de les arrêter dans le réservoir, pour fournir à trois petites cuves ou auges de bois qui servent aux bains ; l'eau, dans ce réservoir, n'ayant, comme nous l'avons dit, que 36° de chaleur, elle

se refroidit bientôt dans les auges, tant parce qu'elles sont trop petites, que parce que l'eau n'étant pas renouvelée, elle perd bientôt sa chaleur. Bien des gens sont obligés d'en faire apporter des autres bains chauds, pour les avoir au degré nécessaire; cette eau est délicieuse & très-adoucissante.

Nous donnerons, dans les Journaux suivans, les suites de ce Mémoire intéressant.

OBSERVATION

Sur une Tumeur extraordinaire, située à la partie latérale droite du crâne; par M. VIELLARD, docteur-régent de la faculté de médecine en l'université de Paris.

Ornari res ipsa negat contenta doceri. Hor.

M. Le Gallois, âgé environ de trente-cinq ans, grand, fort en apparence, assez gras, né de parens très-sains & vigoureux, jusqu'à dix-huit ans, n'avoit essuyé aucune maladie que la petite vérole: il étoit seulement sujet à quelques saignemens de nez, qui lui ont duré toute sa vie.

A dix-huit ans, il eut une fièvre maligne miliaire, dont il fut traité par un médecin de Caën, qui jouissoit, avec fondement,

de la meilleure réputation. Dans sa convalescence, il parut des taches aux jambes, qui, jointes à de la langueur & à une foiblesse extraordinaire, décidèrent son médecin à administrer les anti-scorbutiques. Le malade s'en trouva bien; les taches disparurent, & il recouvra la santé.

Depuis ce tems, il n'a pas connu la plus légère indisposition. Vers la fin de Décembre 1761, il fit une chute assez forte; ni la tête, ni aucun membre ne porta, les fesses soutinrent tout l'effort.

Au bout de huit ou neuf mois, son barbier, en le rasant, apperçut une dépression au milieu du pariétal droit. Le malade y porta la main, & sentit qu'une portion du crâne, grande comme une pièce de vingt-quatre sols, étoit très-molle, & fléchissoit aisément, en la pressant. Il sortit, passa la journée en ville, sans ressentir aucune douleur. En rentrant, il examina de nouveau sa tête, à la partie qui étoit plate & enfoncée le matin, il trouva une tumeur ronde, grosse comme la moitié d'un petit œuf de poule, molle, indolente, & qui, lorsqu'il la pressoit, rentroit facilement, & disparoissoit en entier, sans qu'il éprouvât le plus léger sentiment de douleur ni même de mal-aise.

Dès le lendemain, il vit & consulta d'abord un religieux, ensuite des chirurgiens

de renom. Quelques-uns crurent que la tumeur étoit *anévrismale* : plusieurs autres pensèrent différemment, sans toutefois la caractériser.

Vers la fin du mois de Juillet de l'année suivante, le malade me fut adressé : je suspendis mon jugement sur l'espèce de la tumeur, quelques jours. Après avoir bien réfléchi sur tout ce qui avoit précédé cet accident, je rassemblai, chez moi, MM. Petit, médecin de Paris, La Faye & Süe, chirurgiens. Nous examinâmes la maladie, avec la plus scrupuleuse attention : un de nous seulement prononça, *Anévrisme* ; les autres consultants assurèrent qu'il n'en existoit point, & confesserent en même tems, que le caractère de la tumeur étoit de la plus grande obscurité. M. Süe avoit vu le malade avant moi. Il nous dit que la tumeur avoit pris un peu de volume, depuis un mois ; dans ce moment, elle étoit élevée au moins de trois pouces, grosse comme un gros œuf de poule, ronde, plus étendue à sa base, que vers son milieu, molle, absolument indolente ; pressée avec les doigts, elle se logeoit dans le crâne ; on l'y tenoit cachée long-tems, sans qu'il arrivât aucun changement dans le pouls, nulles palpitations, nulle douleur à la tête, nul étourdissement, nulle altération dans le malade.

Quelques-uns des consultants prétendirent découvrir des battemens dans cette tumeur ; il falloit qu'ils fussent bien obscurs ; je n'y en apperçus aucun. On sentoit, à la base de la tumeur, de la crépitation, & des inégalités dures, formées par des portions de crâne, dont quelques-unes paroissoient n'en être pas encore tout-à-fait détachées.

Le malade avoit environ trente-quatre ans ; il n'avoit jamais vu de femmes : il étoit né de parens sages, & dans un pays où l'on connoissoit à peine les maladies vénériennes, lorsqu'il a été conçu ; il étoit par conséquent difficile de lui soupçonner la vérole ; mais l'usage familial & immodéré du cidre, de viandes & de beurre salé, le voisinage de la mer, font que le scorbut est très-fréquent dans le pays qu'il a habité pendant les vingt-cinq premières années de sa vie. Il a de plus été scorbutique à l'âge de dix-huit ans ; il n'étoit point déraisonnable de craindre qu'il ne le fût encore.

Ces notions, quoiqu'insuffisantes, nous déterminèrent à prescrire l'usage des anti-scorbutiques : je les administrai avec beaucoup de ménagement, pendant douze jours : ils portèrent de la chaleur & de l'élévation dans le poulx. Je crus la saignée nécessaire : on en fit une au pied ; le mouvement de fièvre cessa : je purgeai avec un léger minéral ; ensuite le malade, de son propre

mouvement , reprit les petits bouillons que je lui avois fait quitter.

Ils ne produisirent plus d'effet sensible. Au bout de douze jours , on répéta le minoratif , après quoi le malade reprit les bouillons , auxquels j'ajoutai une dose legere de syrop anti-scorbutique : il les continua pendant deux mois : je le purgeois tous les dix jours. Pendant tout ce tems , nul changement dans l'état du malade. Je n'examinois la tumeur , que tous les huit jours ; à chaque examen , j'y trouvois de l'augmentation.

Le malade demanda du repos ; il passa trois semaines , sans user d'aucun remede. Pendant ce tems , sa tristesse , sa mélancolie & ses inquiétudes redoublerent : l'estomac commença à se détraquer ; le sommeil fut moins bon ; les forces diminuerent , la tumeur fit un progrès considérable ; nulle douleur cependant ni à la tête , ni dans les autres parties du corps. La confiance de ce malheureux me fatiguoit : il demandoit du secours ; j'avois tenté inutilement les seuls moyens que je croyois capables de lui en procurer. Je cherchai des lumieres chez des médecins & des chirurgiens ; tous confesserent qu'ils n'y voyoient pas plus clair que moi. On proposa le vin anti-scorbutique ; le malade refusa d'en user , persuadé qu'il étoit , que les anti-scorbutiques avoient

causé sa foiblesse , & le mauvais état de son estomac. Je cessai de le voir pendant dix à douze jours.

Il me fit sçavoir qu'on l'avoit adressé à un Allemand , soi-disant médecin , fort habile , sur-tout pour les maladies inconnues & désespérées. J'allai le voir ; & après lui avoir exposé les risques qu'il couroit , en se livrant aux charlatans , je me retirai , sans trop oser le blâmer de chercher , chez un empyrique , des secours qu'il n'avoit pas trouvés dans la médecine.

J'ai appris , avant sa mort , que l'Allemand faisoit beaucoup de fomentations sur la tumeur , & qu'il donnoit peu de remèdes intérieurement , prudence assez rare chez cette espèce d'hommes. Il a vécu environ deux mois & demi sous la direction de son empyrique ; ses forces se sont usées successivement. Il est mort enfin , sans avoir jamais souffert à la tête , sans qu'on ait remarqué aucune inégalité dans son pouls , du moins à ce que m'a rapporté un chirurgien très-habile , qui l'a vu dans les derniers tems de sa vie. Il m'a ajouté qu'on le soulageoit de ses mal-aises , en pressant la tumeur ; effet assez singulier , vu l'état où nous avons trouvé la tête.

J'aurois désiré , pour le bien de l'humanité , que tous les médecins & chirurgiens qui ont vu ce malade , eussent été présens à

l'examen de la tumeur. Je n'ai point été le maître de leur donner cette satisfaction ; je l'ai eue ; & c'est le hazard qui me l'a procurée. Je serai à moitié consolé , si le compte que je vais leur rendre , peut servir à débrouiller leurs idées sur cette singuliere maladie.

MM. Pibrac & Louis , chirurgiens , enleverent le crâne & moitié du cerveau , qu'ils avoient coupé transversalement. Le lobe gauche ne présentoit rien d'extraordinaire. Il en étoit de même du lobe droit , quant à sa substance : on le déboëta avec attention ; la portion de ce lobe , qui répondoit au pariétal droit , étoit enfoncée de quatre à cinq lignes ; la dépression avoit , à-peu près , dix pouces de circonférence ; cette loge recevoit la base de la tumeur , dont la dure-mere faisoit le plancher.

Cette base excédoit la surface interne du crâne , environ de cinq lignes , & avoit , comme la loge , environ dix pouces de circonférence. La *dure-mere* , dans cette partie , étoit brune ; ses vaisseaux avoient au moins le double de leur diametre naturel. Nous ne vîmes rien de plus , le Lundi. M. Pibrac emporta la pièce.

Le Vendredi suivant , nous continuâmes notre examen. En détachant la peau du crâne , il sortit de la tumeur , une médiocre quantité de liqueur sanguinolente , & sans

odeur ; de plus , une autre liqueur moins fluide , & semblable à du sang à demi-dissous , ou tel qu'on le trouve chez les vrais scorbutiques.

Ces deux especes de fluides sortoient d'une substance spongieuse , membraneuse , non organisée , fortement adhérente à la peau , dont on ne la détachoit que difficilement ; elle étoit toute parsemée de petites esquilles d'os.

Après avoir enlevé & la peau , & la portion de cette substance qui formoit la tumeur extérieure , nous aperçûmes au crâne une ouverture à-peu-près de neuf pouces de circonférence , inégale dans sa rondeur , & garnie , dans tout son entour , de petites esquilles non détachées de l'os , semblables aux dents qui forment les futures.

On voyoit , à la partie antérieure supérieure du pariétal , près la suture sagittale , une portion d'os , longue d'environ huit lignes , grosse comme un gros tuyau de plume , inégalement ronde , raboteuse dans toute sa surface ; elle avoit été élevée presque perpendiculairement , de bas-en-haut , sans avoir été fracturée ; sa base étoit un peu plus grosse que le corps de la pièce.

En détachant la dure-mere , le reste ; c'est-à-dire , la base de la tumeur , suivit. Elle contenoit , comme la portion extérieure , les deux especes de liqueur , dont

j'ai parlé , mais en moindre quantité ; sa substance étoit plus compacte , plus matte ; elle tenoit fortement à la dure-mere , & paroiffoit en être une végétation. Cette masse , isolée , & présentée à un homme de l'art , lui en auroit imposé ; il l'auroit prise , avec une sorte de raison , pour une portion de *placenta*.

La table interne du crâne étoit inégalement vermoulue dans toute la circonférence de l'ouverture , & dans toutes les parties qui touchoient à la base de la tumeur.

La singularité de cette maladie fait naître bien des réflexions. Je vais hasarder les miennes.

Le virus vérolique carie , ronge les os ; le levain scorbutique les amollit , les détruit : l'humeur cancéreuse , scrophuleuse , & toutes les autres comprises dans le mot *Cacochymie* des anciens , ne respectent pas davantage les parties dures. De quelle espece étoit celle qui a occasionné la maladie dont on donne la description ?

Le malade étoit né de parens sains & vigoureux , dans un pays où l'on ne connoissoit point les maladies vénériennes. Il étoit âgé de trente-quatre ans & n'avoit jamais connu de femme. Avoit-il la vérole ? S'il l'avoit , comment ce venin s'est-il borné à ronger une portion du crâne ? Le malade avoit été scorbutique à l'âge de dix-huitans ; il avoit pu puiser cette humeur dans le

pays où il étoit né ; mais elle ne s'est développée qu'à la suite d'une fièvre maligne ; on l'a combattue dans le tems , & détruite , du moins en apparence. Dans cette dernière maladie , on a tenté les anti-scorbutiques. Tout ce qu'on peut dire de mieux , c'est qu'ils n'ont fait aucun mal. Y-avoit il du scorbut ?

Nulles obstructions , nulles glandes engorgées , la peau très-faine , nuls boutons , nulle dartre ; a-t-on pu soupçonner quelque levain dartreux ? Les vices cancéreux , écrouelleux , &c. se feroient-ils bornés à exercer leur rage sur une portion du crâne , quand une fois ils auroient été développés au point d'occasionner tout le ravage que nous avons décrit ? Je laisse à des médecins plus éclairés à prononcer sur toutes ces questions. Je n'y vois que beaucoup d'obscurité , & je doute qu'on puisse en résoudre aucune , sans risquer de deviner.

La chute que fit le sieur Le Gallois , environ huit mois avant qu'il se soit apperçu que son crâne étoit troué , paroît étrangère à cet accident. Seroit-il bien déraisonnable de soupçonner qu'elle a pu être la cause première (a) de cette maladie , d'autant plus terrible , qu'elle étoit neuve pour tous

(a) Ce ne feroit pas la première fois qu'on auroit cherché dans les humeurs la cause d'une maladie purement locale & accidentelle.

les médecins & chirurgiens qui ont vu le malade ; cependant elle paroît guérissable ; mais il falloit la connoître.

La chute a nécessairement causé de l'ébranlement dans tout le corps ; la tête n'a pas été à l'abri de la commotion générale. Seroit-il impossible que , dans ce moment, la dure-mere eût été détachée du crâne dans une très-petite partie, sans que le malade eût éprouvé aucun des accidens qui suivent les coups à la tête , sans même qu'il y eût ressenti quelque douleur ? La réponse ne fera pas équivoque. Pendant le cours de la maladie , la tumeur a pris un volume énorme ; elle a enfoncé le cerveau dans lui-même : on la pressoit tant qu'on vouloit, sans causer ni douleur ni altération dans l'état du malade ; donc il est possible que, dans le commencement : il se soit fait un décollement de la dure-mere , un léger épanchement d'une liqueur telle quelle , entre cette membrane & le crâne, & cela, sans autre accident.

Voilà , entre la dure mere & le crâne , un petit vuide rempli d'un fluide. Les tuyaux qui l'ont versé , doivent y en apporter insensiblement une plus grande quantité ; il faudra donc nécessairement que le décollement devienne plus considérable ; il s'accroîtra à mesure qu'il se présentera de la nouvelle liqueur à loger. Toute liqueur qui séjourne ,

devient âcre ; celle-ci le deviendra au point de ronger un corps dur , tandis qu'elle ne fera aucune impression sur les parties molles (a). De-là , l'érosion , la vermoulure , la fonte insensible du crâne.

Mais que les fibres qui attachent la dure-mere au crâne ayent été déchirées , ou simplement décollées , il n'en fera pas moins vrai qu'elles deviennent isolées , qu'elles cessent d'avoir aucune communication avec d'autre partie que la dure-mere ; cesseront-elles pour cela de recevoir le suc qui servoit à leur nourriture ? Si elles le reçoivent , ce suc fera-t-il employé comme il l'étoit avant le décollement ? Des fibres tendineuses , non soutenues , noyées dans un fluide , deviendront flasques ; une portion du suc destiné à les nourrir , sera employée à cet usage , le reste suintera & se mêlera à la liqueur dans laquelle elles nagent ; elles deviendront un corps parasite , leur petite organisation sera détruite ; & dans peu de tems , on ne verra plus qu'une masse informe , fibreuse , celluleuse , remplie d'un fluide qui séjournera toujours , qui fera par conséquent toujours d'une mauvaise qualité , & ne cessera de mordre sur les parties auxquelles il touchera.

(a) *La Supiot* avoit tous les os ramollis & contournés , & pas la moindre lésion aux parties molles.

Cette

Cette masse prend du volume ; elle se trouve logée trop étroitement ; elle ne peut enfoncer le cerveau , l'os est amolli , il peut céder , il cede enfin ; la tumeur , cachée dans le cerveau , fait effort , elle soulève la peau , & se présente telle que nous l'avons décrite dans son commencement. Qu'après cela , elle prenne autant d'accroissement qu'on le voudra , ce sera toujours , pour ainsi dire , par le même mécanisme. La compression , la gêne qu'elle a dû occasionner , ont été lentes , successives , par conséquent à-peu-près insensibles La destruction du péri-crâne s'est opérée de la même façon ; celle de l'os l'a aidée. Il est difficile de concevoir qu'il ait été détruit autrement , sans douleur.

Ces sortes de végétations de membranes ne sont pas rares. Deux (a) dames qui m'ont confié le soin de leur santé , avoient chacune une pierre dans le rein ; elles ont rendu , par l'uretre , plusieurs lambeaux d'un corps fongueux , semblable à celui qui formoit la tumeur du sieur Le Gallois. Il n'est peut-être pas de lithotomiste qui n'ait trouvé quelque vessie , avec une sembla-

(a) Une d'elles en conserve plus d'une once dans de l'esprit-de-vin. Depuis ce tems , la pierre est tombée dans la vessie ; la dame se porte passablement bien.

ble végétation , sur-tout dans les sujets dont les pierres sont inégales , raboteuses , hérissées de pointes. Si la morsure de ces pointes peut occasionner cette maladie dans les ureteres , dans la vessie ; pourquoi une impression , à-peu-près semblable , ne la feroit-elle pas naître dans une membrane , comme la dure-mere ?

Quel remede ? Je n'en connois qu'un. Si j'avois une pareille maladie , je prierois qu'on ouvrît , qu'on emportât tout ce qu'on pourroit avoir de la tumeur , qu'on fit sup-purer la dure-mere , exfolier le crâne , sauf à combattre l'humeur qui se présenteroit dans le cours du traitement , s'il s'en mon-troit quelqu'une.

*Si quid novisti rectius istis ,
Candidus imperti ; si non , his utere mecum.*

Paris , le 29 Avril 1763.

OBSERVATION

Nouvelle qui tend à prouver que la Teinte noire , que les plumasseaux & les emplâ-tres prennent quelquefois , n'indique pas toujours la carie ; par M. STRACK , docteur en médecine , & professeur en chi-rurgie , à Mayence.

Une dame de condition , qui , depuis

cinq ans , a été fort incommodée de douleurs arthritiques , dont la matiere formoit , presque tous les ans , un dépôt sous l'aisselle droite , eut , vers la fin de l'année dernière , une attaque très-forte , qui fut suivie d'un dépôt considérable sous la même aisselle , vers la quatrième des vraies côtes.

Lorsque je fus appelé , l'abcès étoit ouvert : je trouvai différens sinus , dont l'un alloit jusqu'au-dessous du muscle grand pectoral ; la matiere qui en sortoit , étoit aqueuse , sans odeur ; toutes les parties d'alentour étoient tuméfiées ; la mamelle droite étoit enflée , dure & un peu enflammée. Je fis dilater les sinus de cet abcès , & fis faire une incision en forme de gouttiere , à la partie la plus déclive , afin de donner une issue libre à la matiere , & d'empêcher qu'elle ne séjourât dans le tissu cellulaire. On examina , avec le plus grand soin , s'il n'y avoit pas quelque côte d'attaquée ; on ne trouva pas même qu'elles fussent à découvert.

Je fis panser mollement l'abcès avec l'onguent digestif & un emplâtre , pour contenir les plumasseaux , par-dessus lequel je fis appliquer un cataplasme fait avec la mie de pain & le lait. Je mis la malade à une diète exacte : je lui fis prendre , tous les jours , beaucoup de petit lait , avec la poudre de cloportes & le sel ammoniac , en forme de

§ 48 OBS. SUR LA TEINTE NOIRE, &c.

bol, pour donner de la fluidité à son sang, que son médecin & son chirurgien m'assurèrent être naturellement très-épais & coëneux, & pour la disposer à l'usage des diaphorétiques.

L'abcès continua à donner beaucoup de matiere qui prit, de jour en jour, une meilleure consistance, devint plus blanche & mieux cuite; de sorte que, trois semaines après l'opération, l'abcès fut mondifié, & la régénération des chairs commença à se faire; mais pendant toute la quatrième semaine, & une partie de la cinquième, le pus qui sortit, fut extrêmement fétide, sentant l'œuf pourri; les plumasseaux & l'emplâtre parurent très-noirs à chaque pansement.

On continua cependant le même traitement; la mauvaise odeur de la matiere se dissipa peu-à-peu, de sorte qu'il n'en restoit plus la sixième semaine; les plumasseaux & l'emplâtre cessèrent de paroître noirs, & l'abcès fut parfaitement guéri & amené à une bonne cicatrice, à la fin de la neuvième semaine.

La malade fait actuellement usage d'antimoine crud, de la décoction des bois & des bains, pour achever de dissiper un reste de matiere arthritique qui l'incommode encore.

L E T T R E

2 P

De M. MARTIN, chirurgien-juré à Saint-André de Cubzac, près Bordeaux, à l'auteur du Journal de Médecine, contenant une Observation sur une Plaie de la gorge.

Au mois de Mai 1762, un homme âgé de quarante ans, se fit, avec un couteau, une plaie à la gorge, de la longueur de quatre travers de doigt, entre le cartilage thyroïde & l'os hyoïde, de façon que la glotte étoit à découvert. Les substances liquides qu'il prenoit, ressortoient par la plaie; & il ne pouvoit parler, que lorsqu'il avoit la tête inclinée sur la poitrine, encore même parloit-il difficilement: sans doute que, dans cette situation, l'épiglotte, qui tenoit encore par son attache ligamenteuse, à la racine de la langue, n'y ayant que son attache au cartilage thyroïde qui eût été coupée, se rapprochoit de la glotte, & fermoit le passage à l'air, par la plaie extérieure.

Je fis à cette plaie trois points de suture entre-coupée, ayant l'attention de ne prendre que la peau: je la couvris d'un plumasseau chargé de baume d'Arcæus, & je soutins le tout par un bandage circulaire

legèrement ferré. Je lui fis quatre saignées, dans les premières vingt-quatre heures : je le mis à une diète sévère, & je lui prescrivis les huileux. Le second jour, les lèvres de la plaie devinrent rouges & enflammées ; la fièvre fut considérable : je coupai aussitôt les points de future : je resaignai mon malade du bras, & je prescrivis de le tenir au régime le plus rigoureux. Le lendemain, je trouvai la playe moins enflammée, & la fièvre considérablement diminuée : j'eus recours alors au bandage unissant ; il réussit si bien, que, le dix-septième jour, à compter de celui où je l'appliquai, la plaie fut parfaitement guérie, & l'homme fut en état de reprendre son métier de favetier.

Je sçais que ce n'est pas le premier exemple de plaies considérables de la gorge guéries en peu de tems. M. Hevin en rapporte plusieurs, dans son excellent Mémoire, sur les corps arrêtés dans l'œsophage. (*Voyez le premier vol. des Mémoires de l'académie de chirurgie.*) M. Verdier, dans le 3^e vol. des mêmes Mémoires, en a donné une histoire très-remarquable. Je ne me suis proposé, en publiant celle-ci, que de confirmer ce que M. Pibrac a si bien démontré dans son Mémoire inséré dans ce même volume, que s'il y a des cas où les futures conviennent, il peut y en avoir où elles sont nuisibles.

OBSERVATIONS

*Sur les Maladies épidémiques qui ont régné
à Paris , depuis 1707 , jusqu'en 1747 ;
par un ancien Médecin de la faculté de
Paris.*

ANNÉE 1712.

. HIVER. Les maladies ont continué dans le même caractère de malignité , avec cette différence , qu'au lieu de petites véroles qui étoient suspendues par le froid , on voyoit régner des fièvres , tantôt intermittentes , tantôt continues , avec des éruptions , plus ou moins boutonnées , qui prenoient le caractère de fièvres miliaires rouges , ou de rougeoles boutonnées. Bien des particuliers sont morts de ces funestes maladies , entretenues & produites par les pluies continuelles qu'il fit pendant l'automne de 1711 , & dans l'hiver de 1712. Ces éruptions disparoissoient chez les uns , au bout de vingt-quatre heures ; chez les autres , elles duroient quatre jours : il y en avoit , chez lesquels on les voyoit continuer pendant neuf jours , comme les petites véroles ; elles étoient accompagnées de symptômes différens , à raison des malades.

La saignée , plus ou moins répétée , de légers diaphorétiques , des bouillons pour

toute nourriture, de la tisane de scorfonere; & des purgatifs plusieurs fois répétés, mais seulement lorsque les rougeurs étoient dissipées, ont été le traitement qui m'a le mieux réussi dans cette maladie, particulièrement meurtrière chez les grands & les personnes riches; mais souvent le mal reparoissoit de nouveau, après avoir paru dissipé.

Chez quelques malades il y a eu des dévoiemens avec coliques, épreintes & douleurs très-vives; les matieres étoient quelquefois accompagnées de sang, de mucofité, ou étoient au moins d'une mauvaise qualité: les malades n'en rendoient jamais qu'une petite quantité à la fois, & avec beaucoup de douleurs. Pour calmer cette dyffenterie souvent accompagnée de difficulté de respirer, de mal de tête, de lassitude dans les bras & dans les jambes, & dans laquelle il y avoit toujours une fièvre assez vive, on étoit obligé d'employer des saignées, tant du bras que du pied, des lavemens & des fomentations émollientes, quelques potions cordiales un peu calmantes réussissoient assez bien, & calmoient ordinairement les accidens; mais souvent ils reparoissoient de nouveau avec vivacité, pour peu que les malades commissent la plus legere imprudence, & souvent même sans qu'ils y eussent donné lieu. Il falloit, pour prévenir les récidives, pur-

ger plusieurs fois, lorsque les accidens étoient assez diminués pour le permettre.

Cette dysenterie, quoique vive, ne régna que pendant un mois ou six semaines; mais les fièvres rouges & les rougeoles malignes continuoient toujours, & faisoient beaucoup de ravages.

Quelques-uns commençoient par avoir, ou une fièvre légère & erratique, ou une fièvre tierce simple, ou double-tierce, ou une fièvre continue, avec des redoublemens irréguliers; cette situation duroit quatre, six, huit, & quelquefois dix jours, sans que rien annonçât la rougeole, qui paroissoit alors, & étoit accompagnée de difficulté de respirer, d'étranglement, de fièvre ardente, de dévoiement, ou de suppression totale d'évacuations, d'insomnie, & tous ces accidens mettoient les malades dans le plus grand danger; d'autres étoient pris de vomissemens, de lassitude par tout le corps, & de la plupart des accidens dont je viens de parler, dans le tems même de l'éruption, qui, chez ceux-ci, n'étoit point précédée de fièvre.

Ceux, chez lesquels l'éruption se faisoit plus tard, étoient ordinairement en plus grand danger; lorsque l'éruption rentroit, quelle que fût sa nature, les malades périssoient en peu d'heures, & étoient, pour ainsi dire, suffoqués par ce reflux de la matière éruptive.

Il y eut aussi des malades, chez lesquels le pouls étoit dur, la fièvre ardente, qui tout-à-coup alloient abondamment, par haut & par bas, qui sentoient une soif ardente, & une chaleur brûlante dans l'œsophage, sans qu'il se fît aucune éruption. Dans ce cas, il falloit saigner deux, trois ou quatre fois; (le sang que l'on tiroit, étoit très-coëneux, & nageoit dans une eau verdâtre;) faire boire abondamment une eau de chiendent légère; donner quelques cuillerées d'une potion composée d'un gros de confection hyacinthe, d'une once de syrop de capillaire dans six onces d'eaux cordiales, avec de l'esprit de vitriol, jusqu'à une agréable acidité, & purger avec la casse, les tamarins aiguës de quelques grains de tartre stibié, lorsque la bile commençoit à couler, mais sur-tout ne point perdre de tems, autrement c'étoit fait des malades.

PRINTEM. Dans cette saison, il régna des inflammations de poitrine qui, dans le commencement, semblables à un rhumatisme ou à un catarrhe, affectoient la totalité de la poitrine, sans se fixer sur aucune partie déterminée: rarement survenoit-il des crachats sanguinolens, quoique tout semblât en menacer. Presqu'aucun malade ne périt, lorsque le médecin fut appelé assez tôt. Plusieurs saignées faites brusque-

ment ; une boisson abondante d'infusion de cerfeuil , de chicorée sauvage , buglosse , laitue , beaucoup de lavemens , quelques potions cordiales avec le nître , & , lorsque la bile commençoit à couler , une potion purgative en deux verres , avec un ou deux grains de tartre stibié , guérissent presque tous les malades , dans l'espace de huit ou dix jours. Il n'en étoit pas de même de ceux chez lesquels on avoit négligé de faire plusieurs saignées , dès le commencement de la maladie : ils périssent presque tous de suppuration aux poumons , ou ne guérissent , qu'après avoir languï long-tems , & souvent même leur poitrine se trouvoit affectée pour le reste de leur vie : dans le traitement , on employoit les balsamiques usités.

Chez quelques malades , mais en petit nombre , dès le commencement de la maladie , il y avoit un point de côté fixe , quelques pesanteurs de tête , & un peu de délire. Le même traitement réussit également , avec la différence cependant , que chez ceux chez lesquels le point de côté étoit fixe , il falloit se hâter encore plus de faire les saignées , & quelquefois les répéter davantage. Le sang que l'on tiroit , étoit constamment très-coënnieux & verdâtre ; il ne changeoit point de nature , quoiqu'on fit plusieurs sai-

gnées ; il étoit le même à la dernière qu'à la première.

Il y avoit encore quelques fièvres malignes , accompagnées de dépôts & de métastases. Un nommé *Laraigné*, ayant été pris d'une fièvre violente , avec transport , fut saigné trois fois du bras , & une fois du pied , dans les trois premiers jours de sa maladie. Le quatre , on le purgea avec casse , manne , tartre stibié , trois grains en deux verres ; il rendit beaucoup , par haut & par bas , sans aucun soulagement. Le cinq , je le fis saigner du pied , tant à cause du délire , que par rapport à la difficulté qu'il éprouvoit , en respirant ; & je lui fis prendre , par cuillerées , une potion composée d'un gros de confection hyacinthe , une once de syrop de coquelicot , un gros de sel de nître , dans six onces d'eaux cordiales : on continua la tisane. Le sept , il fut purgé ; & malgré les évacuations abondantes , il avoit toujours du délire ou de la stupeur , & des mouvemens convulsifs dans les tendons. Croyant appercevoir une sorte de régularité dans les redoublemens , & un jour plus mauvais que l'autre , je crus devoir lui faire prendre , toutes les quatre heures , jour & nuit , un gros d'un opiat composé d'une once de quinquina , d'un gros de rhubarbe , d'un demi-gros de jalap , d'un gros de thériaque ,

dans suffisante quantité de syrop d'absinthe : l'usage de cet opiat diminua la fièvre, & entretint la liberté du ventre, la tête resta long-tems pesante ; mais le délire ne revint plus. Dès le quatrième jour, la cuisse, la jambe & le pied du même côté, s'étoient gonflés ; l'enflure augmenta au point que le tout devint plus gros que le corps. Vers le huit, les yeux & les bras se gonflèrent de même : on appliqua sur toutes ces parties gonflées des émolliens & des résolutifs ; enfin, par l'usage continué du quinquina, la fièvre se dissipa entièrement, & le malade fut purgé le dix-huit ; ce qui fut encore réitéré deux fois. Le gonflement des parties supérieures étoit dissipé ; mais celui des parties inférieures dura plus de quinze jours encore. C'est à ce dépôt considérable, que le malade dut vraisemblablement la vie.

ÉTÉ. Il y eut peu de maladies au commencement de l'été ; mais vers le milieu, il y eut beaucoup de fièvres tierces & doubles-tierces, accompagnées de vomissemens continuels ; elles dégénéroient en fièvres malignes.

Dans la plûpart, la maladie commençoit par une fièvre vive, un pouls dur & fort, une douleur aiguë à la tête, une respiration gênée, de la dureté & de la rénitence dans les hypocondres, un dévoiement considérable, ou une constipation opiniâtre, & un vomis-

fement continuuel ; ensuite les malades tomboient dans l'affaiflement & la stupeur ; quelquefois ils avoient du délire ; il y en avoit, chez lesquels il se faisoit une éruption. En général , ceux qui étoient constipés , étoient dans un plus grand danger.

Il falloit commencer toujours par saigner le malade ; le sang que l'on tiroit, contenoit peu de partie rouge, qui nageoit dans beaucoup de sérosité jaunâtre : la tisane devoit être légèrement apéritive, & bue en très-grande quantité ; les bouillons légers, on y ajoûtoit des plantes adoucissantes, un peu apéritives & diaphorétiques. Pour calmer le vomissement, qui n'étoit jamais critique, & qu'on devoit regarder comme symptomatique, on prenoit quelques cuillerées d'une potion légèrement cordiale, où on ajoûtoit quelque acide. Lorsque le vomissement étoit calmé par ce moyen, & que la bile commençoit à couler, on purgeoit les malades, ce qu'on réitéroit plusieurs fois : ils rendoient une si prodigieuse quantité de bile, qu'il sembloit inconcevable qu'il pût s'en ramasser autant dans le corps. Ceux à qui il restoit de la fièvre avec des redoublemens, se trouvoient très-bien de l'usage du quinquina purgatif, qui achevoit la guérison. Il y en avoit même auxquels il falloit le donner si-tôt après la première purgation ; lorsqu'on avoit lieu de craindre,

par la violence des redoublemens , que la tête ne se prît , ou qu'il ne se fît quelque métastase de l'humeur sur des parties essentielles à la vie. Par ce traitement varié suivant les circonstances , mais toujours dans les mêmes vues , on parvint à guérir presque tous les malades.

Il y en eut quelques-uns qui eurent des rechutes , & alors tous les symptômes annonçoient de la malignité. Il y avoit des sueurs colliquatives , une prostration universelle , du délire , des inquiétudes par tout le corps , des vomissemens , des nausées ; quelquefois il se formoit par tout le corps une éruption de petits boutons , avec une legere demangeaison. Tous ces symptômes ne se trouvoient pas réunis ; mais il y en avoit toujours plusieurs ensemble : les saignées ne convinrent point dans ces rechutes ; ce qui me réussit le mieux , fut le quinquina purgatif , des cordiaux mêlés avec des acides , une tisane & des bouillons altérans. Il en périt néanmoins quelques-uns. Ceux qui éprouverent particulièrement des récidives , furent , ou ceux dont la maladie première avoit été négligée & mal conduite , ou ceux qui se hâtèrent trop de prendre la nourriture , sans avoir soin de se purger.

J'ai observé dans cette épidémie , comme j'ai déjà eu lieu de le remarquer plusieurs

fois, combien les purgatifs trop tôt administrés, étoient nuisibles. M. *Benoise*, homme riche, crut, par rapport à sa fortune, devoir être traité différemment que les pauvres dont je prenois soin. Il prit, par le conseil de je ne sçais qui, des purgatifs, sans avoir usé d'assez de délayans précédemment, & périt en peu de jours : on l'ouvrit ; le cerveau étoit gorgé de sang, & la vésicule du fiel étoit pleine d'une bile très-épaissie. Un autre, âgé de trente ans, nommé *Divers*, se sentant des envies de vomir ; prit, de sa propre ordonnance, treize grains de tithymale, fondé sur ce que, l'année précédente, il en avoit pris trente grains infusés dans du vin blanc, sans en être incommodé. Il rendit beaucoup par haut & par bas ; mais le vomissement continuant toujours avec beaucoup d'efforts & de douleurs, je fus mandé : je le fis saigner du bras sur le champ, & prendre, par cuillerées, une potion avec la thériaque, le syrop de capillaire, l'esprit de vitriol, dans des eaux cordiales ; cela diminua le vomissement, & l'arrêta enfin ; mais le malade fut obligé de faire usage de beaucoup d'adoucissans & de doux purgatifs, & fut long-tems à se ressentir de cette imprudence.

AUTOMNE. La même fièvre continua pendant cette saison ; elle étoit accompagnée

gnée des mêmes symptomes décrits dans l'été précédent ; seulement on observa de plus , que la poitrine étoit affectée d'un catarrhe , qui excitoit une toux sèche , plus ou moins fréquente , avec ou sans filets de sang dans les crachats. En général , plus on tardoit d'employer les remedes convenables , & plus la maladie devenoit dangereuse. Il falloit , chez tous les malades , saigner trois ou quatre fois , plus ou moins , à raison des forces & de la fièvre ; employer les béchiques & les suc de buglosse , bourrache & cerfeuil dans les bouillons ; & lorsque la bile couloit , & que l'expectoration se faisoit avec facilité , alors purger , mais doucement , & réitérer plusieurs fois la purgation : il falloit bien se garder de purger trop tôt , avant que le ventre fût libre , ou que les crachats sortissent avec facilité ; car alors la fièvre augmentoit , tous les accidens se renouvelloient avec plus de force , & étoient souvent suivis de la mort du malade.

Quelquefois , quoique l'expectoration se fût bien faite , & que les purgatifs eussent produit l'effet qu'on en attendoit , il restoit de la fièvre qui prenoit le caractère de fièvre tierce régulière ; alors il falloit employer le quinquina , sans perdre de vue , cependant , l'humeur de catarrhe qui , dès le commencement de la maladie , avoit affecté

la poitrine. Je me suis bien trouvé de conseiller à mes malades , toutes les quatre heures , un gros & demi d'un opiat composé d'une demi-once de racine de gentiane , autant de racine d'iris , une once de quinquina ; sel ammoniac , de petite centauree & d'absinthe , de chaque un gros ; le tout incorporé dans suffisante quantité de syrop d'absinthe : j'y ajoûtois quelquefois de la rhubarbe & du jalap , soit lorsque les accès étoient violens , soit lorsque la langue étoit chargée , & dénotoit de la saburre dans les premières voies. Par ce moyen , j'ai guéri la plûpart de mes malades , pourvu cependant qu'ils voulussent observer beaucoup de régime , & continuer le quinquina long-tems encore après la fièvre passée ; car pour peu qu'ils manquaient à l'une de ces conditions , ils avoient des rechutes dont ils périssoient presque tous.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

AVRIL 1763.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. de demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	4 $\frac{3}{4}$	13	8	28	4 $\frac{1}{2}$	28
2	5 $\frac{1}{2}$	13	8	28	3 $\frac{1}{2}$	28
3	5 $\frac{1}{2}$	10	5 $\frac{1}{2}$	28	3	28
4	3	8	4	28	2	28
5	2	9	4	28	3 $\frac{1}{2}$	28
6	2	11	5 $\frac{1}{2}$	28	4 $\frac{1}{2}$	28
7	4	13 $\frac{1}{2}$	5	28	3	28
8	2 $\frac{1}{2}$	10	3 $\frac{1}{2}$	28	4	28
9	2 $\frac{1}{2}$	10	4	28	4 $\frac{1}{2}$	28
10	2 $\frac{1}{4}$	14	7 $\frac{1}{2}$	28	1	28
11	4 $\frac{1}{2}$	13	7 $\frac{1}{2}$	27	11	28
12	6	10 $\frac{1}{2}$	6	28		28
13	3 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	7	28	3	27
14	4 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	11	28	1	28
15	8 $\frac{1}{2}$	20	12	27	11	28
16	9	19	11 $\frac{1}{2}$	28		28
17	8	14	11	28		28
18	7 $\frac{1}{2}$	15	8 $\frac{1}{2}$	28	1	28
19	6 $\frac{1}{2}$	13	8	27	9	27
20	6	10 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28		28
21	2 $\frac{1}{2}$	11	6	28	2	28
22	4	15	8 $\frac{1}{2}$	28	1	28
23	7	15	4 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{4}$	28
24	2	12	7 $\frac{1}{4}$	28	2	28
25	6	13 $\frac{1}{2}$	6	28	2 $\frac{3}{4}$	28
26	4	14	8	28	4 $\frac{1}{4}$	28
27	6	18	11	28		28
28	8	20	9	28		27
29	7 $\frac{1}{2}$	16	9 $\frac{1}{4}$	27	7 $\frac{3}{4}$	27
30	7 $\frac{1}{4}$	8	3	27	4	27

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N. beau. cou.	N-N-O. cou.	Couvert.
2	O-N-O. cou.	O-N-O. cou.	Couvert.
3	O-N-O. cou.	N-O. couv.	Couvert.
4	N-E. b. vent.	N-E. vent. b.	Beau.
5	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
6	N-E. b. fer.	N-E. ferein.	Serein.
7	N-N-O. b.	N-N-O. b. v.	Beau.
8	N. couv. b. couv.	N-N-E. couv. beau.	Beau.
9	E. ferein. b.	E. beau.	Beau.
10	E. beau.	E-S-E. beau. ferin.	Serein.
11	S. cou. nuag. couv.	S. couv. pl.	Couvert.
12	N. couvert.	N-N-O. cou. ferin.	Serein.
13	N. ferein.	N. ferein.	Serein.
14	N. ferein.	N-E. ferein.	Serein.
15	E. ferein.	S-E. ferein.	Serein.
16	O. b. nuag. pet. pluie.	O. nuag.	Beau.
17	S-S-O. beau.	S-S-O. b. fer.	Serein.
18	O-S-O. cou. beau.	O-S-O. b.	Nuages.
19	S. pl. nuag.	S. nuag.	Couvert.
20	N. couv. gr. vent.	N. gr. vent. couv. fer.	Serein.
21	N. fer. vent.	N. ferein.	Serein.
22	N. ferein.	N. ferein.	Serein.
23	N. ferein. gr. vent. nuag.	N. nuag. v. beau.	Serein.
24	E. fer. beau.	N-N-O. fer.	Nuages.
25	N-N-E. cou. nuag.	N-O. b. fer.	Serein.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
26	N-E. ferein.	N-E. beau.	Beau.
27	N-E. beau.	O.nuag.cou. nuag.	Nuages.
28	N-O. fer. b. nuag.	S-O. couv.	Couv. Pluie.
29	S. couvert. nuag.	S-S-O.nuag. ondée.couv.	Couvert.
30	S-S-O.pluie. couv. gr. pl. continue.	O. pl. con- tinuc.	Pl. continue.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 20 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de $\frac{1}{2}$ degré au-dessus du terme de la congélation : la différence entre ces deux points est de 19 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 4 lignes : la différence entre ces deux termes est d'un pouce une ligne.

Le vent a soufflé 9 fois du N.
4 fois du N-N-O.
3 fois du N-O.
2 fois de l'O-N-O.
3 fois de l'O.
1 fois de l'O-S-O.
1 fois du S-O.
3 fois du S-S-O.
3 fois du S.
1 fois du S-E.
1 fois de l'E-S-E,

N n üj

Le vent a soufflé 4 fois de l'E.
 6 fois du N-E.
 2 fois du N-N-E.

Il a fait 17 jours beau.
 16 jours serein.
 14 jours couvert.
 9 jours des nuages.
 5 jours pluie.
 5 jours vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1763.

Les maladies qu'on a observées, pendant ce mois, ont été des affections catarrhales, dans lesquelles la gorge & les poumons ont toujours paru plus ou moins affectés. Dans quelques personnes, c'étoit de simples rhumes, sans fièvre & sans accident : dans quelques autres, la fièvre se mettoit de la partie, & la maladie prenoit le caractère d'une fausse péripneumonie. Il y a beaucoup de sujets, dans lesquels ces fièvres catarrhales ont été accompagnées de malignité qui se manifestoit par des exanthèmes : chez les uns, c'étoit des fièvres scarlatines, qui ont sur-tout beaucoup régné parmi le peuple ; dans les autres, elles étoient accompagnées de pétéchies, ou d'éruption miliaire, on a vu même quelques maux de gorge gangreneux. Ces maladies n'ont cédé qu'au traitement le plus méthodique : les émétiques, donnés au commencement de la maladie, ont paru réussir assez généralement,

*Observations Météorologiques faites à Lille
au de mois de Mars 1763 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu, ce mois, des retours de gelée, qui ont fait d'autant plus tort à nos jardins & campagnes, qu'ils ont succédé à une douce température de l'air, continuée quelque tems après le dégel. Du 11 au 17, le thermometre a été observé constamment au-dessous du terme de la congelation : le 12, il a marqué au-delà de 5 degrés sous ce terme, & près de 5, le 13. Le tems s'est remis ensuite, pour quelques jours, à une température moyenne ; mais, vers la fin du mois, le thermometre a été observé encore, trois jours, au terme de la glace.

Il y a eu, plusieurs jours de pluie, au commencement & vers la fin du mois. Le barometre a été observé plus souvent au-dessus du terme de 28 pouces, qu'au-dessous : le 5 & le 27, il a marqué 28 pouces 4 lignes ; & il a approché, plusieurs jours, de ce terme. Les vents ont beaucoup varié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 11 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de $5\frac{1}{4}$ degrés

568 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de $14\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé

- 4 fois du Nord.
- 8 fois du Nord vers l'E.
- 4 fois du Sud vers l'Est.
- 5 fois du Sud.
- 10 fois du Sud vers l'Ou.
- 4 fois de l'Ouest.
- 4 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 19 jours de tems couvert ou nuageux.

- 14 jours de pluie.
- 3 jours de neige.
- 4 jours de grêle.
- 6 jours de vent forcé.

Les hygrometres ont marqué une legere humidité , au commencement & à la fin du mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Mars 1763 ; par M. BOUCHER.

Il y a eu , ce mois , des pleurésies & des péripnemonies légitimes , très-fâcheuses. Le sang tiré des veines , s'est trouvé , en général , très-solide , sans sérosité & d'un

rouge brillant ; & quoique l'on pratiquât brusquement les saignées requises , on n'évitoit pas néanmoins toujours les funestes accidens , & il n'étoit pas aisé d'obtenir des évacuations critiques ; à faute de quoi , cependant , si les malades ne périssent point d'abord , il s'ensuivoit récurrence , ou ils tomboient dans la fièvre hectique , ou bien il se faisoit quelque métastase fâcheuse. Un soldat , traité de cette maladie dans un de mes hôpitaux , a perdu les deux yeux par une pareille métastase , qui les a fait fondre par la suppuration , quoique l'on eût appliqué , quelques jours avant qu'il y en eût des indices , de forts vésicatoires aux jambes.

Les fièvres continues-rémitteutes contractoient , plus que ci-devant , du caractère de la fièvre inflammatoire ; & l'on étoit obligé , en conséquence , de pousser plus loin les évacuations sanguines , pour prévenir les suites des embarras phlogistiques de la tête & de la poitrine. Souvent les malades , vers le tems de la convalescence , mouchoient & crachoient de la morve purulente , teinte de sang : quelques-uns ont eu de petits saignemens de nez ; & il s'est fait , dans un petit nombre de malades , des éruptions miliaires , rouges & blanches : je me suis bien trouvé d'être

plus libéral, à l'égard de ceux-ci, des décoccions de quinquina.

Nous avons eu, dans le cours de ce mois, ainsi que dans le précédent, des coliques causées, par des stases inflammatoires, dans les distributions des artères céliaques & mésentériques, & dans le trajet de la veine-porte. Les hémorrhoïdaires, & les personnes prises anciennement du foie, y ont été plus sujets que d'autres. La cure consistoit dans quelques saignées, des lavemens émolliens, & des boissons délayantes & anodines, suivies de laxatifs doux & huileux.

Fin du Tome XVIII.



T A B L E.

<i>EXTRAIT. Le Conservateur, de la Santé.</i> Par M. Le Begue de Presse, médecin.	Page 483
<i>Recueil sur l'Électricité médicale.</i>	489
<i>Histoire d'un mal de Gorge gangreneux, qui a régné à Charon.</i> Par M. Dupuy de la Porcherie, médecin.	496
<i>Observation sur une Fièvre scarlatine.</i> Par M. Landeotte, médecin.	509
<i>Mémoire sur les Eaux de Bagnères de Luchon.</i> Par M. Cam- pardon, chirurgien.	520
<i>Observation sur une Tumeur extraordinaire.</i> Par M. Viel- lard, médecin.	533
<i>Observations nouvelles sur la Teinte noire que prennent les plumasseaux.</i> Par M. Strack, médecin.	546
<i>Observation sur une Plaie de la gorge.</i> Par M. Martin, chirurgien.	549
<i>Observations sur les Maladies épidémiques, qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747, année 1712.</i>	551
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pour le mois d'Avril 1763.</i>	563
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Avril 1763.</i>	566
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pour le mois de Mars 1763.</i> Par M. Bouchet.	567
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Mars 1763.</i> Par M. Bouchet.	568



T A B L E

GENERALE

DES MATIERES

Contenues dans les six premiers
Mois du Journal de Médecine
de l'année 1763.

EXTRAITS DE LIVRES.

D ÉMONSTRATIONS anatomico-pathologiques. Par M. Camper. Page	291
Elémens de la Physiologie du corps humain. Par M. de Haller. Premier Extrait.	99
Second Extrait.	195
Le Conservateur de la Santé. Par M. Le Begue de Presse.	483
Recueil sur l'Electricité médicale.	489
Expériences de M. Storck, sur l'usage interne de la Pomme épineuse de la jusquiame & de l'aconit.	387
Observations sur les Maladies aiguës. Par M. Eller.	5

LIVRES ANNONCÉS.

MÉDECINE.

Exposition anatomique de la Structure du corps humain. Par M. Gauthier.	380
---	-----

TABLE GÉNÉR. DES MAT. 573

<i>Etrennes salutaires.</i>	190
<i>Le Conservateur de la Santé.</i> Par M. Le Begue de Presse.	478
<i>Traité singulier du Tetanos.</i> Par M. Bilfinger.	191
<i>Manière d'extirper la petite Vérole.</i> Par M. de Beer.	191
<i>Œuvres médico-physiques de M. Plenciz.</i>	382
<i>Observations de Médecine.</i> Par M. Moehring.	478
<i>Recueil sur l'Electricité médicale.</i>	479

CHIRURGIE.

<i>Discours inaugural du premier cours d'opérations fait à Lisbonne.</i> Par M. de Gouvea.	286
<i>Ouvrage touchant les Hernies.</i> Par M. Dejean.	383

HISTOIRE NATURELLE.

<i>Traité historique des Plantes qui croissent dans la Lorraine.</i> Par M. Bouchoz.	190
<i>Dictionnaire portatif d'Histoire naturelle.</i>	287
<i>Dictionnaire oristologique.</i> Par M. Bertrand.	383

OUVRAGES MÉLÉS.

<i>Nouveaux Amusemens des eaux de Spa.</i> Par M. de Limbourg.	189
<i>La Jurisprudence de la Médecine.</i> Par M. Verdier.	479

OBSERVATIONS.

ANATOMIE.

<i>Description d'un Enfant monstrueux.</i> Par MM. Briebarre & Duvollier.	66
<i>Observation sur une Masse osseuse, trouvée dans la trompe d'une femme morte en travail d'enfant.</i> Par M. de la Boulaye.	69

MÉDECINE.

<i>Recherches sur l'opinion de M. Dubois, au sujet de la Colique des potiers.</i> Par M. de Bordeu.	29
---	----

574 TABLE GENERALE

<i>Observation sur un Abscès considérable dans le poulmon.</i> Par M. Celliez.	161
<i>Sur les dangers de la gale répercutée.</i> Par M. Baratte le fils.	169
<i>Ouverture de corps, & détail d'une Inflammation de plusieurs parties de l'abdomen.</i> Par M. Nicolas Dufaultay.	224
<i>Histoire d'une grossesse accompagnée d'accidens fâcheux.</i> Par M. Souquet.	254
<i>Observation sur une Fièvre cachectique.</i> Par M. de Godart.	324
<i>Réflexions pratiques sur certaines Maladies des enfans.</i> Par M. Landeutte.	339
<i>Observation sur une Fièvre scarlatine.</i> Par le même.	509
<i>Lettre de M. Mailhos, contenant l'histoire d'une Suppression de règles, accompagnée d'accidens graves.</i>	350
<i>Observation sur une Fièvre double-tierce-intermittente, accompagnée d'une constipation opiniâtre.</i> Par M. Planchon.	407
<i>Observations sur le Ver tænia.</i> Par M. Postel de Franciere.	416
<i>Sur la Danse de S. Wit.</i> Par M. Aliet.	432
<i>Sur quelques Maladies vermineuses.</i> Par M. Coulanvaux.	441
<i>Observation sur une Hydropisie de poitrine dégénérée en empyeme.</i> Par M. Fouet.	451
<i>Histoire d'un Dyssenterie épidémique.</i> Par M. Marteau de Grandvilliers.	42
<i>Mémoire sur les Rhumes épidémiques qui ont régné à Nîmes, l'été dernier.</i> Par M. Razoux.	112
<i>Suite du Mémoire sur les rhumes épidémiques, &c.</i>	217
<i>Histoire d'un mal de Gorge gangreneux, qui a régné à Charon.</i> Par M. Dupuy de la Porcherie.	496

DES MATIERES. 575

Observations sur les Maladies épidémiques, qui ont régné à Paris, depuis 1707, jusqu'en 1747.

Année 1707. 73

Année 1708. 177

Année 1709. 266

Année 1710. 359

Année 1711. 471

Année 1712. 551

Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1762. 86

Décembre 1762. 186

Janvier 1763. 282

Février 1763. 375

Mars 1763. 474

Avril 1763. 566

Maladies qui ont régné à Lille. Par M. Boucher. — 90 — 187 — 284 377 — 476 — 568

Observations & Réflexions sur l'usage du Soufre, dans la Phthisie pulmonaire. Par M. Clapiez. 59

Sur les effets de l'Extrait de Ciguë. Par M. Agallion. 127

Sur les mauvais effets des fruits de Belladonna. Par M. de S. Martin, vicomte de Briouze. 144

Sur l'usage des Alkalis volatils, contre la morsure de la vipere. Par M. Le Brun. 150

Sur l'Œnanthe. Par M. Vacher. 236

Sur les effets de la Teinture de castor faite avec l'Æther. Par M. Souquet. 261

Mémoire sur les Eaux de Bagnères de Luchon. Par M. Campardon. 520

CHIRURGIE.

Lettre sur une Plaie considérable au bas-ventre. Par M. Leautaud. 174

Observation sur deux Hernies ventrales. Par M. Strack, 263

Observation sur un Renversement de matrice. par M. Sonyer Du Lac. 357

576 TABLE DES MATIERES.

<i>Lettre de M. Maurant, contenant la description d'une Hydrocele, avec pierre au périné.</i>	444
<i>Observation sur l'Extirpation d'une Tumeur cancéreuse à la langue, & sur les bons effets des pilules de Ciguë, dans les accidens qui survinrent à la suite.</i> Par M. Bieshaar.	455
<i>Observation sur une Tumeur extraordinaire.</i> Par M. Viellard.	533
<i>Sur la Teinte noire que prennent les plumasseaux, &c.</i> Par M. Strack.	546
<i>Sur une Plaie à la gorge.</i> Par M. Martin.	549

HISTOIRE NATURELLE.

<i>Observations météorologiques faites à Paris.</i>	83-
183 — 279 — 372 — 471 —	563
<i>Observations météorologiques faites à Lille.</i> Par M. Boucher.	90--188--284--377--476--567,

A V I S D I V E R S.

<i>Prix de l'Académie royale de chirurgie pour l'année 1764.</i>	91
<i>Lettre de M. Morand, à l'auteur du Journal.</i>	93
<i>Adresse pour le débit de la Terre foliée du sieur Dubois.</i>	286
<i>Avis sur les Bains du sieur Poitevin.</i>	379
<i>Cours de Physique expérimentale.</i>	477,

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juin 1763. A Paris, ce 19 Mai 1763.

POISSONNIER DESPERRIERES.